

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la  
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear  
within the text. Whenever possible, these have  
been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées  
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,  
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont  
pas été filmées.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
							/				

SEPTEMBRE 1895

10 CENTINS

# LA Bonne LITTÉRATURE FRANÇAISE

MAGAZINE LITTÉRAIRE

PARAISANT LE PREMIER DE CHAQUE MOIS

## SOMMAIRE

- 1—INTRODUCTION.
- 2—LES BONS PAPAS. (Dialogue) 1re partie.
- 3—L'ORANGER BLANC. (Poésie)
- 4—LE COLIN-MAILLARD A LA SILHOUETTE.
- 5—RECETTES DE CUISINE.
- 6—RECETTES ET CONSEILS.
- 7—EN PASSANT.
- 8—MOTS ET ANECDOTES.
- 9—LE VENGEUR, par GEORGES GRISON. (complet)
- 10—LA FILLE DU RÉVOLUTIONNAIRE, par Georges Pradel,  
1re partie.
- 11—CE QUE J'AIME. (Musique)

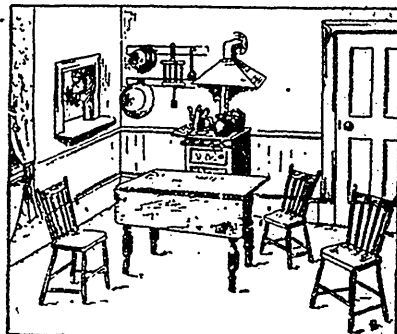
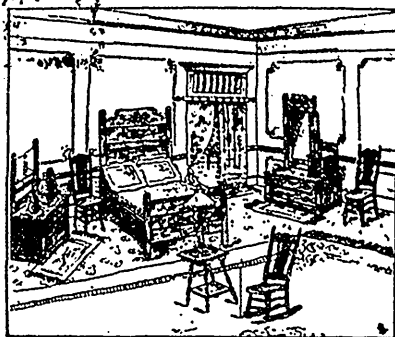
ABONNEMENT AVEC PRIME, \$1.00 PAR ANNÉE

LEPROHON & LEPROHON EDITEURS

A. MORISSETTE.

PHOTO. GRAV. NINE

25 ST GABRIEL MONTREAL CAN.



CET AMEUBLEMENT COMPLET DE MAISON

# **En Chêne Solide pour \$74.50**

COMPRENANT

1 Superbe Ameublement de Salon, Chêne Solide	-	7 morceaux
1 Superbe Ameublement de Chambre à coucher, en Chêne Solide	-	7 do
1 Superbe Ameublement de Salle à Manger, en Chêne Solide	-	8 do
1 Superbe Ameublement de Cuisine, en Chêne Solide	-	4 do
En tout	-	<u>26 morceaux</u>

N'achetez pas de meubles avant d'avoir vu le plus bel assortiment de la ville à des prix sans précédents, chez

## **N. G. VALIQUETTE,**

Manufacturier et Marchand de Meubles

**1575 Rue Ste-Catherine, Montréal,**

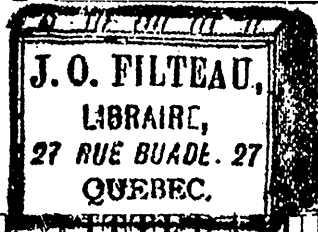
(Porte voisine de MM. Dupuis Frères)

Téléphone Bell 6719

**Spécialité pour toutes sortes de Marchandises bourrées et réparations de toutes sortes.**

Un catalogue grand format de ces ameublements sera envoyé à toute personne qui nous en fera demande par la maille ou autrement.

PER  
B-139



# LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

SEPTEMBRE 1895

## INTRODUCTION

Avec ce numéro, les Editeurs de la " Bonne Littérature française " inaugurent une ère nouvelle dans l'existence de cette publication. Les efforts que nous avons faits jusqu'ici et les améliorations que nous nous proposons de faire sont dus à l'encouragement que nos fidèles lecteurs ont bien voulu nous accorder.

Jusqu'à ce jour, la publication ne comprenait qu'un seul roman, à partir du présent numéro nous avons décidé d'augmenter le nombre de pages en ajoutant 1o Une livraison d'un deuxième roman " à suivre " 2o Divers articles traitant sur des sujets d'un intérêt journalier pour nos lecteurs. C'est un véritable Magazine littéraire que nous présentons au public en quête de saines et instructives lectures.

Parmi les sujets que nous nous proposons de traiter dans cette Revue, l'agriculture tiendra une large place. Nous n'épargnerons aucun effort pour vous tenir au courant des nouveautés littéraires et des inventions scientifiques. Pour le ménage nous vous donnerons des recettes utiles et les principes d'économie domestique. Des jeux de société, de la poésie, de la musique, des charades et rébus pour vous amuser et vous distraire pendant les longues soirées d'hiver. Dans une colonne nous mettrons un résumé des principaux événements politiques arrivés dans le courant du mois.

Nous comptons sur l'indulgence de nos lecteurs s'il y a quelques petites lacunes dans notre premier numéro, erreurs inévitables au début. Par la suite les difficultés s'aplaniront et alors nous serons en mesure de présenter une Revue parfaite, et à la portée des bourses les plus humbles.

LES EDITEURS.

LEPROHON & LEPROHON



## LES BONS PAPAS

BEAUVILAIN.—DUPLASTRON

*Un petit café de vieux rentiers ratatinés.—Une partie de dominos est engagée.*BEAUVILAIN, *remuant les dés.*

Finissons-en, j'en ai assez. Aujourd'hui vous êtes arrogant parce que vous gagnez.

DUPLASTRON, *consterné.*

Je suis arrogant ?

BEAUVILAIN

Demain ce sera probablement mon tour.

DUPLASTRON

C'est bien possible ! . . .

BEAUVILAIN, *l'interrompant.*

Je vous ferai observer que vous me coupez toujours la parole,—c'est insupportable. Votre damnée politique vous rend impossible, insociable même !

DUPLASTRON

Mais . . .

BEAUVILAIN

Laissez moi donc vous dire une bonne fois ce que j'ai sur le cœur, car vous semblez mettre de la persistance à me faire partir d'un calme que je voudrais conserver !

DUPLASTRON

Moi !—Bonté du ciel !—Mais cher monsieur . . .

BEAUVILAIN, *l'interrompant.*

Une fois pour toutes je désire rester tranquille et ne pas me mêler des choses publiques. Je suis,—croyez-le bien,—un homme d'ordre, et je marche par le cœur et par la pensée avec le gouvernement qui me régit—quel qu'il soit ! Entendez-le bien, monsieur, Duplastron !—quel qu'il soit !

DUPLASTRON

Je n'ai jamais . . .

BEAUVILAIN, *l'interrompant.*

Si, monsieur.—Maintenant, achetez du pétrole si cela vous convient, et incendiez tout le quartier—cela vous regarde ; mais, monsieur Duplastron, retenez bien ceci,—je-ne-se-rai-ja-mais votre complice.—Moi ! je brûle de l'huile !—cela me suffit.—Maintenant, si vous voulez ma tête, prenez-la !

DUPLASTRON

Voyons, voyons, il n'est pas question de cela.

BEAUVILAIN, *continuant.*

Cela ne vous suffit pas !—Voulez vous celle des miens ?

DUPLASTRON

Q'est-ce que vous voulez que j'en fasse ?

BEAUVILAIN

Je n'en sais rien, mais si vous y tenez !

DUPLASTRON

Calmez-vous, au nom du ciel, calmez-vous !

BEAUVILAIN

Alors, finissons-en de cette partie, vous me mettez hors de moi.

DUPLASTRON, *respirant*.

Enfin !... à qui la pose ?

BEAUVILAIN

A vous—si vous voulez !

DUPLASTRON

Je ne sais plus où nous en sommes.—Tifons, voulez-vous ?

BEAUVILAIN

Avez-vous le double-six ?

DUPLASTRON

Non. (*Il annonce et pose le double-cinq*). Double-cinq !

BEAUVILAIN

Reprenez votre dé.—Vous ne pouviez pas l'avoir puisque c'est moi qui l'ai. (*Il pose en effet le double-six*). Ne commencez pas vos plaisanteries, monsieur Duplastron.DUPLASTRON, *piteusement*.

Vous allez, alors, m'empêcher de passer mon double-cinq.

BEAUVILAIN

Alors, jouez sérieusement.

DUPLASTRON

Six-quatres.

BEAUVILAIN

Continuez, je n'en ai pas,—voilà qui vous fait rire.

DUPLASTRON

Double-quatres !

BEAUVILAIN

Quatre-trois !

DUPLASTRON

Trois-cinq !

BEAUVILAIN, *dépité*.

Allez, allez !

DUPLASTRON, *rayonnant*

Double-cinq !

BEAUVILAIN

Allez... allez encore !

DUPLASTRON

Cinq-six ! vous voilà à votre affaire !

BEAUVILAIN

Ne plaisantez donc pas, cela vous sied si mal !...

DUPLASTRON *pose successivement tous ses dés*.

Ouf !!!

BEAUVILAIN

Vous me croirez si vous voulez... je suis enchanté d'avoir perdu,—c'est une leçon dont je me souviendrai.—Sans vous suspecter, monsieur Duplastron, j'ai acquis la certitude que lorsque vous mêlez les dés, j'ai un jeu abominable !

DUPLASTRON

Voyons, monsieur Beauvilain, croyez-vous donc que...

*(A continuer.)*

## L'ORANGER BLANC

## JEUX DE SOCIÉTÉ

Celui que Floride aime aujourd'hui se marie,  
C'est Pèdre, le vaillant et souple matador ;  
Il est devant l'autel avec dona Marie,  
La catalane brune aux pendeloques d'or.

Floride n'a jamais dit son amour à Pèdre,  
Car il est bien trop beau pour accepter sa  
[main ;  
Et, pâle, elle s'assied au bord de sa cathèdre  
Pour voir passer les deux époux sur le  
[chemin.

C'est un matin d'avril où les colombes  
[blanches  
S'envolent, deux à deux, sur les orangers  
[blancs,  
Et Floride se lève et s'en va sous les bran-  
[ches,  
Et le soleil baise en les fleurs ses pieds  
[tremblants.

Mais la cloche en sa tour s'ébranle et ca-  
[rillonne,  
L'orgue hennit avec transports son chant  
[vainqueur.  
Voici les mariés ! Vivat ! Pèdre rayonne  
Et Floride en pleurant met les mains sur  
[son cœur.

Or Pèdre qui la voit lui sourit au passage  
Et dit : "Bonjour, Floride ! en un salut  
[galant.  
— Bonjour, Pèdre !" dit-elle en tournant  
[son visage.  
Puis elle tombe et meurt sous un oranger  
[blanc.

Mais cet oranger blanc courbant sa tige  
[frêle,  
Comme un ami pieux au cœur endolori,  
En un geste bien doux jeta ses fleurs sur  
[elle,  
Et l'on dit qu'il est mort sans avoir fleuri.

JEAN RAMEAU.

## LE COLIN MAILLARD A LA SILHOUETTE

Quand on le joue avec un peu d'art, il  
est fort récréatif. Voici la manière de le  
jouer.

Le colin-maillard, à ce jeu, n'a pas les  
yeux bandés ; mais il a besoin d'y appor-  
ter beaucoup de pénétration. L'on étend  
sur un paravent élevé, ou sur la muraille, à  
quelque distance du sol, un linge blanc et  
assez fin, un drap de lit, par exemple. Le  
colin-maillard est placé devant le drap sur  
un tabouret assez bas pour que son ombre  
ne porte pas sur le linge qui est étendu  
sur le paravent ou la muraille. A quelque  
distance derrière lui on met une seule  
bougie allumée sur un guéridon, et l'on  
éteint toutes les autres lumières.

Lorsque cet appareil est terminé, les  
personnes de la société forment une espèce  
de procession, et passant à la file les unes  
des autres, entre le colin-maillard (à qui il  
est expressément défendu de tourner la  
tête) et la table où est placée la bougie :  
cela produit l'effet attendu ; la lumière de  
la bougie étant interceptée par chacune  
des personnes qui viennent à passer de-  
vant elle, porte naturellement sur le linge  
blanc une suite d'ombres fort réguliè-  
rement dessinées.

A mesure que ces ombres passent de-  
vant lui, le colin-maillard est obligé de  
nommer à haute voix la personne à qui il  
imagine que ce portrait à la silhouette ap-  
partient, et les erreurs dans lesquelles il  
tombe font naître parmi les joueurs des  
éclats de rire plus ou moins prolongés.

Il n'est pas besoin de dire que chacun a  
soin, en passant devant la lumière, de  
changer de tournure, sa taille et sa dé-  
marche, au point de se rendre méconnais-  
sable.

Si le colin-maillard parvient à donner  
l'identité de la silhouette, la personne doit  
déposer un gage et prendre sa place sur le  
tabouret et devenir colin-maillard à son  
tour.

Les punitions sont distribuées comme il  
est d'usage dans tous les jeux à gages.

LA CUISINE

CALENDRIER GASTRONOMIQUE

POUR SEPTEMBRE

Les viandes, légumes et comestibles énumérés ci-dessous seront généralement trouvés dans les marchés pendant le cours du mois de septembre.

GROSSES VIANDES

Bœuf, veau, mouton, agneau, porc.

GIBIER

Chevreuil, lièvre, lapin, faisan, perdrix, canard sauvage.

VOLAILLES

Dindon, oie, canard, poularde, poule, poulets, pigeons.

POISSONS

Carpe, brochet, saumon, raie, morue, cabillaud, soles, tanche.

COQUILLAGES

Homard, huîtres.

LÉGUMES

Pois, haricots verts, haricots blancs, choux, choux-fleurs, céleri, chicorée, salades de toute espèce, champignons, artichauts, oseille, citrouilles.

RACINES

Carottes, navets, salsifis, betteraves, oignons, poireaux, patates, topinambours.

FRUITS

Pêches, prunes, pommes, poires, nèfles, coings, groseilles, raisin, noix, melon.

Les recettes qui suivent ont été choisies de manière à composer un dîner complet. Ce n'est pas notre intention de faire une règle qui doit être suivie rigoureusement, mais plutôt d'indiquer comment un dîner peut être choisi dans la masse de matériaux qui se présentent, car nous nous rendons compte de la difficulté éprouvée par un grand nombre de ménagères en train de faire le menu d'un dîner un peu plus fin qu'à l'ordinaire.

POTAGE

POTAGE AUX CHOUX.—Faites blanchir un chou, ou seulement la moitié, avec un morceau de petit lard tenant à la couenne, ficelez le tout, chaque chose à part ; faites cuire dans une marmite avec du bouillon, et salez peu, à cause du lard. Quand il est cuit, faites mitonner des croûtes de pain dans une partie de bouillon. Servez les choux autour du potage, ou simplement par-dessus.

POISSON

BROCHET AU COURT BOUILLON.—(Entrée) Ecaillez le brochet, coupez-le en tronçons et faites-le cuire au court-bouillon ; quand il est cuit et prêt à être servi, dressez sur un plat, en mettant dessus la sauce que vous jugerez convenable.

RÔTI

POULET RÔTI. (Rôt) Bardez le poulet ; embrochez-le et faites le cuire après l'avoir enveloppé de papier beurré ; vous ôterez le papier aux trois quarts de la cuisson, et l'acheverez à nu pour qu'il prenne couleur ; glacez les bardes de lard si vous le pouvez ; dressez le poulet sur du cresson de fontaine, saupoudrez-le de sel fin, et ajoutez un filet de vinaigre blanc ; servez arrosé de son jus.

ENTREMETS

CROUX-FLEURS A LA SAUCE BLANCHE (Entremets) Epluchez et lavez bien vos choux-fleurs ; mettez-les cuire dans de l'eau avec un peu de sel et du beurre ; quand ils seront cuits, dressez-les sur un plat, en ayant soin de rapprocher tous les morceaux et de leur donner la forme d'un seul chou-fleur ; arrosez-les avec une sauce blanche et servez ; autrement, jetez-les

dans la casserole où vous aurez fait votre sauce, sautez-les dedans et servez : de la sorte ils auront moins bonne mine, mais bien meilleur goût.

## DESSERT

**TARTE AUX POMMES.**—Battez plus de jaunes d'œufs que de blancs, avec une bonne marmelade bien cuite : ajoutez-y suffisante quantité de sucre et un peu de muscade râpée, et étendez le tout sur une abaisse de pâte feuilletée à six ou sept tours ; relevez les bords comme ceux d'une tarte ordinaire, et mettez au four sur une plaque de fer battu, ou une feuille de papier beurré.

---

## Recettes et conseils

---

### MANIÈRE D'ENLEVER LES TACHES DE

#### SUIE

On les imbibe d'abord d'essence de térébenthine, puis on les frotte légèrement afin de faire disparaître une espèce d'huile empyreumatique qui tient les substances étrangères concentrées sur l'étoffe. Après cela on délaye un jaune d'œuf dans un peu d'essence ; on tiédit la préparation, on l'applique toute tiède sur le tissu et on frotte de nouveau. On répète plusieurs fois cette deuxième partie de l'opération. Ces deux traitements suffisent ordinairement pour enlever entièrement les taches.

Quelquefois, cependant, il reste sur l'étoffe une nuance noirâtre due à la présence des particules de fer. On attaque ces dernières par l'acide hydrochlorique sur les tissus de couleur et par l'acide oxalique ou la crème de tartre sur les tissus blancs ou teint.

#### PORTES QUI CRIENT

Tout le monde conviendra qu'il n'est n'est rien de plus agaçant qu'une porte qui grince ; lorsqu'on n'a pas sous la main l'huile nécessaire, il suffit de frotter les gonds avec la pointe d'un crayon ordinaire,

le bruit cessera aussitôt. Le graphite, ou mine de plomb, est du reste, un des meilleurs lubrifiants connus.

#### POMMADES POUR LES BRULURES

Prendre de la cire jaune, la faire fondre au bain-marie, dans de la très bonne huile d'olive, en remuant toujours ; quand la cire est bien fondue, ajoutez une pincée de farine pour lier, de manière à ce que le tout forme une pommade ; mettre en petits pots et laissez bien refroidir ; puis recouvrez-les d'un papier blanc. Étendre une couche de cette pommade sur un linge en toile fine, mettre sur la brûlure et renouveler souvent.

Effets merveilleux.

#### MOYEN DE PROTÉGER LES FERS ET ACIERS

##### CONTRE LA ROUILLE

Chacun sait que le fer exposé à l'air humide, s'oxyde promptement, pour préserver le métal de cette décomposition on l'enduit ordinairement d'un corps gras. Mais ce procédé a un inconvénient : si c'est un objet de fer dont on doit se servir, on se salit les mains en le touchant.

Il y a un moyen de faire autrement. On chauffe le fer jusqu'à la température d'environ 50 degrés, et on le frotte avec de la cire vierge. Dès que la cire est bien étendue, on chauffe de nouveau le fer, cette fois assez fort pour faire fondre la cire ; puis le fer refroidi, on le frotte avec un morceau de drap. Les deux agents qui produisent la rouille, l'air et l'eau, n'ont plus de prise sur du fer ainsi traité.

#### MOYEN D'ENLEVER LES TACHES DE GRAISSE

##### SUR LE PAPIER

Réduisez en poudre fine, par égale quantité, de l'alun brûlé et de la fleur de soufre, mouillez légèrement le papier et mettez une pincée de poudre sur la tache que vous voulez enlever, frottez légèrement avec le doigt et elle ne laissera pas de trace.

## EN PASSANT

LA LECTURE. — On est heureusement loin du temps où les seuls livres qui existaient devaient être écrits à la main, travail excessivement laborieux.

Lors de l'invention de l'imprimerie par Gutenberg, la lecture était presque complètement inconnue.

Savoir lire et écrire était chose rare et sauf quelques exceptions tout le savoir de l'époque était réfugié dans les couvents et les monastères.

De nos jours, quelle différence. L'homme illettré est une anomalie, on est aussi surpris de le rencontrer qu'on le serait de voir un éléphant dans les rues.

Comment voulez-vous qu'il en soit autrement puisque toute la civilisation moderne repose sur l'imprimerie.

En effet, pas de inameau si petit et si éloigné qu'il soit qu'il ne reçoive quotidiennement un ou deux journaux, en outre, la poste apporte si vite, dans les coins les plus reculés de la terre, les livres et les publications répandant par le monde tout ce qui se fait et se dit dans les grands centres intellectuels. L'homme ayant de l'ambition doit et est obligé de lire pour se tenir au courant des progrès de l'humanité, et de tout ce qui concourt à son bien-être. Celui qui ne lit pas, se trouve toujours distancé par un autre plus avisé, qui cherche à perfectionner les armes qu'il emploie pour le "Struggle for Life".

Pourquoi cause-t-on mieux que jamais maintenant ?

Parce que la lecture rend le domaine de l'esprit plus vaste et permet de puiser à de meilleures sources.

Avant l'introduction générale de la lecture, l'homme livré à ses propres ressources ne pouvait apprendre grand chose dans sa vie, tandis que maintenant rien ne se passe sur la terre qu'il n'en soit informé par un livre, une publication, etc.

La science universelle est à portée de tous ceux qui veulent se donner la peine de l'acquérir.

Par la lecture on devient tout ce qu'on veut, sans lecture on végète dans l'ignorance.

Combien d'hommes ont vu leur succès dater du jour où ils ont commencé à lire ? On peut les compter par milliers. Il ne s'ensuit pas que tout ce qu'on lit est exac-

tement ce qu'on cherche. Au contraire, quelquefois on est obligé de lire beaucoup de choses pour trouver ce dont on a besoin. Ceci montre l'utilité d'une bibliothèque.

Un grand écrivain a comparé sa bibliothèque à une encyclopédie sur une grande échelle. Il avait raison. Ces livres, il les avait tous lus, un jour ou l'autre il avait besoin de quelque chose, d'une référence, d'une phrase, d'une idée qu'il croyait avoir remarqué, il n'avait qu'à étendre la main, prendre le volume désiré et trouver ce qu'il cherchait. S'il n'avait eu que sa mémoire pour lui venir en aide qu'aurait-il fait ? Il en est ainsi dans la vie, le véritable lecteur fait usage de ce qu'il a retenu dans ses lectures.

On lit journellement sans bien voir à quel usage l'article ou le livre lu peut bien servir. Ce qui a pu nous frapper l'imagination s'oublie, mais un beau jour on en fait usage.

L'homme qui ne lit pas, ne profite pas de cet avantage et, bien des choses se passent journellement devant ses yeux qui pourraient le conduire à la fortune s'il avait seulement pris l'habitude de lire, ne fût-ce qu'une heure par jour.

Pour le lecteur, il n'y a pas d'ennui dans les mauvais jours, dans la solitude, dans les moments d'insomnie, vite on prend un livre et tout s'envole pour ne plus revenir. En vérité, bienheureux celui qui aime à lire, car pour lui il n'y a plus de solitude.

LES AFFAIRES EN 1894. — Un résumé des affaires faites par les chemins de fer des Etats-Unis, pendant l'année 1894, montre un résultat qui est intéressant en dehors du monde de la finance. Le fait le plus frappant est qu'avec mille milles à exploitation nouvelle de voies ferrées, les compagnies ont subies cent cinquante millions de piastres de diminution sur le revenu de l'année précédente.

Cette perte colossale est subie par les actionnaires, les employés, et les usines qui fournissent les rails, wagons et autres provisions. La classe ouvrière perd le plus ; tandis que la perte en dividendes par les actionnaires peut être évaluée à près de \$30,000,000, il y a une perte de plus de \$100,000,000 dans les gages payés par les compagnies de chemins de fer et

les maisons produisant les matériaux nécessaires aux compagnies.

On calcule qu'en chiffres ronds les deux tiers du revenu des chemins de fer sont produits par la traction du fret et que chaque dollar représente la halage d'une tonne de marchandise. En divisant la perte dans la proportion indiquée on pourrait prendre que \$100,000,000, représentent la perte sur la traction de marchandises, donc la production aurait diminué de 100,000,000 de tonnes comparée à celle de 1893.

Le Canada a aussi beaucoup souffert par contre coup.

Une telle dépression est un incident extraordinaire dans l'histoire du pays. Nous croyons fermement que ce n'est qu'un incident pénible, il est vrai, mais salulaire comme leçon, et que bientôt tout sera oublié dans des expansions nouvelles et continuées.

En effet, tout indique une augmentation réelle dans le mouvement des affaires. Les chemins de fer montrent de meilleurs résultats, mois par mois, dans leurs comptes-rendus, et tous côtés on constate un mieux sensible.

Le monde ouvrier ne peut que profiter d'un tel état de chose et c'est l'instant ou jamais de reprendre courage.

LE GAZ ACÉTYLÈNE.—Où va s'arrêter la science ? Tous les jours de nouvelles découvertes renversent les vieux procédés et bouleversent une ou plusieurs industries. Hier c'était l'éclairage au gaz de charbon qui remplaçait l'éclairage à l'huile, aujourd'hui, plus de gaz au charbon. "On a changé tout cela," le gaz acétylène le détrône et va fermer les usines. En effet, le problème de l'éclairage isolé semble résolu au moyen du carbure de calcium (le composé qui donne le gaz acétylène). Tout ce dont on a besoin est une cuvette pleine d'eau, un appareil pour servir de réservoir au gaz et quelques livres de carbure de calcium.

Jetez le minéral dans la cuvette et aussitôt il s'en dégagera un gaz abondant, incolore, avec une odeur particulière. On recueille ce gaz dans un gazomètre attaché au système de tubes de la maison à éclairer et le tour est fait.

Les becs à user pour se servir de ce gaz sont très peu différents de ceux employés

pour brûler le gaz au charbon, la différence consiste en un appareil pour admettre un courant d'air sans lequel la lumière serait fumeuse. A cette exception le gaz acétylène offre de grands avantages. Il éclaire 15 fois plus que le gaz ordinaire. Le prix auquel on peut fabriquer le carbure de calcium (\$20 par tonne produisant 100,000 pieds cubes de gaz) est si réduit que le gaz reviendra à près d'un tiers du prix du gaz à charbon. L'odeur du nouveau gaz est si pénétrante qu'une fuite serait découverte de suite, un avantage précieux pour les consommateurs.

Si tout ce que l'on dit de ce gaz est absolument vrai, on peut prévoir le jour où les consommateurs feront leur provision de carbure de calcium comme aujourd'hui ils achètent de l'huile, et l'éclairage en est si beau qu'il est peut-être destiné à remplacer les moyens en usage aujourd'hui.

---

## MOTS ET ANECDOTES

---

La logique de bébé.

—Dis-moi, petite mère, est-ce que ça fait bien du mal d'être nègre ?

—Pourquoi cette question ?

—C'est que je me suis fait ce matin un noir à la jambe en tombant, et que ça me fait beaucoup souffrir.

\* \* \*

Devant le recorder.

Le plaignant :

—Oui, votre honneur, ce misérable m'a brisé la mâchoire d'un seul coup de poing.

Et avec une larme dans la voix :

—Un râtelier qui me venait de ma grand'mère !

\* \* \*

Les coquilles typographiques :

"Indignée, tremblante de terreur, la pauvre enfant s'élança hors du compartiment en repoussant le misérable. Une minute après, elle était dans le compartiment des dames "soules."

# LE VENGEUR

Par GEORGES GRISON.

## I. — UNE FÊTE INTERROMPUE.

Par une soirée froide et humide de novembre 188..., dans un cabinet particulier d'un restaurant des Halles à Paris, quatre hommes faisaient joyeusement la fête. De ces hommes, trois étaient vieux ou du moins avaient dépassé la cinquantaine. Ceux-là étaient vêtus de bourgerons, coiffés de casquettes et chaussés de gros souliers à clous. Le quatrième, plus jeune de quinze ans au moins, avait, au contraire, des prétentions à l'élégance. Son visage émacié, flétri, usé par la débauche, était rasé avec soin, ne laissant apparaître qu'une petite moustache relevée en croc. Une chevelure, jadis brune, maintenant teinte et frisée au petit fer, encadrait son front jauni et ridé. Dans l'un de ses petits yeux clignotants était encastré un carreau de verre qui lui faisait faire une assez laide grimace, mais qu'il considérait évidemment comme le dernier mot du *gandisme*.

Trois heures du matin venaient de sonner, le souper touchait à sa fin. Le sol était jonché de bouteilles vides, gisant comme les cadavres de l'ennemi vaincu. Sur la table deux des convives, les plus âgés, dormaient, la tête sur leurs bras, au milieu d'un horrible fouillis d'écailles d'huitres, de coques d'écrevisses, de croûtes de fromage et d'os. Le troisième fumait en silence une courte pipe d'un noir d'ébène. Quant au plus jeune, le "fashionable," il faisait monter au plafond les spirales bleuâtres d'une cigarette russe en mirant complaisamment son image dans la glace placée en face de lui.

— Alors, c'est fini, on ne boit plus ? demanda tout à coup le vieux qui fumait, un colosse, en passant sa main noueuse et velue dans l'épaisse chevelure qui le coiffait comme un bonnet de sapeur et retombait en longues mèches dures sur sa barbe hirsute.

— Mais il me semble que nous n'avons pas trop mal été comme cela déjà, répondit le gandin, en arrangeant le nœud de sa cravate, et je te ferai observer, mon cher Rascal.

— Quoi ? fit le colosse en lui lançant un regard farouche.

— Que nous avons de la besogne à faire demain et que si nous nous fatiguons trop cette nuit...

— On ne se fatigue pas à boire, répliqua sèchement Rascal.

— Oui, ton estomac a quelque analogie avec le tonneau des Danaïdes.

— Les Danaïdes ou d'autres, ça m'est égal, qu'on apporte le tonneau, j'ai soif.

— Ah ! dit Arthur, la bonne bêtise. Mais mon pauvre Rascal, si tu avais seulement deux liards d'instruction, tu saurais...

— Je sais que tu m'ennuies et que je vais t'aplatir comme une mouche ! hurla le colosse, dont les yeux flamboyèrent et qui leva sa large main sur son interlocuteur.

Celui-ci fit un saut de côté pour éviter le coup qui l'eût écrasé. Le poing de Rascal, en s'abattant lourdement sur la table, réveilla en sursaut les deux dormeurs. Un boule-dogue qui, lui aussi ronflait, couché sur un canapé à l'autre bout du cabinet particulier, fit entendre un sourd grognement.

— Hein, quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? s'écrièrent les deux hommes.

— Il y a que Rascal veut encore boire et que je lui dis qu'il en a assez, répliqua Arthur, tandis que le vieux Rascal grommelait des menaces dans sa barbe.



—Peuh ! dit l'un des deux, laisse-le boire cet homme, s'il a soif, c'est pas toi qui paie.

—Oui, fit observer l'autre, c'est nos avances que nous mangeons.

—Vos avances ! Je vous trouve encore superbes, vous autres ! s'écria Arthur. Et qui vous les a données ces avances ?

—C'est toi, d'accord ; mais enfin elles sont à nous.

—Oui, et vous allez vous pocharder avec, jusqu'à ce que vous rouliez sous la table, et demain vous flancherez pour la besogne.

—Oh ! quant à ça, tu sais bien qu'il n'y a pas de danger ; c'est pas la première affaire que nous faisons ensemble.

—C'est vrai. Et puis vous êtes de vieux amis, des camarades de mon pauvre père, fit Arthur en feignant d'essuyer ses yeux avec le dessus de sa manche.

—Tout ça, c'est des bêtises, dit Rascal, c'est pour détourner la conversation. Puisque tu te rappelles si bien le passé, tu dois savoir que ni Claude, ton père, ni ta mère, ni personne de nous, n'a jamais " boudé " pour avoir bu un fil-en-quatre de surplus.

—Possible, mais vous vieillissez et la tête est moins solide.

—Ah ! malheur ! dit le colosse.

—Tu as beau dire. Toi Collin, et toi Rivette, vous ronfiez tout à l'heure comme deux loirs. Il a fallu les beuglements de Rascal pour vous réveiller. Eh bien, si on sirote encore, dans une heure, il n'y aura plus personne.

Rivette et Collin baissaient la tête.

—Or, reprit Arthur, vous ne connaissez que le gros de la chose ; nous avons à causer encore et vous avez besoin de toute votre lucidité d'esprit, car en sortant d'ici, nous devons nous séparer et ne pas nous reparler de la journée, jusqu'au moment de la réunion pour l'affaire.

—Voilà-t-il pas bien des embarras pour un méchant pante à refroidir ! s'écria Rascal avec impatience. Ah ! tonnerre, tu parles de tes parents ; de leur temps, on ne faisait pas tant d'*oremus*...

—Oui, et on allait au baigne. Merci, je n'y tiens pas, j'sors d'en prendre.

—Peuh ! aujourd'hui on est envoyé à la Nouvelle.

—Où on est traité aux petits oignons. Je le sais, mais je n'y tiens pas davantage. L'air de Paris m'est nécessaire. J'ai mes habitudes au boulevard des Italiens.

Rascal haussa les épaules et ralluma sa pipe, qui s'était éteinte dans la discussion.

—Enfin, qu'as-tu à nous dire, au bout du compte ? demanda Collin.

—Oui, jabotte tout de suite, que ça finisse, appuya Rivette.

—Eh bien, comme je vous l'ai dit, il s'agit d'un gêneur dont on veut se débarrasser.

—Connu !

—Si vous m'interrompez, ça n'en ira pas plus vite. Le gêneur est un ancien militaire, un homme solide, paraît-il.

—Eh ! bien, et ça ? dit Rascal en mettant son poing nouveau sous le nez d'Arthur.

—Encore ! s'écria celui-ci.

—Tais-toi donc, dit Collin. Tout le monde sait que tu es fort. C'est pas la peine de la faire à la pose. Nous aussi nous sommes d'attaque et nous n'empêchons pas Arthur de causer. Va, Arthur, va, mon garçon.

—Et qu'est-ce que c'est que ce gêneur-là ? demanda à son tour Rivette.

—Je n'en sais rien, mais c'est pour sûr quelqu'un de la haute, car on paie bien et c'est pour cela qu'il nous faut prendre des précautions.

—C'est juste.

—J'avais envie d'abord d'aller faire un tour à la rue Sainte-Marguerite ou au Caveau. Il reste encore quelques gars de l'ancienne bande Gilles et Abadie et de celle de Neuilly qui marchent carrément et pour pas cher ; mais les jeunes gens c'est étourdi. J'ai eu peur de me compromettre et j'ai préféré y aller carrément et ne me confier qu'à des hommes raisonnables.

—Bien, ça, fiston ! dit Collin, avec une émotion qui n'était pas jouée.

—J'ai fait le prix. Cinquante francs d'avance pour chacun de nous, afin de tout préparer. Deux mille francs à se partager une fois le gêneur réduit au silence.

—Oui, c'est coquet. Même en admettant que pour ta part de chef tu nous filoutes un peu.

—Oh ! fit Arthur avec indignation.

—Bon, bon, mais connaissons-nous l'homme à qui nous avons affaire ?

—On nous le montrera au bon moment.

—Qui ?

—La personne qui m'a chargé de l'affaire.

—Et cette personne, elle, tu la connais, au moins ?

—Oui, mais je ne peux pas vous la nommer.

—Cachottier, va ! dit Collin en riant.

—Je ne peux pas. Parole d'honneur. Ce serait trahir la confiance.

—Je vais vous le dire, moi, ce nom, prononça une voix vibrante.

La porte venait de s'ouvrir et un homme apparaissait sur le seuil. Celui-là était un homme de trente-cinq à trente-six ans, de taille moyenne, mais bien prise. Il portait les cheveux courts, la moustache rasée et la barbe en fer à cheval, à l'américaine. Il était simplement vêtu d'un veston de gros drap pilote et coiffé d'un chapeau de soie.

Les quatre hommes bondirent.

—Hein ! quoi ? d'où sort-il ? Qui est-il, celui-là ? s'exclamèrent-ils.

—Qui je suis, messieurs ? dit l'inconnu avec calme et en souriant, je suis l'homme que vous devez assassiner ce soir !

## II. — VENTRE-ROUGE.

Rien ne saurait peindre la stupéfaction des quatre hommes à cette déclaration. Arthur se remit le premier.

—Allons donc, dit-il, je vois ce que c'est ; vous nous écoutiez et vous voulez nous effrayer, peut être aussi nous faire chanter. Eh bien, mon bonhomme, j'en suis fâché pour vous, mais ça va vous coûter chaud. Vous ne sortirez pas vivant d'ici.

—Oui, oui, dit Rascal, faut pas faire le traître ici ! Au mouchard !

Et serrant ses énormes poings, il fit un mouvement pour s'élançer.

—Au mouchard ! répétèrent les deux autres en tirant leurs couteaux.

Le chien lui-même, brusquement réveillé et excité par ces cris, sauta à bas de sa banquette et se mit à aboyer avec fureur. L'objet de toute cette colère ne bougea pas ; croisant les bras avec calme, il souriait.

—Bah ! bah ! dit-il, vous êtes tous fous. Si j'avais voulu vous espionner, est-ce que j'avais besoin de vous le dire ? Connaissant votre secret, je n'avais qu'à aller prévenir la police, qui vous aurait cernés et cueillis sans la moindre difficulté. Au contraire, je viens à vous dans votre intérêt, comme dans le mien. Bas les armes, donc. D'ailleurs, elles vous seraient inutiles.

—Tout ça, c'est des paroles pour nous échapper, interrompit Arthur. Fermez la porte, vous autres, et réglons-lui son affaire en douceur.

Avec le même calme, l'inconnu poussa le verrou de la porte et fit un pas de côté, pour bien montrer qu'il n'avait nullement l'intention de s'enfuir.

—Vous êtes fous, vous dis-je. Vous pensez bien que j'ai les moyens de me défendre.

Et étendant le bras, il montra une petite boule de la grosseur d'un pois qu'il tenait entre le pouce et l'index. Cette boule, en verre très mince, laissait apercevoir une liqueur dorée qui la remplissait aux deux tiers et qui scintillait à la lueur du gaz.

—Voici de quoi réduire le premier qui s'avancera, reprit l'inconnu en promenant son regard sur ses quatre ennemis. Allons, qui veut en faire l'expérience ?

—Tout ça, c'est de la blague ! s'écria Arthur, il veut nous faire poser ; mais ça ne prendra pas. Aux couteaux ! aux couteaux !

—Aux couteaux ! aux couteaux ! répétèrent les trois bandits.

Le chien aboya furieusement. Et, comme pour aider à cette œuvre de massacre, d'un cabinet voisin un chœur de voix avinées entonnant un chant bachique fit retentir tout le cabinet. On pouvait se tuer à son aise : les hurlements des assassins et les cris de la victime seraient perdus dans le bruit. Devançant les quatre hommes, le chien avait bondi sur l'inconnu. Vivement, celui-ci lui lança sur le museau la petite boule, qui se brisa en mille pièces. L'effet fut foudroyant. Retombant lourdement, le dogue resta sur le dos, raide, les pattes étendues, la gueule ouverte, montrant sa mâchoire tordue dans un rictus horrible. En même temps, l'inconnu élevait sa main gauche,

remplie de boules semblables à la première, prêt à les lancer sur les assaillants. Il n'en eût pas besoin. Stupéfiés par ce qu'ils venaient de voir, les bandits reculèrent.

—Eh ! bien, dit l'inconnu, vous êtes bien vite calmés. Vous le voyez, connaissant les gens à qui j'avais affaire, j'avais bien pris mes mesures. Je n'ai pas besoin de revolver, moi. Le revolver, ça fait du bruit, et, pas plus que vous, je ne tiens à attirer l'attention de la police. S'il avait fallu, pour vous mettre à la raison, me débarrasser d'un de vous quatre, je l'aurais fait sans hésiter pour l'exemple. Ce n'est qu'un chien qui, peut être, vaut mieux que vous, mais qui peut n'être moins utile. Tant mieux. J'espère que ça suffira. N'est-ce pas Arthur ?

Arthur ne répondit pas. Il regardait toujours le chien, raide et inerte.

—Oh ! il ne bougera pas, va, dit l'inconnu.

Et d'un coup de pied il repoussa le chien dans un coin de la pièce. La malheureuse bête n'eût ni un cri, ni un tressaillement.

—Eh bien, voyons, êtes vous convaincus. Le temps se passe et j'ai à vous parler.

—Contre la force, pas de résistance, dit philosophiquement Arthur, et vraiment vous êtes plus fort que nous.

—Eh bien ! asseyez-vous et causons.

Les quatre hommes obéirent.

—Et n'oubliez pas que j'ai toujours là sous ma main de quoi me défendre. Au besoin, je n'aurais qu'à briser une poignée de ces globules pour vous jeter tous quatre à terre comme ce chien. Quant à moi, je ne cours aucun risque, j'ai pris avant d'entrer un contre-poison qui me garantirait. La police, en entrant demain ici, ne trouverait que les cadavres de quatre bandits dont elle serait bien aise d'être débarrassée.

—Allons ! il n'y a rien à dire, vous êtes le maître, dit Arthur.

—Et nous nous soumettons, ajouta Collin.

Rascal acquiesça par un grognement de mauvaise humeur. Quant à Rivette, il remit son couteau dans sa poche et se mit à bourrer une pipe.

—Vous voilà devenus raisonnables, dit l'inconnu, nous allons pouvoir causer. Avant tout, je dois vous assurer d'une chose : c'est que je ne vous ai pas menti en entrant. Je suis bien l'homme que demain soir on doit vous montrer, et que vous devrez assassiner et faire disparaître.

—Curieux, tout de même ! murmura Arthur, comment pouvez vous savoir cela ?

—Je le sais, répondit l'inconnu, parce que j'en ai été instruit avant toi.

—Vous me connaissez donc ?

—De longue date. Je puis même te dire tes débuts. Il y a vingt ans, tu habitais rue Saint-Médard, à Plaisance, dans une cabane isolée où ta sœur Malvina attirait les jeunes gens riches qui, grâce à sa beauté, l'avaient remarquée dans la rue. Ton père Claude, un forçat libéré, et ta mère Marianne, une épave de Saint-Lazare, les guettaient et les faisaient disparaître dans une trappe, après les avoir dépouillés. Est-ce vrai ?

—C'est la vérité pure, répondit le mauvais drôle. Vous auriez été de la famille que vous ne seriez pas mieux instruit !

—Je pourrais te raconter toute ta vie. Comment, plus tard, rue Duperré, pour quelques sous, tu as, par une série de petites misères, rendu fou un vieil employé nommé M. Pontife.

—Ah ! ca, vous étiez donc avec nous ? s'écria Arthur stupéfait.

—Je pourrais enfin te dire pour quelles raisons tu as passé trois ans à Melun et ce que tu as fait depuis ; mais je crois que cela suffit pour te prouver que je te connais bien. n'est-ce pas ?

—Et largement, dit Arthur en baissant la tête.

—Toi, Collin, je n'ai pas grand'chose à te dire. Tu n'as jamais été qu'un subalterne, même au cabaret de Rascal, où on t'employait à de simples commissions. Ça ne t'empêche pas d'avoir un joli dossier à la Préfecture.

Collin ne répondit pas ; il savait à quoi s'en tenir.

—Je suis du même avis pour toi, Rivette ; bien que tu aies trempé dans le temps dans l'affaire de Saint-Mandé, ce n'est pas toi qui as coupé la gorge au garçon épicier. Et du reste, la police n'ayant pas trouvé les principaux coupables, à plus forte raison un comparse comme toi a-t-il échappé. Tu n'as donc jamais eu que quelques séjours à Poissy pour des vols sans importance et je crois bien que c'est la première grosse affaire

que tu entreprenais. Sois tranquille, elle sera plus fructueuse encore que tu n'en avais l'espoir.

—Il a son paquet aussi, lui, fit observer Arthur en regardant l'inconnu avec admiration. Décidément, vous êtes un fier homme, et je ne suis pas fâché d'avoir fait votre connaissance !

—Et moi ? grogna Rascal d'un air farouche.

—Toi, Rascal, tu es le plus coupable de tous. Te rappelles-tu M. Portal ?

—Pour sûr ! s'écria le colosse en relevant la tête.

—Eh bien ! tu n'étais qu'un misérable. Ancien saltimbanque, tu avais été chargé de cacher une enfant volée, une pauvre petite fille à laquelle une horrible femme, la mère d'Arthur, avait coupé la langue pour l'empêcher de se plaindre. Avec le salaire de ta complicité, tu avais monté le cabaret de la Providence, où l'on commettait crimes sur crimes, où fût assassiné l'agent de police Godard. Un jour tu te trouvas en présence de M. Portal, c'est-à-dire de Rocambole. Il te montra que toi, si fier de ta force physique, tu avais trouvé ton maître.

—Ça, c'est vrai. Au grand café Parisien. Cristi, quel coup de talon dans la poitrine ! s'écria Rascal avec admiration.

—Et il te proposa de revenir au bien. Tu avais accepté, Rascal. Pourquoi es-tu retombé dans le crime ?

—Pourquoi qu'il m'a lâché aussi, lui. On est faible, on aime l'absinthe et le vin et l'eau-de-vie.

—Et l'on va à Mazas, à la Santé et à Poissy, n'est-ce pas ?

—C'est vrai. Et puis, une fois passé par là, plus moyen de revenir.

—Eh bien, ce moyen, je veux te le donner encore, je veux vous le donner à tous ! s'écria l'inconnu.

Rascal secoua la tête.

—Vous n'êtes pas Rocambole, murmura-t-il. Vous êtes trop jeune.

—Non, je ne suis pas Rocambole, mais je viens de sa part, d'après ses instructions, avec ses idées, sa méthode, et je viens te dire, comme il te l'a dit autrefois : Veux-tu revenir au bien, tu y gagneras autant ?

—Et, même plus, s'écria Rascal en battant des mains. Parlez, maître, et quoique vous ordonniez, je le ferai, et mes camarades aussi ; n'est-ce pas, vous autres ?

—Le fait est, dit Arthur, que si nos intérêts ne sont pas trop compromis.

—Vous deviez avoir chacun cinq cents francs, vous en aurez mille.

—Bravo ! J'y coupe, dit Arthur.

—Moi aussi, s'écria Collin.

—Et moi, donc, appuya Rivette.

—Vos instructions, maître ? demanda Arthur. Naturellement, nous ne vous assassinons plus ?

—Au contraire, dit l'inconnu, rien n'est changé dans le plan. Pour tout le monde je serai mort et vous toucherez vos deux mille francs ; avec les deux mille francs que je vous donnerai de mon côté, ça fera le compte.

—Bravo ! s'écrièrent en chœur les quatre bandits.

—Je vous ai promis de vous dire quel était l'homme qui vous payait ; je tiens ma parole. C'est le baron Giraud, le banquier. Quant à moi, ajouta-t-il en entr'ouvrant son veston et en montrant la large ceinture de soie écarlate qui entourait sa taille, voici mon signe et mon nom : Je suis *Ventre-Rouge*, l'héritier de Rocambole.

—Vive Ventre-Rouge ! s'écrièrent les quatre hommes.

### III—LA CARRIOLE.

Celui qui venait de se donner l'étrange surnom de *Ventre-Rouge* se leva.

—C'est bien, dit-il. Tenez, le baron Giraud vous a donné des arrhes ; voici les miennes.

Il jeta sur la table quatre billets de cent francs.

—Ne vous disputez pas pour le partage, reprit-il, et à demain soir. Je vous donnerai mes instructions.

—A demain soir, maître, s'écrièrent Arthur, Rascal, Collin et Rivette.

Ventre-Rouge sortit. A une des patères de la salle commune était une épaisse

fouffure qu'il revêtait et un cache-nez dont il s'enveloppa le cou. A la pointe Saint-Eustache, une voiture de place était en station. Elle était conduite par ce qu'on appelle à Paris un *marauder* ou cocher de nuit, courant au hasard la pratique. Les lanternes sales, ternies par le brouillard et presque éteintes, ne permettaient plus de distinguer le numéro, d'ailleurs devenu incomplet par la chute de l'un des chiffres en cuivre. Le cocher, enveloppé jusqu'aux oreilles, dormait. Cependant, dès que, sans lui dire un seul mot, Ventre-Rouge fut monté dans sa voiture, il se réveilla brusquement, rassembla ses rênes, et fit entendre un petit claquement de langue. Le cheval partit au grand trot avec une vitesse que n'eût pas fait supposer l'aspect misérable de la voiture. Dans le fiacre, Ventre-Rouge roulait une cigarette.

Maintenant, quel pouvait être cet inconnu et quels rapports avait-il eus avec le baron Giraud pour que celui-ci voulût le faire assassiner ? Le baron Giraud, un prince de la finance, un député à bref délai, peut-être un futur ministre ! Que pouvait-il avoir à craindre de cet homme ? Pour savoir cela, il nous faut remonter dix-huit ans en arrière et quitter Paris pour la Saintonge.

C'était dans la nuit du 2 au 3 novembre 186... La neige, qui fait si rarement son apparition dans nos provinces de l'Ouest, était, ce jour-là, tombée en abondance. Sur la grande route de Saint-Jean-d'Angely à Saintes, une carriole de paysan recouverte en toile grise, roulait au grand trot d'un vigoureux percheron. Environ à deux lieues avant d'arriver à Saintes, à la hauteur du village de la Saulzaie, la carriole s'arrêta brusquement. Deux hommes en descendirent.

Un troisième personnage, également embobeliné dans un vaste manteau, était resté dans la carriole et tenait les rênes du cheval. Le plus petit des deux hommes commença par regarder avec précautions tout autour de lui. A perte de vue, la neige étendait son linceul blanc sur la campagne, et aucun point noir ne venait déceler la présence d'un voyageur.

—Voilà qui va bien ; rentrez la lanterne, monsieur Pierre ! dit-il d'une voix grêle, mais impérative, au conducteur de la voiture. Allons, dépêchons-nous ; il est inutile que les gendarmes ou les braconniers viennent mettre le nez dans nos affaires.

Le conducteur de la voiture obéit. Se dirigeant alors vers le fond de la carriole, le petit homme se mit en devoir de détacher les cordes qui retenaient la toile. Son compagnon l'imita. La toile soulevée, les deux hommes commencèrent à tirer à eux avec précaution un paquet volumineux long et raide, enveloppé d'une serpillière et qui, à voir les efforts qu'ils faisaient pour le sortir, devait être assez lourd.

Celui des deux hommes qui avait déjà pris la parole et qui semblait le chef de l'expédition, entr'ouvrit un des bouts de la serpillière, et la lueur de la lune, rendue plus blafarde encore par le reflet de la neige, éclaira le contenu du paquet. C'était le cadavre d'un homme, d'un vieillard d'une soixantaine d'années, grand et fort, et dont le visage avait cette teinte violacée qui décelé l'affluence du sang au cerveau. Cet homme évidemment était mort d'une congestion cérébrale. En apercevant la figure du mort, qu'encadraient de longues boucles de cheveux blancs, le plus grand des deux voyageurs eut un mouvement instinctif de terreur. L'autre ricana.

—N'aie donc pas peur, Grand-Louis, double brute ! dit-il en haussant les épaules avec mépris. Il ne te mangera pas, va !

Grand-Louis ne répliqua pas, mais ses dents claquaient.

—Ces animaux-là, vous rendraient, ma parole, aussi poules mouillées qu'eux, grommela le petit homme, qui tira son mouchoir et épongea la sueur qui coulait de son visage.

Ce mouvement mit en lumière pendant une minute les traits du personnage. Le front chauve, la peau parcheminée, les cheveux grisonnants et rares semblaient indiquer un vieillard, et il y avait pourtant dans l'ensemble de ces traits anguleux quelque chose qui disait que cet homme était jeune encore et que cette apparente sénilité n'était autre chose que la vieillesse prématurée que produisent au même degré chez divers individus l'ascétisme, l'abus du travail et la débauche.

—Allons, dit-il, en rabattant avec soin sur ses yeux le bord de son chapeau, de manière à masquer le visage, allons, ne moisissons pas ici, voyons, Grand-Louis, y sommes-nous ?

Et, joignant l'exemple à la parole, il saisit le cadavre par les épaules en faisant signe à son compagnon de prendre les pieds. Grand Louis grelottait de plus en plus.

— Nous allons donc l'enterrer ici ? demanda-t-il.

L'autre eut un petit rire sec.

— Ça nous avancerait beaucoup, parbleu ! dit-il en haussant les épaules. Décidément, mon pauvre garçon, tu es aussi niais que tu es grand.

— Mais, alors...

— As-tu bientôt fini de trembler ?

— J'ai froid, murmura le géant.

— Empoigne moi donc un peu ce monsieur sur ton dos, ça te réchauffera, grosse bête ! Allons, houp !

Ils avaient enlevé le corps dont les bras pendaient ballottants. A vingt pas de là commencent les bois de la Saulzaie, qui font ou du moins qui faisaient à cette époque, partie du domaine des comtes de Saint-Léger. Ce fut vers ces bois qu'ils se dirigèrent. Arrivés au bord de la route, une fois les pieds dans le fossé, le petit s'arrêta.

— Stop ! dit-il à son compagnon, nous allons le poser ici.

— Ici ! s'écria le géant avec épouvante.

— Justement.

— Mais le premier passant va le voir.

— J'y compte pardieu bien !

— Ma foi, je n'y comprends plus rien.

— Eh ! eh ! mon pauvre ami, dit avec son ricanement familier le petit homme, c'est la chose du monde la plus inutile que tu comprends. Obéis, c'est tout ce qu'il faut. Et maintenant, mon gars, grimpe voir un peu sur cet arbre.

Grand-Louis recula d'un pas.

— Non, non, je ne suis pas fou, répliqua le petit homme, répondant au regard de son acolyte, je sais bien ce que je fais.

— Allons, grimpe ! Bien assez haut ! Ce gars-là était né pour gagner la montre au mât de cocagne, eh ! eh ! à présent, casse-moi une maîtresse-branche ; là, celle qui est sous ton pied. Parfait ! Maintenant tu peux redescendre.

Et pendant que Grand-Louis redescendait, le petit homme disposa avec art le cadavre sur le revers du fossé.

— Là, fit-il, lorsqu'il eut terminé, et avec la satisfaction d'un artiste qui vient de donner à son œuvre le dernier coup de main. Là ! Voilà ma foi qui est parfait.

— Tiens, tiens, tiens ! dit à son tour Grand-Louis, qui était descendu de son arbre, et examinait curieusement l'œuvre de son chef de file, vous voulez faire croire qu'il est dégringolé tout seul de là haut ?

— Ah ! tu vois cela, toi ? Allons, décidément, tu n'es pas tout à fait aussi idiot que j'aurais pu le croire. Eh ! eh ! eh ! Oui, mon gars, mais ce n'est que le commencement. Vois un peu : quelque butor passe et aperçoit notre homme étendu là. Il crie naturellement. On accourt, on voit la branche cassée : c'est un accident. Les suppositions vont leur train, et patati et patata, chacun dit son mot. Il était allé là se mettre à l'abri, le froid l'a engourdi ; il a voulu monter sur un arbre ; la branche a cassé, patatras !

— Naturellement, dit le Grand-Louis, heureux d'avoir compris, enfin.

— Oui, mais attends. Deuxième tableau arrive le médecin. Il examine. Ces médecins ça veut toujours tout examiner. Il voit la ficelle. Sapristi ! le bonhomme a été assassiné... Oui, mais par qui ? Eh ! eh ! eh ! C'est là qu'est la malice ; cherche à qui le crime profite, dit le sage. Dis donc, Grand-Louis, le crime, à qui est ce qu'il profite, hein ?

Il fit claquer ses doigts avec satisfaction et dit à son compagnon, qui l'écoutait bouche bée :

— Y es-tu, fiston ?

— Cristi ! fit le paysan avec admiration, faut avouer que vous êtes tout de même un rude coquin, vous, monsieur Dupac !

Dupac eut un accès de rire, comme s'il eût accepté cette naïve exclamation comme un compliment flatteur.

— Eh ! eh ! eh ! dit-il, l'homme a reçu du créateur une cervelle pour s'en servir. Aide-toi, le ciel t'aidera, dit la sagesse des nations ; tu vois que je ne m'y prends pas trop mal.

Les deux hommes regagnèrent la carriole qui les avait amenés. La neige avait déjà effacé la trace de leurs pas.

—Délicieux, ce temps, dit le petit homme en se frottant les mains, délicieux ! Les plus fins limiers vont user leur nez sur notre piste.

Des pas rapides se firent entendre dans le lointain.

—Saperlipopette ! s'écria Dupac, dépêchons-nous ! Monte vite, Grand-Louis ; il ne s'agit pas de nous laisser prendre quand tout est fait. Allons, monsieur Pierre, un bon coup de fouet ; nous rallumerons la lanterne un peu plus loin.

La voiture s'ébranla au grand trot. Il était temps : la silhouette d'un voyageur apparaissait du côté de Saintes. A la montée, il les rejoignit, et passa sans regarder à côté de la carriole. Il courait et paraissait couvert de sueur. Dupac poussa le coude à Grand-Louis.

—L'as-tu reconnu ? demanda-t-il.

Grand-Louis semblait pétrifié d'étonnement.

—Le jeune monsieur ! s'écria-t-il, le jeune monsieur ! que diable vient-il faire par ici ?

—Bêta ! ricana Dupac, il vient donner une base à notre petit travail de cette nuit. Crois-tu donc que c'était par hasard que j'avais choisi la Saulzaie pour y faire ce petit voyage d'agrément ?

—Vous êtes plus malin que le diable ! s'écria le paysan ébahi.

—Eh ! eh ! on sait ce qu'on fait. Allons, monsieur Pierre, voilà qu'il commence à se faire tard. Emoustillez un peu la bête. Il s'agit d'être à la maison avant le lever des poules !

Pierre donna un coup de fouet à son cheval qui reprit le trot.

#### IV. — LA VEILLÉE.

Il y avait veillée ce soir-là au château des Essards, chez maître Messac, le régisseur du comte de Boresse.

La propriété en Saintonge est excessivement divisée, et chacun avec son lopin de terre, trouve moyen de vivre indépendant, mangeant son blé, buvant son vin, s'habillant d'étoffes de laine, tissées et cousues par la ménagère. Mais s'il arrive à joindre les deux bouts, le payan, c'est à force d'économie. Quoiqu'il n'emploie pour s'éclairer ni le gaz des villes, ni la lampe des bourgeois, ni même la modeste bougie, il trouve encore qu'une lumière, quelque peu coûteuse qu'elle soit, est trop de luxe pour une famille.

Aussi se réunit-on à plusieurs maisons pour la veillée, pendant les longues soirées d'hiver. On se rassemble autour de lâtre, dans lequel flambent joyeusement quelques fagots de sarment. On passe la soirée en commun ; les mères filent la quenouille ou tricotent des chaussons ; les garçons et les fillettes causent en cassant des noix pour le pressoir ou en *épellonnant* (écossant) le maïs, suspendu à de longues perches au-dessus des têtes. Sous la cendre cuisent les marrons ; le *pichet* de piquette circule à la ronde ; les anciens jacassent, racontant à tour de rôle des histoires vieilles comme le monde, ou chantant d'une voix criarde des chansons du siècle dernier ; les gars, placés à côté de leurs amoureuses, s'évertuent à dénouer les cordons de leurs tabliers, ce qui constitue la plus exquise galanterie saintongeoise, galanterie payée d'ordinaire par un solide coup de poing dans le dos.

Mais ce soir-là, il n'y avait ni contes ni chansons, et la veillée avait un certain air de mystère. Les jeunes gens même avaient fait trêve à leurs propos galants, les cordons de tabliers étaient tranquilles, et on n'entendait pas retentir un pauvre petit coup de poing. Seul un gros joufflu, coiffé d'un bonnet de police qu'il portait crânement sur l'oreille, et vêtu d'une veste militaire et d'un pantalon rouge, lutinait obstinément une Egretuche. Mais la jeune fille, malgré cette préférence marquée d'un amoureux qui devait lui faire plus d'une jalouse dans le village, n'écoutait que faiblement ses galanteries de caserne, et tendait le cou pour ne rien perdre de ce que disait la vieille Française.

C'est qu'il y avait du nouveau au château, au plutôt au *Logis*, comme on dit là-bas, de M. le comte de Boresse. D'abord l'arrivée du comte qui habitait Paris, et qui depuis dix ans au moins n'avait pas mis les pieds en Saintonge. Ensuite la vente prochaine du Logis et de la terre des Essards, vente qui était, disait-on, la cause du voyage de M. de Boresse. Enfin, la grande dispute de M. de Boresse avec son fils Raoul, dispute qui

avait pris un caractère si sérieux, que M. le comte avait le matin même, assurait-on, mis son fils à la porte, en lui intimant l'ordre de ne jamais reparaitre devant lui. On devine si la veillée avait de quoi s'occuper. Mais laissons la parole à la vieille Françoise.

— Si je m'en souviens, disait-elle, dame oui, bien sûr, que je m'en souviens de la pauvre défunte comtesse, (son âme soit en paradis !) je me souviens comme si c'était d'hier du jour que M. le comte l'épousa. Pauvre mignonne ! Le jeune M. Raoul est son portrait tout craché. C'était fête, reprit Françoise, quand à l'automne elle venait au logis avec son mari. Pas fière du tout, la pauvre chère âme, et aimable avec tout le monde ! Tenez ! un jour, elle voulut passer la veillée avec nous, et *épelonner* le maïs ; mais ses petites mains étaient bien trop mignonnes pour ça et elle ne pouvait jamais *décoiffer la fusée*. Ça fait que nous autres ça nous faisait rire. Et le comte dans ce temps-là, toujours l'argent à la main, obligeait l'un, obligeait l'autre. Jusqu'au jeune M. Raoul que sa mère emmenait dans les environs, il n'avait pas plus de quatre à cinq ans, le pauvre innocent, pour lui apprendre à avoir le cœur charitable, et à ne pas mépriser le pauvre monde. Aussi on peut dire que tout le pays aimait Boresse à cette époque. Mais les choses devaient bien changer. La pauvre comtesse allait mourir, et son mari avait rencontré le diable !

Il y eut un frisson dans la veillée ; tout le monde se signa.

— Oui, le diable, reprit Françoise ; car ce sont des possédées du démon que les femmes de Paris, et j'ai bien des fois entendu dire à la pauvre comtesse, qui était une sainte, que cette créature avait jeté un sort sur son mari. Enfin un jour, pendant que la comtesse était allée en Bretagne passer quelque temps auprès de sa mère malade, il eut l'audace, tant cette malheureuse l'avait ensorcelé, de la faire venir avec lui à l'hôtel de Boresse, où il l'installa en l'absence de la comtesse, en disant aux domestiques de lui obéir comme à leur maîtresse, et de la considérer comme telle à l'avenir. En apprenant cela, Mme de Boresse, au lieu de revenir à Paris, partit pour les Essards, et écrivit à son mari pour lui dire qu'elle le laissait libre d'agir à sa guise, pourvu qu'il ne vint pas aux Essards tant qu'elle y serait, et qu'il lui laissât élever son fils, le petit Raoul. Le comte ne demandait pas mieux que de se débarrasser de la mère et de l'enfant. Il répondit à sa femme qu'il acceptait. Mais la pauvre dame était frappée à mort. Elle était si triste, si triste que ça faisait peine à la voir. Enfin, un jour, on la vit si malade, que, malgré sa défense, on alla chercher le médecin. Le médecin déclara qu'il n'y pouvait rien, et que c'était une maladie noire. En effet, quelques temps après, la pauvre chère âme mourait, en priant la bourgeoise Messac, la femme de son fermier, de ne pas laisser son fils aller à Paris avec la créature et de l'élever. Le comte respecta du moins cette dernière volonté, et le jeune monsieur Raoul fut élevé avec la petite Jeanne. Le comte, pendant ce temps, dépensait son argent follement. Comment a-t-il fait, lui si riche, pour venir à bout d'une fortune comme la sienne ? On n'en sait rien. Il a pris pour intendant le frère de sa maîtresse ; un nommé Dupac, que vous avez pu voir deux ou trois fois ici, et entre les pattes crochues de cet homme, tout s'est fondu.

Kervalan, la belle propriété de Bretagne, la Chesnaye, dans le Poitou, Brossac, dans le Périgord, sont vendus. L'hôtel de Paris est, dit-on, couvert d'hypothèques, et vous savez que si M. le comte vient ici, c'est dans le but de vendre les Essards, ainsi que le Clone et ses dépendances.

Ce fut un cri général de douloureux étonnement.

— Vendre les Essards ! s'écria le sacristain, et qui allons nous avoir pour bourgeois maintenant ?

— Qui sait ? reprit Françoise. On va peut-être tout morceler, à moins que quelque marchand de biens ne vienne. Mais ça ne vaudra jamais les messieurs de Boresse, qui ont toujours été si généreux et si bons. Il y en a plus d'un parmi vous dont le père ou la mère en a su quelque chose. Jamais les Boresse n'ont cédé pour le luxe à personne, et pourtant jamais un tenancier n'a imploré en vain leur bon cœur dans une année de disette ou de gelée. Ah ! voyez-vous, monsieur de Boresse a été le bourreau de la pauvre comtesse, que j'aimais bien ; mais pas moins qu'il est dur de voir se ruiner ainsi les gens dont on a mangé le pain.

— Ah ! dame oui, pourtant tout de même ! s'écria tristement Egreteau, le sacristain. Voisine Dubande, ajouta-t-il sans vous commander, les marrons sont *grâlés* (grillés) ; tirez-en donc, vous qu'êtes la plus près du feu.

La voisine Dubande se mit en devoir de tirer les marrons avec sa quenouille, et



Egreteau les fit poliment circuler. Pendant une minute on n'entendit plus que le bruit des mâchoires. L'Egreteuche elle-même avait abandonné son soupirant, le gros joufflu au bonnet de police, pour venir prendre sa part des rafraîchissements de la veillée. Le pichet fit une tournée et chacun but fraternellement à même.

—Eh bien ! dites-donc, vous autres, vous n'en gardez pas pour les amis ? dit une voix joyeuse en même temps qu'un individu entra dans la salle.

Celui-là était un grand et fort gars, un colosse. Il portait le bonnet de laine noire et la blouse bleue des paysans. Ses gros sabots étaient fangeux et le bas de son pantalon était tout humide.

—Tiens, Grand-Louis ! dit Egreteau ; d'où sors-tu donc comme ça, qu'on ne t'a pas vu de la soirée ?

—D'où je sors ? dit Grand-Louis, car c'était bien l'homme à la roulière que nous avons vu sur la route de la Saulzaie ; d'où je sors ? De porter une lettre au notaire, mon vieux.

—C'est donc ça que tu as de la *fagne* (boue) à tes galoches ?

—Pardi ! un temps de chien, dit Grand-Louis en allant s'adosser à la cheminée.

—Et qu'est-ce que c'était que cette lettre ? demanda avec curiosité le sacristain.

—Ah ! voilà le chiendent ! C'était pour la vente des Essards. Vous savez pas ça, vous autres ; il paraît que les deux messieurs se sont disputés ; que le jeune a voulu étrangler son père, ce qui fait que le vieux veut tout bazarder, et s'en retourner à Paris.

—Et qui t'a conté ces belles choses à toi ? demanda brusquement la vieille Françoise, dont les lèvres étaient blanches de colère.

—Tiens, M. Pierre, donc, dit le gars.

—M. Pierre ! s'écria Françoise avec véhémence, M. Pierre ferait mieux de garder sa langue, quand il parle de gens comme les messieurs à des vauriens de ton espèce. M. Pierre ! Ah ! qu'il prenne garde, le *chafouin* ! qu'il prenne garde !

—Et à quoi donc ? la vieille ? demanda insolemment Grand-Louis.

—A quoi ? mauvais drôle !

—Que disais je donc ? murmura la Françoise, je suis bien vieille, mes enfants. Je radote quelquefois. M. Pierre est un honnête homme, tout le monde le sait bien ici. C'est ce Grand-Louis aussi qui vous fait mettre en colère.

—Pas moins, dit avec conviction Egreteau, que je n'aime point à me trouver sur sa route à votre Pierre. C'est connu qu'il a le mauvais œil et qu'il donne des sorts à ceux qu'il n'aime pas.

—Ça, dame oui tout de même ! dirent plusieurs voix.

—Quoiqu'il soit le propre neveu du bourgeois Messac, c'est pas moi qui voudrais être sa femme au *Chafouin*, dit une jeune fille.

—Ni moi !

—Ni moi !

—Taisez donc vos "goules," vous autres ! s'écria Simon avec précipitation.

La porte venait de s'entre-bâiller, et un nouveau personnage apparaissait sur le seuil.

## V. — LE CHAFOUIN.

Bizarre personnage ! Tête d'oiseau de proie, nez busqué, crâne pointu, front et menton fuyant, un corps long et maigre perdu dans une longue lévite boutonnée, jambes grêles aux genoux saillants comme des nœuds, pieds énormes.

—Quand on parle du loup, murmura Françoise.

Le nouveau venu n'était autre, en effet, que le pauvre neveu du bourgeois Messac, Pierre Giraud, plus connu dans le pays sous le sobriquet de *Chafouin*. Fils de cultivateur comme son oncle, Pierre, après d'assez bonnes études s'était placé en qualité de clerc chez un notaire. D'une économie qu'il poussait jusqu'à l'avarice la plus sordide, Pierre avait trouvé le moyen d'enjôler son oncle, qui, attaché à l'argent comme tous les paysans, trouvait admirable qu'il pût se suffire à lui-même avec son modeste salaire. De plus, il savait à propos faire parade de son érudition, et le bonhomme ne dédaignait pas de le consulter quand il avait quelque contestation avec ses voisins, au sujet d'un sillon pris et repris, ou d'une vache qui s'était égarée dans un pâturage interdit. Aussi disait-on que maître Messac n'était pas éloigné de commanditer son neveu pour l'achat d'une étude de notaire quelque part dans les environs, et que peut-être même, si la demoiselle

Jeanne voulait... Malheureusement, Jeanne ne cachait en aucune façon son antipathie pour son cousin. Il est vrai que Messac riait d'un gros rire, et disait qu'il n'était pas nécessaire de s'aime. pour être heureux en ménage. Pourtant le fermier des Essards n'était pas homme à contraindre sa fille et l'on espérait bien dans le pays que le *Chafouin* en serait pour ses frais.

—Més amis, mes bons amis, dit Pierre Giraud d'une voix mielleuse, je viens vous prévenir qu'il est onze heures passées, c'est l'heure du repos.

—Oui, monsieur Pierre, répondit-on à la ronde.

—Mon respectable oncle voulait venir lui-même vous souhaiter le bonsoir, mais il est fatigué, il a causé d'affaires toute la journée avec monsieur le comte.

—Dites donc, monsieur Pierre, sans vous commander, c'est-il vrai que M. le comte va vendre les Essards ? demanda Egreteau.

—Mon brave, je n'ai pas l'honneur d'être dans la confiance de M. de Boresse.

—Tiens, que s'est-il donc passé ? demandèrent les paysans avec curiosité.

—Mon Dieu, j'ai peut être tort de parler de cela, dit avec un air de regret Pierre Giraud, mais pourtant la chose a eu un tel éclat.

Il hésita un instant, puis reprit en baissant la voix :

—Vous savez que M. le comte vient de se remarier à Paris ?

—Tiens donc ! s'écria Simon le vigneron, vous ne nous aviez pas dit cela, dame Françoise.

—Paraît que M. Pierre est mieux instruit que moi, voilà tout, répliqua Françoise avec aigreur.

—Or, ce mariage n'est naturellement pas du goût de M. Raoul, car il est allé ce matin faire une scène à son père.

—Vous voyez ça, dit Grand-Louis avec ironie.

—Je n'ai point à apprécier, continuait Giraud ; je n'ai point à dire qui avait tort ou raison ; pourtant il me semble que M. de Boresse a parfaitement le droit d'épouser qui bon lui semble. Quant à M. Raoul, qui se plaint que son père l'ait ruiné, il devrait savoir que M. de Boresse étant marié sous le régime de la communauté, a aussi parfaitement le droit de faire de sa fortune l'usage qui lui paraît le plus convenable, d'autant que lui, Raoul, n'étant pas majeur, n'a, pour le moment, aucun compte à demander à son père.

Il parlait comme un livre, ce *Chafouin* ; les paysans l'écoutaient bouche bée.

—Je n'ai point du reste à apprécier, dit pour la seconde fois Pierre Giraud. Peut-être M. Raoul a-t-il raison, et est-ce M. le comte qui agit en mauvais père. Mais ce que je ne puis approuver, c'est le ton sur lequel Raoul a parlé à son père, les insultes qu'il lui a faites, les menaces qu'il a proférées contre lui.

—Des menaces ! exclamèrent les paysans scandalisés.

—C'est impossible, c'est faux ! s'écria Françoise en se levant, et en regardant Pierre en face.

—Ecoutez donc, dame Françoise, dit celui-ci, je n'en parle que d'après le dire de M. le comte ; moi j'étais là tantôt quand il est venu trouver mon oncle : Vendez tout ! vendez tout ! s'est-il écrié. J'hésitais encore ; mais je veux vendre à tout prix, et quitter ce pays au plus tôt ; ce malheureux est capable de m'assassiner !

Les paysans se regardaient sans mot dire, terrifiés.

—Mais, d'ailleurs, je ne sais pas pourquoi je vous parle de tout cela, moi. Ce n'est point mon affaire, et je ferais mieux d'aller me mettre au lit, car mes paupières se ferment. Bonsoir, mes amis, bonne nuit. Sans rancune, vieille Françoise.

Et Pierre Giraud disparut dans le couloir.

—Chafouin ! vilain Chafouin ! langue d'aspic ! oiseau de mauvais augure ! murmurèrent les paysans dès qu'ils eurent cessé d'entendre son pas traînant retentir sur les dalles.

—Cet être-là n'apporte que de mauvaises nouvelles !

—Sa venue présage toujours un malheur.

—Brr !...

—Allons les femmes, mettez vos capes, dit le sacristain, en allumant sa lanterne, dans laquelle brûlait un petit bout de cierge ; nous allons partir.

—Pas avant d'avoir bu le coup de l'étrier toujours, dit Simon en portant le pichet à ses lèvres.

Mais tout à coup il pâlit et le pichet s'échappa de ses mains.

—I.à, là, voyez ! s'écria-t-il en étendant les bras vers la fenêtre qui donnait sur le jardin.

Tout le monde se leva pour regarder. A la pâle clarté de la lune on pouvait parfaitement distinguer une forme noire qui escaladait le mur du jardin. Le mur franchi, la forme noire s'arrêta un instant, semblant observer et écouter. On eût entendu voler une mouche dans la grande salle du Logis, tant les gens de la veillée, tout à l'heure si loquaces, retenaient leur respiration. N'entendant et ne voyant sans doute rien de suspect, la forme noire se mit à marcher avec précaution dans la ligne d'ombre formée par le mur du jardin.

—Qu'est-ce que c'est que ça ? dit enfin le vigneron qui était blanc comme un linge. Et le chien de garde qui ne dit rien !

—M'est avis que c'est la *Ganipote* ! murmura la Dubande en se serrant contre les autres, comme si elle eût craint que les paroles qu'elle venait de prononcer ne lui attiraient quelque malheur.

La *Ganipote* est, comme chacun sait, en Saintonge, une sorcière qui pour aller au sabbat se déguise en bête. Tantôt en chien, tantôt en loup, tantôt en ours, souvent même en bête phénoménale, participant des trois à la fois. Et il ne fait pas bon se rencontrer sur son chemin, car elle vous tord le cou sans miséricorde. Tout le monde se signa, à l'exception de Félix, qui en sa qualité de soldat français était sceptique. Il eut un gros rire narquois.

—Dites-donc, fit-il avec arrogance, m'est avis que je la connais votre ganipote, moi.

—Filisq ! fit le père Simon avec terreur.

—Diable me brûle ! continua le jeune homme, il faut que je vois si je ne me trompe point.

—Filisq ! dit encore Simon, l'ilisq, es-tu fou ?

—Té ! riposta le gros joufflu, croyez-vous pas qu'elle va me manger ! Dans le civil, ça vous est permis, ces bêtises-la ; mais dans le militaire nous autres, nous ne gobons pas ça.

Le militaire ouvrit la porte et s'engagea dans le couloir, pendant que dans l'embrasement de la fenêtre le groupe des paysans suivaient avec anxiété les péripéties de la marche du fantôme. Celui-ci continuait à marcher dans l'ombre du mur où il se noyait, et n'apparaissait que rarement aux yeux des curieux de la veillée. Mais à une certaine distance, le mur du jardin faisait un coude brusque, et il y avait là un espace de quelques mètres à traverser en pleine lumière. Le personnage fantastique y arrivait. Il hésita un instant, puis avança timidement la tête.

Un gros rire parcourut la veillée.

—Le jeune monsieur ! monsieur Raoul, s'écrièrent les paysans.

L'ombre, le loup-garou, le revenant, la ganipote n'étaient en effet autre que le fils du comte. C'est ce qui explique pourquoi les chiens de garde, qui le connaissaient de longue date, n'avaient point aboyé lorsqu'il avait franchi le mur.

Pendant ce temps Félix suivait de loin le jeune homme. Lui aussi l'avait parfaitement reconnu ; il l'avait reconnu pendant qu'il franchissait le mur, et c'était là le motif de cette crânerie à l'égard des fantômes. Mais Félix voulait savoir où allait le jeune monsieur. Le château des Essards comprenait à cette époque deux parties bien distinctes. Le vieux château, antique manoir presque en ruines, où avait habité et était morte la comtesse, et qui n'avait pas été réparé depuis près de dix ans. Et le logis, habitation plus moderne et plus prétentieuse, élevée sur les communs du château. C'était au logis qu'habitait maître Messac le régisseur.

En arrivant aux Essards, le comte n'avait trouvé aucun appartement logeable au château. Il s'était donc installé chez maître Messac qui lui avait cédé sa propre chambre et son salon, et qui était allé coucher, lui, à l'autre bout du logis. L'appartement du comte, tout à côté du château, n'était séparé de la chambre de Jeanne que par un large corridor dont la fenêtre donnait sur le jardin. Ce fut de ce côté que se dirigea Raoul. Arrivé à la fenêtre du couloir qui séparait l'appartement de M. de Bourses de celui de Jeanne, Raoul s'arrêta. Chose singulière, cette fenêtre était ouverte. Raoul grimpa sur une grosse pierre, bondit et parvint à atteindre le rebord. Félix le vit ensuite, non sans admiration, s'enlever à la force du poignet et opérant ce qu'en termes de gymnase on appelle le *rétablissement*, en jamber la fenêtre et entrer.

## VI. — DEUX ENFANTS.

Ce fut à la porte de Jeanne que Raoul alla frapper. Ils avaient été élevés ensemble, ces deux enfants. Raoul était l'aîné d'un an seulement, mais il est un âge où un an c'est beaucoup. Et puis Raoul avait toujours été grand, adroit et fort, tandis que la petite Jeanne était si mignonne et si fièle. Ils s'aimaient ces deux enfants ! ils avaient grandi ensemble, et s'étaient promis, Raoul d'épouser Jeanne, Jeanne de n'avoir jamais d'autre mari que Raoul.

Mais Jeanne devait avoir une dot magnifique. A ses fonctions de régisseur des Essards, fonctions qui lui rapportaient gros, maître Messac avait joint le commerce des biens, achetant à bon compte les propriétés des bourgeois peu aisés, et les revendant très cher, lopin à lopin, aux voisins, dont elles arrondissaient le petit domaine. Raoul, lui, n'avait que son nom, et la mince pension que son père continuait à lui servir chaque trimestre. Il était trop fier pour vouloir accepter qu'on pût dire qu'il avait épousé Jeanne pour son argent. Il s'était donc résolu à demander à son père une dot au moins égale à celle que pourrait avoir Jeanne, et lui avait écrit à ce sujet. Mais le comte ne lui avait pas répondu. Le comte était de plus ou moins sous le joug, et de plus en plus le comte était ruiné.

Entre les mains d'une aventurière, mais surtout entre les pattes crochues de son frère, Dupac, l'agent d'affaires, la fortune de M. de Boresse s'était fondue comme la neige au soleil. Dupac était un de ces oiseaux de proie, agents d'affaires embrouillées, recouvreurs de créances véreuses, dénicheurs d'héritages, escompteurs de signatures de complaisance ou de fantaisie, qu'on fait payer tôt ou tard, fut-ce par la menace des galères, entrepreneurs de faillites, prêteurs sur gage au besoin, qui pullulent sur le pavé de Paris, et emploient les quelques brides de droit qu'ils ont amassées à droite et à gauche, à venir en aide aux fripons pour frustrer les honnêtes gens. C'était cet homme que le comte de Boresse avait pour intendant, et grâce à lui, l'immense fortune du comte, à mesure qu'elle était dissipée par les fantaisies ruineuses de Mlle Nina, sa sœur, passait peu à peu entre les mains d'un prête-nom.

Puis un jour, l'aventurière eut la fantaisie de se faire épouser. C'était une grande hardiesse et qui à une autre époque eut certainement fait bondir d'indignation le fier gentilhomme. Dans la famille des Boresse, on se ruinait : c'était la tradition. Mais quant à se mésallier au point de donner à une aventurière ce nom si vieux de Boresse, jamais personne n'eût même supposé que ce fut possible.

Le comte pcurtant l'avait fait. Cette femme avait sur lui l'empire qu'ont les femmes de sa trempe sur le cerveau affaibli des vieillards amoureux. Le comte fut pris d'une joie folie à l'idée que cette femme jeune et belle, l'aimait assez pour vouloir l'épouser, lui vieux et relativement pauvre. Nina Dupac devint comtesse de Boresse.

C'était à ce moment que Raoul écrivait à son père pour lui demander l'autorisation d'épouser Jeanne, et le prier de prélever sur le bien personnel de sa mère la dot nécessaire à son mariage. Le comte brûla sans les lire les lettres de son fils. Puis pressé, par son besoin d'argent, et dans le but de satisfaire les nouvelles exigences de Nina, il partit afin de s'entendre avec Messac pour la vente des Essards. Dupac, son beau-frère et son intendant, l'accompagna seul dans ce voyage ; la nouvelle comtesse désira rester à Paris. A peine arrivé aux Essards, M. de Boresse reçut la visite de son fils. Raoul venait lui renouveler de vive voix les demandes qu'il lui avait faites par lettres.

Nous avons entendu Pierre Giraud raconter cette entrevue. Mais Pierre Giraud n'avait pas tout dit. Il n'avait pas dit quelle réception glaciale et ironique le fils avait essuyée de son père. Il n'avait pas dit avec quelle froide raillerie le père avait annoncé au fils que toute sa fortune était dissipée ; qu'il avait mangé même l'apport en mariage de sa pauvre femme, et qu'il ne lui restait plus qu'à subir des procès avec son fils, si celui-ci voulait à sa majorité lui demander des comptes de tutelle. Il n'avait pas dit enfin que, dans une odieuse comparaison entre la mère de Raoul et la misérable à laquelle il venait de donner son nom, le comte avait osé donner l'avantage à la dernière, et rejeter sur celle que sa conduite à lui avait tuée, le blâme et presque l'injure !

## VII—CHAGRINS D'AMOUR.

C'était là ce que Raoul venait raconter à Jeanne. Malgré l'heure avancée, la jeune

file était encore debout. En entendant frapper à la porte, elle tressaillit. Mais elle reconnut bientôt la voix de Raoul qui disait tout bas :

— Jeanne, ma bien-aimée, ouvre ; c'est moi.

Jeanne, toute pâle, courut ouvrir.

— Toi ? s'écria-t-elle.

— Moi ! répondit Raoul d'une voix sombre ; moi qui viens te faire mes adieux.

— Tes adieux ? interrogea la jeune fille défaillante.

— Ecoute, Jeanne, dit Raoul, depuis que je te connais, je t'aime et tes premières paroles ont été des paroles d'amitié pour moi. Jamais il ne nous est venu à l'idée qu'un obstacle imprévu viendrait s'opposer à notre union. Ma pauvre mère t'aimait comme sa fille, et je me croyais certain que mon père dans son indifférence à mon égard, me laisserait la liberté complète dans le choix de la femme dont je voudrais faire ma compagne. Quant à ton père, quel obstacle pouvait venir de lui ? Ne me savait-il pas fils unique, seul héritier d'une grande fortune et d'un beau nom ? Eh bien ! cette fortune, je ne l'ai plus. Mon père en a, paraît-il, disposé. Et quand j'ai revu maître Messac, oh ! pardonne-moi, ma Jeanne, de parler ainsi de ton père, quand j'ai revu maître Messac : Que voulez-vous ? m'a-t-il dit ; dans quelques jours les Essards seront à moi. Jeanne peut aspirer à tous les partis. Nous sommes à une époque où les titres sont peu de chose, et où les écus sont la véritable aristocratie. Je veux que mon gendre soit riche, et si aucun noble du pays ne veut épouser la fille d'un ancien régisseur, l'ancien régisseur deviendra noble lui aussi. Avec de l'argent on peut tout, ma fille n'a pas besoin de vous pour être vicomtesse.

J'insistai : — Eh ! mon Dieu, monsieur Raoul, me dit Messac en se radoucissant un peu, si à défaut de fortune vous aviez au moins une profession quelconque. Mais non, vous autres, fils de nobles, on ne vous apprend rien, rien qu'à dépenser largement vos revenus, et même souvent vos capitaux, comme l'a fait M. le comte. Nous autres, bourgeois et paysans, nous amassons, au contraire, et avec le travail nous arrivons à être les maîtres de ces fortunes que vous, gentilshommes, vous jetez à tous les vents. Jeanne, ma Jeanne bien-aimée, ce que je souffrais en m'entendant parler ainsi, est inexprimable. Et pourtant, il avait raison, ton père, dans sa dureté. Je ne sais rien ; je n'ai rien appris, ou plutôt on ne m'a rien fait apprendre ; je ne suis bon à rien !

— Oh ! mon pauvre Raoul, peux-tu parler ainsi ? s'écria la jeune fille en lui entourant le cou de ses deux bras.

— Oui, il avait raison, continua le jeune homme ; je n'avais même pas la ressource de lui dire : mais donnez-moi Jeanne, Jeanne que j'aime, sans dot, sans argent, sans un sou ! Il avait raison ; avec quoi eussé-je nourri ma femme ? Je ne suis bon à rien ! Et même à bien réfléchir, et ton père m'eût-il agréé pour gendre, moi sans fortune, devais-je laisser penser, laisser dire au monde que j'ai vendu mon nom pour une dot ? Je retournai à moitié fou auprès de mon père. Te dire comment il me reçut ! quels humiliants refus j'eus à essayer ! Jeanne, il est de ces choses que, même à sa fiancée, on ne peut répéter. Le nom de mon père, quels qu'aient été ses torts envers moi, doit m'être sacré. Je n'avais plus d'espoir. J'ai couru à Saintes, et là j'ai signé, pour un régiment d'Afrique, un engagement.

— Raoul, Raoul ! toi, soldat !

— Pour cela du moins, il ne faut pas d'apprentissage. Ecoute Jeanne, on se bat en Afrique, et si la mort fait des ravages dans les rangs, en revanche l'avancement est rapide. Dans deux ans je serai mort ou j'aurai l'épaulette. Jeanne, tu m'aimes ?

— Peux-tu le demander ?

— Jeanne attends-moi deux ans, et dans deux ans je reviendrai, et alors ton père n'aura plus le droit de me dire que je suis un être inutile à la société. Dans deux ans, j'aurai une position ; dans deux ans, Jeanne, tu seras ma femme.

La pauvre enfant sanglotait.

— Jeanne, disait Raoul, qui cherchait autant à se faire illusion à lui-même qu'à consoler la jeune fille, Jeanne, c'est bien peu de chose, deux ans. Pense donc, ne seras-tu pas heureuse quand tu me verras revenir avec un bel uniforme brodé et des épaulettes d'or ? Et puis je t'écrirai mes campagnes. Tu verras, oh ! je ne serai pas tué. Ton amour me servira de sauvegarde, et tu prieras Dieu pour moi ; Jeanne, mon amie, ma femme, pourquoi pleurer ?

Il parlait toujours, soutenant sa fiancée qui sanglotait et semblait défaillir. Le

temps se passait ; déjà les premières lueurs de l'aube blanchissaient les carreaux de la fenêtre. Tout à coup on sonna violemment à la grande porte du logis, et un bruit de voix confuses monta jusqu'aux jeunes gens.

—Qu'est-ce donc ? que se passe-t-il ? s'écria Raoul en se précipitant vers la fenêtre.

Mais au moment où il l'entrouvrit, Jeanne le retint en lui faisant signe de garder le silence. Des pas précipités retentissaient dans le corridor.

—On vient ici, dit la jeune fille.

—J'ai encore le temps de fuir, dit Raoul, en ouvrant vivement la porte et en se précipitant dans le couloir.

Il était temps. Le nouvel arrivant vint se heurter contre Raoul, qui, d'un coup de poing dans la poitrine, l'envoya rouler à deux pas. Raoul sauta par-dessus le rebord de la fenêtre, peletonna dans la neige, se releva et s'enfuit à toutes jambes.

### VIII — LES EXPLOITS DE FÉLIX.

Nous avons laissé Félix dans le jardin. En voyant Raoul franchir la fenêtre pour entrer dans la maison, Félix n'avait pu se défendre d'un mouvement de colère. Malgré ses prétentions, augmentées encore par son séjour de trois mois au dépôt d'un régiment de ligne en qualité de soldat de la réserve, il ne se sentait pas capable d'imiter le tour d'agilité qui venait de s'accomplir sous ses yeux. Rendons-lui cette justice de dire qu'il n'essaya même pas. Mais sa curiosité était trop vivement stimulée pour qu'il renonçât à l'aventure. Après une minute de réflexion, il se cogna le front d'un air malin.

—Fichue bête ! se dit-il en faisant le tour, j'arriverai quasiment encore à temps pour savoir où il est.

Et il ajouta en se redressant :

—Le soldat français ne connaît pas d'obstacles !

Ceci dit, prenant sa course, il tourna le corps du bâtiment et se dirigea vers la porte de l'écurie. Comme d'habitude la porte n'était fermée qu'au loquet ; le logis était entouré de murs, et le soir, quand les chiens de garde étaient lâchés, on ne craignait pas les voleurs. D'ailleurs, il n'y a pas de voleurs en Saintonge, il faut le croire, puisque, dans chaque village, nuit et jour on trouve les portes ouvertes. Félix n'eût qu'à presser le loquet et à pousser la porte. Il était dans la place. Pour arriver de là au grenier, il n'y avait qu'à monter par l'échelle ; mais un incon vénient se présentait ; c'est que le garçon d'écurie, quand il était gris, allait coucher dans le foin, juste à l'entrée du grenier, au haut de l'échelle. Félix savait cela, aussi eut-il recours à un autre moyen. Grimper dans l'auge des chevaux, de là dans le râtelier, puis s'exhausser à la force du poignet à travers la trappe par laquelle on jette le foin, est une habitude fort commune à la campagne. Félix se décida à ce moyen, qui avait de plus le mérite de le réhabiliter à ses propres yeux.

—Quasiment, dit-il à part lui, que si j'étais aussi grand que le jeune monsieur, je *graverais* bien à la croisée comme lui.

Et il posa la main sur la croupe d'un cheval pour s'élever jusqu'à l'auge. Il sentit que le poil était mouillé.

—Tiens, se dit-il encore, on dirait quasiment que la grise a quasi été en route cette nuit. Je croyais censément qu'elle était restée à l'écurie.

Sur cette réflexion il enjamba la crèche et monta dans le grenier. Ce grenier s'ouvrait sur une série de pièces sans usage habituel et qui venaient aboutir au couloir sur lequel s'ouvrait la chambre de Jeanne et celle de maître Messac, où se trouvait, en ce moment, logé le comte de Bourses. Arrivé à ce couloir, Félix ôta ses sabots et se mit à marcher avec précaution. Comme il passait devant la chambre du comte, il aperçut un filet de lumière qui passait sous la porte.

—Tiens, se dit-il, v'là qu'est étonnant. Le vieux M. le comte qui veille à cette heure ! Est-ce que censément ça serait chez lui que M. Raoul aurait été ? Ça serait farce ! Voyons donc voir !

Félix s'approcha de la porte et voulut mettre l'œil au trou de la serrure. Mais la clef qui se trouvait en dedans bouchait hermétiquement le trou, et Félix ne put rien voir. En revanche, il perçut le léger murmure de deux voix.

—Ma grand'foi, se dit-il encore, c'est que c'est ça tout de même ! C'est les autres

qui se mettent censément le doigt dans l'œil quand ils s'imaginent que M. le comte et son fils sont quasiment brouillés.

La découverte était importante. Malheureusement, le jeune paysan n'entendait qu'un murmure sourd, et son oreille n'était pas plus avancée que ses yeux. L'âpre curiosité le mordait au cœur. Il tira de sa poche son couteau, et se mit en devoir de faire un trou dans la porte. Mais cette porte était épaisse, et Félix n'osait y aller de toute sa force, de peur de faire trop de bruit. Enfin le moment arriva où, à travers le bois suffisamment aminci, il aperçut la lumière. Il planta alors résolument la pointe de son couteau et fit un trou auquel il mit l'œil avec précipitation, où il faillit laisser échapper un cri de surprise. Ce n'était pas M. de Bourses et son fils qui étaient là ; c'était Pierre Giraud, le chafouin, et à côté de lui un personnage qui tournait le dos à la porte, mais que le paysan reconnut tout de même, M. Dupac, l'intendant qui était arrivé la veille ; celui qui, disait-on, avait fait épouser au comte sa sœur l'aventurière. Les deux hommes assis devant une table sur laquelle était étalé un large portefeuille, tiraient de ce portefeuille des papiers qu'ils examinaient successivement et mettaient à part après ce double examen.

Mais il retira vite l'œil du trou pour y mettre l'oreille ; Dupac venait de prendre la parole.

— Décidément, disait le petit homme, il était temps de s'y prendre ; la poire était mûre, eh ! eh ! eh !

— Qu'est-ce qu'il chante donc avec sa poire ? se dit Félix qui s'empessa de regarder et n'aperçut qu'une enveloppe que Dupac tenait à la main.

— Silence donc, silence ! répliqua Giraud avec terreur ; si on entendait.

— Peuh ! rassurez-vous donc, cher ami, est-ce que tout ne nous réussit pas depuis hier ? Cet imbécile qui se dispute avec son père, de façon que tout le monde sache qu'ils se sont mutuellement menacés ! Ce temps qu'on eût dit fait à souhait pour notre petite expédition ; enfin, ce sommeil de plomb qui nous a permis d'approcher sans bruit du lit de...

— Oh ! taisez-vous ! s'écria Giraud dont les dents claquaient, taisez-vous, malheureux ! Ne prononcez pas ici le nom de celui...

— Enfant ! répliqua Dupac avec une pitié paternelle, j'aurai du mal à faire quelque chose de vous. Est-ce que toutes ces brutes de paysans ne dorment pas comme des oies à l'heure qu'il est ? Est-ce qu'en voyant de la lumière à la porte de leur seigneur, ils oseraient en approcher seulement ? Et d'ailleurs, quand on nous verrait ici ! N'avons-nous pas une bonne raison toute trouvée ? J'habite non loin de M. de Bourses, mon beau-frère et mon maître ; vous, jeune homme, désireux de vous instruire, vous venez causer avec moi jurisprudence, eh ! eh ! eh ! Tout à coup nous entendons du bruit dans la chambre du comte, nous accourons, nous ne trouvons que son lit vide, et son appartement tout sens dessus dessous. Les papiers éparés, quelques-uns déchirés, brûlés, continuait Dupac, et justement ce jeune homme, qui s'est introduit ici au vu et au su de tout le monde et le cadavre qu'on va retrouver sur la grande route.

— Ah ! miséricorde ! les canailles, ils ont tué le comte ! s'écria Félix, qui, dans son épouvante, recula et chavira l'un de ses sabots posés à côté de lui sur le plancher.

Les deux complices bondirent.

— Avez-vous entendu ? s'écria Giraud en s'élançant vers la porte.

Mais plus prompt que lui, Félix avait ramassé ses sabots et s'était élancé pieds nus à travers le corridor, de sorte que quand Giraud et Dupac arrivèrent, ils n'aperçurent rien. Ils revinrent sur leurs pas et se renfermèrent de nouveau.

— Allons, allons, dit Dupac qui, bien que plus inquiet qu'il ne voulait le paraître, cherchait à rassurer son complice ; ce n'est qu'une fausse alerte ; ces vieilles maisons craquent l'hiver. Vous ferez rebâtir cela quand vous en serez le maître.

— Oh ! le maître ! se récria le Chafouin.

— Eh parbleu oui ! mon cher garçon, dit paternellement le vieux bonhomme ; n'est-ce pas pour vous que nous travaillons en ce moment ?

— Oh ! pour moi ! murmura Giraud.

— Dame ! à moins que ce ne soit pour le roi du Maroc ? Eh ! eh ! eh ! ce n'est pas moi qui en profite de tout cela. peuh !

— Pourtant, voilà votre sœur comtesse, riche et veuve ! fit observer Giraud avec une certaine ironie.

—Oh ! mon Dieu, la belle avance ! comtesse, elle n'a pas eu besoin de vous pour cela ; quant à la fortune, c'est celle de son mari, et elle l'avait d'avance ; nous nous étions seulement occupés de la dénaturer un peu, à cause du fils, un garnement qui pouvait réclamer ses droits d'un moment à l'autre. Le vieux vendait, et moi je rachetais pour Nina.

—Ah ! ah ! fit Giraud avec admiration.

—Malheureusement, il y avait la fortune de la mère, dont le garnement en question était héritier ; nous ne pouvions y toucher à celle-là. Mais enfin, nous passions là-dessus, nous autres, et nous nous contentions d'attendre l'heure à laquelle le bonhomme s'en irait de cette terre dans un monde meilleur. Mais voilà t'il pas que monsieur s'avise d'être jaloux ! Voilà-t'il pas qu'il s'avise de parler des torts qu'il a envers son fils, et patati et patata, eh ! eh ! eh ! heureusement que je suis là, moi. Je suis tout dévoué à la sœur, la pauvre fille, elle n'a que moi pour la conseiller. Ma foi, j'ai trouvé que la pendule retardait, eh ! eh ! j'ai donné un coup de pouce à l'aiguille !

—Vieille canaille ! murmura Félix qui était revenu écouter à la porte.

—Mais moi, qu'est ce que je gagne à tout cela ? demanda Giraud avec impatience.

—Vous, mon petit père, vous y gagnez une fortune et une jolie femme, rien que cela !

Le Chafouin eut un mouvement de doute.

—Une jolie femme et une fortune, répéta Dupac, je le dis et je le prouve. Quelle était, en effet, votre situation il y a vingt quatre heures ? Neveu sans fortune d'un oncle riche, vous vouliez épouser votre cousine qui ne vous aime pas. En face de vous, il y a Raoul, refusé ce matin, Raoul renvoyé par son père, mais en revanche aimé de la petite. Si Messac a refusé ce matin de lui donner sa fille, c'est qu'il le sait mineur, sans fortune, brouillé avec son père. Que le vieux comte donnât une dot à Raoul, qu'il consentit seulement au mariage, et dans un mois d'ici Mlle Jeanne devenait Mme la vicomtesse.

Eh bien ! On les croit brouillés à mort, et vous voyez, eh ! eh ! ricana le hideux petit homme en brandissant le portefeuille, ce soir nous trouvons dans son secrétaire cinquante mille francs à l'adresse de son fils.

Il y eut un silence. Appuyé sur la porte, Félix haletant entendit les battements de son cœur.

—Grâce à ces cinquante mille francs, reprit Dupac, que Raoul eût reçu probablement au départ de son père, Messac n'eût plus hésité. La crainte seule de déplaire au comte l'eût pu retenir. Mais probablement avec l'argent, le vieux aurait donné son consentement. Bref, qui aurait été la bête dans tout cela ? M. Pierre Giraud, l'homme à scrupules, dont les amoureux auraient bien ri entre eux.

—Oh ! vous avez raison, vous avez raison ! s'écria Giraud.

—Eh bien ! moi, reprit Dupac avec force, je change tout cela. Un homme me gêne, tant pis pour lui, je le supprime.

—Je ne suis pas pour les moyens extrêmes, continua tranquillement Dupac, mais malheur à qui se trouve entre moi et le but que je poursuis ! Je veux une fortune pour ma sœur ; ma sœur aura sa fortune, et du même coup je la débarrasse d'un vieillard désagréable. Quant à vous, mon ami, vous aviez un rival. Ce rival, par ma combinaison, je le rends odieux. Qu'il soit traîné en cour d'assises ou qu'il prenne la fuite, vous en êtes débarrassé à tout jamais. Raoul évincé, la petite vous reste, et si vous êtes adroit, eh ! eh ! eh ! mon cher ami, le père viendra vous prier de l'épouser, et elle vous acceptera avec reconnaissance. Allons, galant chevalier, voilà le jour qui va poindre, regagnons chacun notre chambre, et dès que le moment sera venu, à la besogne. Eh ! eh ! eh ! de l'adresse, et je répons de tout.

Ils se levèrent ; Félix n'eût que le temps de reprendre ses sabots à la main et de se sauver pieds nus au bout du corridor. Avec mille précautions, Dupac et Giraud sortirent, et Félix les vit se diriger chacun du côté de leur chambre. Le jeune gars se demanda s'il ne ferait pas bien d'aller de suite prévenir Raoul, qui, d'après ce qu'il venait d'entendre, devait être chez Jeanne. C'est à ce moment qu'on sonna à la porte du logis. Deux paysans se rendant de bonne heure à la ville, avaient aperçu le cadavre et l'un d'eux accourait prévenir le maire. Le paysan parlait fort ; Félix ne perdit pas un mot de son récit. Son parti fut vite pris. Sachant que Raoul était entré chez Jeanne, connaissant les projets de Dupac et de Giraud, il se dit qu'il fallait que le jeune de



Boresse fût immédiatement averti de la terrible accusation qui allait peser sur lui, et il se mit à courir pour le prévenir.

C'était lui que Raoul et Jeanne avaient entendu ; c'était sur lui que Raoul s'était heurté, c'était lui qu'un formidable coup de poing avait envoyé rouler à terre. Tout étourdi d'une pareille réception, le pauvre garçon était resté un moment sans trop plus savoir que faire. Mais au bout de deux minutes, il se releva, se tâta, et, ne se sentant rien de cassé, enjamba à son tour la fenêtre et se précipita sur les traces de Raoul, tandis que Jeanne, brisée, allait se jeter à genoux au pied de son lit, et priaït avec ferveur.

#### IX. — CÂNCANS DE VILLAGE.

Quelle émotion, bon Dieu, quelle émotion dans le village des Essards ! Jamais on n'avait vu pareille chose. Tous les gens du village étaient sur pied, et non-seulement ceux du village, mais de tous les hameaux environnants. De la Roulerie, de la Saulzaie, de Bussac, du Port Perteau, partout le bruit s'était répandu avec la rapidité de l'éclair de l'assassinat de M. de Boresse le père. Car il avait été assassiné, c'était certain. Le bourgeois Messac, son fermier, qui était le maire de la commune, avait vu cela du premier coup, malgré la malice des assassins, qui avaient voulu faire croire qu'il était tombé d'un arbre. Et l'on causait bas et l'on chuchotait, et même on se disputait. C'est que la chose en valait la peine. N'y en avait-il pas qui prédisait que M le comte avait été assassiné par son fils ?

Et puis, il y avait autre chose. Tout le monde avait reconnu le *jeune monsieur* dans la *Ganipote* qui, la nuit précédente, franchissait les murs du Logis ! Qu'allait faire Raoul au Logis à cette heure ? Enfin, chose plus grave, au-dessous de la fenêtre qui éclairait le couloir sur lequel donnait la chambre du vieux comte, la neige était piétinée comme si on s'y fût roulé. C'était évidemment par cette fenêtre qu'une fois l'assassinat commis, le cadavre avait été descendu. Or, c'était justement de ce côté qu'on avait vu Raoul se diriger ! C'était grave, très grave. Ceux qui de prime abord étaient prêts à soutenir, même à coups de poing, l'innocence de Raoul, commençaient à hocher la tête, Egreteau le sacristain, qui avait la langue bien pendue, affirma que ça méritait réflexion. La Simone fut de son avis. Deux ou trois autres qui avaient d'abord chaudement applaudi Bernard, commencèrent à trouver qu'il avait eu la main prompte en cognant Duban.

Une seule chose embarrassait : les assassins étaient deux. Il avait bien fallu cela pour emporter le défunt M. le comte, qui était de forte taille. D'ailleurs, la neige portait les traces de pas de deux hommes. Mais Grand-Louis, qui rôdait, allant de groupe en groupe, eut une insinuation qui fut un trait de lumière. Le pas le plus petit, celui qui était évidemment la trace d'une botte de *monsieur*, appartenait à Raoul. L'autre, où se voyait distinctement la ferrure d'un gros sabot, était à Félix. A Félix qui avait feint de courir après la *Ganipote* alors qu'il savait bien à qui il avait affaire ; à Félix, qui avait fait le brave et qui était tout simplement allé retrouver son complice, à Félix enfin, qui n'avait pas couché chez lui et n'avait pas reparu !

L'accusation était grave et dangereuse à soutenir, car Felix avait beaucoup d'amis. Mais Félix et Grand-Louis étaient rivaux auprès de la belle Egreluche et, tout en servant la cause de son patron Giraud, le Grand-Louis ne manquait pas l'occasion de se débarrasser d'un concurrent redoutable et préféré. Lancés sur cette nouvelle piste, les cançons eurent leur train, d'autant plus que les gars de la veillée acceptèrent avec assez de facilité cette occasion de se venger de l'humiliation que leur avait fait subir la bravoure du jeune paysan.

#### X. — LA JUSTICE.

A une heure de l'après-midi, la justice arriva aux Essards pour constater le crime et faire l'enquête. De la vieille calèche à demi démolie que tenait en réserve pour les grandes circonstances Vigeant, le loueur de voitures de Saintes, descendirent quatre messieurs en habit noir et en cravate blanche : le procureur impérial, le juge d'instruction, le docteur Karotz et M. Duclos, le greffier.

Le procureur impérial était un de ces hommes qu'il suffit d'avoir vus une fois pour ne plus les oublier. Petit, maigre, blême, les traits aigus, les lèvres blanches, son re-

gard avait une fixité terrifiante. Il se nommait M. de Kerjegu. Tout autre était le juge d'instruction, M. Rochesson. Grand, carré, bâti en hercule, il ne finissait pas avec les gens et allait carrément au but. Le docteur Karotz était ce bon vieux médecin mort il y a quelques années et chez lequel l'habitude et la pratique suppléaient aux études un peu négligées. Quant au greffier Duclos, il était mis comme le procureur impérial, se tenait comme le procureur impérial, parlait, mangeait, buvait, toussait absolument comme le procureur impérial. Il était seulement plus gros et plus rouge, ce qui le désolait et empêchait la ressemblance d'être parfaite.

La justice se mit donc en devoir de commencer son œuvre. On procéda d'abord aux constatations. Le corps rapporté au logis par les soins de maître Messac, fut soumis à l'examen du médecin. L'examen ne fut pas long. Du premier coup l'homme de l'art aperçut, sous le menton, la trace bleuâtre de deux doigts qui, comprimant la gorge, avaient produit l'asphyxie. Sur ce point, aucun doute n'était possible. Quant à la position dans laquelle on avait trouvé le cadavre, et à la branche cassée, la ruse était grossière et arracha même à monsieur de Kerjegu un sourire de pitié, immédiatement répété par les grosses lèvres du greffier Duclos.

Les deux magistrats se firent ensuite montrer les traces de pas et la chambre du défunt. Les traces étaient bien celles de Raoul et d'un homme chaussé de gros sabots : Félix probablement. Dans la chambre, le lit affaissé portait les traces d'une courte lutte. La victime avait été surprise dans son sommeil. On voyait encore sur la courtépente la trace du pied du meurtrier, trace malheureusement méconnaissable, car le pied avait glissé, laissant une large traînée de boue, mais, sur ce point, les pas étaient assez nets dans le jardin. Dans le secrétaire, bouleversé de fond en comble, de nombreux papiers avaient été enlevés. Beaucoup avaient dû être brûlés, car des cendres noires étaient entassées dans la cheminée. Le reste était pêle-mêle dans les tiroirs et sur le plancher. Quant à de l'argent ou des valeurs, aucune trace : on avait tout pris.

Enfin M. de Kerjegu indiqua du doigt au juge d'instruction un trou microscopique franchement taillé dans la porte non loin de la serrure. On avait dû, pour s'introduire, passer par ce trou une tige de fer qui avait fait jouer le loquet. Peut-être même le trou avait-il été fait dans la journée, et avait-on passé par là le bout d'une ficelle, préalablement attachée au loquet.

Dans tous les cas, l'assassin connaissait admirablement les êtres de la maison et les habitudes de la victime. La chose était évidente. Et le coup fait, sachant que personne ne le dérangerait, renfermé peut être même dans la chambre du crime, le meurtrier avait compulsé les papiers, pris ce qui lui convenait, brûlé ce qui l'inquiétait, puis avait sauté par cette fenêtre, de laquelle son complice lui avait fait passer le cadavre et avait sauté à son tour, ainsi que l'expliquait la neige violemment foulée à cet endroit. Tous deux ensuite l'avaient emporté jusqu'au bois de la Saulzaie, où ils l'avaient abandonné, après avoir essayé de donner le change sur la cause de la mort. Tout cela était certain. Mais était-ce vraiment le fils de la victime qui avait commis le crime ?

—Hum ! cela me semble à craindre, répliqua M. de Kerjegu, à un regard inquiet du juge d'instruction.

—En tous cas, ce sera une belle affaire, remarqua le greffier Duclos en se préparant à écrire des interrogatoires.

Le juge d'instruction commença. Mais à ce moment, une fille de ferme tout effarée fit irruption dans la salle en criant :

—Mademoiselle Jeanne qui a disparu !

A cette intrusion inattendue, tout le monde se leva. Cent questions se croisèrent. D'un geste, imposant le silence, le procureur impérial se mit en devoir d'interroger la servante. Elle savait peu de chose, la pauvre fille. Tandis que tout à ses devoirs municipaux, Messac s'occupait de recevoir les magistrats, étonnée de n'avoir pas encore aperçu la demoiselle, et brûlant d'ailleurs du désir de raconter du nouveau à quelqu'un, elle était allée frapper à la porte de sa jeune maîtresse. Personne n'avait répondu.

L'instruction et la visite à la chambre de M. de Bourses avaient interrompu la recherche de Mariette, mais elle avait senti redoubler son étonnement en voyant la porte de Jeanne continuer de rester close en face du spectacle inusité qui se trouvait de l'autre côté. Aussi, la visite faite, était-elle revenue frapper, mais toujours en vain. Enfin, lasse de cogner, elle avait tourné le loquet et ouvert la porte. La chambre était vide, le lit n'avait pas été défait. De nombreuses traces de boue se trouvaient sur le parquet.

—Jésus mon Dieu ! pensa Mariette, notre demoiselle a été assassinée aussi comme le vieux monsieur !

Et la pauvre fille, toute tremblante, accourait porter la nouvelle. Ce fut un coup de foudre pour Messac. Egoïste comme la plupart des paysans, il n'avait pas été aussi affecté de la mort de M. de Boresse qu'on eût pu le supposer. Ses intérêts n'en souffraient point, et, tout en regrettant le maître que sa famille servait depuis longtemps, il en avait eu vite pris son parti. Mais sa fille ! sa fille ! son unique affection ! Il se roidit pourtant pendant que Duclos consignait au procès-verbal cette nouvelle complication, et réagissant contre son émotion, il se déclara prêt à répondre aux questions que voudrait bien lui faire le juge d'instruction. Il avait du reste peu de chose à apprendre à la justice. Ayant eu beaucoup à faire dans la journée, il avait quitté M. de Boresse pour aller se coucher de bonne heure. Il avait dormi jusqu'au moment où, réveillé par les gens qui avaient trouvé le cadavre, il avait reconnu son maître là où il croyait rencontrer quelque vagabond mort de froid. Quant à la disparition de sa fille, il n'avait aucun soupçon sur la cause et avait tout lieu de craindre que le misérable qui avait commis un premier crime...

—Assez, monsieur le maire, dit avec bonté le juge d'instruction ; remettez-vous et espérez dans les recherches de la justice.

L'interrogatoire de M. Dupac ne fut guère plus instructif. L'intendant avait quitté le comte vers onze heures environ. M. de Boresse disait avoir sommeil et allait se coucher.

—Dans ce cas, nous voilà à peu près fixés sur l'heure exacte de la mort, observa M. de Kerjegu, car le cadavre était encore vêtu. Le crime a donc eu lieu peu de temps après le départ du témoin, c'est-à-dire vers onze heures et quelques minutes.

Onze heures ; c'est le moment où, dans la *ganipote* qui franchissait le mur de clôture, les gens de la veillée avaient reconnu Raoul de Boresse l'Egretean, Simon, Duban et jusqu'au récalcitrant Bernard, furent forcés de le reconnaître. Leurs dépositions furent terribles pour Raoul que tout le monde considérait déjà comme le coupable.

Alors Grand-Louis vint. D'un air niais, parfaitement joué, il demanda pourquoi on ne faisait pas rechercher Félix, le seul qui put dire quelque chose de sérieux, puisqu'il avait suivi la *ganipote* ; il ajouta que si Mlle Jeanne avait disparu, Félix devait également en savoir quelque chose, car lui, qui n'était pourtant pas un espion, avait remarqué depuis longtemps des allées et des venues. Mais Giraud l'interrompit brusquement. Depuis qu'il avait appris la disparition de Jeanne, le *Chafoin* était dans un état d'agitation extrême. C'est que Jeanne partie, c'était tout l'échafaudage de ses projets renversé ; c'était son but manqué, ce but vers lequel il s'était dirigé, ne reculant devant rien, pas même devant un crime pour y arriver.

—Eh quoi ! interrompit-il avec violence, au grand scandale de M. Rochesson qui en devint ponccau et de M. de Kerjegu qui devint vert, eh quoi ! vous écoutez les billevesées de cet homme, ses soupçons ridicules, ses insultes à une jeune fille qui a été la victime d'un rapt évidemment.

—Monsieur ! glapit le procureur impérial.

—Ah ! pardon, monsieur le procureur impérial, pardon, s'écria Giraud, reprenant ses habitudes cauteleuses et sa voix mielleuse, excusez la douleur d'un parent qui m'a fait emporter à des paroles un peu plus vives que je n'eusse voulu. Mais, malgré tout le respect que je professe pour la justice, je ne puis m'empêcher de regretter que l'instruction s'attarde, tandis que le ravisseur, le parricide a le temps de s'enfuir. A l'heure qu'il est, M. de Boresse fils doit être loin.

—Vous en avez menti, monsieur Giraud ! dit une voix tonnante.

Tout le monde se retourna : Raoul était sûr le seuil. La stupéfaction fut générale. Raoul, malgré les fatigues et les chagrins de la nuit passée, était là, rayonnant de jeunesse et de fierté, terrassant du regard le misérable Giraud, qui, malgré lui, se taisait et baissait les yeux. Seul le vieux Messac, échappant à l'influence universelle, s'élança vers le jeune homme :

—Ma fille, s'écria-t-il, rends-moi ma fille !

Raoul le regarda sans comprendre.

—Votre fille, dit-il, je viendrai vous la redemander le jour où j'aurai prouvé mon innocence, le jour où j'aurai mis en pleine lumière toute l'infâme machination qui a été ourdie contre moi ; le jour enfin où je pourrai démasquer et punir les véritables assassins ; entendez-vous, monsieur Giraud, entendez-vous, monsieur Dupac ?

Il y avait dans sa parole, dans son regard, dans son geste, quelque chose de tellement imposant que tout le monde, même le juge d'instruction, même le rigide procureur impérial, semblait subir une influence magnétique. Le petit rire de Dupac rompit le premier le charme.

—Eh ! eh ! eh ! ricana-t-il, on ne se douterait jamais qu'il y a des gendarmes ici !

—Gendarmes ! s'écria M. de Kerjegu, emparez-vous de cet homme !

—Vous, monsieur le procureur impérial, vous, monsieur le juge d'instruction, continua Raoul en faisant un pas en avant, tandis que les deux gendarmes s'approchant de lui, lui mettaient la main sur l'épaule, faites votre devoir, je ne vous en veux point. Vous me croyez coupable ; si je l'étais en effet, je prendrais la fuite. Au lieu de cela, en apprenant la mort de mon père, j'ai voulu venir l'embrasser. Dites, monsieur le procureur impérial, ajouta le jeune homme en pliant le genou et en se penchant sur le cadavre, dites, vous qui avez vu beaucoup de criminels, est-on calme ainsi en présence de sa victime ?

Il déposa un baiser sur le front du mort en disant :

—Mon père, tu seras vengé !

Malgré lui, M. de Kerjegu se sentait ému et il en était furieux.

—Assez, monsieur, dit-il en donnant à son visage blême l'expression la plus glaciale qu'il pût ; il est temps de cesser cette ridicule et sacrilège comédie. Vous savez de quoi vous êtes accusé. Êtes vous prêt à répondre aux questions de la justice ?

Rappelé à lui-même, le juge d'instruction se redressa. Duclos, le greffier, attendit, la plume en arrêt.

—La justice, dit encore Raoul, la justice est abusée par de vaines apparences, contre lesquelles en ce moment je suis impuissant. Oh ! je le reconnais, tout est contre moi, et en cour d'assises je serai certainement condamné. C'est pourquoi, à la justice humaine qui est quelquefois aveugle et trompée, je veux substituer la mienne qui sera plus lente, peut-être, mais implacable et terrible.

—C'en est trop ! s'écria le procureur impérial, gendarmes !

Mais d'un seul bond, Raoul avait franchi l'espace qui le séparait de la fenêtre, il l'enjamba, sauta dans la cour, écarta de la main les paysans stupéfaits et, sautant sur le cheval tout sellé de l'un des gendarmes, il partit à fond de train.

## XI—LA POURSUITE.

Ce fut un étrange tohu-bohu dans la chambre mortuaire. Oubliant sa gravité professionnelle, M. de Kerjegu courut à la fenêtre, comme pour la franchir à son tour et ressaisir son accusé. Le juge d'instruction, lui, s'était élancé vers la porte ; le greffier Duclos levait en l'air ses deux mains dont l'une tenait une plume et l'autre son papier timbré. Les gendarmes, eux, perdirent moins la tête ; tandis que l'un d'eux montait rapidement le cheval qui restait, l'autre, à tout hasard, se mit à courir dans la direction qu'avait prise Raoul.

Le jeune homme, par bonheur, avait une large avance ; connaissant à merveille le pays, il dirigeait habilement sa monture de façon à ce que, malgré la neige, elle suivit directement les chemins tracés. Il allait, il allait, se dirigeant à tout hasard du côté de la rivière sans se préoccuper de savoir comment il la traverserait et s'il la traverserait. Il allait, il allait toujours. Une fois il tourna la tête et aperçut derrière lui à une grande distance, d'abord le gendarme qui était à cheval, puis plus loin encore, l'autre gendarme et la foule des paysans.

Il poussa vivement son cheval ; mais comme il se retournait encore pour voir si ses ennemis gagnaient ou perdaient sur lui, la bête mit le pied dans un trou, caché par la neige et s'abattit. Raoul n'eut que le temps de se débarrasser des étriers ; une longue clameur de triomphe lui annonça que de loin on avait aperçu sa chute. Il hésita une minute sur ce qu'il devait faire ; cette minute suffit pour rapprocher le gendarme qui fut bientôt sur lui, la main toute tendue pour le prendre, mais il ne put assez rapidement arrêter son cheval, emporté par l'élan donné, et il dépassa Raoul de quelques mètres.

Prompt comme l'éclair, le jeune homme franchit le fossé et s'élança dans les terres labourées. Le gendarme l'imita, mais dans le terrain gras, détrempe par la neige, les sabots du cheval s'enfonçaient. Le champ, du reste, était en sillons et le cheval eût eu de la difficulté à y courir. Le gendarme le comprit et mit pied à terre. Mais cette fois

encore, il avait le désavantage sur Raoul, qui courait légèrement sur les sillons où le gendarme, avec ses grosses bottes, buttait et manquait de tomber à chaque instant.

Raoul, du reste, avait mis à profit les quelques minutes d'hésitation du gendarme pour reprendre de l'avance ; il sauta un large fossé plein d'eau, devant lequel hésita celui qui le poursuivait. Il reprit son élan. Il était sauvé. Mais, tout à coup devant lui, à l'autre bout du champ, un homme à cheval lui barra le passage. C'était Pierre Giraud qui, monté sur l'un des chevaux de la ferme, lui avait donné la poursuite et qui, voyant qu'il se jetait dans les terres labourées, avait, au grand galop, fait le tour du champ. Raoul fit un bond de côté et se mit à courir dans une autre direction. Mais là encore la retraite lui était coupée. Le second gendarme, celui qui était à pied, avait repris son cheval abandonné par Raoul et gardait la route.

Et les paysans se rapprochaient ; bientôt ils formeraient un cercle autour du champ. Un cercle qui n'aurait pu se rétrécir peu à peu pour englober et faire rendre le jeune homme. Il fallait à tout prix s'en sortir auparavant. Faisant un nouveau crochet, le malheureux franchit encore un fossé, sautant à même l'eau, au risque de s'enfoncer dans la vase ; puis il se mit à courir devant lui, sentant sur les côtés Giraud et les gendarmes. Enfin il arriva à la Charente.

Ce fleuve d'ordinaire si pur et si limpide, qu'Henri IV appelait jadis le plus beau ruisseau de son royaume, était changé en un torrent fangeux ; grossi par les neiges, il était près de déborder et de grosses lames battaient les rives. Raoul chercha de l'œil une barque, un bachot, n'importe quoi, fût-ce une planche pour tenter le passage. Il n'aperçut rien que quelques épaves qui roulaient sur les vagues en s'entrechoquant, prêtes à broyer l'imprudent qui eût osé risquer la traversée. Essayer de passer était folie.

Il regarda du côté de ses ennemis ; les deux gendarmes, tous deux montés maintenant, le traquaient d'un côté ; Giraud et deux ou trois garçons de ferme le guettaient de l'autre. Et, à travers la nuit qui commençait à tomber, Raoul apercevait derrière lui la masse de plus en plus compacte des curieux, tout à l'heure sympathiques, maintenant transformés en autant d'implacables ennemis. Que faire ? Comme il se penchait sur la rivière, qui, bouillonnante, semblait attendre sa proie, une détonation retentit et une balle siffla à ses oreilles. C'était l'un des gendarmes qui venait de faire feu sur lui. La foule répondit à la détonation par des acclamations joyeuses. Elle prenait goût à cette chasse à l'homme et était heureuse de voir approcher le moment de la curée. Et il y avait peut-être là des gens qui, cent fois, l'avaient assuré de leur dévouement et de leur reconnaissance. Un second coup de feu retentit. Cette fois la balle alla frapper un aubier, brisant l'écorce, dont un morceau vint cogner Raoul au visage. De nouveaux hurlements de joie partirent de la foule. En même temps plusieurs voix crièrent :

—Kendez-vous ou vous êtes mort !

C'était Giraud et les garçons de ferme. Raoul n'hésita plus. Mort pour mort, mieux valait encore trouver un tombeau dans la Charente que de tomber aux mains de ses ennemis qui ne le garderaient que pour le guillotiner. Elevant son âme vers Dieu, pensant à sa mère martyre, à son père assassiné et qu'il eût tant voulu venger, lui qu'on accusait de ce crime horrible, il s'élança dans l'eau glacée, cherchant désespérément à lutter contre le courant qui l'entraîna. Cette fois ce fut un cri de déception que poussèrent tous les gens acharnés à sa poursuite et qui, arrivant enfin sur lui, voyaient leur proie leur échapper. M. de Kerjegu, M. Rochesson et le greffier Duclos qui avaient fait ratteler leur voiture survinrent à ce moment. On les mit au courant de ce qui se passait.

—C'est inimaginable ! s'écria le procureur impérial avec colère, quoi ! vous étiez là je ne sais combien d'hommes à cheval et toute une foule et vous l'avez laissé échapper ! C'est inimaginable !

—Inimaginable, en effet, ponctua le greffier Duclos.

—Je vous demande pardon, monsieur le procureur impérial, murmura l'un des gendarmes, mais qui eût pu supposer qu'il oserait se jeter à l'eau ?

—Oui, dit l'autre, c'est un véritable suicide.

—Eh ! glapit le procureur impérial, est ce qu'on doit laisser les accusés se suicider ? Parbleu ! c'est une manière comme une autre d'échapper à la justice. Mais tout n'est peut-être pas perdu. Voyons, vite, des bateaux, des torches, et qu'on fouille la rivière ! Mort ou vivant, il me le faut. Il ne sera pas dit que la justice aura été jouée dans cette affaire.

—Vite, des torches, des bateaux ! s'écria le greffier Duclos, regardant à droite et à gauche, comme s'il n'eût eu qu'à ordonner pour se faire remettre les objets demandés.

Mais la chose était moins facile. En prévision du mauvais temps, tous ceux des riverains qui possédaient des canots ou des bachots les avaient garés et amarrés solidement. Il fallut remonter jusqu'au premier village pour trouver quelque chose et encore ne ramena-t-on qu'un bateau plat, sur lequel s'aventurer était fort dangereux. Quant à des torches, l'un des garçons retourna en chercher à la ferme.

Tout cela avait pris beaucoup de temps, et la nuit était tout à fait noire. Aussi, quand il s'agit d'explorer le fleuve, aucun des paysans ne voulut se risquer à servir de guide. Seuls les gendarmes, qui avaient à cœur de se faire pardonner leur insuccès, et Pierre Giraud, à qui sa haine donnait du courage, osèrent monter dans le bateau que les vagues secouaient furieusement et menaçaient à chaque instant de remplir. Ils eurent beau chercher, ils ne trouvèrent aucune trace de Raoul ; il était hors de doute qu'entraîné par le courant il avait infailliblement péri. Continuer plus longtemps les recherches était s'exposer follement soi-même. Raoul de Bourses était mort. L'action de la justice était éteinte.

Renversé par le choc puissant de Raoul, Félix s'était relevé et, se frottant les membres pour voir s'il n'avait rien de cassé, il avait couru sur les traces du jeune homme. C'était lui qui, s'étant fait connaître, l'avait mis au courant de ce qui se passait et de la conversation qu'il venait d'entendre ; grâce à lui, Raoul pouvait soupçonner quels étaient les plans de Giraud. C'est alors que Raoul avait conçu ce projet hardi d'aller embrasser une dernière fois son père mort en présence de la justice et à la face de ses ennemis. En remerciant Félix et avant de mettre son dessein à exécution, Raoul l'avait chargé de veiller sur Jeanne. Il fallut, elle aussi, que Félix la mit au courant de ce qui se passait. Jeanne fut terrifiée et, lorsque Félix la quitta à son tour pour voir ce que devenait son jeune maître, elle resta anxieuse, écoutant les moindres bruits, épiant les moindres indices pour savoir ce que faisait, ce que devenait Raoul. Le reste de la nuit et la matinée se passèrent ainsi en mortelles angoisses, mais quand Jeanne vit arriver la justice, les gendarmes, elle perdit la tête et s'élança au dehors, cherchant Raoul.

C'est à ce moment qu'arriva Mariette, la servante de ferme, qui trouva la chambre déserte. Jeanne errait au hasard aux abords du logis. Un grand tumulte lui fit tourner la tête. Elle s'approcha. C'était Raoul qui, brisé de douleur, mais encore fier et plein d'audace, venait jurer vengeance sur le cadavre de son père. Elle tremblait de le voir aux mains de ses ennemis, mais elle était si sûre de son innocence qu'elle se rassura bien vite et qu'elle fut presque étonnée quand elle le vit bondir par la fenêtre pour s'enfuir.

Ses terreurs la repirent à la vue de Raoul poursuivi comme un gibier par les chasseurs ; elle aussi se joignit à la foule pour voir, pour savoir, pour essayer de sauver Raoul, pour mourir à ses côtés s'il succombait. Mais Jeanne était faible et les paysans couraient vite. Ils l'eurent bientôt laissée en arrière, et quand, brisée, chancelante, à demi-morte, elle arriva à son tour aux bords de la Charente, le drame s'était accompli, Raoul avait disparu. Elle s'était juré de mourir avec lui ; elle voulut tenir parole. Après une courte prière, elle s'avança à son tour, ferme et résolue, vers le fleuve dont le courant, noir et rapide, avait pris le corps de son fiancé. Elle fit le signe de la croix et s'élança. Mais en ce moment un sentiment indéfinissable l'arrêta, et, se rejetant brusquement en arrière :

— Non, dit-elle, je ne puis pas, je ne dois pas mourir, il faut que je vive pour lui, quelque chose me dit qu'il n'est pas mort.

## XII—DANS LA NEIGE.

Voulant vivre maintenant, Jeanne réunit toutes ses forces et reprit le chemin du logis. Bien que la nuit fût tout à fait tombée, on apercevait encore dans le lointain la flèche aiguë de la vieille tourelle, seul vestige de l'ancien château auquel avait succédé le logis actuel. C'est cette tourelle que Jeanne prit pour guide. Autour d'elle, du reste, la neige, s'étendant à perte de vue, toute blanche, semblait réfléchir la faible lumière que laissait tomber la lune.

Jeanne marchait dans la plaine, regardant toujours fixement la tourelle ; elle ne sentait pas la fatigue, bien que ses pieds fussent glacés et qu'un frisson secouât ses mem-

bres. Tout à coup elle eût une singulière illusion, il sembla à la pauvre enfant que la neige montait, montait encore, montait toujours et l'engloutirait. Elle le sentait bien ; comme un linceul, elle arrivait jusqu'à sa poitrine, jusqu'à ses épaules, jusqu'à sa tête. A quoi bon lutter ?

Jeanne ferma les yeux et perdit connaissance. Elle eût pu mourir là, oubliée, perdue. Elle trouvait ce tombeau qu'elle avait cherché un moment auparavant et devant lequel elle avait reculé. Par bonheur, deux paysans d'un village voisin qui s'étaient joints à la battue et qui maintenant s'en retournaient chez eux, l'aperçurent avant que la neige, qui s'était remise à retomber, l'eût complètement recouverte.

—Bon Dieu ! dit l'un d'eux, qu'est-ce que cela ? Quelqu'un qui est mort ?

—Ça serait y le jeune monsieur Raoul qui se serait sauvé de l'eau ? Ça nous ferait une belle affaire de le ramener à la justice.

—Tu ferais ça, toi ! dit avec indignation l'autre qui était le propre cousin d'Egreteau, le sacristain.

—Dame ! il y aurait peut être une jolie prime.

—Allons donc ! moi je n'oublie pas que j'ai mangé le pain de Boresse. Si je trouvais le jeune monsieur vivant, ce serait pour le faire échapper.

—Tu as raison. Je ne sais pas à quoi je pense.

Il s'était approché et dirigeait sur Jeanne la lumière du falot que l'un d'eux portait à la main.

—Diable m'emporte ! dit Egreteau, c'est une femme !

—La demoiselle à maître Messac !

—Ma grand'foi, oui ; Mlle Jeanne !

—Comment se trouve t-elle ici ?

—Eh ! ne sais-tu pas qu'elle avait disparu ?

—Oui, on disait que le jeune homme l'avait enlevée.

—Eh ! oui, pardine ! c'est pour cela qu'il se sauvait de ce côté. Il l'avait probablement cachée quelque part.

—Et elle aura probablement voulu se sauver.

—Pauvre petite ! Est-elle vivante, au moins ?

—Dame ! Voyons donc. Oui ; son cœur bat. Mais, c'est égal, elle est bien pâle.

—Qu'est-ce que nous pourrions bien faire pour la faire revenir ?

—Faut la relever, d'abord.

—Tu as raison, dit Egreteau en s'accroupissant et en appuyant sur ses genoux la tête inerte de la jeune fille.

—Et puis, lui frotter la tête avec de la neige. Mon grand-père, qui avait fait la campagne de Russie, m'a toujours dit que c'était comme ça que là-bas à la grand'armée, ils évitaient d'être gelés.

Egreteau se mit en devoir d'obéir. Mais quelque confiance qu'il eût dans le procédé du vieux soldat de la grande armée, il n'était pas très rassuré. Malgré les frictions les plus énergiques, Jeanne, en effet, ne bougeait pas.

—Je crois, dit-il au but d'un moment, que nous ferions bien mieux de l'emporter chez son père. Ça ne serait pas drôle, si elle allait nous mourir entre les mains.

—Eh ! bien, emportons-la. La pauvre petite ne doit pas être bien lourde.

—Oh ! non ; je m'en chargerais bien tout seul.

Joignant l'action à la parole, Egreteau souleva Jeanne, la prit dans ses bras et se mit en marche.

—Eclaire-moi, dit-il, afin que je ne fasse pas de faux pas ; quand je serai fatigué tu me reprendras.

Ils se dirigèrent vers le Logis, où M. de Kerjegu dictait d'un air furieux à son greffier Ducios le procès verbal des événements de la journée. Le procureur impérial n'admettait pas qu'un accusé pût se soustraire ainsi à l'action de la justice. C'était une inconvenance au premier chef. Ausi, à défaut de son accusé, il se promettait de retrouver au moins le cadavre et comptait le lendemain faire sonder la rivière dans tous les sens. Peut être, du reste arriverait-il à trouver un complice qui payerait pour tout ; cet espoir seul le soutenait encore. Il avait donc décidé qu'on resterait aux Essards. Près de la cheminée, la tête dans ses mains, indifférent à tout ce qui se passait, maître Messac pleurait silencieusement.

C'est à ce moment qu'apparurent les deux paysans portant le corps de Jeanne évà-

noûie. Leur entrée fut un coup de théâtre. Tout le monde se leva, M. de Kerjegu, à la vue de Jeanne, eût un geste de désappointement ; il avait espéré mieux. Mais Messac s'élança comme un fou et saisit sa fille dans ses bras.

—Jeanne ! ma Jeanne ! s'écria avec ivresse.

Puis il poussa un cri terrible :

—Morte !

—Non, mais elle n'en vaut guère mieux, répondit Egreteau. Nous l'avons trouvée dans la neige, sans connaissance et nous avons bien peur de la voir trépasser avant d'être ici.

—Dans la neige ! Où cela ? s'écria avec impétuosité M. de Kerjegu. Avancez ici, vous autres, et vous, greffier, préparez-vous à écrire.

Duclos poussa un soupir.

—Docteur, vite, vite, au nom du ciel ! implora Messac. Ne la laissez pas mourir.

—J'entends bien, répliqua le docteur Karotz, en s'essuyant les lèvres. Attendez, déposez là sur un lit. Là, à côté. Nous allons voir ce qu'il y a à faire.

On s'empressa d'exécuter les ordres du docteur. La jeune fille, toujours sans connaissance, fut portée dans une chambre voisine. Le docteur se mit à l'examiner.

Malgré son aspect bourru il avait un cœur excellent et touché par la beauté de Jeanne il résolut de lui éviter toute contrariété suivant son plan il fit appeler maître Messac.

—Me voici, docteur, s'écria le pauvre père en s'approchant tout anxieux, est-ce qu'il y a quelque chose de grave ?

—Pas précisément, mais c'est que...dame, c'est un peu difficile ce que j'ai à vous dire.

—Parlez, docteur, au nom du ciel !

Le docteur l'entraîna dans un coin et lui parla bas à l'oreille.

—Monsieur, s'écria Messac, mais c'est impossible !

—Chut ! chut ! vous allez faire deviner à tout le monde ce qu'il faut cacher. Le docteur alors s'empara d'une des plumes du greffier Duclos et griffonna rapidement une ordonnance.

—Tiens, mon garçon, dit-il à un des garçons de ferme, tu iras à la pharmacie Joyeux, dans le faubourg des Dames, tout à côté de l'Arc-de-Triomphe. C'est le plus près. Si la pharmacie était fermée, tu sonnerais à tout rompre, et une fois les médicaments préparés, reviens au grand galop.

Le valet de ferme prit le papier et s'élança hors de la maison.

—Et maintenant, dit le docteur, que tout le monde s'en aille ; une ou deux filles seulement pour m'aider à déshabiller la malade. Ah ! faites-moi chauffer deux ou trois briques pour lui mettre aux pieds.

—Mais, docteur, dit timidement maître Messac, vous espérez la sauver, n'est-ce pas ?

—Oui, oui, parbleu ! est-ce que je me donnerais tant de mal sans cela ; elle est jeune et forte, il y a toujours de la ressource.

—Et... ce que vous me disiez ?

—Ah ! ça, nous verrons après. En tous cas, je vais prendre mes précautions.

—Pourtant.

—C'est bon, c'est bon, laissez moi tranquille, puisque je vous dis que cela me regarde. Admettons que je me sois trompé ; ça n'empêche pas de prendre des précautions.

Le bon docteur ne s'était pas trompé dans son pronostic. Jeanne, sous l'influence d'une vive émotion, et éblouie par la neige, avait eu tout simplement une syncope. Le docteur avait donc, du premier moment, arrêté un plan à ce sujet. Ce plan, il le communiqua à maître Messac. Il consistait à exagérer la gravité de la maladie de telle façon qu'à part quelques personnes de confiance, la jeune fille restât presque isolée, puis un peu plus tard, sous prétexte de soins à lui donner, de traitements spéciaux à suivre, on la ferait partir et elle ne reviendrait en Saintonge que complètement guérie et à l'abri de tout soupçon. Maître Messac, la tête basse, les yeux rougis de larmes, écoutait et consentait à tout.

### XIII—A PARIS.

Au bout de deux heures, le valet de ferme, qui avait été envoyé à la ville, revint,



rapportant les médicaments demandés. Suivant l'ordre du docteur, il avait été ventre à terre. Nous devons dire que c'était bien de la peine inutile, car la plupart de ces médicaments étaient destinés à ne pas servir. Mais, suivant le plan qu'il s'était tracé pour sauver la jeune fille, le docteur avait fait une ordonnance de telle sorte que le pharmacien lui-même fut trompé sur la nature de la maladie. Toujours dans le même but, il fit apporter un matelas dans la chambre de la malade, qu'il voulait, disait-il, veiller lui-même. Il s'y installa avec trois ou quatre couvertures et s'y endormit du sommeil du juste. A sept heures du matin, il fut réveillé par un coup sec frappé à la porte : c'était M. de Kerjegu. Le procureur impérial venait s'informer si Mlle Messac était en état de subir un interrogatoire.

—Un interrogatoire, bon Dieu ! s'écria le docteur avec indignation. Et sur quoi, diable, voulez-vous l'interroger ?

—Sur les circonstances du crime. Elle a disparu en même temps que le coupable, on la retrouve sur la route qu'il a suivie pour s'enfuir ; peut-être pourrait-elle nous donner quelque utile renseignement.

—Elle ne vous fournira rien du tout, attendu que de longtemps encore elle ne pourra parler. Elle est en ce moment dans un état comateux qui, neuf fois sur dix, ne se termine que par la mort.

—Ah ! mon Dieu ! dit le procureur impérial, impressionné malgré lui.

—Et, si elle en échappe, continua imperturbablement le docteur, ce sera pour tomber dans le délire. Il y aura fièvre cérébrale ; toute une longue maladie pendant laquelle la moindre émotion pourrait être fatale. Enfin, quand on a la chance de sortir encore les malades de ce mauvais pas, la plupart du temps ils restent dans une hébétude qui, si elle n'est pas définitive, se prolonge du moins très longtemps. Vous voyez bien qu'il faut renoncer à interroger cette jeune fille qui, du reste, n'a rien à vous dire.

Très contrarié, M. de Kerjegu se retira. Faute de mieux, il se mit à faire sonder de nouveau la rivière. Toute la journée, malgré le mauvais temps, deux bateaux parcoururent la Charente. Des gendarmes, munis de crocs fixés au bout de longues cordes, draguèrent le fond en tous sens, tandis que d'autres exploraient les rives. Ce fut du temps perdu ; on ne trouva rien. Il était évident que Raoul, noyé du premier coup, avait été entraîné par le courant jusqu'à la mer. Il n'avait plus aucun compte à rendre à la justice. Le procureur impérial, le juge d'instruction et le greffier Duclos rentrèrent à Saintes suivis de leurs gendarmes. Quant au docteur, il demanda la permission de rester auprès de sa malade qui, disait-il, avait plus que jamais besoin de lui. L'événement fit beaucoup de bruit pendant quelques jours ; puis, peu à peu, l'émotion s'apaisa. Une nouvelle affaire, une colossale falsification des eaux-de-vie, la principale richesse du pays, vint accaparer l'attention. Le drame des Essards était presque oublié.

Pendant ce temps, Dupac et Pierre Giraud s'occupaient de liquider la fortune du comte. Ce n'était ni long, ni difficile. La mort de Raoul étant considérée comme un fait accompli, la veuve du comte restait la seule héritière. Grâce aux soins de Dupac, elle avait, du reste, déjà presque tout entre les mains. Jeanne était hors de danger, mais, suivant les ordres du docteur, elle ne quittait pas sa chambre. Elle n'y songeait point d'ailleurs, la pauvre enfant. Abîmée dans sa douleur, elle semblait en proie à une prostration complète ; ne parlant pas, répondant à peine par des monosyllabes aux questions qui lui étaient posées.

—Lors même que nous n'aurions pas besoin de la soustraire à la curiosité publique, dit le docteur à maître Messac, je crois qu'il serait bon de l'éloigner d'ici. Ces lieux lui rappellent sans cesse des événements douloureux qui finiraient par avoir une influence néfaste sur sa raison.

Mais où l'emmener ?

—A Paris. Le seul endroit où vous puissiez trouver des distractions suffisantes pour lui faire oublier ses chagrins. Paris, mon cher ami, continuait le docteur avec enthousiasme en relevant sur son front ses lunettes d'or, Paris, c'est une ville unique où tout se noie, la douleur comme tout le reste, dans le tourbillon des plaisirs qui viennent vous chercher, même lorsqu'on les fuit.

—Mais, voudra-t-elle y aller ?

—Oui, si vous le lui dites. Pour le moment, peu lui importe, elle n'a pas de volonté, la pauvre enfant.

—Mais, à cette époque, en plein hiver.

—Eh ! c'est le moment le plus favorable. Que vous importe. Vous êtes riche ; sacrifiez, s'il le faut, votre fortune, mais sauvez votre enfant.

Avec ce mot on eût pu faire de maître Messac tout ce qu'on aurait voulu. Et puis Giraud joignait ses instances à celles du docteur. Lui aussi, nous le savons, avait un but ; celui d'épouser Jeanne. C'était pour cela qu'il s'était associé aux projets criminels de Dupac. C'était par haine de Raoul, son rival préféré, qu'il avait participé au crime. Raoul mort, il pouvait espérer que, malgré les répugnances qu'elle lui avait jusqu'alors témoignées, Jeanne deviendrait sa femme. Le voyage qu'on projetait à Paris lui semblait tout à fait propice à le favoriser. Lui aussi, il partirait pour Paris. Là, chaque jour près d'elle, il l'habituerait à le supporter ; il ferait peu à peu oublier l'autre. Il appuyait donc de toutes ses forces les conseils du docteur Karotz.

Son insistance devint telle que, malgré les préoccupations douloureuses auxquelles était en proie Messac, celui-ci devina son but. Toutefois il ne voulut pas consentir sans avertir Giraud de l'amour de sa fille pour Raoul. A sa grande surprise, Giraud ne se révolta pas. Il y avait longtemps qu'avec sa finesse de paysan, il avait tout deviné. Il eut l'air, au contraire, de chercher à excuser sa cousine.

—Jeanne n'est qu'une enfant, mon oncle, dit-il hypocritement. Elle s'est laissée endoctriner par ce misérable.

—De qui parles-tu ? demanda Messac étonné de ce début.

—Eh ! de Raoul, parbleu ! L'homme qui n'a pas reculé devant ce crime horrible d'assassiner son père, ne devait certainement pas être embarrassé pour enjôler une jeune fille. Il était joli garçon, il est tout naturel qu'il a su lui inspirer de l'amour mais maintenant que Raoul n'est plus là, elle l'oubliera et ne fera aucune difficulté quand vous lui aurez dit que vous m'avez choisi pour votre gendre.

—Ah ! mon ami ! mon fils ! s'écria le pauvre père Messac en se jetant dans ses bras.

Giraud lui rendit son étreinte avec une émotion admirablement jouée.

—Partons donc le plus tôt possible, reprit-il ; une fois à Paris, nous aviserons. Nous pourrons même nous y fixer pour un certain temps, et c'est là qu'aura lieu le mariage. Il sera tout naturel que nous ne revenions pas tout de suite au pays, et quand nous reviendrons mariés tout sera oublié.

—Que voulez-vous, moi aussi je trouve le bonheur et je profite de l'occasion. Et maintenant, si vous m'en croyez, pressons le départ, j'ai hâte de quitter ce pays où bien des obstacles se dressent encore entre moi et celle que j'aime.

—Dans huit jours nous serons à Paris.

—Surtout pas un mot à Jeanne de nos projets ; il faut la préparer peu à peu.

C'est entendu. Adieu, mon brave Pierre.

—Au revoir, mon père.

Les deux hommes se séparèrent. Giraud courut avertir Dupac de ce qui venait de se passer.

—Eh bien ! dit le vieux coquin, que vous avais-je prêté ? Vous allez avoir la femme que vous désiriez. Quant à la fortune du beau-père, elle ne tardera pas, car je crois, entre nous, que tout ce qui vient de se passer a terriblement usé le bonhomme.

—Hélas ! soupira Giraud.

—Ne prenez donc pas ce ton avec moi. Je sais fort bien que vous serez enchanté de faire un magnifique enterrement à votre cher beau-père. Eh ! eh !

Giraud ne répondit pas. Huit jours après, comme l'avait promis Messac, Jeanne partait pour Paris. Dupac et son complice l'y avaient précédée. Guidé par les conseils de Nina et de son frère, Giraud avait loué pour sa cousine un magnifique appartement. Maître Messac fut émerveillé. Quant à Jeanne, la chambre pompadour en bleu et blanc que lui avait préparée Nina lui parut à la vérité charmante, mais elle ne l'empêcha pas de regretter sa mignonne petite chambrette des Essards qui n'avait ni tapis de moquette, ni armoire à glace, mais qui donnait sur une si jolie pelouse où les oiseaux venaient au point du jour lui souhaiter la bienvenue ! Raoul était mort et, Jeanne le devinait, c'était Giraud son persécuteur, Giraud son ennemi qu'on voulait lui donner pour époux. Aussi fut ce en vain qu'on chercha à la distraire ; plus on cherchait à lui faire oublier le passé, plus elle s'obstinait à lui rester fidèle. Comme une victime résignée, elle se faisait conduire opposant la force d'inertie aux tentatives de séduction.

—Enfin le jour choisi par Giraud pour faire sa demande arriva. Chaudement

appuyé par maître Messac, il fut puissant : Jeanne dissimula son antipathie et demanda du temps ce qui fut accordé.

Dix jours s'écoulèrent ainsi, mais le onzième jour, au matin, quand la femme qui soignait la jeune fille souffrante entra dans la chambre pour prendre ses nouvelles et lui offrir ses services, elle poussa un cri de surprise et de terreur. Le lit était vide, Jeanne avait disparu.

#### XIV. — OU GIRAUD SE RÉVÈLE.

On se figure aisément l'émotion que causa pour tout le monde la disparition nouvelle de Jeanne. Pour Giraud, c'était l'écroulement de tout l'échafaudage de ses projets, il avait désiré une fortune ; cette fortune, il était sûr de l'avoir. Mais il avait aussi nourri l'espoir d'être le mari de Jeanne ; c'était surtout pour l'enlever à son rival qu'il avait trempé dans la machination ourdie par Dupac. Or, Jeanne lui échappait. Et il ne se dissimulait pas que c'était à cause de lui, de lui seul, qu'elle s'était décidée à ce parti extrême d'abandonner son père. Jeanne le haïssait, elle acceptait la misère plutôt que de devenir sa femme.

Quant à maître Messac, ce fut pour lui un coup terrible. En vain essayait-on de lui dire que Jeanne n'avait emporté qu'un peu d'argent et quelques bijoux, qu'elle ne pouvait être allée loin ; qu'à Paris, il y avait une police habile qui saurait bien la retrouver et qu'enfin, à défaut de cette police, Dupac avait des amis actifs et intelligents, qui l'aideraient dans ses recherches.

— Une femme, disait Giraud ne peut disparaître ainsi. Et Jeanne, qui ne connaît pas Paris, aura moins de ressources que tout autre à se dissimuler. D'ici peu, vous la reverrez, peut être même, son coup de tête passé, reviendra-t-elle repentante se jeter dans vos bras.

A tout cela, le bonhomme secouait la tête et se mettait à pleurer. Six mois se passèrent ainsi sans résultats. Messac, à qui Paris était devenu odieux, s'en retourna en Saintonge. Ce fut à peine si on le reconnut tant il était changé. Il revenait seul, et quelque respect qu'on eût pour sa douleur, il lui fallut expliquer l'absence de Jeanne. Il ne put, ou ne sut pas dissimuler la vérité. Jeanne s'était enfuie pour ne pas être la femme de Giraud.

Cette nouvelle acheva de compléter l'horreur que tout le monde avait déjà pour le Chafouin. De l'avis universel il fut réglé que c'était lui, lui et Dupac qui avaient jeté un sort à Jeanne. Il était hors du doute que Dupac était sorcier. C'était visible, car tout avait été de mal en pis depuis que le vieux comte l'avait rencontré : la fortune perdue, l'honneur de Bourses compromis, le père assassiné, le jeune monsieur accusé et noyé dans la Charente, la demoiselle Jeanne disparue, maître Messac quasi idiot. Heureusement que l'homme maudit avait quitté le village. Sans cela, doux Jésus ! que serait-il arrivé ?

La mort du pauvre vieux Messac, que tant d'émotions avaient brisé, fut le dernier coup. Désormais, Giraud et Dupac passèrent dans la légende. Aux veillées, on ne parlait plus que de cela. Et, comme cela arrive toujours, l'histoire peu à peu se dramatisa encore. On en vint à raconter que Jeanne ne s'était pas sauvée, mais que les deux *maudits* la tenaient quelque part prisonnière pour la forcer à être à eux.

Pendant ce temps, à Paris, Pierre Giraud donnait le champ libre à son génie des affaires. Aidé par Dupac, qui avait de fortes raisons pour ne pas se mettre en avant, il monta un office de change qui devint bientôt une importante maison de banque. Les biens de Messac avaient été mis sous sequestre, mais Giraud n'en avait pas besoin : les opérations, les manœuvres de la Bourse n'avaient plus de secrets pour lui. Deux ou trois lançages d'affaires attirèrent sur lui l'attention. Il devint l'homme du jour. Grâce à l'appui d'un diplomate étranger, il fut pourvu d'un titre de baron reconnu seulement dans une petite cour d'Allemagne, mais qu'il ne se gêna nullement pour porter en France. Bientôt tout le monde de la Bourse l'appela le baron Giraud.

Ce fut à ce moment que, sur le conseil de Dupac, il se maria. Songeant toujours à Jeanne, espérant la retrouver, il eût préféré rester garçon, mais sa situation avait des exigences. Il lui fallait donner des fêtes et une femme était nécessaire pour les présider. Giraud céda. Ce fut un de ces mariages parisiens, comme il y en a tant. Fille de commerçants enrichis, Mlle Lucie Beaumont sorti du couvent complètement ignorante de la vie. C'était une de ces jolies petites poupées articulées comme en confectionnent

certaines maisons d'éducation en renom. Elle ne vit dans le mariage qu'une occasion d'aller dans le monde. Sa petite tête rêva bals, fêtes, théâtres, plaisirs mondains de toutes sortes. Ce qui la flatta surtout, ce fut le titre de baron que possédait son futur. Baronne ! Elle allait pouvoir écraser à son tour celles de ses compagnes qui faisaient mine de lui reprocher d'être née dans le commerce. Mlle Beaumont devint la baronne Giraud.

Pour son mariage, Giraud inaugura le magnifique hôtel qu'il avait fait construire, avenue de l'Opéra. Un hôtel à deux fins : au rez-de-chaussée, ses bureaux avec un immense hall couvert d'un vitrage où le public était admis comme dans une salle des pas perdus. Les jours d'émission, des barrières mobiles séparaient la foule en diverses queues conduisant aux différents guichets derrière lesquels apparaissaient les têtes des employés affairés. Jamais ce hall ne restait vide, car le mouvement de la maison Giraud était colossal. Indépendamment des opérations ordinaires et surtout du prêt sur titres qui, à certains moments, amenait beaucoup de monde, le baron avait fondé une caisse de participation qui recevait les versements les plus minimes. C'était une création nouvelle, une innovation qui avait fait beaucoup de bruit. Tout souscripteur, qui apportait là son argent, était inscrit en quelque sorte comme associé et participait dans la proportion de son versement, aux bénéfices de la maison.

Immédiatement, toutes les petites bourses étaient venues. Cela détrônait complètement la caisse d'épargne. L'établissement philanthropique de la rue Coq Héron ne donne, en effet, que trois pour cent d'intérêt par an. La participation populaire de l'avenue de l'Opéra donnait à ses souscripteurs dix ou quinze pour cent tous les trois mois. C'était une merveille. Il est vrai qu'en cas de mauvaises affaires, les participants étaient exposés à ne rien toucher, à perdre même leur argent, car, en réalité, ils étaient associés et devaient subir le sort de la banque. Mais qui songeait à cela ? Était-il possible qu'une maison pareille sombrât ? Le supposer eût été de la folie. Et les petites bourses affluaient.

A l'entresol était une nouvelle série de bureaux, au bout desquels le cabinet particulier du banquier. Les étages supérieurs formaient l'habitation. C'est là que le baron donnait ses fêtes, des fêtes splendides, auxquelles on ne vint d'abord qu'avec une certaine défiance, mais qui, grâce à la publicité des journaux, réunirent bientôt tout le monde élégant et viveur. Et dans ces fêtes, tandis que les jeunes gens se groupaient autour de la jolie baronne, folle de danse et de plaisirs, M. Giraud, entouré d'une petite phalange de gens sérieux appartenant au monde des affaires, causait, discutait, se renseignait habilement, se créait des relations et des associations nouvelles. Ce dont on le louait surtout, ce qui fit rapidement sa force, c'est qu'aucune des affaires dont il s'occupait n'eut pour lui de conséquences fâcheuses. Pour les actionnaires, c'était différent, et il occasionna de nombreuses ruines. Mais, avec une habileté qu'admirait toute la haute banque, il s'était toujours retiré de l'affaire juste au moment où elle commençait à mal tourner.

En 1870, le baron Giraud, au mieux avec le gouvernement, avait la promesse d'une candidature officielle et entrevoyait déjà la possibilité de se faire nommer député, pas en Saintonge, bien entendu, où les souvenirs étaient trop frais, mais dans quelque pays perdu, dans quelques bourgs pourris des Basses-Alpes ou de la Savoie, où il achèterait un château et où les paysans ne le connaîtraient que de réputation. A ce moment, la guerre éclata, le baron Giraud, qui avait maintes fois témoigné bruyamment de son dévouement à la dynastie impériale, devint tout à coup républicain fanatique. Reçu à bras ouverts par le gouvernement de la Défense nationale, il fut un des principaux fournisseurs d'armes et d'équipement pour les armées de province. On sait de quelle façon se firent ces fournitures. Les soldats allèrent se traîner pieds nus et en guenilles sur la route de la captivité. Le baron Giraud, lui, obtint la croix et augmenta sensiblement ses revenus.

De retour à Paris après la Commune, il reprit la direction de sa maison de banque et s'occupa de nouveau d'une future élection. Il fut candidat officiel de la République. Malheureusement, malgré son nom, malgré ses efforts, il avait échoué piteusement et n'avait même pas eu la consolation de faire invalider son adversaire. Cette campagne électorale avait forcé un peu détourné le banquier de ses occupations ordinaires. Aussi fut-elle vivement critiquée par Dupac, qui, tout en restant derrière le rideau, n'en conservait pas moins la prépondérance. Voyant les affaires de Giraud péricliter, il se

posa nettement à côté de lui comme son associé, son conseil et presque son maître. En peu de temps, "le vénérable M. Dupac," comme on l'appelait, fut connu de tout Paris comme le véritable directeur de la maison Giraud et Cie. On ne fit plus rien sans le consulter ; on n'eut pas entrepris la plus belle affaire si elle ne lui avait paru bonne.

La situation était donc redevenue florissante lorsqu'un jour, un jeune homme se présenta demandant à entretenir le baron Giraud d'une affaire pour laquelle il avait besoin d'une commandite. Il s'agissait d'une entreprise déjà tentée bien des fois : l'exploitation d'une mine d'or située dans l'Amérique du Sud. Le baron Giraud haussa d'abord les épaules et essaya d'évincer le jeune homme. Mais celui-ci était tenace. Muni de lettres de recommandation des principales maisons de commerce du Nouveau-Monde, patronné à la fois par Tom Burnett de New-York, Sam Drummond et Thomas Franklaud de Philadelphie, par Alessandro Cadenas de Buenos Ayres et Boggio d'Atres de Caracas, il força la porte. Une fois en présence du banquier, il montra des plans, des échantillons et plaida sa cause avec une chaleur telle, que, malgré son parti pris d'avance de ne rien faire, Giraud fut ébranlé.

— Veuillez me laisser toutes ces pièces, lui dit-il ; il faut que je consulte mon associé.

— A merveille. Quand devrai-je revenir ?

— Je vous écrirai, veuillez me donner votre adresse.

Le jeune homme tira de sa poche une carte et la tendit à Giraud. Elle portait ces simples mots :

LE CAPITAINE RALPH  
(*Red-Belly*)

Et plus bas, au crayon :

*Au grand Hotel, Paris.*

— Que signifient ces deux mots entre parenthèse ! demanda Giraud étonné en considérant la carte.

— C'est un surnom qu'on m'a donné en Amérique, répondit le capitaine en souriant, comme j'avais toujours une ceinture rouge sur mon pantalon de mineur, les autres m'appelaient *Red Belly*, c'est-à-dire : *Ventre-Rouge*.

#### XV—LE CAPITAINE RALPH.

Ah ! quand Dupac s'en mêlait, il s'entendait bien à lancer une affaire. A peine quinze jours s'étaient ils écoulés depuis l'entrevue du capitaine Ralph avec le baron Giraud, et déjà dans tout Paris l'Américain était célèbre. Une circonstance surtout avait poussé Dupac à se faire le partisan du nouveau venu ; dès les premiers jours, Nina s'était enthousiasmée du capitaine et de ses aventures. On sait quelle immense affection le vieillard portait à sa sœur. C'était plus que de l'amitié, c'était, si l'on peut s'exprimer ainsi, de la passion fraternelle. C'était pour Nina que Dupac avait amassé sou à sou, par tous les moyens possibles, les premiers éléments de sa fortune ; c'était pour elle qu'il n'avait pas reculé devant un crime. A force de persévérance et d'astuce, il avait réussi à la rendre riche et à la faire épouser par le comte de Boresse. Ce point obtenu, il l'avait du même coup débarrassée d'un mari vieux et détesté et d'un beau fils dont l'influence devenait redoutable. Riche, comtesse et veuve à vingt ans ! Dupac croyait avoir tout fait pour le bonheur de Nina. Il fut vite détrompé.

Nina s'ennuyait. On lui conseilla les voyages, mais, pour une femme seule, les voyages sont difficiles. Il eût fallu un protecteur, un mari. Dupac y songeait. Il y avait bien une combinaison : faire épouser Nina par le baron Giraud. Faut de mieux. Dupac en eut un instant l'idée. Mais, bien qu'elle ignorât la participation de Giraud au drame des Essards, et crut comme tout le monde, à la culpabilité de Raoul de Boresse, la personne anguleuse et sournoise du Chafouin lui inspirait, sans qu'elle sut pourquoi, une répugnance invincible. Nina resta donc veuve, s'ennuyant, cherchant en vain à se distraire et n'ayant trouvé ni dans la richesse, ni dans son titre de comtesse, ce bonheur que son frère avait cru lui donner.

Les années se passèrent ainsi jusqu'au moment où Ralph lui fut présenté. La mâle figure du capitaine la frappa. Sans s'en rendre compte et malgré elle une émotion indéfinissable s'empara de tout son être. Elle se sentait attirée vers ce beau cavalier qu'elle

ne connaissait pas. Et, avec cette diplomatie innée chez les femmes et à laquelle n'atteindront jamais les ambassadeurs les plus renommés, elle arriva, en quelques jours, à rendre Dupac favorable au capitaine et prêt à tout faire pour lui être utile. L'affaire qu'apportait l'Américain était excellente du reste. Il n'y avait pas à en douter. La mine d'or existait, riche et devant donner des résultats fructueux, et le capitaine aurait pour sa part une royale fortune.

—Si c'était enfin le mari tant cherché pour Nina, se disait Dupac, qui remarquait avec une satisfaction mêlée d'un peu d'inquiétude, l'enthousiasme de sa sœur pour le beau Ralph.

Dupac ne se demandait pas si le capitaine aimerait Nina. Il lui semblait impossible qu'il en fût autrement. Et comme l'Américain ignorait les antécédents de la jeune femme, l'histoire de sa fortune, tout le passé enfin, comme il appartenait à un pays où les préjugés ne sont pas enracinés comme en France, comme enfin cette union assurait l'association qu'il avait demandée, il était inadmissible qu'elle ne se fit pas.

—Il n'est pas noble, c'est vrai, se disait encore Dupac, mais, somme toute, il a un titre qui sonne bien : Le capitaine Raph. Cela vous a une certaine poésie qui vaut bien les parchemins, surtout maintenant que nous sommes passés à la République. Et puis enfin si Nina l'aime !

Et grâce à lui, dans le journal de Giraud d'abord, puis par des notes habilement communiquées aux reporters des feuilles mondaines les plus en vue, les hauts faits du capitaine avaient été bientôt connus de tout Paris. "Paris" du *Figaro* en avait fait le sujet d'une de ses chroniques, le *Gaulois* avait raconté en "Bloc-Note" la légende de l'Américain. *L'Illustration*, *Le Monde Illustré*, *Le Monde Militaire* avaient publié son portrait et sa biographie, enfin la *Vie Parisienne* lui avait consacré toute une page humoristique. Le terrain était admirablement préparé ; il ne restait plus qu'à lancer l'affaire industrielle.

C'est pour causer de cela qu'un mois après l'arrivée du capitaine à Paris, un grand dîner réunissait chez Giraud le capitaine Ralph, Dupac et une demi douzaine de financiers. C'était presque un dîner d'affaires. Mais la baronne Giraud n'avait pu repousser les supplications de ses amis, avides de voir le mystérieux capitaine. Plusieurs dames étaient donc venues avec leurs maris. Il avait été convenu qu'on organiserait une petite sauterie après le dîner pendant que ces messieurs causeraient d'affaires. A vrai dire, il ne fallait pas compter beaucoup sur les banquiers pour danser. Mais on avait là M. de Bonneville, valseur émérite, danseur infatigable, sans rival pour conduire le cotillon.

M. de Bonneville était le fils d'un brave propriétaire peu gourdin. A la suite de plusieurs opérations à la bourse, essayées sur les conseils du baron, il était devenu un de ses commanditaires et le suivait dans toutes ses affaires. En même temps, il était l'hôte assidu des salons de la baronne. Si assidu même que les mauvaises langues jasaient un peu sur cette assiduité. A ce double titre, il faisait partie du dîner dans lequel le capitaine Ralph devait être présenté aux futurs membres du syndicat que Giraud formait pour l'exploitation de la mine.

La première partie du dîner se passa sans incident. Placé à la droite de la maîtresse de la maison, Ralph devenu le point de mire de tous les regards, se tenait dans une prudente réserve. C'était Robert de Bonneville qui faisait les plus grands frais de la conversation ; racontant avec forces commentaires les événements du boulevard, le tour du lac du matin, les émotions de la dernière réunion de Chantilly. Le banquier Müller, de la maison Müller et fils, un gros israélite dont l'accent trahissait les origines germaniques, lui donnait la réplique, cherchant en vain à prendre le ton léger et parisien de son interlocuteur. Vers la fin du dîner, sur un regard de Dupac, Nina prit la parole.

—Et vous, capitaine, ne nous raconterez-vous pas quelque chose de vos aventures ? dit-elle en adressant un sourire à Ralph.

Celui-ci la regarda fixement. Malgré les dix-huit années qui s'étaient écoulées depuis le moment où elle apparut pour la première fois dans ce récit, Nina était toujours belle. Elle était même plus belle qu'autrefois.

—Eh bien ? interrogea de nouveau la comtesse.

—Vous le désirez, madame ? demanda Ralph en souriant.

—Nous vous en supplions, appuya la petite baronne.

—C'est que mes aventures sont bien simples et bien peu parisiennes. Elles ne vous intéresseront guère.

—Vous êtes trop modeste. Je suis sûre, au contraire, qu'elles nous étonneront prodigieusement.

—Et d'abord, dit la baronne, expliquez-nous donc d'où vient ce curieux surnom de *Red Belly* que vous avez adopté, à tel point qu'il figure sur votre carte. Il doit y avoir là quelque mystère.

—Pas le moins du monde, madame. *Red Belly* veut dire *Ventre Rouge*, et ce surnom, qui m'a été donné par les mineurs américains, vient tout simplement de la ceinture rouge que je porte toujours.

—Même maintenant ?

—Même maintenant, répliqua le capitaine en soulevant le bas de son gilet et en laissant voir une ligne écarlate.

—Justement, c'est très curieux. Racontez nous pourquoi vous portez toujours cette ceinture.

—Mon Dieu ! madame, vous allez peut-être rire de moi, mais nous autres, gens du Nouveau Monde, nous sommes encore un peu sauvages, c'est-à-dire très enfants et très naïfs. Il me semble, j'ai même la certitude que cette ceinture me porte bonheur.

—Oh ! oh ! s'écria le gros banquier Müller, un tsaïman, alors.

—Une amulette, dit M. Terrasson, l'entrepreneur.

—Un grigris, murmura M. de Bonneville.

—Riez, messieurs, cela ne me fâchera pas. J'ai la foi, et c'est déjà une grande chose.

—Mais à quoi attribuez-vous cette vertu merveilleuse ? reprit Nina.

—Je ne sais. Mais cette relique me vient d'un pauvre garçon, qui fut mon compagnon d'armes. Il s'en dessaisit en ma faveur à son lit de mort en m'en racontant l'histoire.

—C'est une légende alors ?

—Presque, car mon compagnon d'armes avait été le héros d'une sombre et dramatique histoire.

—Une histoire dramatique ! oh ! contez la nous, s'écria la baronne.

—Oui, oui, appuyèrent toutes les dames.

—C'est que pour une fin de dîner, ce sera peut-être un peu triste, objecta Ralph.

—Non, non, dit Nina, plus le drame sera sombre et plus cela nous fera plaisir. Ma chère amie, ajouta-t-elle, en se tournant vers la petite baronne, joignez-vous donc à nous pour forcer monsieur à nous raconter son histoire.

—Volontiers, dit Mme Giraud, je vous en supplie, monsieur, et au besoin, comme maîtresse de maison, je vous l'ordonne.

—J'obéis, madame, dit Ralph en souriant.

—Les chevaliers obéissent toujours aux ordres de leurs dames, commença le gros Müller.

—Silence ! silence ! fit-on à la ronde. Laissez parler le capitaine.

#### XVI—LA LÉGENDE DES VENTRES-ROUGES

Je dois avouer tout d'abord, commença Ralph, que je n'ai jamais connu le véritable nom de mon héros. A l'armée du Nord, où je le vis pour la première fois, il portait déjà ce nom de *Red Belly* dont j'ai hérité après lui. Sur les cadres, il était inscrit sous un prénom quelconque, Edwards, je crois. On n'était pas difficile pour le recrutement des hommes.

—Mettons Edwards, dit Müller, c'est une affaire convenue.

—Nous étions à l'assaut d'un village américain crénelé par les Sudistes. Déjà deux fois nous avions tenté de franchir la première barricade et deux fois nous avions été repoussés. Les soldats hésitaient et nous étions sur le point de renoncer à enlever cette position pourtant fort importante, lorsqu'un simple soldat, s'avancant seul, grimpa sur la barricade, malgré une pluie de balles et, dénouant sa large ceinture rouge, l'agita comme un fanion pour appeler ses camarades à lui. Ce fut magique ; en un clin d'œil, nos ennemis furent en fuite et le village tomba en notre pouvoir. La victoire nous coûtait cher. Nous avions perdu plus de la moitié de notre effectif. Mais comme par un miracle, celui qui avait entraîné les troupes, celui à qui nous devons le succès, le *Red Belly* n'avait pas une égratignure.

—C'est incroyable ! s'écrièrent tous les convives.

—C'est alors que je voulus connaître ce héros et qu'il me raconta son histoire.

—Ah ! ah ! firent les dames qui s'intéressaient vivement au récit.

—Edwards, c'est bien le nom que nous avons dit, n'est-ce pas ? Edwards n'était qu'un pauvre paysan. Soldat, il était allé passer en congé quelques jours dans son village. Un soir, le hasard l'avait conduit dans un château, à la porte d'une chambre et là il avait vu deux hommes fouiller en silence un tas de papiers. Il se demandait ce que cela voulait dire ; mais un bruit vint détourner son attention. On apportait le cadavre de celui dans la maison duquel il se trouvait et qui avait été assassiné.

—Oh ! voilà qui devient très dramatique, dit Terrasson.

—Très dramatique, en effet, répéta Giraud, qui semblait mal à l'aise.

—Mon jeune soldat courut voir, mais le premier moment d'émotion passé, il eut l'idée de retourner à la chambre où les papiers du mort étaient encore éparpillés par terre. Au milieu de ces papiers, il y avait un portefeuille qui semblait vide, il le ramassa et en le retournant entre ses doigts, il fit par hasard jouer le ressort d'un compartiment secret. Dans ce compartiment était une lettre cachetée aux armes de la victime, car j'ai oublié de vous dire que le malheureux qu'on avait tué était un noble, comte ou baron, je ne sais plus ; Edwards le considérait comme son seigneur et n'en parlait qu'avec une douleur respectueuse.

—Il ne vous a pas dit son nom ? demanda de sa voix grêle le vieux Dupac en regardant fixement le capitaine.

Celui-ci ne sourcilla pas.

—Non, répondit-il. Il l'appelait "notre maître."

—C'est bien fâcheux.

—Ah ! laissez donc, monsieur Dupac, s'écrièrent deux ou trois des convives. Qu'importe ce nom ? N'interrompez pas l'histoire pour cela. Continuez vite, capitaine.

—Je continue. Edwards n'avait pas le temps de lire cette lettre, et d'ailleurs, il ne se fût pas permis de rompre les cachets. Il la mit dans sa poche, se proposant de la remettre le lendemain matin à son nouveau seigneur, le fils de la victime.

—Ah ! la victime avait un fils ?

—Oui, un grand et beau jeune homme de vingt ans, aimé de tous. Aussi fut-on fort étonné quand on apprit qu'il était accusé d'avoir assassiné son père. Et voyez comme la coïncidence était curieuse, la lettre que le jeune soldat avait trouvée par hasard était justement la justification de ce fils faussement accusé.

—Voilà qui est étrange, dit de nouveau Dupac qui, bien que fort ému, conservait un calme imperturbable.

—Oui, fort étrange, en effet ; il paraît qu'il y avait là-dedans un acte quelconque, un fidéi-commis, une contre-lettre, je ne sais trop quoi enfin, établissant pleinement que tous les biens qui étaient censés vendus n'avaient jamais été payés.

—Conséquemment, ils devaient retourner au fils, ajouta Dupac toujours avec son même calme, mais cela ne prouvait pas que ce fils, qui pouvait ignorer l'existence de ce document important, n'eût pas quand même tué son père. N'est-ce pas Giraud ?

—Certainement, certainement, balbutia le banquier qui, contrairement à Dupac, semblait fort ému par ce que racontait le capitaine.

—Mais c'est qu'il n'y avait pas que cette contre-lettre, reprit Ralph. Il y avait encore un autre papier, une lettre très compromettante pour la personne qui avait signé le fidéi-commis, une lettre qui, remise à la justice, n'eût laissé aucun doute sur la culpabilité de l'individu qui détenait illégalement la fortune et dont le crime devenait évident.

—Voyez-vous cela ? dit Dupac, c'est très dramatique.

—Palpitant, ajouta Terrasson.

—C'est-à-dire que je me crois à l'Ambigu, s'écria en riant Müller.

—Mais dans tout cela, fit observer M. Terrasson, je ne vois pas quel rôle joue la ceinture.

—Vous avez raison, et je vais vous le dire. Le jeune homme si faussement accusé portait, paraît-il, toujours une ceinture rouge. C'était sa mère qui la lui avait donnée, et il ne devait l'échanger que contre celle que lui donnerait sa fiancée le jour du mariage. Cette ceinture était un talisman, mais par malheur en ce jour fatal il l'avait oubliée. Edwards la retrouva et la conserva, ainsi que le portefeuille, pour rendre le tout ensemble quand le moment serait venu.



—Eh ! eh ! ricana Dupac, il était bien peu pressé votre jeune héros ; puisqu'on venait d'arrêter son maître, c'était le vrai moment de lui remettre la ceinture qui devait le protéger et le portefeuille qui proclamait son innocence.

Le baron Giraud regarda le vieillard avec admiration. Ce calme en présence d'un récit qui rappelait si bien le crime des Essards, lui paraissait inouï.

—Edwards ne remit ni la ceinture ni le portefeuille, reprit Ralph, parce que, n'ayant pas encore ouvert la lettre dont je vous ai parlé et soupçonné lui-même de complicité à cause de son attachement à son jeune maître, il faillit être surpris dans la chambre, s'enfuit et dut se cacher pour ne pas être arrêté. Quand, après avoir bien réfléchi, il se décida à rompre les cachets et à lire la lettre, il était trop tard. L'innocent avait été condamné et était mort, je ne sais où, au bain probablement. Lui-même, porté comme déserteur au régiment dont il faisait partie, ne pouvait plus se montrer dans son pays sans risquer de perdre sa liberté, sa vie peut-être. Il s'enfuit, gagna l'Amérique, et c'est là que je le connus, attendant d'être oublié pour pouvoir revenir démasquer les misérables qui, se croyant sûrs de l'impunité, jouissaient en paix de la fortune volée.

—Ah ! bravo ! bravo ! dit Terrasson.

—C'est le cinquième acte, dit un autre convive.

—Le doigt de Dieu ! s'écria le gros Müller.

—Le crime puni et la vertu récompensée.

—Malheureusement non, messieurs, reprit Ralph, car, frappé d'une lalle en pleine poitrine au siège de Richmond, l'héroïque garçon mourut sans avoir pu accomplir la tâche qu'il s'était tracée.

—Bah ! Eh bien ! et sa ceinture ? Elle ne le protégeait donc plus ? demanda Terrasson.

—Par une fatalité inconcevable, il l'avait quittée la veille pendant quelques instants et un de ses camarades, sachant tout le prix qu'il y attachait, avait cru bien faire en la serrant pour la lui remettre. Quand il la lui rendit, il était trop tard ; le pauvre Ventre-Rouge était mourant.

—Terrible ! terrible ! murmura Terrasson.

—Appelé en toute hâte, j'arrivai près de lui. C'est alors qu'il me remit cette ceinture en me faisant jurer de ne jamais la quitter, même pour un instant.

—Et les papiers ? demanda Dupac.

—Je ne songeai point à lui en parler ; probablement ils ont dû être enterrés avec lui, car, plus tard, lorsque la première douleur passée, ce souvenir-me revint, il me fut impossible d'en trouver trace.

—Alors, votre histoire n'a pas de dénouement ? dit Terrasson, un peu désappointé.

—Libre à vous, monsieur de lui en fabriquer un. Je vous raconte ce que je sais ; je ne puis en dire davantage.

—Si seulement vous nous disiez de quel pays était votre Edwards.

—Je n'ai pas même songé à le lui demander. Il était d'un pays où l'on porte des ceintures rouges, voilà tout.

—Attendez donc, attendez donc, s'écria M. Robert de Bonneville qui, un peu jaloux d'être éclipsé par l'Américain, n'était pas fâché de trouver une occasion de se remettre en évidence. Mais il y a une légende là-dessus. Cela date de très loin, de l'époque où les Sarrasins avaient envahi la France, comme l'ont fait dernièrement les Prussiens.

Seulement, à cette époque il y avait de rudes hommes et Charles Martel, dans une bataille mémorable, fit des mécréants un épouvantable carnage. Cela se passait près de Poitiers. Il y eut surtout une légion d'un pays voisin qui se distingua particulièrement. Le soir, quand les hommes qui la composaient revinrent trempés de sang depuis les pieds jusqu'à la ceinture, toute l'armée enthousiasmée les acclama du nom de *Ventres Rouges*. Ce nom, ils le gardèrent comme un titre d'honneur.

—Très joli ! s'écria-t-on à la ronde. Sait-il de jolies histoires, ce M. de Bonneville ! On a toujours à apprendre avec lui.

—Et quels étaient ces héros ? demanda Terrasson.

—M. Giraud pourrait vous répondre mieux que moi, reprit le jeune homme, car ce sont ses compatriotes : les Ventres Rouges sont les Saintongeais.

Tous les regards se portèrent vers le banquier. Il était livide. Depuis le commencement du récit de Ralph, il sentait qu'un danger le menaçait. Ce danger, vague d'abord, s'était précisé peu à peu. C'était bien le drame des Essards que, par hasard

tu par calcul, l'Américain racontait. A la fin de l'histoire, il avait eu un moment de répit en apprenant que le prétendu Edwards n'avait livré ni ses papiers, ni les noms des héros du drame. Mais l'intervention malencontreuse de M. de Bonneville était venue tout gâter. Au moment où le jeune homme attirait sur lui l'attention, il lui sembla que tout le monde allait lire sur son front qu'il était l'un des auteurs du crime. Malgré ses efforts, il se sentit défaillir. Tous les convives s'en aperçurent.

—Vous êtes souffrant, cher baron ? demanda M. de Bonneville.

—Ce n'est rien, murmura Giraud. J'ai beaucoup travaillé la nuit dernière. Un peu de fatigue.

—Je vais vous dire, moi, s'écria le gros Müller, de la maison Müller et fils, on lui a raconté des histoires à dormir debout, et naturellement, il dort assis.

—Il y eut un grand éclat de rire qui ne trouva pas d'écho.

—Ce ne sera rien, dit Giraud avec effort et, tendant sa coupe à un domestique qui la remplit de champagne frappé, il la vida d'un trait.

Cela amena un peu de rougeur à ses joues.

—Tenez, dit-il, voici que c'est déjà passé.

—C'est égal, fit observer Terrasson, vous êtes trop fatigué pour vous occuper ce soir d'une affaire aussi sérieuse. D'ailleurs, elle ne peut se faire comme cela d'emblée ; voilà que le capitaine a terminé son récit, nous allons emporter les plans et la notice que vous avez fait dresser, nous réfléchirons, et, dans quelques jours, nous nous réunirons de nouveau pour la réponse.

—Oui ! oui, c'est cela, dirent les autres convives, dans quelques jours.

—Soit, dit Giraud ; mais je ne veux pas être un trouble-fête. Je vais me coucher, nous reprendrons plus tard les affaires sérieuses. Ces dames avaient projeté une petite sauterie, j'exige qu'elle ait lieu tout de même. Mon cher capitaine, vous me remplacez, n'est-ce pas ?

—A vos ordres, dit Ralph en s'inclinant.

Le banquier quitta la salle, appuyé sur le bras de Dupac, tandis que les convives passaient dans un salon voisin, où le piano les attendait. M. de Bonneville était naturellement le cavalier de la petite baronne.

—Valsez-vous, capitaine ? demanda Nina.

—J'ai eu bien peu le temps d'apprendre, dit en souriant Ventre Rouge. Pourtant, si vous ne craignez pas que je vous fasse honte...

Pour toute réponse, elle lui tendit sa taille souple, autour de laquelle il passa son bras. Deux secondes après ils tourbillonnaient bercés par les accords enivrants d'une des valse de Métra.

## XVII—LES SPECTRES.

—Eh bien, qu'avez-vous donc ? disait Dupac à Giraud, en l'aidant à regagner sa chambre. Vous voilà pâle comme un mort. Est-ce parce que cet imbécile vous a parlé des Ventres Rouges et de la Saintonge que vous êtes émotionné à ce point ?

—Non, dit le banquier, mais cette histoire.

—Cette histoire est étrange, il est vrai. Mais, quoi ? Puisque le narrateur déclare lui-même qu'il ne sait rien.

—C'est égal, cela m'a rappelé cette nuit terrible où, cédant à vos instigations, j'ai...

—Vous avez gagné votre fortune, interrompit brusquement le vieillard. Allons donc, mon cher, vous n'êtes qu'une poule mouillée. Les morts sont bien morts et il ne faut plus songer à eux. Ecoutez, le son du piano vient jusqu'à nous. On s'amuse en bas. Vous allez dormir. Tenez, c'est ce que vous avez de mieux à faire. Une bonne nuit, et demain vous aurez oublié toutes ces billevesées.

A peine dans son lit, Giraud s'endormit d'un sommeil de plomb. Combien dura ce sommeil ? Il l'ignorait, lorsqu'une étrange sensation le réveilla. Il lui semblait qu'un souffle glacé passait sur son visage. Il ouvrit les yeux ; sa veilleuse était éteinte, et devant lui, dans le pâle rayon de la lune qui passait à travers les persiennes, une forme indéfinie s'agitait. Il ne put d'abord rien distinguer. Mais peu à peu, à mesure que la clarté de la lune devenait de plus en plus grande, l'apparition se dessina nettement.

C'était un vieillard, enveloppé d'une sorte de manteau grisâtre. Giraud le regardait. Il lui semblait que la tête de ce vieillard ne lui était pas inconnue et lui rappelait de lointains souvenirs. La lumière grandit encore et devint éclatante ; elle éclairait en plein le visage pâle de l'apparition. Cette fois, Giraud se ressouvint. C'était ainsi qu'à pareille heure, dix huit années auparavant, à la clarté d'un blême rayon de lune, dans la chambre du Logis, il avait vu le comte de Boresse assassiné. C'était bien lui avec son profil fin et railleur, ses longs cheveux blancs bouclés autour de sa tête, son front large et élevé.

Giraud le reconnut bien. C'était bien lui ; il était encore enveloppé de la serpillière dans laquelle l'avait roulé Dupac, avant de le mettre dans la carriole pour l'emporter dans les bois de la Saulzaie. C'était cette serpillière qu'il avait prise d'abord pour un manteau. Entouré de son auréole lumineuse, l'apparition ne bougeait pas et semblait considérer Giraud de ses deux grands yeux morts et fixes.

— Quel horrible rêve ! murmura le misérable, en essayant de détourner la tête pour s'arracher à cette terrible vision. Mais, comme si le mort l'eût tenu par un pouvoir magnétique, il lui fut impossible de faire le moindre mouvement et il continua malgré lui à regarder le spectre.

Une minute, longue comme un siècle, s'écoula ainsi. Giraud tremblait de tous ses membres, une sueur froide lui perlait aux tempes.

— Pierre, dit enfin le comte, me reconnais-tu ?

Giraud voulut répondre, mais ses lèvres ne rendirent aucun son. Par un effort inconscient, il fit un léger signe de tête.

— Je t'avais vu tout petit, reprit le spectre, tu étais le neveu de Messac, mon fermier. J'ai toujours été bon pour toi. Je t'ai aidé à acquérir de l'instruction pour cesser d'être un paysan. Comment m'en as-tu récompensé ?

Il y eut un silence, Giraud entendait ses dents claquer.

— Quel rêve ! quel rêve ! pensa-t-il.

La voix du spectre se fit entendre de nouveau. Voix étrange, sourde et sans vibrations comme les sons qu'on tirerait d'un instrument en plomb.

— Pour de l'argent, vous m'avez assassiné, dit elle ; moi, votre bienfaiteur. Et vous avez fait accuser de parricide, Raoul, mon fils unique que, grâce à ton complice, je traitais depuis longtemps en paria. Pierre, crois-tu que tu ne mérites pas un châtiement sans exemple ?

— Grâce ! grâce ! implora Giraud.

— Tu t'es félicité d'avoir échappé à la justice, en détournant ses rigueurs sur un autre ; tu as tué du même coup la race de Boresse et son honneur. Pierre, je te pardonnerais peut-être ma mort ; mais cela, crois-tu que je te le pardonne ?

Et cette jeune fille que Raoul avait choisie pour fiancée, qu'en as-tu fait ? Qu'est-elle devenue ? Pierre, si tu veux que je puisse essayer de te pardonner, rends à la fiancée de Raoul la fortune que tu nous as volée. Sinon, je reviendrai chaque nuit te troubler dans ton sommeil pour te dire : "Assassin de ma race, meurtrier de mon honneur, sois maudit !

Le baron Giraud, atterré, restait sans mouvement et sans voix. Peu à peu, la lumière qui l'éblouissait diminua, l'apparition devint moins nette et, se fondit lentement comme dans un brouillard. La chambre redevint sombre. Un peu rassuré, Giraud épongea son front couvert de sueur. Il s'enhardit jusqu'à allonger la main, prit des allumettes et ralluma sa veilleuse. Mais cette faible clarté ne lui suffisait pas, elle lui rappelait encore trop le blafard rayon de lune qu'il avait vu au commencement de ce rêve affreux. Il se leva pour aller allumer aussi les candélabres de la cheminée.

— La lumière chasse les spectres, dit-il, et puis, d'ailleurs, je ne m'endormirai plus.

Les six bougies des candélabres flambaient joyeusement. Presque complètement remis, Giraud s'enveloppa de sa robe de chambre pour aller prendre un livre dans sa bibliothèque. On eût dit qu'une fatalité s'acharnait sur lui pendant cette nuit. Le premier volume sur lequel il mit la main, était un recueil de causes célèbres. Il le rejeta avec colère. Il en prit un autre et se hâta de rentrer dans sa chambre.

Au moment où il refermait la porte, celle-ci lui échappa et battit violemment ; en même temps, sa fenêtre s'ouvrait avec fracas et le vent, s'engouffrant dans la pièce, éteignit toutes les lumières. Giraud poussa un cri et courut pour refermer la fenêtre. Il n'en eut pas le temps. Brusquement et sans transition, cette fois, la grande lueur éclata

et l'éblouit. Au milieu, entre lui et la fenêtre, se dressait encore un homme ! Ce n'était plus le comte de Bourses. C'était Raoul, son fils ! Il portait le costume sous lequel Giraud l'avait vu la dernière fois, sur les bords de la Charente : ses habits ruisselaient et ses cheveux étaient collés à ses tempes, comme s'il sortait du fleuve. Giraud recula.

— Ah ! tu me reconnais, Pierre Giraud, dit Raoul. Tu as bien fait chercher mon cadavre pour être sûr que tu n'avais plus à me craindre et que j'étais mort. Mais, souviens-t'en, j'avais fait une promesse en face de la justice : j'avais juré de venger le meurtre de mon père auquel je donnai le baiser de pardon ; ces promesses-là, vivant ou mort, on doit les tenir. Pierre Giraud, tu as cru échapper au châtimement de tes crimes : la justice humaine t'a épargné, la justice divine commence son œuvre.

Le banquier n'en put entendre davantage ; poussant un grand cri, il tomba à la renverse. Quand il revint à lui, il faisait grand jour, Giraud était couché dans son lit, ayant à son chevet le capitaine Ralph, Dupac et deux messieurs vêtus de noir, qu'il reconnut pour des médecins.

Que s'est-il passé ? Je suis donc malade ? murmura-t-il

— Oui, dit Dupac ; on vous a trouvé demi vêtu, étendu au milieu de votre chambre, tenant à la main un bougeoir éteint. La fenêtre était ouverte, probablement vous vous étiez levé pour aller la refermer.

— Oui, oui, murmura Giraud qui se rappela brusquement les aventures de la nuit et devint pâle.

— Monsieur aura sans doute été saisi par le froid, dit doctoralement un des médecins.

— De là, une congestion toute naturelle, appuya l'autre.

— Et puis, vous étiez mal disposé, fit remarquer le capitaine. Hier au soir vous aviez un trouble qui nous a tous inquiétés.

— Mais vous pouvez vous tranquilliser, dit le premier docteur, grâce aux sinapismes, le cerveau est dégagé, la circulation du sang est rétablie ; un peu de repos et il n'y paraîtra plus.

Les médecins se retirèrent ainsi que le capitaine. Dupac, qui avait fait quelques pas pour sortir, revint vers le lit du malade.

— Que s'est-il donc passé ? demanda-t-il.

— Une vision horrible. Je les ai tous vus, le comte, Raoul, ceux que nous avons tués.

— J'en étais sûr ; ces histoires vous avaient troublé la tête. Vous n'avez pas plus de cervelle qu'un poulet ; vous finiriez par tout raconter.

— Mais quand je vous dis que j'ai vu...

— Rien du tout. Je suis pour plus que vous dans l'affaire. Est-ce que j'ai des visions, moi ?

#### XVIII—RUE AMELOT.

En quittant l'hôtel du baron Giraud, le capitaine Ralph prit une voiture et se fit conduire rue Amelot. A l'angle de la rue des Trois-Bornes, il descendit et renvoya sa voiture. Quand le cocher fut à une certaine distance, il tira de sa poche un calepin et consulta une note.

— C'est bien cela, dit-il, en se dirigeant vers la maison qui était en face de lui.

Comme quelqu'un de familier à la maison, il appuya le doigt sur un bouton qui fit ouvrir la porte du jardin. La porte refermée, il traversa ce jardin dans toute sa longueur et sonna à la porte principale. Une femme vint ouvrir. Ce n'était point une bonne. Bien qu'elle fût vêtue de noir et fort simplement, tout décelait en elle l'élégance et la race.

Cette femme, tous ceux qui ont suivi dans ses phases diverses l'existence de Rocambole l'eussent reconnue. C'était Vanda, Vanda, la créature dévouée qui s'était attachée à la fortune de Rocambole, le secondant aveuglément dans toutes ses entreprises, ne craignant aucune peine, aucune fatigue, aucun danger quand le maître avait parlé. Vanda n'était plus la blonde et svelte enfant que nous avons vue entreprendre avec Rocambole la lutte contre le chef des Thugs de l'Inde et s'évader avec Marmouset des souterrains de Londres. Trente ans avaient passé sur sa tête. Mais elle était toujours belle et, à défaut d'autre beauté, l'expression de son visage où se peignaient à la fois le courage et la bonté, eût suffi à attirer vers elle la sympathie. Ralph la salua profondément.

—Que désirez-vous, monsieur, demanda-t-elle.

Pour toute réponse, le capitaine tira de sa poche un petit objet brillant et le présenta à son interlocutrice. C'était la moitié d'une pièce de monnaie, mais sur laquelle au lieu d'une effigie, se trouvaient tracés quelques caractères orientaux-

—Vous venez de sa part, dit simplement Vanda. Entrez et soyez le bienvenu.

Elle s'effaça pour laisser passer Ralph et referma la porte derrière lui. Ils traversèrent un vestibule. Prenant une clef au trousseau pendu à sa ceinture, elle ouvrit la porte d'un petit salon dans lequel elle fit entrer Ralph. Du geste elle lui désigna un siège et s'assit elle-même en face de lui.

—Parlez, monsieur, dit-elle. Que commande le maître ? Que désirez-vous ?

—Pour le moment, rien autre chose qu'une place dans cette maison, répondit Ralph. J'ai à remplir pour mon compte une tâche tout à fait personnelle. Je tiens à agir seul, et à n'engager personne dans les périls que je vais courir. Plus tard, si, continuant la grande œuvre du maître, j'ai à travailler comme lui pour des gens qui me sont étrangers, alors je vous appellerai et nous unirons toutes nos forces.

—Et si vous subissiez un échec ?

—C'est que Dieu m'aurait abandonné et que la Providence ne voudrait pas venir à mon secours.

—Il faut quelquefois aider la Providence, dit en souriant Vanda. C'est le principe du maître. Mais, dites-moi, quand l'avez-vous vu et dans quel pays ?

—Il y a un an, à Caracas, au moment où il se disposait à partir pour l'Égypte.

—Le connaissiez-vous déjà ?

—Je l'avais rencontré, pour la première fois, devant Richmond où, partisan de l'abolition de l'esclavage, il était venu prêter son concours aux Unionistes ; lorsque la ville fut emportée d'assaut, venu là pour chercher une mort glorieuse, je fus un des premiers sur la brèche. Une balle me frappa en pleine poitrine. J'étais perdu, lorsqu'une main me saisit. Je me sentis enlevé, emporté ; je m'évanouis et, quand je revins à moi, j'étais dans un lit d'ambulance. Je demandai le nom de mon sauveur. Il avait disparu, mais le soir, quand les généraux Sherman et Grant furent maîtres de la ville, il revint savoir comment j'allais et tout assurer pour ma guérison. Je sus alors comment il s'appelait. C'était le colonel Stanley, aide de camp du général Sherman. Je restai un grand mois à l'ambulance ; quand j'en sortis, la guerre était finie. Jefferson Davis était prisonnier et on songeait déjà à licencier l'armée. Je voulus aller remercier le colonel Stanley ; il avait disparu.

—Vous ignoriez encore son véritable nom ? demanda Vanda.

—Je l'ignorais. N'ayant plus à combattre aux États-Unis, je me rendis au Mexique. Là, le nouveau souverain, qu'une folle combinaison diplomatique avait placé à la tête de l'empire, avait à lutter contre le parti national qui réclamait la République et la liberté. Vous savez comment il a malheureusement succombé.

—Et c'est alors que vous avez revu Rocambole, et qu'il vous a confié sa mission ?

—Non. Il revenait lui-même en France, où je n'osais encore rentrer, car j'étais sous le coup d'un mandat d'arrêt, et je n'avais aucun moyen de justifier de mon innocence. Rocambole, à qui j'avais tout dit, me recommanda la patience, me jurant qu'il me donnerait bientôt les moyens d'acquitter la dette de reconnaissance que j'avais contractée envers lui. Je l'attendis en vain trois ans. La France, engagée dans une guerre fatale, succombait dans la lutte inégale qu'elle avait imprudemment provoquée. Je me suis engagé. La guerre finie, couvert par le nom d'emprunt sous lequel je m'étais engagé, je me risquai à aller dans mon pays natal, en Saintonge. Là, je m'assurai que personne ne me reconnaissait. Mais j'avais dépensé tout ce que je possédais pour amener avec moi en France quelques compatriotes désireux de porter les armes ; j'étais sans ressources pour engager la lutte contre des ennemis riches et puissants. Je repartis pour Caracas, où mon brave négociant vénézuélien m'avait conservé une place. J'attendis le retour de Rocambole.

C'est là qu'il y a un an, il arriva tout à coup. Je lui racontai mon histoire. Il réfléchit quelques instants, puis prenant une pièce de monnaie sur laquelle étaient gravés quelques caractères mystérieux pour moi : " Va à Paris, me dit-il, tu trouveras là des amis nombreux, ceux que comme toi j'ai sauvés du malheur et de la mort ; ils t'aideront dans ton œuvre de justice. Mais en retour consacre comme je l'ai fait, ta vie à combattre le mal partout où tu le rencontreras sans intérêt personnel et par seul amour du

droit. Prends ceci. Une fois à Paris, tu iras rue Amelot, tu chercheras Vanda et tu montreras cette pièce ; par son appui tu trouveras les moyens nécessaires à l'accomplissement de ta mission. Pars et tant que je ne serai pas là, remplace-moi. Si je meurs, prends mon héritage."

Il y eut un silence, puis Vanda, rendant au capitaine le fragment de médaille qui lui avait servi à se faire reconnaître, lui serra la main et lui dit :

—Je ne vous demande pas votre secret. A partir de ce jour, la maison est à vous et vous seul êtes maître. Agissez comme vous le jugerez utile, mais souvenez vous, s'il le faut, ajouta Vanda, en montrant un bouton électrique incrusté dans la muraille, qu'à toute heure du jour et de la nuit vous n'aurez qu'à toucher ce bouton d'appel pour nous voir accourir et vous dire : Les amis de Rocambole attendent vos ordres. Héritier du maître, commandez, nous obéirons !

#### XIX.—LA SECONDE NUIT.

Nous avons laissé Dupac auprès du baron Giraud, le moréginant fort de ses craintes. Pour Dupac, en effet, il n'y avait là qu'un cauchemar causé par la malencontreuse conversation de la veille. Aussi était-il très étonné et très en colère de la stupidité du banquier qui s'était rendu malade pour de semblables enfantillages. A force de gronder, il réussit à rassurer un peu Giraud, qui se convainquit, comme lui, qu'il avait été le jouet d'un songe. Cependant, pour plus de sûreté, il se résolut à le surveiller. Giraud n'était pas complètement remis de la secousse qu'il avait éprouvée ; la moindre chose pouvait le faire retomber dans ses hallucinations et dans ce cas il y avait à craindre qu'il ne prononçât des paroles compromettantes, si elles étaient entendues par un étranger. Il était donc imprudent de laisser Giraud passer la nuit veillé par un domestique.

—Je vous veillerai moi-même, mon cher ami, dit-il. Soyez tranquille, les spectres ne viendront pas, et s'il leur prenait fantaisie de montrer leur nez, eh ! eh ! eh ! ce n'est pas avec de l'eau bénite que je les chasserais, j'ai mieux que ça, vous verrez.

Bien que la présence de son ancien complice ne lui fût rien moins qu'agréable, Giraud accepta et donna l'ordre de faire dresser un lit de repos dans son cabinet de toilette.

—Pas du tout, pas du tout, dit Dupac. Un bon petit fauteuil tout simplement. J'y ferai dodo comme un bébé dans son berceau. Eh ! eh ! J'en ai vu bien d'autres. Et pas dans le cabinet. C'est trop loin. A côté de votre lit ; comme cela, si la maladie arrive, je serai là pour lui faire face.

Les choses furent arrangées au gré de Dupac. Celui-ci fit prévenir Nina et, après dîner, revint s'installer au chevet du malade. Giraud, après cette journée passée dans son lit, n'avait plus beaucoup sommeil ; il causa jusque vers minuit avec Dupac, qui, ses railleries cyniques, finit par lui remonter complètement le moral. La pendule sonna minuit. Malgré lui, Dupac attendit avec un peu d'anxiété que le douzième coup eût cessé de vibrer. La chambre, éclairée par une lampe à l'étingelante lumière, restait calme.

—Vous voyez bien, les fantômes n'ont pas osé se montrer, dit Dupac en ricanant. Eh ! eh ! c'est pourtant leur heure : " Minuit, c'est le moment des fantômes nocturnes. " Donc, s'ils n'arrivent pas, c'est qu'ils ne viendront jamais. Ils nous brûlent la politesse, les malhonnêtes ! eh ! eh ! eh !

—Vous aviez raison, répliqua Giraud ; c'était une hallucination dont j'ai été bien bête de m'émouvoir.

—Parbleu ! aussi ai-je bien tenu à vous garder éveillé jusqu'à l'heure fatale. Maintenant que minuit est passé et que vous êtes bien sûr de ne plus voir les fantômes, dormons.

—C'est cela, dit Giraud, d'autant plus que je commence à sentir mes paupières lourdes.

Dupac alluma la veilleuse, puis il éteignit la lampe et alla la déposer sur la cheminée. Cela fait, il s'installa dans son fauteuil.

Bonsoir, dit-il, et au diable les mauvais rêves.

A ce moment, dans le lointain, une horloge fit entendre lugubrement son timbre. Un second coup suivit le premier, puis un troisième, et ainsi de suite jusqu'à douze. Ces douze coups résonnèrent aux oreilles de Giraud comme un glas funèbre. En même

temps, de la fenêtre jaillit cette pâle lueur, semblable à un rayon de lune, qu'il connaissait bien pour l'avoir vue la veille au début de la terrible scène des apparitions.

—Voyez ! voyez ! balbutia-t-il d'une voix à peine intelligible tant l'émotion lui serrait la gorge.

Dupac s'était levé stupéfait.

—C'est étrange, en effet, dit-il. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Comme la veille aussi, la lueur grandit peu à peu. Bientôt elle fut un véritable rayon de feu, au milieu duquel se dressa menaçante l'ombre du comte de Borese.

—Pour le coup, il n'y a pas à dire : " Mon bel ami, ça y est ! " prononça à demi-voix Dupac, qui éprouva le besoin de parler pour essayer de chasser l'émotion dont il se sentait envahi.

—Pierre Giraud, dit le spectre, je t'avais promis de revenir ; me voilà.

—Et moi, je vais te faire partir ! hurla Dupac d'une voix stridente. En même temps, il retirait de ses deux poches deux pistolets qu'il braqua sur le spectre.

Il pressa les détentes ; deux détonations retentirent. Giraud poussa un grand cri. Comme un coup de baguette tout disparut. La veilleuse avait été éteinte par la commotion ; la chambre était dans une obscurité complète.

—Je crois que j'ai tué le fantôme, dit Dupac en cherchant les allumettes.

Il les avaient trouvées ; courant au plus pressé, il alluma les bougies et son premier mouvement fut de regarder dans la direction où il avait fait feu. Il n'y avait personne ; mais sur la muraille, deux larges trous où le plâtre s'était détaché et était tombé sur le parquet, montraient que la direction des balles avait été bonne.

—Où diable a-t-il pu passer ? se demandait Dupac. Car, sacrebleu ! j'ai dû le toucher. Il n'avait pas de cuirasse ni de cotte de mailles, puisque les balles ont traversé, et quand même je l'aurais manqué, il ne s'est pas évanoui en fumée.

Il se retourna vers le lit où Giraud disparaissait la tête fourrée dans ses draps.

—Allons ! voyons, aidez-moi donc un peu vous ! Il n'y a pas de danger.

—Le spectre ! le spectre ! balbutia Giraud.

—Eh ! eh ! je l'ai exorcisé, votre spectre ; seulement, je voudrais bien remettre la main dessus. La fenêtre était fermée pourtant, il n'a pas pu s'en aller par là.

Pour mieux s'en assurer, Dupac s'approcha de la fenêtre. L'espagnolette était bien fermée, mais les persiennes étaient entrebâillées. Cela le frappa. Il lui semblait les avoir tirées lui-même. Comme il faisait ces réflexions, un bruit léger attira son attention ; on eût dit un frottement sur la muraille. Il ouvrit brusquement la fenêtre, et dans l'obscurité il lui sembla voir un objet assez gros qui montait le long du mur vers les étages supérieurs.

—Tiens, tiens, se dit-il, est-ce que c'est là que logerait le spectre ?

Il n'eut pas le temps de pousser plus loin ses investigations. Un grand remue-ménage se faisait dans le corridor, au bruit des détonations, tout l'hôtel s'était éveillé et les domestiques à demi-vêtus accouraient pour savoir ce qui se passait. Dupac alla les recevoir. Il eut à subir un flot de questions pour lesquelles il n'avait eu le temps de préparer une réponse. Aussi se contenta-t-il d'une explication banale : un accident, un revolver qui était tombé à terre. C'était invraisemblable, mais il dit cela sur un ton tellement sec que les domestiques, qui étaient habitués à lui obéir autant et plus qu'à leur maître, n'osèrent répliquer et se retirèrent. Lorsqu'ils furent partis, Dupac s'approcha de Giraud.

—Qui est-ce qui couche là haut ? demanda-t-il.

—Où cela, là-haut ?

—Tout au sommet de la maison, sous les combles ?

—Je ne sais. Les domestiques probablement.

—Les domestiques ? Non, c'est impossible.

—Ah ! attendez donc, s'écria Giraud. Il y avait là toute une enfilade de petites pièces qui m'étaient inutiles. On les a louées.

—À qui ?

—Ah ! cela je n'en sais rien. J'ai laissé pleine et entière liberté au concierge pour cela.

Dupac se souvint en effet que lors de la construction de l'hôtel, il avait été le premier à conseiller à Giraud de ne pas laisser improductifs les petits appartements ménagés sous les mansardes. On avait chargé le concierge de louer ces petits locaux. Les

gens qui y habitaient passaient par l'escalier de service ; on ne les voyait jamais et on ne s'en occupait pas, sinon au terme, pour encaisser leurs loyers.

—C'est bon, dit Dupac en prenant un bougeoir, je vais aller aux renseignements.

—Ne me laissez pas seul ! s'écria Giraud avec épouvante.

—Ah ! laissez-moi donc tranquille. Il ne s'agit pas d'avoir peur ! j'ai bien d'autres chats à fouetter ; il ne revindra plus, votre fantôme, allez. Pour le moment il se cache au contraire. Mais il faudra bien que je le retrouve.

Et sans s'occuper d'avantage des supplications de Giraud, il sortit. Son bougeoir à la main, il commença à monter le grand escalier. Certes, il n'eût pas fallu que quelqu'un de timoré le rencontrât.

Noyé dans cette grande robe de chambre d'où émergeait à peine son front parcheminé et son nez d'oiseau de proie, on eût pu le prendre pour un de ces fantômes qui venaient de terrifier Giraud. La grande idée de Dupac était d'aller carrément au but ; mais au bout de quelques pas, il se ravisa ; rebroussant chemin, il descendit chez le concierge.

A peine avait-il tourné les talons, qu'un homme, blottit dans l'ombre, se mit à descendre avec précaution derrière lui, le suivant des yeux, prêt à s'arrêter et à se cacher de nouveau à la moindre alerte. Cet homme paraissait assez âgé, car du cache-nez qui lui entourait le cou et le visage émergeaient quelques mèches de cheveux blancs. Il portait sur l'épaule une malle carrée garnie de clous et serrée par deux courroies de cuir. Comme Dupac arrivait sur le vestibule, l'homme s'arrêta et alla se placer à côté d'une grande statue, dont l'ombre le dérobait aux regards. Dans ce mouvement, son pied poussa un objet qui heurta le pied de la statue et rendit un son métallique. Le bruit heureusement était léger et Dupac ne l'entendit pas. Mais l'homme s'en effraya et, pour éviter de recommencer, il se baissa, malgré sa charge, et ramassa l'objet.

C'était un tout petit porte-cartes en écaille avec un fermoir d'argent. Il le mit dans sa poche.

Dupac pendant ce temps cognait à la vitre de la loge. Mais, fatigué sans doute de la nuit précédente, le concierge ne lui répondit pas. Ce fonctionnaire dormait à poings fermés. On eût pu tirer le canon dans la maison qu'il n'eût pas bougé. Aussi n'avait-il pas entendu les deux coups de pistolet de Dupac. Impatienté, celui-ci finit par donner un vigoureux coup de pied dans la porte. Eveillé en sursaut, le concierge tira précipitamment le cordon.

—Eh ! imbécile, ce n'est pas cela qu'on vous demande, s'écria Dupac avec mauvaise humeur ; ouvrez-moi la porte de votre loge, j'ai à vous parler.

—Qui êtes-vous ? demanda le concierge épouvanté, car la figure de Dupac n'était rien moins que rassurante.

—Vous ne me reconnaissez donc pas ? A quoi êtes-vous bon alors ?

—Ah ! monsieur Dupac. Parfaitement, parfaitement. C'est que, voyez-vous, par ce temps d'assassinats, il est toujours prudent.

—C'est bon, c'est bon ; ouvrez vite.

Le concierge tira son verrou, Dupac entra.

—Qui est ce qui demeure en haut dans les mansardes ? demanda-t-il à brûle-pour-point.

—Dans les mansardes ? Attendez donc. Je n'ai que deux locataires : une jeune ouvrière bien sage, bien tranquille.

—C'est bon, c'est bon ; après ?

—Et un vieux monsieur qui a emménagé il y a huit ou dix jours ; un homme bien respectable, un rentier.

—Ce doit être cela, pensa Dupac, et il ajouta tout haut :

—Est-il chez-lui en ce moment votre rentier ?

—Je crois bien que oui.

—Eh ! bien venez avec moi.

—Où cela ?

—Chez lui, parbleu !

—Monter chez M. Michelin à pareille heure ! s'écria le concierge abasourdi.

—Pourquoi pas ?



—Mais il est couché, cet homme. Il dort !

—Eh ! eh ! nous le réveillerons. Allons, vite, habillez vous et dépêchons.

Le concierge n'osa répliquer. Quoique cette visite au milieu de la nuit, chez un "homme d'âge", comme il disait, lui parût profondément inconvenante, il s'habilla rapidement et suivit Dupac. Ils remontèrent par l'escalier de service. Malgré son âge, le vieillard grimpaît comme un chat. Le concierge qui était d'un certain embonpoint avait peine à le suivre. Enfin, on arriva au bout de l'escalier : le concierge tout essoufflé, désigna la porte du vieux rentier.

—C'est là, dit-il.

—Frappez, dit Dupac.

—Oh ! monsieur, fit le portier repris de ses scrupules.

—Allez donc, il connaît votre voix.

Le concierge se décida et frappa trois petits coups discrets.

—M. Michelin ! M. Michelin ! appela-t-il.

Personne ne répondit.

—Tapez plus fort, ordonna Dupac.

Mais on eut beau frapper, il n'y eut aucune réponse.

—Il sera sorti bien sûr, dit le concierge, quoique d'habitude il soit de mœurs bien régulières.

—N'avez-vous point une double clef ? demanda Dupac.

—Oh ! monsieur, une violation de domicile !

Dupac comprit qu'il avait été trop loin ; il ne fallait pas non plus éveiller les soupçons du concierge. Il remit au lendemain la continuation de ses recherches.

—Allons ! très bien ! dit-il, restons-en là pour le moment. Mais, dès que votre M. Michelin rentrera, ayez la bonté de nous l'envoyer, à moi ou à M. Giraud, nous avons quelque chose d'important à lui dire.

—Soyez tranquille, monsieur, aussitôt qu'il arrivera.

—S'il revient.

—Croiriez-vous donc ?...

—Je ne crois rien. Seulement, n'oubliez pas ma commission. Bonsoir.

—Bonne nuit, monsieur.

—Ah ! à propos, ne puis-je par ici regagner le grand escalier ?

—C'est très facile, monsieur ; il n'y a qu'à suivre ce couloir qui passe devant les chambres de bonnes. Voulez-vous que je vous accompagne ?

—Non, merci, dit Dupac en prenant la direction indiquée.

—Derechef, bonsoir, monsieur, dit le concierge en descendant l'escalier de service.

—Que diable M. Dupac ou M. le baron peuvent ils vouloir à ce brave Michelin ? se demandait le concierge en regagnant sa loge. Il faut que ce soit grave pour qu'on se dérange à deux heures après minuit. Et lui qui n'est pas là ! C'est drôle encore. Enfin, cela ne me regarde pas et demain matin quand il rentrera je saurai probablement le mot de l'énigme. Il n'est pas fier le père Michelin, je lui tirerai bien les vers du nez.

—Il rentrait. Sa femme lui demanda :

—D'où viens-tu donc ?

—C'est M. Dupac qui était venu me chercher pour des affaires personnelles.

—Tiens, tout le monde se promène donc, cette nuit.

—Comment cela ?

—Dame, oui ; je viens de tirer le cordon au père Michelin, le locataire d'en haut.

—Le père Michelin ! s'écria le portier stupéfait.

—Oui, même que je lui ai dit qu'il ne faudrait pas prendre cela en habitude.

—Et alors ?

—Alors, il m'a répondu que c'était exceptionnel, qu'il allait prendre le train au chemin de fer. En effet, il avait une malle.

—Une malle !

—Une jolie petite malle qui paraissait peser beaucoup. Il est vrai que ce pauvre père Michelin, il ne faut pas grand'chose pour le charger.

—Saperlotte, mais par où donc était-il descendu ?

—Par le grand escalier. A son âge, la nuit, je comprends cela. Il doit avoir eu peur de se casser le cou dans l'escalier de service ; et comme cela ne dérange personne.

—C'est possible, dit le concierge, mais pas moins qu'il y a quelque chose là dessous.

—Quoi donc ?

—Ce n'est pas mon secret. Mais quoi qu'il arrive, vois-tu, Bibiche, il ne faut dire à personne que tu as tiré le cordon cette nuit à M. Michelin.

—Pourquoi cela ?

—Il y va de notre place.

—Ah ! mon Dieu, s'écria la concierge épouvantée.

—C'est lui que M. Dupac cherchait. Il voulait même me faire ouvrir la porte pour entrer chez lui. Il ne me pardonnerait pas de l'avoir laissé partir.

—Et tu ne peux pas me dire ?...

—Rien. C'est une affaire de confiance.

Il s'était déshabillé et remis au lit. Sa femme essaya encore une ou deux fois de le faire parler. Mais nous savons qu'il avait de bonnes raisons pour se taire. Bientôt elle n'obtint pour réponse qu'un formidable ronflement. Elle se décida donc à dormir à son tour. Elle eut un cauchemar terrible. Elle rêva que le père Michelin était le chef d'une bande de voleurs, et, qu'à la tête de ces hommes, il venait dévaliser l'hôtel.

Quant à Dupac, il redescendit paisiblement et revint à la chambre de Giraud. Il posa son bougeoir sur la cheminée, rapprocha son fauteuil du lit et dit d'un air tranquille :

—Savez-vous d'où je viens ; mon ami ? Très probablement de chez votre fantôme.

—Que voulez vous dire ?

—Que je viens d'examiner la situation et que tout bien réfléchi, j'en conclus que quelqu'un a notre secret.

—Qui vous le fait croire ?

—Eh ! au lieu de m'évanouir bêtement comme une petite maîtresse, ce qui est votre cas, mon cher ami, j'ai commencé immédiatement mon enquête. Mes balles n'ont pas touché le fantôme et pourtant elles étaient bien dirigées, donc il n'était pas en chair et en os. D'ailleurs par où serait-il entré ? J'avais fermé la porte et les fenêtres ; mais j'avais fermé aussi les persiennes et on les a entr'ouvertes. C'est par là que venait cette belle lueur infernale qui nous a étonnés tous les deux ; qu'est ce que c'était que cette lueur ? Ah ! voilà. Vous qui allez souvent au théâtre, êtes-vous allé chez Robert Houdin ?

—Mais quel rapport ? demanda Giraud.

—Eh ! parbleu, chez Robert Houdin on faisait les spectres. On les a faits également dans un drame : le *Secret de miss Aurore*. C'est ce qu'on appelle un truc. Cela se produit à distance, avec des glaces et des lentilles. On vous a fait le truc de Robert Houdin, mon cher.

—Mais comment a-t-on pu ?...

—Parbleu ! On a loué une de vos mansardes et, de là, avec une poulie, on a descendu l'appareil. Ce qui fait qu'on a pu, avec la plus grande facilité, lancer dans votre chambre tous les fantômes possibles au milieu d'un flot de lumière électrique. C'est simple comme bonjour. Quant aux voix, je ne sais pas trop comment ils ont fait. Il est probable que quelqu'un est descendu avec le truc, à moins qu'ils ne se soient servi de quelque nouveau téléphone. Ces Américains sont capables de tout. Car, je me doute bien que le locataire d'en haut n'est que le prête-nom de notre Américain, si toutefois ce n'est pas lui-même.

—Quel Américain ?

—Ah ! ça, vous ne comprenez donc rien ? Eh ! parbleu, votre capitaine Ralph qui m'a enjôlé comme il vous avait pincé vous-même. Oh ! il n'y a pas d'erreur, allez. Ce récit à effet lancé tout à coup au milieu du dîner et ces fantômes qui surviennent juste à point pour achever le coup, il n'y a pas à s'y tromper, cela vient du capitaine. Mais d'où diable sait-il tout cela ? car je ne crois pas un mot de son roman de ceinture-rouge. Sacrébleu, si j'avais seulement pu entrer chez le vieux.

—Quel vieux ? interrogea Giraud, qui avait la tête un peu perdue dans tout cela.

—Eh ! parbleu, votre locataire d'en haut, celui de chez qui, j'en suis sûr, est descendu l'appareil. M. Michelin, c'est comme cela qu'il se nomme. Micheli... ! Ce n'est pas un nom cela. Cela doit être un pseudonyme. Mais quand ce serait le diable, je le saurais bien, car je ne me couche pas et demain, quand il rentrera, il faudra bien, bon gré mal gré, que je l'épluche.

—Et vous êtes sûr que ce vieillard ?...

—Ce vieillard, votre locataire depuis quinze jours à peine, dont je vois la fenêtre éclairée et qui, lorsque je vais frapper à sa porte, se trouve tout à coup disparu, je mettrais ma main au feu que c'est le capitaine Ralph lui-même.

—Ce serait étrange ! murmura Giraud.

## XX—OU DUPAC PREND UN PARTI.

—Nous avons déjà un grand point, reprit Dupac après un silence, c'est que nous connaissons notre ennemi. Il nous a surpris d'abord ; mais, maintenant, nous voilà sur nos gardes. Je suis d'avis de continuer à lui laisser croire que nous n'avons rien vu, que nous ne nous doutons de rien.

—Parfaitement, appuya Giraud.

—Demain, vous changerez de chambre, comme si vous aviez la plus grande terreur de rester dans celle-ci ; vous avez pour les domestiques un prétexte tout trouvé : la réparation à faire à la muraille que j'ai détériorée.

—Et Ralph croira que c'est par peur des fantômes, dit Giraud.

—Justement. Je vois avec plaisir que vous redevenez raisonnable. Vous commencez à comprendre la situation.

—Et je suis prêt à me défendre, dit Giraud résolument.

—Dame ! c'est qu'il s'agit tout simplement de notre peau, mon cher. Giraud frissonna.

—Allons, bon ! voilà que cela vous reprend. On ne peut pas plaisanter avec vous.

—C'est que vos plaisanteries sont trop lugubres.

—Elles sont dans la note de la situation. Mais laissons cela. La grande question est de savoir si ce soi-disant capitaine agit pour son compte ou pour celui d'un autre. Il faut surtout découvrir qui il est. Je ne crois pas un mot de toutes ses histoires de mine d'or ; ce n'était qu'un prétexte pour s'introduire dans votre maison.

—C'est évident, dit Giraud. Pourtant, il nous a montré bien des états de services.

—Oui, en Amérique, au Mexique. Parbleu ! C'est un aventurier, cela ne fait pas de doute ; mais cela ne nous explique pas pourquoi au lieu de se mettre major de table d'hôte, ou croupier de cercle, comme cela était tout indiqué, il vient nous jouer une scène dramatico-fantastique. Cela n'explique pas surtout comment il a pu si bien connaître des choses qui ne se sont passées qu'entre nous deux.

—Entre nous deux ? Mais non, il y en avait un troisième.

—Grand-Louis ! C'est vrai ; je l'oubliais. Saprelotte ! Est-ce que je commencerais à baisser ? Ce n'est pas le moment, pourtant. Mais Grand-Louis n'aurait pu parler sans risquer sa tête. A moins que dans un moment d'ivresse. La brute boit assez pour cela. Oui. Vous avez raison. Grand-Louis aura parlé.

—Mais comment diable ce capitaine, qui paraît riche et bien élevé, se serait-il trouvé en relations avec Grand-Louis ?

—Eh ! le sais-je ! Tout est possible. Maintenant la chose me paraît bien claire : le capitaine a confessé Grand-Louis et l'ivrogne a tout dit. L'aventurier a vu là de quoi faire un colossal chantage et il faut avouer qu'il avait bien commencé.

—Mais alors, que comptez-vous faire ? demanda Giraud.

—Me renseigner d'abord auprès de Grand-Louis pour bien savoir si notre secret n'est, comme je le pense, connu que d'une seule personne ; une fois certain de la chose, couper le mal dans sa racine.

—Un assassinat ! s'écria Giraud, épouvanté.

—Ah ! mon cher, quelle déplorable manie vous avez d'employer toujours de vilains mots. Depuis dix-huit ans vous n'avez pas pu vous en défaire. Si vous saviez comme cela sonne mal aux oreilles.

—Pourtant, hasarda le banquier.

—Il n'y a pas de pourtant. La langue française est assez riche pour qu'on choisisse ses termes. Moi j'appelle cela *se débarrasser*. Un caillou vous fait butter, vous le chassez du pied ; une branche d'arbre gêne votre route, vous la cassez ; un homme se met en travers de votre vie, vous faites comme pour le caillou et la branche d'arbre, vous le supprimez. La chance est au plus habile, ne l'oubliez pas, et n'ayez surtout jamais d'importuns scrupules.

Giraud se tut, écrasé par cette logique qu'il n'entendait du reste pas pour la première fois ; il avait obéi déjà, il lui fallait obéir encore.

—Du reste, soyez tranquille ; comme toujours, c'est moi qui me chargerai de la grosse besogne : c'est mon lot. Il y a comme cela, dans la vie, ceux qui travaillent et ceux qui n'ont que la peine de récolter. Virgile l'a dit en latin : *Sic vos non vobis*. Eh ! eh ! on connaît ses classiques.

—Mais qu'allez-vous faire ?

—Je vous l'ai dit : me renseigner auprès de Grand-Louis. Malheureusement, il n'est pas l'heure ; il me faudra attendre jusqu'au soir. Donc, si vous m'en croyez, tâchons de dormir pour prendre des forces ; nous en aurons besoin pour vaincre nos ennemis.

Le vieillard alla prendre une couverture de voyage dont il entourra ses jambes maigres, s'installa commodément dans son fauteuil et souffla les bougies.

—Bonsoir, dit-il ; maintenant que nous savons d'où viennent les spectres, ils ne nous dérangeront plus.

.....  
Giraud dormait mal dans son lit, mais en revanche, Dupac sur son fauteuil ne fit qu'un somme jusqu'au lendemain matin. A huit heures, il s'éveillait aussi dispos que si rien d'insolite ne se fût passé. Il monta directement aux mansardes et alla frapper à la porte de M. Michelin. Comme à sa première visite, personne ne répondit. Il frappa plus fort et alors s'ouvrit la porte voisine, celle de l'ouvrière.

—C'est M. Michelin que vous demandez ? dit-elle. Il est absent.

—Depuis longtemps, mademoiselle ?

—Cette nuit. Il paraît qu'en rentrant il a trouvé une lettre fort pressante et il est parti emportant une petite malle. Il a envoyé ce matin un commissionnaire chercher le reste de ses bagages. Il paraît qu'il ne reviendra pas avant un mois.

Dupac cacha son désappointement et redescendit à la loge. Là, le concierge confirma ce qu'avait dit la jeune fille. Un commissionnaire était en effet venu et était redescendu portant une grande caisse carrée. Seulement ce commissionnaire n'avait pas dit qu'il allait chez M. Michelin ; il était monté en demandant Mlle Estelle, la voisine ; c'est pour cela que Dupac n'avait pas été prévenu.

Le vieillard voulut en avoir le cœur net. Grâce à la double clef du concierge, il pénétra dans la chambre de M. Michelin. Tout s'y trouvait en ordre. Le mobilier, un de ces mobiliers rudimentaires qu'on achète en bloc et à bas prix au boulevard Sébastopol ou à la rue de Rivoli, était là dans la chambre minutieusement disposé. Mais pas un vêtement, pas une harde. Le locataire, pour son absence, avait tout emporté. Pour l'esprit observateur de Dupac, la chose était évidente : cette chambre n'était pas louée pour y habiter, mais simplement pour y tenter une comédie qui s'était jouée les deux nuits précédentes. Dupac en acquit une nouvelle preuve en allant à la fenêtre. Là, sur l'appui, étaient les traces indélébiles des crampons qu'on y avait fixés, et qui, enlevés avec précipitation, avaient arraché la peinture. Sur le plâtre du mur également se voyaient quelques écorchures toutes fraîches. C'était donc de cette fenêtre qu'on avait descendu l'appareil au moyen duquel on avait produit les spectres qui avaient tant effrayé Giraud.

Dupac se repentit de n'avoir pas insisté la nuit précédente pour entrer dans la chambre du soi-disant M. Michelin. Peut-être eût-il trouvé à ce moment-là l'auteur du délire caché dans quelque coin, car il ne croyait pas beaucoup au départ de la veille. En tout cas, il eût mis la main sur les appareils emportés par le commissionnaire et, peut-être sur quelques documents importants.

—Le proverbe a bien raison, dit-il, il ne faut pas remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même. Enfin, peu importe, ce qui est fait est fait, je suis fixé et je sais d'où vient le coup. Eh ! eh ! à nous deux, monsieur le capitaine. Le bonhomme Dupac a encore des griffes pour se défendre.

.....  
A onze heures du matin, Ralph se présenta à l'hôtel pour prendre des nouvelles du baron. Rien dans son attitude ne témoignait qu'il sût quelque chose des aventures de la nuit. De son côté, Giraud, quoique un peu pâle, se déclara tout à fait mieux et insista pour que le capitaine restât à déjeuner. C'était Dupac qui lui avait dit d'agir ainsi, afin d'étudier Ralph de près.

Les deux adversaires se trouvaient en présence. Ils s'observaient. Dupac tournait autour de Ralph pour chercher un point vulnérable. De son côté, le capitaine se tenait sur ses gardes, cherchait à deviner jusqu'à quel point Dupac avait découvert son stratagème, mais s'appliquant à ne pas lui laisser voir qu'il s'en doutait. Dans ces conditions, personne n'osa commencer l'attaque.

Seulement, chacun des deux adversaires fut de plus en plus persuadé qu'il avait tout à craindre de l'autre. A la fin du déjeuner, le capitaine dit négligemment :

—Je crois, mon cher hôte, que nous ne pourrons pas nous occuper encore de quelques jours de notre grosse affaire. Vous avez besoin de repos pour vous préparer au grand travail que cela vous occasionnera.

—Oui, ce cher baron, quelque bien mieux, a encore un peu de fièvre, dit Dupac, et comme il n'y a pas péril en la demeure...

—Assurément non, reprit Ralph. Aussi vous demanderai-je la permission de vous quitter quelques jours.

—Bah ! vous vous ennuyez donc près de nous ? dit avec une gaieté forcée Giraud, à qui Dupac avait fait la leçon.

—Non, mais j'ai à faire un petit voyage que je comptais ajourner jusqu'après notre émission. Celle-ci étant retardée, je vais en profiter pour me débarrasser de cette corvée.

—Et où allez-vous donc ? demanda Dupac.

Et sur un mouvement du capitaine, il ajouta vivement :

—Je vous fais cette question pour le cas où pendant votre absence, nous aurions besoin de vous. S'il y a quelque indiscretion à nous dire l'endroit, vous n'avez qu'à nous désigner un point pour que nous vous écrivions poste restante.

—Il n'y en a aucune. Je vais à Londres, où j'ai besoin de voir le correspondant de la maison de Caracas dont je suis l'associé.

—Il se sait découvert et il veut fuir, pensa Dupac, mais je suis trop vieux renard pour me laisser prendre à ce piège. Il en sait trop pour que je puisse le laisser s'en aller ainsi. Ce serait un danger permanent, une épée de Damoclès. Puis il ajouta tout haut :

—Mais vous ne comptez pas nous quitter tout de suite ?

—Ce soir peut être, ou demain matin. Nous autres Américains, vous le savez, nous sommes habitués à faire vite. Nous avons pris le principe des Anglais. *Time is money*, et nous dirions volontiers que le temps n'est pas de l'argent mais de l'or.

—C'est réellement contrariant, dit Dupac. ma sœur espérait vous avoir demain soir à dîner. Nous aurions fêté ensemble, avec quelques amis, le rétablissement du cher baron. Voyons, vous attendrez bien vingt-quatre heures ?

—Ah ! pour cela, certainement. Les désirs de madame de Bourses sont des ordres pour moi. Quelque sauvage qu'on soit dans mon pays, ou plutôt dans celui dont j'ai adopté les mœurs, on y a toujours cette qualité qu'on ne sait rien refuser aux femmes. Cependant, cela va me faire un retard de deux jours ; car je ne pourrai décamper me lever de table au moment du dessert pour courir prendre mon train qui, si je ne me trompe, est à 7 h. 40.

—Eh bien, dit Dupac, il y a un moyen d'arranger les choses. Concession pour concession : je vais prévenir Nina, nous changerons le dîner en un déjeuner. Cela vous va-t-il mieux ainsi ?

—Parfaitement.

—Vous n'avez pas de grands bagages à préparer, je suppose ?

—Une simple valise que je porte à la main. C'est un objet fabriqué par Stephenson de New-York, et qui contient tout ce qu'il faut sous un très petit volume. Avec cette merveille, je ferais le tour du monde sans me gêner.

—Admirable ! voici donc la chose réglée. Nous déjeunons demain à midi à l'hôtel de Bourses : après déjeuner, on fera de la musique, vous verrez quel talent à ma chère petite Ninette. Puis, elle vous fera visiter ses serres : un délicieux jardin d'hiver. Moi, j'y passerais ma vie. Quand j'y entre, je me figure être à Nice. Vous verrez, vous ne pourrez plus vous en arracher.

—Il le faudra pourtant bien, dit Ralph en souriant.

—Hélas ! oui, et à sept heures nous ferons atteler et, tous ensemble, nous vous accompagnerons à la gare.

—J'accepte avec enthousiasme, dit le capitaine.

—Et comme cela, se dit en lui-même Dupac, je serai sûr que tu ne me trompes pas sur ton itinéraire. Alors, je puis compter sur vous ? ajouta-t-il tout haut.

—Absolument. S'il le faut, je vais vous en signer une promesse.

—C'est cela, un billet au nom de Nina.

Pour toute réponse, Ralph sonna.

—Une plume et du papier timbré, demanda-t-il au domestique.

Celui-ci revint bientôt avec les objets demandés. Ralph écrivit :

“ Le vingt cinq de ce mois, je paierai à Mme Nina de Boresse, ou à son ordre, ma présence au déjeuner qu'elle a la gracieuseté de m'offrir.

Et il signa : “CAP. RALPH.”

Dupac prit le papier, le plia et le mit soigneusement dans sa poche.

—Un autographe, se dit-il, ça peut toujours servir ; on ne sait pas ce qui peut arriver.

Huit heures du soir sonnaient. Bien enveloppé dans un grand manteau, Dupac quitta l'hôtel du baron Giraud. Il prit la Chaussée-d'Antin, la rue de Clichy, la place Clichy, puis le boulevard extérieur et la rue de Tocqueville qui conduit à la route de la Révolte. Il faisait un vilain temps, froid et pluvieux ; malgré cela la rue, assez sombre d'habitude, avait ce soir-là un aspect joyeux. C'est que, au coin de la rue Cardinet, un charcutier avait construit avec du saindoux un rocher surmonté d'un moulin à vent qui était une véritable merveille. Mais Dupac ne s'arrêta pas devant cet attrayant étalage. Il allait sans souci de la pluie ni de la boue, pressant le pas comme quelqu'un qui a beaucoup à faire, et ne regardant pas derrière lui.

C'était un tort pour un homme aussi prudent, car, s'il eût tourné la tête, il eût pu voir qu'une ombre le suivait. Il est vrai que peut être cette ombre ne lui eût pas inspiré grande défiance. L'homme qui suivait Dupac, avait, en effet, l'air d'un bon ouvrier habitant du quartier. Mais Dupac marchait toujours tout droit ; il dépassa le boulevard de ronde et sortit par la route d'Arnières.

—Censément, murmura l'inconnu, il a encore ses jambes de vingt ans, ce vieux-là ! Nous v'là partis à nous promener à la campagne.

Au coin de la route de la Révolte, Dupac tourna enfin.

### XXI.—AUX VENDANGES DE SAINTONGE.

On a parlé bien des fois de cette sinistre route de la Révolte ; nous-même, dans une étude spéciale sur le Paris horrible, nous en avons fait la description. Dupac s'y engagea sans hésiter. L'autre l'y suivit avec précaution. Dans la rue du Bac-d'Arnières, il pouvait passer inaperçu ; sur la route de la Révolte, il était seul derrière le vieillard et avait à craindre que celui-ci ne remarquât sa présence.

Dupac avait tourné à droite ; il avait passé la rue des Cailloux, il arrivait à la voûte du chemin de fer, endroit dangereux entre tous. Cette voûte, en effet, n'est jamais éclairée ; ensuite, construite en plusieurs fois, elle présente des recoins, des angles, vraies guérites à voleurs. On peut *surincr* là son homme sans se gêner ; la voûte a trois cents mètres de long, elle est aveugle et sourde. Dupac y entra sans hésiter ; quant à l'autre, il se colla dans l'ombre et attendit. Son œil, habitué à l'obscurité, distinguait vaguement la silhouette du vieillard.

—Quel bon endroit, murmura-t-il, pour s'en débarrasser sans que personne sache où il est passé.

Il eut le mouvement comme pour s'élançer, mais il se contint.

—Malheureusement, reprit-il, il y a défense du capitaine. Ah ! quel malheur ! comme si ça n'est pas tout bénéfice d'écraser une vermine. Censément, lui et le Chafoin, on n'en tuerait pas pour beaucoup d'argent.

A cette façon de parler, le lecteur doit avoir déjà reconnu le personnage. Il n'était autre, en effet, que notre ami Félix, l'amoureux de la belle Egretuche, Félix disparu en même temps que Raoul dans la fatale nuit qui avait suivi le meurtre du comte de Boresse.

—Enfin, puisqu'il n'y a pas moyen, dit-il, voyons ce qu'il fait, et il regarda de nouveau ce que devenait Dupac.

Il le vit s'arrêter, défaire son manteau et le plier soigneusement.

—Ma grand'foi, dit-il avec ébahissement, je crois qu'il va se coucher ici. Ce serait fort, tout de même.

Mais le vieillard posa son manteau à terre et repartit. Il n'avait plus la même apparence. A la place de la longue redingotte qu'il portait d'habitude, il avait une blouse grise, toute déchirée et laissant voir par les trous un paletot graisseux. Un pantalon effloqué descendait sur ses souliers boueux. Enfin, à la place de son chapeau, qu'il avait dû sans doute déposer avec le manteau sous la voûte, une casquette de peau de lapin s'enfonçait sur son crâne jusqu'aux oreilles, cachant ses petits yeux gris et ne laissant apercevoir que son nez pointu.

—Vieux brigand ! Il s'est déguisé, murmura l'homme qui s'était pour ainsi dire constitué l'ombre de Dupac. Censément qu'il doit se douter de quelque chose.

Et il redoubla de précaution. Mais Dupac ne se douta de rien ; il se croyait bien seul sur la route. Il reprit sa marche et arriva jusqu'en face du Petit Mazas : c'est la cité la plus affreuse de tout le quartier. C'est là qu'il s'arrêta. Il commença par s'orienter un peu. Félix, de loin, le regardait faire.

Enfin, le vieillard hocha la tête. Il avait trouvé ce qu'il cherchait. C'était une petite maison construite moitié en bois, moitié en plâtre. La façade peinte en rouge avec des raies blanches, était censée figurer de la brique ; une boutique à porte étroite, dont les vitres étaient garnies de rideau de cotonnade à carreaux, retentissait de bruits de verres et de clameurs joyeuses. Au-dessus, un tableau sur lequel le peintre avait eu l'intention de figurer une scène bachique quelconque avec ces mots :

AUX VENDANGES DE SAINTONGE

*Sert à boire et à manger*

Une fois bien assuré qu'il ne se trompait pas, Dupac tourna résolument le bec de cane et entra. Félix se rapprocha vivement. Avant que le vieillard eût refermé la porte il eut le temps d'entrevoir une salle noire et fumeuse dans laquelle s'agitait toute une population de chiffonniers, de filles et surtout de rôdeurs.

—Jolie société ! murmura Félix. Je comprends maintenant pourquoi il s'est déguisé en traîne-guenilles.

Il eut un bon et franc rire.

—Si j'allais lui prendre son manteau sous la voûte ! C'est les domestiques de sa sœur qui en feraient une tête en les voyant rentrer à l'hôtel comme ça ! Malheureusement ça ne se peut censément pas, parce qu'il faut que je le surveille.

Il vint coller son œil à la devanture de la boutique ; mais les rideaux étaient bien fermés, et, à leur défaut, la buée grasse de l'intérieur, sur laquelle s'étaient accumulées plusieurs couches de poussière, formait une armure suffisante pour braver les regards les plus indiscrets.

—C'est que je n'ose pas entrer là-dedans, se dit Félix. D'abord, à côté des autres, j'aurais l'air d'un aristo, et puis, m'est avis qu'il y a là des gens qui pourraient me reconnaître.

Il fit le tour de la maison, construction bizarre, faite, comme nous l'avons dit, de pièces et de morceaux. Sur le côté, un appentis en bois couvert avec de la vieille toile cirée servait à la fois de cuisine et de cabane à lapins. Au dessus, une faible lueur indiquait une vitre. Si cette vitre donnait sur la salle du cabaret, c'était un poste tout indiqué. Sans hésiter, Félix enleva ses bottines, grimpa sur le toit et tout doucement, sans faire le moindre bruit, arriva jusqu'auprès de la vitre qu'il avait devinée. Il ne s'était pas trompée, elle donnait bien sur la salle commune et au bout d'une minute, à travers la vapeur humide et la fumée des pipes, il put reconnaître Dupac, attablé auprès du comptoir, et causant avec un homme de haute stature.

—Diable, me brûle ! se dit Félix ; voilà une tête que je reconnais. J'ai joliment bien fait de ne pas entrer.

C'était, en en effet, une ancienne connaissance de Félix avec qui causait Dupac. Grand-Louis, l'ancien domestique du Logis des Essards, Grand-Louis, qui avait aidé à porter le cadavre du comte dans les bois de la Saulzaie, Grand-Louis, qui avait suivi à Paris ses deux complices et à qui Dupac, pour payer son silence, avait acheté un fonds de marchand de vin. C'était lui que Dupac était venu chercher.

A l'arrivée du vieillard, Grand-Louis avait manifesté quelque surprise. Ce n'était pas ainsi d'habitude qu'avaient lieu leurs rencontres. Jusqu'à présent quand le cabare-

tier voulait voir son ancien complice, il lui fallait se mettre en grande toilette et demander à l'hôtel de Bourses une audience assez difficile à obtenir. Dupac, en effet, fatigué par les incessantes demandes d'argent de Grand-Louis, avait donné pour lui une consigne formelle : dire qu'il était en voyage et ne reviendrait que plus tard ; comme cela, il gagnait du temps. Aujourd'hui, c'était l'inverse ; c'était Dupac qui, habillé sordidement, venait demander audience à Grand-Louis.

—Vous ici ! s'écria le marchand de vins, qui, habitué à examiner ses clients à leur entrée, avait tout de suite, et malgré son déguisement, reconnu Dupac. Que se passe-t-il donc ? Il faut qu'il y ait quelque chose de bien grave.

—De très grave, en effet, répondit le vieillard ; mais, ajouta-t-il en jetant autour de lui un regard effaré, n'as-tu pas une pièce où nous serions plus libres de causer ? Il y a là des têtes qui sont loin d'être rassurantes.

—Oh ! ne craignez rien, répliqua Grand-Louis d'un air paternel, ce sont tous des camarades, de braves gens. S'il y en a quelques uns qui ont eu des malheurs, ils ont payé leur dette, soyez en sûr.

—Qu'appelles-tu : *Payer leur dette* ?

—Eh ! parbleu, faire son temps à la Santé, à Melun, à Poissy, peu importe. Quand on fait son temps, on est en règle et la police n'a rien à vous dire. D'abord, sans cela je ne les recevrais pas ; je ne veux pas avoir d'ennuis chez moi ; j'aime mieux perdre des clients, tant pis.

Nous devons avouer que cette franche déclaration ne produisit pas tout à fait l'effet attendu. Dupac n'en fut que médiocrement rassuré. Il y avait là autour de lui une demi douzaine d'individus à têtes patibulaires qui l'inspectaient des pieds à la tête et lui donnaient le frisson. Aussi insista-t-il.

—C'est égal, tu as bien une chambre, un coin, où nous puissions causer tranquilles. Quelque confiance que j'aie en tes amis, je ne voudrais pas être entendu.

—Eh bien, venez dans la cuisine. Personne ne nous dérangera. Paul, ajouta-t-il en se tournant vers un gros garçon qui, les bras nus, faisait semblant de rincer les verres, veille au grain. J'ai à causer avec monsieur.

Il alluma une chandelle et passa devant, suivi par Dupac. La pièce dans laquelle ils entraient était justement l'appentis sur lequel était perché Félix. Une simple toiture de toile et de planches le séparait des deux hommes. Il était donc à merveille pour les entendre.

—Asseyez-vous, mon maître, dit Grand Louis en présentant à Dupac l'unique chaise que contenait la cuisine.

Quant à lui, il s'installa sur un gros billot qui servait à fendre le bois. Du haut de son observatoire, Félix prêtant l'oreille, reconnut la voix comme il avait reconnu le visage, mais sans pouvoir se rappeler le nom. C'est qu'en effet, contrairement à Dupac qui était toujours resté le même, Grand-Louis avait énormément changé. Ce n'était plus le grand et vigoureux garçon que nous avons vu aux Essards. Aujourd'hui, ses cheveux avaient blanchi ; sa figure s'était amaigrie et creusée de larges rides ; ses épaules s'étaient voûtées ; sous l'influence du vin et de l'alcool, dont il usait largement, sa voix s'était éraillée. Grand Louis paraissait avoir trente ans de plus ; c'était d'ailleurs cette passion pour l'ivrognerie qui avait fait son malheur.

Avec l'argent que lui avait donné Dupac pour prix de sa complicité, il avait d'abord acheté un établissement d'une certaine importance. Mais il avait fait de mauvaises affaires, et, par deux fois, on l'avait sauvé de la faillite. Puis, un beau jour, il s'était trouvé compromis dans une histoire de vol au rendez moi, qui avait manqué le conduire en police correctionnelle, il lui avait fallu quitter le quartier, où il était perdu de réputation. De chute en chute, il en était tombé au cabaret de la route de la Révolte.

—Vous pouvez parler tranquillement, reprit-il ; personne ne viendra nous déranger. Les camaros savent que je cogne dur quand on m'ennuie.

—As-tu quelque chose à boire ici ? demanda Dupac, le froid de la route m'a tout transi.

—Un peu, et du chouette. Pas de ce que je donne à mes clients. Du pur cognac. Il fouilla sous un tas de chiffons et retira une bouteille poudreuse qu'il présenta à Dupac.

—Voulez-vous que j'aie chercher un verre ? demanda-t-il.

Dupac secoua la tête, absorba une large lampée et respira.



—Maintenant, mon vieux Grand-Louis, dit-il, causons sérieusement.

—Grand-Louis ! s'écria Félix, qui ne put retenir un mouvement.

—Qu'est-ce donc que ce bruit ? dit Dupac en tressaillant.

—Rien du tout. Mes lapins qui se réveillent, Vous pouvez y aller de votre boniment.

XXII—OU FÉLIX EN APPREND DE BELLES.

—Mon garçon, commença Dupac, ou je me trompe fort, ou tu dois avoir fait des bêtises.

—Comment cela ?

—Tu as l'habitude de boire, et quand tu as bu, tu causes.

—Ça, c'est une erreur, patron. Je suis, au contraire, muet comme une carpe.

—En es-tu bien sûr ? C'est que, vois-tu, une indiscretion a été commise, et une grande. On a raconté a quelqu'un l'affaire que tu sais bien.

—Pas possible ! s'écria Grand-Louis avec effarement.

—C'est malheureusement si possible, que ce quelqu'un aujourd'hui est en train de nous faire chanter, et que si nous ne faisons pas ce qu'il veut, nous courons risque tous les trois de passer un fichu quart d'heure.

—Comment, ce n'est donc pas fini depuis longtemps, cette affaire-là.

Dupac secoua la tête. Le vieux rusé avait trop examiné le code pour ne pas savoir que, par la mort vraie ou apparente de Raoul, l'instruction était terminée. Il savait bien, du reste, qu'en tous cas, la prescription était acquise, mais il ne voulait pas le dire a Grand-Louis. Ce qu'ils craignaient lui et Giraud, ce n'était point la guillotine, le bagne, c'était le scandale, la déconsidération. Or, cela, Grand-Louis s'en moquait. Il fallait donc, pour avoir raison de lui, lui faire croire, qu'on redoutait encore la justice.

—Les affaires ne sont jamais finies, mon pauvre ami, dit il, et si celle-là revenait sur l'eau, nous serions dans de vilains draps.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! mais comment cela pourrait-il se faire ?

—Je te dis que tu dois avoir jasé avec quelqu'un de tes *honnêtes gens*, comme tu dis, et maintenant si nous ne prenons pas nos mesures, nous allons être dans le bal. Voyons, tu ne te rappelles pas si tu as parlé, et celui à qui tu as confié la chose ?

—Ma grand'foi, M. Dupac, je suis sûr de n'avoir pas dit un mot.

—Pourtant ce n'est pas moi ni M. Giraud, et à moins que ce ne soit le diable.

—Taisez vous donc ? s'écria Grand-Louis qui frissonna. Mais voyons, monsieur Dupac, êtes-vous bien sûr, là, que le jeune monsieur soit mort ?

—Parbleu ! sans cela on en aurait entendu parler depuis, à moins que...pourtant...

—Quoi donc ?

—Ce serait étrange ! si ce Raoul...

—Mais vous nous sortirez de là, n'est-ce pas ? s'écria Grand-Louis d'un ton pleurard, vous qui êtes si habile.

—Oui, mais comment ? Voilà ce que je cherche. Oh ! ma foi, il ne faudra pas de demi-mesure. Que ce capitaine maudit soit ou non Raoul, il a notre secret, il faut que je m'en débarrasse. Et, cette fois, je m'arrangerai pour ne pas avoir de doutes. Ecoute, reprit-il en s'adressant à Grand-Louis, dans ta clientèle tu dois avoir des gens solides, décidés ?

—Que voulez-vous faire encore ? demanda Grand-Louis avec inquiétude.

—Nous débarrasser d'un témoin gênant, de celui qui peut tout perdre.

—Encore tuer quelqu'un ! mon Dieu ! mon Dieu ! on ne peut donc pas vivre honnête homme et tranquille !

—Pas de jérémiades, je ne les aime pas. Peux-tu me fournir ce que je te demande ?

—Ah ! certes, oui. Avec la misère qui règne, il ne manque pas de gens disposés a travailler, et pour peu que la chose en vaille la peine...

—Je paierai ce qu'il faudra, mille, deux mille, trois mille francs.

—Dites donc, monsieur Dupac, pour ce prix-là, je m'en chargerais bien, moi ?

—Toi ! non, tu n'es pas assez sûr. Il me faut des gens plus sérieux. Et surtout des gens sûrs. Voyons, cherche un peu si tu trouves l'affaire.

—Puisque je vous dis que j'en ai à la douzaine. Mais comment leur expliquerez-vous ?...

—Je ne leur expliquerai rien du tout. Ils agiront : on les paiera. Ils ne doivent connaître ni celui qui les embauche, ni celui auquel ils auront affaire.

—Mais il faudra cependant que quelqu'un leur parle ?

—Oui, mais ce quelqu'un ce sera toi.

—C'est ça, et si l'affaire tourne mal ?

—Si l'affaire tourne mal, c'est que tu l'auras mal emmanchée, et c'est pour cela que je te laisse le choix des hommes. En admettant même que la chose manque, on ne voudra pas croire que toi, qui n'a pas le sou, tu as embauché à un prix si cher trois ou quatre individus que tu aurais pu avoir pour une bagatelle. Quant à eux, ne sachant rien, ils ne parleront pas, c'est ce qu'il faut.

—Eh bien donc ! dit Grand-Louis, attendez que je réfléchisse.

Il y eut un silence de quelques minutes ; tout en cherchant, le cabaretier bourrait machinalement sa pipe. Tout à coup, il s'écria :

—Ah ! que je suis bête ! Eh ! parbleu, je cherche très loin, et nous avons notre affaire sous la main. Justement, Arthur est là en train de faire un *sanzibar*.

—Qu'est ce que c'est qu'Arthur ?

—Oh ! un lascar numéro un, qui en a fait de toutes les couleurs ; il a toujours su tirer son épingle du jeu et éviter un voyage à la *Nouvelle*, et s'il a fait trois ans à Melun, c'est parce qu'un *coquard* l'a vendu à la rousse ; sans ça, il s'en serait tiré cette fois-là comme les autres.

—Mais se chargera-t-il de l'affaire ? demanda Dupac, à qui cet enthousiasme n'inspirait pas grande confiance.

—S'il s'en chargera ? Parbleu ! pourvu qu'on le paye bien. Tenez. Il y a une chose que nous pouvons lui proposer et qui sera bien dans vos idées : faire l'affaire à forfait pour une jolie petite somme, sans savoir pourquoi ni comment, sans demander aucune explication.

—Célérité et discrétion, comme disent les prospectus des agences de renseignements. Et s'il acceptait dans ces conditions, quel serait le prix ?

—Ah ! dame, c'est à débattre ; vous comprenez. Le particulier est-il solide ?

—Très solide et très adroit.

—Alors, il faudra se mettre plusieurs ?

—Absolument, d'autant que je tiens essentiellement à ce qu'on ne le manque pas.

—Je vous crois.

—Donc, il faut que ton Arthur prenne bien ses mesures.

—Oh ! pour quant à ça, vous pouvez être tranquille. Du reste, voulez-vous le voir ? Il est là, je vais l'appeler.

—Non, j'aime autant qu'il ne me reconnaisse pas.

Grand-Louis se mit à rire.

—Le fait est, dit-il, que vous avez une tête qui ne s'oublie pas facilement. Vous avez beau vous déguiser.

—Alors, tu comprends quelles précautions je dois prendre.

—Précaution est mère de sûreté. Eh bien, attendez, je vais aller lui dire un mot pour qu'il ne s'éloigne pas. Le meilleur moyen, c'est de lui faire servir quelque chose, quand il a le nez dans un verre il n'y a pas de danger qu'il bouge. Une fois tranquilisé là-dessus, je viendrai vous retrouver et vous l'expliquerez votre petite affaire.

—Bon ! et ensuite ?

—Ensuite vous vous cachez là, derrière les chiffons, et vous assisterez à l'entretien que j'aurai avec lui.

—Parfait. Cours retenir ton homme.

Le marchand de vins sortit, ferma soigneusement la porte de l'appentis et rentra dans la grande salle.

—J'en apprends de belles, tout de même ! se disait Félix, toujours à plat ventre sur le toit. Ma grand'foi, quand on guillotina tous ces gens-là, le bourreau fera bien ensuite de laver le couteau de sa guillotine !

Grand-Louis rentrait.

—C'est une affaire entendue, dit-il, Arthur ne bougera pas. Il est avec Rascal, un vieux de la vieille, un *fagot affranchi*.

—Qu'est-ce que c'est que cela ?

—Eh ! un cheval de retour, si vous aimez mieux. Un homme qui a débuté au

grand temps des bagnes. Il en a long sur la conscience, allez, celui-là, et si Arthur le prend avec lui, nous pouvons être tranquilles.

—Mais est-il fort ?

—Il a été saltimbanque et tueur de bœufs dans les abattoirs. C'est vous dire qu'il est adroit et solide.

—Mais il doit être vieux déjà ?

—Ça ne fait rien. Il n'y a pas beaucoup de jeunes gens pour *piger* avec lui. Quant à de la résolution pour cinq sous il serait capable de tuer son père et sa mère, si jamais il en a eu.

Cette facétie ramena un sourire sur les lèvres de Dupac.

—Eh bien, donc, je vais t'expliquer ce qu'il y a à faire, dit-il.

—Parlez, répondit Grand-Louis, et si ça ne vous contrarie pas, je vais fumer ma pipe en vous écoutant. Comme cela, je serai bien plus tranquille. L'odeur du tabac ne vous contrarie pas, au moins ?

—Non, peu importe.

Grand-Louis alluma sa pipe et se prépara à écouter.

—Je n'ai pas besoin de revenir sur la nécessité qu'il y a à ne pas manquer notre affaire. Si cet homme est à craindre maintenant, ce serait bien autre chose dans le cas où nous essayerions de le tuer et où nous raterions notre affaire. Donc, coûte que coûte, il faut que nous réussissions.

—C'est évident, dit Grand-Louis, mais allez toujours.

—Un hasard, qu'il faut savoir exploiter, va, du reste, nous donner toute lucidité. Notre homme part demain soir en voyage ; les hommes que tu embaucheras n'auront qu'à le suivre, ou plutôt, comme il ne faut pas donner l'éveil, deux ou trois d'entre eux partiront demain matin et iront attendre le chef qui voyagera avec lui et ne le perdra pas de vue.

—Et où va-t-il d'abord ? demanda Grand-Louis.

—En Angleterre, par Calais, et c'est là que notre affaire devient bonne. Le train arrive là-bas vers minuit et il s'écoule quelquefois une heure avant le départ du paquebot ; il faut pour cela traverser toute la jetée, une estacade en bois où il est facile de s'embusquer. Tu me comprends bien ?

—A merveille, dit Grand-Louis, continuez toujours.

—Les hommes partis en avant n'auront qu'à choisir un endroit favorable. Quant à Arthur, voici quel sera son rôle : il faut qu'il s'arrange de façon à se trouver dans le même compartiment que notre capitaine. Par un moyen quelconque, il devra lui créer un embarras pour l'arrivée. Ce moyen ce sera à lui de le trouver. Tu m'as dit qu'il était habile ?

—Oh ! un *fouinard*, un vrai *fouinard* !

—Alors il saura se tirer d'affaire ; ce n'est pas bien difficile quand on passe cinq heures avec un voyageur. Qu'il tâche de lui égarer sa valise, qu'il lui accroche sa couverture de voyages aux coussins, et puis que, sous prétexte de l'aider, il le retarde encore davantage. Il y a dix systèmes pour un comme cela ; cela dépend des circonstances.

—Soyez tranquille, allez, il les trouvera.

—Tout cela, du reste, est histoire de le séparer des autres voyageurs. Une fois isolé, il le suit sur la jetée ; les autres qui sont embusqués font un signe, et ce serait avoir bien peu de veine si on ne réussissait pas.

—Ou réussira, dit Grand-Louis, je vous en donne ma parole.

—Mais la question d'argent. Combien demanderez-vous pour cela ?

—Dame ! assez cher. D'abord, il faudra le voyage.

—Ça, ça me regarde.

—Puis il faudra quelques frusques pour les hommes. Oh ! pas pour Arthur, il est toujours mis en freluquet ; mais les autres n'ont pas toujours l'air de mirliflors ou de banquiers. Ce ne sera pas cher, du reste ; avec quinze ou vingt francs par homme, on peut s'habiller en prince au *décrochez-moi ça*.

—C'est bon, c'est bon, dit Dupac avec impatience. Tout cela ce sont des misères. Je te parle du salaire.

—Ah ! dame ! pour quatre hommes, faut bien compter un billet de mille.

—J'en donnerai le double, s'écria Dupac, pour être sûr qu'on ne me trompe pas.

Seulement, je t'avertis qu'il me faudra des preuves. Je suis comme Saint Thomas, moi, je veux voir et toucher.

—Eh bien, donc, cachez-vous ; je vais chercher Arthur. Nous traiterons l'affaire devant vous.

Il secoua les cendres de sa pipe, fit blottir Dupac dans un coin et le cacha au moyen d'un rideau de grosse toile. Puis il se dirigea vers la porte. Mais tout à coup se ravisant :

—Et des arrhes ? dit-il, des petites arrhes, n'en donnez-vous point ?

Pour toute réponse, Dupac tira de sa poche trois billets de banque que, sans sortir de derrière la toile il passa à Grand-Louis.

—C'est tout ce que j'ai sur moi, dit-il ; il ne me reste plus un sou, plus un traître sou, parole d'honneur.

—Laissez-donc, dit Grand-Louis en riant, vous avez peut-être peur qu'on vous assassine. Soyez tranquille, pour le moment, vous êtes sacré. Patientez une minute, je vais chercher Arthur.

Il sortit.

—C'est bien intéressant, se disait Félix, qui n'avait pas perdu une parole de l'entretien. Mais j'ai des crampes dans les jambes, et si ça dure encore longtemps, j'aurai les pieds censément gelés, comme à la retraite de Moscou.

### XXIII.—LE DÉPART.

Nous avons vu, au début de cette histoire, comment Grand-Louis avait réussi dans ses négociations et comment, à son tour, Arthur avait embauché, pour l'aider, Rascal, Collin et Rivette, tous trois repris de justice comme lui. Nous savons également comment leur fête fut interrompue et se termina par un pacte de ces bandits avec Ventre-Rouge. Mis au courant de tout par son fidèle Félix, le capitaine Ralph, en qui nos lecteurs ont reconnu Raoul de Boresse, avait suivi Arthur et ses hommes dans l'établissement où ils festoyaient afin de frapper leur imagination par une entrée soudaine qui l'imposât à leur esprit grossier. Connaissant tout le plan, il lui eût été facile de le déjouer, mais il était meilleur pour la suite de ses projets de laisser croire à la mort du capitaine Ralph comme on croyait déjà à la mort de Raoul de Boresse. Echappé au poignard des assassins qu'on payait pour le tuer, il voulait momentanément laisser croire à Dupac et à Giraud qu'il avait succombé. Peut-être, dans cette persuasion, commettraient-ils quelque imprudence qui les lui livrerait pieds et poings liés. Et, en tous cas, après l'échec de la première tentative, il voulait gagner un peu de temps pour prendre de nouvelles mesures. Punir les assassins de son père n'était pas tout, il fallait retrouver Jeanne ; il voulait se servir d'eux pour la réparation avant d'exercer sa justice. Les quatre singuliers auxiliaires qu'il venait de conquérir pouvaient lui être d'un grand secours. Mais il fallait être sûr d'eux. Un revirement pouvait se produire, et, malgré toute la confiance qu'il avait en la justice de sa cause, Ventre-Rouge voulait prendre ses précautions.

En quittant le cabaret des Halles, Ralph, nous l'avons vu, se rendit, rue Amelot, dans la maison de Rocambole, devenue la sienne jusqu'à nouvel ordre. La route ne fut pas longue. Malgré l'apparence du véhicule, le cheval était un trotteur de premier ordre. En arrivant rue Amelot, la voiture s'arrêta. Ralph descendit et entra seul. Le cocher, qui n'était autre que Félix, fit le tour par la rue de Crussol, ouvrit une portecochère et fit entrer cheval et voiture. Il détela le cheval, lui donna sa provende et rangea la voiture sous un petit hangar. Ceci fait, il alla tout au fond de l'écurie et appuya fortement sur l'un des anneaux scellés au mur comme pour attacher des chevaux. Le pan de mur tourna sur lui-même et découvrit une large ouverture. Félix entra ; il était dans la maison de Vanda.

—Les ordres ? demanda-t-il à Ralph.

—Va te reposer, mon bon Félix, et réveille-moi à neuf heures. Je te dirai alors ce que nous aurons à faire.

.....  
 A midi, exact et ponctuel, le capitaine Ralph se présentait à l'hôtel de Boresse. Ce ne fut pas sans une certaine émotion que Raoul mit le pied dans cette demeure qui avait été celle de ses ancêtres. Sur le perron principal, Nina l'attendait souriante, heureuse.

Derrière elle, Dupac, Giraud et la petite baronne. Le banquier, dont la nuit, cette fois, n'avait été troublée par aucun rêve, avait repris toute son assurance. Quant à Dupac, il ricanait sournoisement. Le déjeuner était servi dans la grande salle à manger. Cette salle, Raoul la reconnaissait bien. Tout enfant, il y avait pris place entre son père et sa mère, son père assassiné, sa mère morte de douleur ; il s'y asseyait maintenant à côté des bourreaux. Il trouva néanmoins la force de sourire et de répondre gracieusement aux attentions dont le comblait la maîtresse du logis. Le repas se prolongea assez avant dans la journée. Dupac et Giraud, nous savons pourquoi, tenaient à ne pas perdre de vue leur hôte. A six heures, Félix arriva apportant la valise du capitaine. Nina donna l'ordre d'atteler sa grande berline de voyage, afin que tout le monde y pût prendre place pour se rendre à la gare. Un instant après, on partait. Arrivés à la gare, d'un rapide coup d'œil, Dupac explora les environs. A la porte d'un petit café, un homme était assis, prenant un verre d'absinthe. Auprès de lui, une véritable montagne de couvertures, de nécessaires et de sacs de voyage était amoncelée. Dupac le reconnut tout de suite ; c'était Arthur.

Dupac rassuré, rejoignit Giraud et Nina et tous suivirent Raoul dans la salle d'attente. Là encore, le vieillard aperçut avec satisfaction Arthur flanqué de Grand-Louis qui l'aidait à transporter ses nombreux bagages.

Grand-Louis fit connaître à Dupac par un clignement d'yeux, qu'il l'avait aperçu et que tout allait bien. Très occupé en apparence à causer avec le baron Giraud, Raoul n'eût l'air de ne rien remarquer. Quelques instants se passèrent. L'heure approchait ; le capitaine alla s'installer dans un compartiment vide. Dupac, Nina et Giraud restèrent un instant devant le compartiment comme pour prolonger le plus longtemps possible la conversation.

—Pardon, messieurs et dames, dit une voix.

Arthur, un paquet sous chaque bras, salua gracieusement à droite et à gauche, écarta Dupac qui tenait la poignée de la portière, lança dans le wagon les objets qu'il portait et monta s'installer en face du capitaine. Grand Louis lui fit passer le reste de ses bagages et monta même l'aider à les ranger dans le filet. Arthur avait parfaitement reconnu Ventre-Rouge, mais il ne voulait pas le laisser voir.

—Est-ce celui-là ? dit-il tout bas à Grand-Louis.

—C'est lui.

—Bien.

—Tu n'oublieras rien ?

—Tout est là dans ma cervelle ; les bourgeois seront contents.

Grand-Louis redescendit.

—En voiture ! messieurs, en voiture ! criaient les employés en fermant de tous côtés les portières.

Giraud, Dupac et la comtesse se retirèrent. Grand-Louis était déjà parti. Le train s'ébranla.

—Et maintenant, mon cher Arthur, à nous deux, dit le capitaine.

#### XXIV—RENCONTRE.

Malgré son aplomb habituel, Arthur fut un peu interloqué par cette si prompte entrée en matière ; néanmoins, il ne perdit pas contenance.

—Eh ! bien, mon cher maître, dit-il, me voici tout à vos ordres.

Le capitaine sourit.

—Quelle étrange nature que tu as, mon pauvre garçon, dit-il ; même lorsque le bien te serait plus profitable, tu cherches encore s'il n'y aurait pas moyen de faire quand même le bien.

—Que voulez-vous dire, s'écria Arthur en pâlisant un peu.

—Que tu cherches depuis ce matin le moyen de trahir à la fois le baron Giraud, moi et tes camarades. Voyons, sois franc. Tu t'es dit d'abord que c'était une fameuse chance de toucher à la fois deux mille francs pour m'assassiner, et la même somme pour ne pas le faire. Mais, aussitôt, une autre réflexion t'est venue : c'était bien dur, réellement, puisque tu n'avais plus besoin de tes complices, de leur donner un argent qu'ils ne gagneraient pas. Tu t'es donc demandé si tu ne ferais pas bien de lâcher purement et simplement tes hommes et tu l'aurais fait certainement si, ignorant quels étaient mes

projets, tu n'avais pas craint de compromettre ainsi toute l'affaire. Tu t'es donc attaché à un nouveau plan.

—Ah ! pour cela, maître, protesta Arthur.

—Ne nie pas. En montant en wagon, tu ruminais déjà ton idée ; elle est bien simple et la voici : Croyant que j'avais sur moi un portefeuille bien garni tu as eu l'intention de m'assassiner ; après le coup tu filais en Angleterre laissant tes complices se morfondre sur la jetée. Eh bien, est-ce ça, maître Arthur ? et crois-tu qu'il soit facile de me tromper ?

Le bandit tout décontenancé, baissa la tête sans répondre.

—Eh ! bien, mon pauvre garçon, reprit le capitaine, tu suivais, permets-moi de le dire, un bien faux raisonnement. D'abord, si tu avais essayé de me frapper avec ce couteau que tu as là très mal caché dans ta manche, au premier mouvement suspect, je t'aurais saisi le bras comme ceci.

En disant ces mots, Ventre-Rouge prit le poignet d'Arthur et le serra avec une telle vigueur que le bandit ne put retenir un cri de douleur.

—Pardon ! pardon ! maître, supplia Arthur.

—Si par hasard, continua le capitaine, tu étais arrivé à me surprendre ; si tu m'avais assassiné, tu aurais fait une triste opération ; tu n'aurais trouvé sur moi que quelque menue monnaie et un carnet de chèques avec lequel dans tous les pays du monde je puis avoir autant d'argent qu'il m'en faudra, mais qui, entre tes mains, vaudrait tout au plus le poids du papier.

—Pardon ! maître. Pardon ! répéta de nouveau Arthur en se laissant glisser à genoux devant Ventre-Rouge.

—Pour cette première fois, je le veux bien, mais n'y reviens pas, car, une autre fois, je serais inexorable. Je t'ai promis que tu ne regretterais pas de t'être attaché à ma fortune, mais aussi je veux une obéissance aveugle, une fidélité à toute épreuve ; je t'ai prouvé qu'on ne me trompait pas ; à la première tentative de trahison, je n'avertirais plus, je frapperais.

—Maître, je vous le jure, s'écria Arthur avec emphase, je vous le jure sur tout ce que j'ai de plus sacré ! sur la mémoire de mon vieux père, de ma pauvre mère...

—Assez, assez ! interrompit Ventre-Rouge avec un geste de dégoût, je sais quelle affection unissait votre famille. Je n'ai pas besoin de serments. Tu vas me faire le plaisir de descendre à la première station et de changer de compartiment. Obéis, et comme je te l'ai promis, toi et tes compagnons vous n'aurez pas à y perdre.

On arrivait à Amiens ; le train s'arrêta. Arthur descendit. Ventre-Rouge le regarda monter dans un wagon un peu plus en tête. Quand Arthur eut refermé la porte, le capitaine s'étendit sur les coussins et s'endormit.

.....  
 Au moment où le train s'ébranlait pour quitter la gare de Paris, Nina, Dupac et Giraud remontaient dans leur calèche. Les deux hommes étaient rayonnants. Encore quelques heures et ils allaient être débarrassés du danger qui pesait sur leurs têtes. La comtesse, au contraire, était triste, elle sentait en elle un noir pressentiment. Il lui semblait qu'un danger menaçait Ralph qu'elle aimait et qu'elle considérait déjà comme son fiancé. Le capitaine, il est vrai, ne s'était point encore déclaré. Mais tout en lui démontrait qu'il n'était point éloigné de l'union désirée. N'avait-elle point senti son cœur battre l'autre soir, dans cette valse où il avait été son cavalier ? Et puis, maintenant qu'il allait être l'associé de Giraud, maintenant qu'elle le verrait presque tous les jours... Et elle se prenait à espérer ; et elle voyait dans l'avenir Ralph aussi pressé auprès d'elle qu'il était glacial maintenant. Elle rêvait toute une vie de bonheur passée ensemble. Mais à ces rêves dorés venait tout à coup se mêler une pensée qu'elle ne pouvait chasser : si Ralph n'allait plus revenir ! Comment ? Pourquoi ? Elle n'en savait rien. C'était une idée fixe qui l'obsédait douloureusement.

—Le temps est beau, n'est-ce pas, sur la Manche ? demanda-t-elle à Dupac. Il n'y a aucun danger pour le bateau ?

Dupac la regarda avec surprise.

—Absolument aucun, répondit-il. La traversée s'accomplit si rapidement, une heure et demie, deux heures au plus.

—Même si la tempête s'élevait ?

—Oh ! dame, dans ce cas, dit Giraud, on est quelquefois obligé de rester plus long-

temps ou d'aller atterrir ailleurs, mais c'est l'exception ; et quand le temps est trop mauvais, on ne risque pas le voyage. Mais nous n'en sommes pas là, le bureau météorologique n'annonce aucune tempête probable. Vous pouvez être tranquille, notre ami sera mieux sur le paquebot que nous en ce moment dans la rue.

—Certainement, ajouta Dupac en soulignant ces mots : *s'il s'embarque* il arrivera en très bonne santé en Angleterre, eh ! eh !

Et il eut le petit ricanement qui lui était familier.

—C'est égal, dit Nina, je ne serai tranquille que lorsque j'aurai reçu de ses nouvelles.

—Eh ! eh ! dit Dupac, nous en aurons probablement après-demain matin. N'est-ce pas ? Après-demain matin nous saurons à quoi nous en tenir sur le voyage du capitaine ?

Giraud comprit parfaitement à quoi le vieillard voulait faire allusion. Mais quelque peu scrupuleux qu'il fût sur les moyens de parvenir, il n'eût pas le courage de se joindre à la cynique plaisanterie que faisait en ce moment Dupac. Il se contenta donc de s'incliner sans répondre. A ce moment, du reste, un grand brouhaha se fit entendre. Le cocher arrêta brusquement ses chevaux et plusieurs personnes, accourant de divers côtés, entourèrent la voiture. Nina se pencha à la portière et poussa un cri. Sous les pieds des chevaux, une toute jeune fille était étendue. Probablement elle avait voulu traverser rapidement, et, glissant sur le pavé gras, elle avait roulé sous la voiture.

## XXV—LUCIENNE.

C'était presque une enfant ; seize à dix-sept ans à peine. Elle était là, gisant dans la boue, à côté d'un gros paquet enveloppé d'une toile de serge noire. Deux longues tresses de cheveux blonds s'échappaient du petit bonnet de linge qui lui couvrait la tête.

—Ah ! mon Dieu, elle est morte ! s'écria Nina en ouvrant la portière et en sautant à terre, tandis que Dupac et Giraud, plus prudents, se contentaient de regarder sans descendre.

La comtesse fut aussitôt entourée par une foule hostile qui se mit à l'apostropher comme elle apostrophait déjà le cocher.

—Mais au lieu de tant faire de bruit, laissez-moi donc lui porter secours ! s'écria Nina en se dégageant.

Un sergent de ville fendait la foule ; il s'informa de ce qui se passait, et tandis que cinq ou six voix criaient à la fois des explications absolument inintelligibles, il releva la jeune fille étendue ! et la fit asseoir sur une chaise qu'un voisin obligeant avait apportée.

—Il faudrait de l'éther, du vinaigre, prononça-il d'un ton doctoral.

Nina lui tendit son flacon rempli de sels anglais dont la force fit immédiatement revenir à elle la malade.

—Etes-vous blessée, mademoiselle ? demanda la comtesse avec intérêt.

—Non, merci ; ce n'est rien. J'ai eu peur seulement. Mais cela va mieux. Je suis forte.

Elle fit un mouvement pour se lever, mais elle retomba toute pâle sur sa chaise.

—Eh bien ! eh bien ! est-ce que ce n'est pas fini ? s'écria Dupac en descendant à son tour, suivi de Giraud, si nous ne nous en mêlons pas, nous allons rester là toute la soirée.

—Le fait est, dit Giraud, que c'est bien du bruit pour peu de chose. Si cette fille avait fait attention à elle, cela ne lui serait pas arrivé.

—Parbleu ! et qui sait si elle ne l'a pas fait exprès ? Paris est rempli de gens qui jouent des comédies de cette espèce pour se faire donner de l'argent.

—Ah ! ça, dites donc, mon petit père, interrompit un ouvrier d'un ton menaçant, est-ce que ce n'est pas assez d'écraser les gens ? Voilà que vous les insultez, à présent ! Dupac ne répondit pas, mais se tournant vers le sergent de ville :

—Voyons, dit-il, il faut en finir. Que réclame cette jeune fille ? Une indemnité ? Eh ! bien, fixez-la vous-même, monsieur, et qu'on nous laisse tranquillement continuer notre route.

—Mais je ne demande rien, dit la jeune fille avec dignité. Et moi aussi, il faut que je me dépêche, car ma mère m'attend. Ma mère qui est malade.

—Pauvre enfant ! dit la comtesse avec bonté. Mais vous êtes encore toute tremblante, tout émue. Montez, montez donc dans ma voiture, je vais vous conduire. Est-ce loin ?

—Il ne manquait plus que cela ! ricana Dupac. C'est le bouquet !

—Je vous remercie, madame, dit la jeune fille. Ma mère demeure à quelques pas d'ici, rue des Vinaigriers ; elle est malade, je vous l'ai dit et je revenais de rendre de l'ouvrage ; en même temps, je lui rapportais un remède ordonné par le médecin. Je courais pour être plus vite près d'elle. Je n'ai pas aperçu votre voiture et les chevaux m'ont renversée, mais ce n'est rien, ma mère doit s'inquiéter de mon retard et je vais ...

—Je suis la cause innocente de l'accident qui vous est arrivé, interrompit vivement Nina. Je vous ai causé un préjudice, je vous dois quand même une indemnité.

Elle tira de la poche de son manteau de fourrure un petit carnet en cuir de Russie, ouvrit ce carnet et y prit sa carte qu'elle enveloppa dans un billet de banque.

—Ce n'est pas tout, reprit-elle, je veux vous revoir. La maladie de votre mère n'est pas grave, je j'espère ?

—Non, madame. Le médecin a dit que c'était l'excès de fatigue et qu'avec quelques jours de repos et de bonne nourriture, malheureusement le travail va si peu en ce moment.

—Eh bien ! soignez votre mère mon enfant, et qu'elle guérisse vite. J'ai constamment besoin d'ouvrières, quand elle sera rétablie vous viendrez me voir ou plutôt dites moi son nom, je veux aller moi même prendre de ses nouvelles.

—Madame Lagrange, 12 bis, rue des Vinaigriers.

—Demain, ou après-demain, j'irai vous voir.

—Ah ! merci, madame, merci ! s'écria d'une voix émue la jeune fille, dont les yeux se mouillèrent de larmes,

—Embrassez-vous, et que ça finisse ! glapit un gavroche.

—Nonobstant que je vois que l'affaire est arrangée, dit le sergent de ville, Madame et messieurs, vous pouvez remonter dans votre voiture, et vous, mademoiselle, allez retrouver votre maman.

—Ce n'est pas trop tôt ! grommela Dupac d'un ton maussade.

La jeune fille prit son paquet et, avec l'aide de l'obligeant sergent de ville, elle le chargea sur ses épaules.

—Mais vous, mon enfant, dit Nina, vous ne m'avez pas dit votre petit nom ?

—Lucienne, madame.

—Eh bien, Lucienne, au revoir ; à bientôt, dit Nina en remontant en voiture.

—Allons, vous autres ! de la place ! Circulez ! s'écria le gardien de la paix en repoussant la foule.

Le cocher rendit la main à ses chevaux qui partirent au petit trot ; peu après nos personnages rentrèrent à l'hôtel de Bourses.

## XXVI.—RUE DES VINAIGRIERS.

Lucienne, son paquet sur le dos, se dirigeait d'un pas rapide vers la rue des Vinaigriers. Elle était toute joyeuse ; elle rapportait à sa mère non-seulement de l'argent, une somme considérable pour elle, avec laquelle elle pourrait donner à la malade les soins nécessaires, mais encore de bonnes paroles et de l'espoir. La jeune fille salua la concierge qui répondit par un petit signe de tête d'un air protecteur. Puis, elle entra dans le long couloir qui conduisait de la rue à la première cour, au fond de laquelle se trouvait leur logement.

À l'entrée de Lucienne, une femme couchée dans le lit, se souleva sur le coude. La jeune fille posa son paquet à terre et s'approcha d'elle pour l'embrasser. Mme Lagrange, car c'était elle, paraissait avoir trente-quatre à trente-cinq ans ; sur ses traits fatigués par le travail et pâlis par la maladie, on retrouvait encore la trace d'une grande beauté.

—Tu as été bien longtemps, Lucienne, dit-elle.

—Ce n'est pas ma faute, mère. J'ai été retenue par un accident.

Elle s'arrêta en voyant pâlir sa mère.

—Un accident, s'écria la malade.

—Oh ! rassure-toi. Cela n'a rien été. C'est, au contraire, une bien heureuse chance qui a voulu que l'accident m'arrivât.

—Explique-toi.

Au lieu de répondre, Lucienne tira de sa poche la carte et le billet de banque que



lui avait remis Nina. Gardant la carte dans sa main gauche, elle agita joyeusement de la droite le papier soyeux du coupon de cent francs.

—Qu'est-ce que cela ? s'écria Mme Lagrange effrayée ; malheureuse enfant d'où vient cet argent.

—C'est une bonne fée qui me l'a donné, et sa protection, m'a-t-elle dit, ne s'arrêtera pas là.

—Une bonne fée ?

—Oui, et si tu veux m'écouter, je vais te raconter sa légende !

Elle raconta, en effet, à sa mère ce qui venait de se passer. Elle lui expliqua comment une dame riche, une grande dame, après l'avoir forcée d'accepter ce billet de banque, lui promettait pour l'avenir du travail assuré.

—Mais cette dame bienfaisante, tu ne m'as pas encore dit son nom ?

—Ah ! c'est que je le garde pour la bonne bouche, dit Lucienne ; car moi-même je ne l'ai pas lu. Mais ma bonne fée m'a laissé un talisman et ce talisman, le voici, ajouta-t-elle en tirant la carte de sa poche. Ma bonne fée s'appelle : la comtesse de Boresse.

—La comtesse de Boresse ! s'écria la malade en se dressant sur son lit, tandis qu'un tremblement convulsif agitait tous ses membres et que son visage devenait livide.

—Mon Dieu ! maman, qu'as-tu ? fit Lucienne effrayée en saisissant sa mère dans ses bras.

—La comtesse de Boresse ! s'écria la malade d'un ton égaré ; non, non, c'est impossible, je ne veux pas, je ne veux rien de cette femme.

—Maman ! maman !

Mme Lagrange ne l'entendait plus ; elle eut un mouvement comme pour chasser un spectre qui la menaçait, puis elle retomba lourdement en arrière évanouie.

—Ah ! mon Dieu, elle est morte, s'écria la jeune fille avec terreur.

Elle regarda autour d'elle comme pour chercher du secours, puis prise d'une inspiration subite, elle ouvrit vivement la porte et s'élança dans le corridor.

—Monsieur Hector ! Monsieur Hector ! cria-t-elle.

A cet appel, une autre porte s'ouvrit tout au fond du couloir sombre. Un jeune homme apparut et se dirigea vivement au devant de Lucienne. Il n'était guère plus âgé que la jeune fille, ou, du moins, il ne le paraissait pas, sa taille mince et élancée, serrée dans une redingote noire très propre, mais raccommodée en plusieurs endroits, semblait celle d'une jeune fille, de grands cheveux blonds encadraient sa figure pâle à peine marquée d'une petite moustache naissante. La timidité que donne la misère se peignait sur son visage ; on sentait que, comme Mme Lagrange et comme Lucienne, cet adolescent connaissait déjà depuis longtemps les luttes et les déboires de la vie.

—Me voilà, mademoiselle Lucienne, dit-il. Que se passe-t-il donc ?

—Ma mère est évanouie. J'ai peur de la voir mourir.

—Ah ! mon Dieu ! dit le jeune homme en s'approchant vivement de la malade ; mais non, ajouta-t-il en lui prenant la main, ce ne sera rien. Le pouls est régulier. On dirait au contraire qu'elle va mieux. C'est une simple syncope. Attendez, aidez-moi ; il faut la placer sur son lit mieux que cela. J'ai toujours entendu dire que la position horizontale était la plus favorable.

Lucienne obéit machinalement ; elle aida à étendre Mme Lagrange sur le lit.

—Là, laissez-moi faire. Vous n'avez pas un flacon, des sels, de l'éther ?

—Hélas ! non.

—Du vinaigre au moins. Avez-vous un peu de vinaigre ?

—Oui, là, dans cette bouteille.

Elle remit à Hector une ancienne bouteille à ordonnance, aux deux tiers pleine de vinaigre. Il en versa dans le creux de sa main et en frictionna les tempes de la malade ; puis, tandis que Lucienne, sur son indication, frottait le plus vigoureusement possible les mains de sa mère, il se pencha sur Mme Lagrange, lui écarta les cheveux et se mit à lui souffler sur le front. Une seconde s'écoula, puis la malade eut un tressaillement, elle ouvrit les yeux et regarda d'un air égaré autour d'elle.

—Maman ! chère maman ! s'écria Lucienne en l'embrassant.

—C'est toi, ma fille ? murmura Mme Lagrange en rendant faiblement à Lucienne ses baisers. Qu'y a-t-il ? Que s'est-il donc passé ? Ah ! je me souviens, je me suis trouvée mal, n'est-ce pas ?

—Oui, mère chérie.

—Et ce jeune homme ? Qui est-il ? Et que fait-il ici ?

Lucienne rougit. Bien qu'il fût presque aussi ému qu'elle, Hector s'empressa de répondre :

—Je suis un de vos voisins, madame. De ma chambre qui est au fond du couloir j'ai entendu mademoiselle qui appelait au secours et je suis accouru pour l'aider à vous donner des soins.

—Merci, monsieur. Mais cela va mieux maintenant, beaucoup mieux.

Était-ce un congé ? Hector crut le comprendre

—Je me retire, madame, dit-il, et si vous étiez encore malade, je reste là chez moi, vous n'aurez qu'un appel à me faire.

—Et votre bureau ! s'écria Lucienne.

—Je n'y vais pas aujourd'hui, j'ai congé, répondit le jeune homme en baissant les yeux, car il se sentait rougir en faisant ce mensonge. Si vous le permettez, avant de m'en aller, je viendrai voir comment se porte madame.

La malade fit un signe d'acquiescement. Hector se retira. Lucienne le reconduisit jusqu'à sa porte.

—Pourquoi mentir ? lui dit-elle tout bas quand ils furent seuls dans le couloir.

—J'étais si heureux d'être près de vous. Ah ! si vous vouliez, mademoiselle Lucienne, si vous vouliez me permettre de vous aider tous les jours à soigner votre mère, elle aurait deux enfants au lieu d'un. Il lui avait saisi la main et la serrait entre les siennes.

—Taisez vous, dit-elle en se dégageant. Il faut que je retourne auprès de ma mère.

—Mais s'il y a quelque chose, vous m'appellerez encore, n'est-ce pas ?

—Oui, oui, mais laissez-moi.

Elle se sauva vivement chez-elle, tandis qu'Hector restait immobile, la suivant des yeux. Il rentra enfin dans sa chambre et alla s'accouder la tête entre les mains devant une petite table sur laquelle étaient des livres et des papiers.

—Est-ce que tu connaissais déjà ce jeune homme, Lucienne, demandait Mme Lagrange en voyant sa fille rentrer toute rouge.

Lucienne fit semblant de ranger quelques objets sur la table et répondit :

—Non, maman.

Lucienne mentait. Il y avait longtemps, en effet, qu'elle connaissait son jeune voisin. Depuis un an qu'il habitait le même couloir qu'elle, elle le voyait presque chaque jour. Il est vrai que ces entrevues étaient bien innocentes. Ils s'étaient rencontrés, d'abord, le matin, quand le jeune homme sortait pour aller au bureau où il était employé, tandis que Lucienne se rendait avec sa mère, chercher du travail au magasin qui les occupait. D'abord ils ne firent pas beaucoup attention l'un à l'autre, tous deux étaient timides, pauvrement mis, et n'avait rien qui pût attirer l'attention. Puis à force de se rencontrer dans le même escalier, sur le même palier, ils se disaient bonjour. Hector demandait des nouvelles de sa mère ; il l'aidait à monter les petits fardeaux : l'eau, le charbon ; il l'accompagnait dans ses courses au magasin.

Bientôt, ils en vinrent à de plus longues conversations ; il lui raconta son histoire. Il lui dit sa vie, ses désirs, ses espérances, Il se nommait Hector Laborde. Il était le fils d'un officier tué pendant la guerre de 1870-71. Il avait été élevé à La Flèche, mais sa mère n'avait pas voulu qu'il suivit la carrière militaire et elle l'avait fait entrer comme employé chez un banquier de la petite ville où elle s'était retirée. Tant qu'elle avait vécu, ils avaient été heureux, mais sa mère était morte l'année précédente et il était venu à Paris. Il était dans une bonne maison. Les appointements étaient faibles ; c'est pour cela qu'il n'occupait qu'un petit cabinet rue des Vinaigriers. Mais il allait prochainement être augmenté et, alors, disait-il en baissant les yeux, il chercherait à se marier. S'il trouvait une petite femme bien gentille qui voudrait être aimée...

Lucienne, toute rouge, feignait de ne rien comprendre. Hector, de son côté, n'osait en dire davantage et tous deux se séparaient avec des rêves plein la tête et un peu de bonheur dans le cœur.

#### XXVII.—NOUVELLES DE CALAIS.

Le lendemain du soir où Giraud et Dupac avaient été conduire à la gare le capitaine Ralph, et où avait eu lieu cette rencontre de Nina avec la jeune ouvrière à laquelle elle s'intéressait si vivement, le baron de Giraud se leva de bonne heure. Bien qu'au-

cun spectre ne fût venu le visiter, il avait passé une forte mauvaise nuit. Vers dix heures, Dupac arriva. Le vieillard était bien plus tranquille que son complice. Seule, une impatience fébrile le dévorait. Il jouait une grosse partie et il ne pouvait surveiller son jeu. Oh ! s'il eût pu franchir l'espace et aller voir ce qui se passait là-bas, à Calais ! Mais c'était impossible. Il fallait attendre les nouvelles, et quand arriveraient-elles ?

La journée se passa en conversations sur les événements de la veille. Dupac, tout en rassurant Giraud, comptait les heures et les minutes

A six heures, la baronne fit dire qu'elle avait sa migraine et qu'elle dînerait dans sa chambre. Les deux complices ne demandaient pas mieux. Elle les eût considérablement gênés dans leur tête-à-tête. Ils se mirent à table. Mais c'est à peine s'ils purent manger. L'anxiété était trop forte. Enfin, comme le repas touchait à sa fin, un domestique vint annoncer à Giraud qu'un homme insistait pour lui parler.

— Faites entrer, dit vivement Dupac, en voyant que le banquier hésitait.

Le laquais sortit et revint bientôt précédant un individu de haute taille enveloppé dans un immense pardessus. Il s'effaça pour le laisser passer. Dupac reconnut Grand-Louis. Le cabaretier, lui aussi, s'était mis en frais de toilette ; il avait profité du crédit ouvert par Dupac pour cela. Il portait sous le bras une grosse couverture et, à la main, une petite malle de voyage.

— Bien le bonjour, messieurs, dit-il. J'arrive de fort loin pour vous apporter des nouvelles.

Le laquais était resté dans l'embrasure de la porte, surveillant instinctivement ce visiteur dont les allures ne lui plaisaient que médiocrement. Sur un coup d'œil de Dupac, il se retira.

— Tu viens de là-bas ? demanda Dupac en baissant la voix.

— Tout juste.

— Et la commission dont tu étais chargé ?

— Tout a marché à merveille.

Dupac eut un long soupir de soulagement.

— Si vous le permettez, mon excellent ami, dit-il au baron Giraud, nous allons monter dans votre cabinet pour causer de cette affaire. Nous y serons mieux qu'ici, à l'abri des oreilles indiscrettes.

Dupac et Giraud s'étaient levés ; on se rendit au cabinet du banquier. Le vieillard ferma soigneusement la porte et se rapprochant de Grand-Louis, il lui demanda vivement :

— Eh bien ! l'affaire a marché ?

— Comme sur des roulettes.

— Tu en es sûr ?

— sûr et certain. On ne parlait que de ça ce matin dans Calais.

— Conte-nous tout.

— Voilà. Comme c'était convenu, les hommes étaient partis le matin ; Arthur, qui était le chef, était resté seul pour accompagner la personne en question. C'est une fine mouche, Arthur, il connaît son affaire.

— Mais, toi, tu ne t'es pas compromis ?

— Pas si bête. Tandis que le monsieur, suivi d'Arthur, prenait le rapide de sept heures quarante, moi je m'embarquais tout simplement dans le bon train omnibus de onze heures du soir qui passe par Hazebrouck. Je suis arrivé à Calais à neuf heures cinquante et une minutes du matin et, naturellement, aussitôt dans la ville, je suis entré dans un café m'offrir une petite absinthe. En *étranglant mon perroquet*, je prêtai l'oreille. Ça n'a pas été long ; à toutes les tables on ne parlait que du crime. " Parait que c'est un voyageur de Paris ; disait l'un, il avait encore sa valise et sa couverture." — " Et où allait-il ? " — " Parbleu ! en Angleterre. " — " Et on ne sait pas qui c'est ? " — " Non, on lui avait pris son portefeuille. " — " Ah ! les bandits ! " — " Cette jetée est dangereuse aussi ; on devrait la surveiller ! " — " Mais il y a bien les douaniers ! " — " Ah ! bien oui ! ils dorment ! " — " Et vous l'avez vu ? " — " Parbleu ! il était là, couché sur le dos, avec son cou au milieu de la figure... "

— Un trou ! s'écria Dupac en interrompant le récit de Grand-Louis.

— Eh ! pardieu, oui ; les imbéciles lui ont cassé la figure d'un coup de pistolet. Je leur avais pourtant bien recommandé de ne jouer que du couteau. D'abord, parce que de *surin*, ça ne fait pas de bruit.

—Eh bien ! alors ?

—Probablement que l'un d'eux aura eu le trac de le manquer et qu'il a trouvé plus commode de lui tirer un coup de pistolet dans la figure.

—Enfin ! dit Giraud, le principal est que tout soit fini.

—Quant à cela, vous pouvez être tranquilles ; si quelqu'un vous gêne. ce ne sera pas celui-là.

Mais tu es bien certain qu'il n'y a pas eu d'erreur au moins !

—*Pour sûr*, s'écria Grand-Louis, qui, en sa qualité d'ancien paysan saintonguais, mettait un certain amour-propre à parler parisien. Je l'ai bien reconnu, allez, avec son chapeau et le paletot de fourrures qu'il portait lorsque vous me l'avez montré à la gare.

—Tu es donc allé le voir ?

—Tiens ! comme tout le monde, puisqu'on l'a exposé.

—Du reste, dit Dupac, nous irons nous en assurer demain.

—Comment cela ? s'écria Giraud effrayé.

—Dame ! cela n'aura rien que de très naturel. Les journaux vont certainement parler de l'affaire, ils donneront le signalement du mort. Or, notre cher ami le capitaine Ralph, que nous avons conduit nous-mêmes à la gare, répond au signalement de l'homme assassiné. Il ne nous a point envoyé de dépêche, comme il l'avait promis, pour nous annoncer son arrivée à Londres. Il est bien juste que nous soyons inquiets. Eh ! eh ! on le serait à moins.

—Je ne dis pas le contraire, mais je crois que c'est bien inutile.

—Puisque je vous dis que je l'ai vu et que je l'ai parfaitement reconnu, appuya Grand-Louis.

Nous devons dire que l'ancien valet de ferme des Essards mentait effrontément. Il n'était pas allé à Calais ; il s'était contenté d'attendre à la gare son ami Arthur, de la bouche duquel il avait recueilli tous ces détails, mais il trouvait moyen de faire ainsi valoir son zèle.

—Après tout, reprit Dupac, vous avez peut être raison. C'est égal, j'aurais bien voulu le voir.

—Pas moi, dit Giraud ; je ne sais pas si, en face de ce cadavre, je pourrais faire bonne contenance.

—Oh ! vous, la poule mouillée. Rappelez-vous donc ce mot d'une reine célèbre qui fut une femme d'énergie : Le corps d'un ennemi sent toujours bon.

—Du reste, dit Grand-Louis, si vous voulez plus de détails, voici un journal qui va vous en donner.

—Un journal ! Comment, déjà ?

—Parbleu ! la chose fait assez de tapage là-bas.

—C'est pour cela, dit Giraud, que je crois qu'il vaut mieux ne pas aller nous y compromettre.

—Mais ce journal, donne-le donc ! donne vite !

—Le voilà, dit Grand-Louis, en tirant de sa poche un numéro du *Calaisien*.

Dupac le déploya vivement. A la première page, il lut tout au long le récit du crime que Grand-Louis venait de raconter.

## XXVIII—PERQUISITIONS

—Vous voyez bien ! s'écria Grand-Louis avec triomphe. Quand je me mêle de quelque chose, voyez-vous, c'est comme si le notaire y avait passé.

—C'est vrai, dit Dupac ; seulement, il y a une chose à laquelle il faut penser sans retard.

—Quoi donc ?

—Payer tes hommes et t'en débarrasser.

Ah ça, monsieur Dupac, vous me prenez pour un autre ! Mais tout est fini, réglé, terminé.

—Quand donc ?

—Cet après-midi, pardine !

—Tu les a donc vus ?

—Non, mais j'ai vu Arthur avant de partir, et comme, après tout, c'est lui seul que ça regarde.

—C'est avec lui que tu as réglé ?

—Pour sûr. J'ai fait l'affaire avec lui, à forfait, comme vous avez fait avec moi ; il a embauché son monde. Ses hommes ne me connaissent pas, ou, du moins, ne savent pas que j'ai un intérêt dans l'affaire.

—Et moi ?

—Vous ! encore bien moins. Arthur lui-même ne sait pas votre nom. Je lui ai dit que vous étiez un vieux *cheval de retour* et que c'était un Anglais qui payait.

—Et où sont-ils maintenant ?

—Ah ! ma foi, je n'en sais rien. Ils se sont éparpillés. Je crois qu'il y en a un qui est allé en Angleterre ; un autre, qui était Picard, s'en va passer la Noël dans son pays. Il n'y a qu'Arthur qui est revenu. Il est malade quand il quitte le boulevard vingt-quatre heures, à ce qu'il prétend.

—Mais, malheureux, s'écria Giraud épouvanté, et les papiers ? Qu'en ont-ils fait des papiers ?

—Ah ! que je suis bête ! Mais j'ai là tout dans ma poche. Quand je dis tout, vous devez bien comprendre que s'il y avait des billets de banque, ils ne les ont pas laissés. Mais, quand au reste, voilà ; Arthur me l'a remis.

Il sortit de sa poche un gros portefeuille qu'il déposa sur la table. Dupac se précipita dessus, l'ouvrit et se mit à feuilleter avidement les papiers qu'il contenait. Giraud suivait ce travail avec non moins d'ardeur. Mais à mesure que la besogne avançait, la figure du vieillard exprimait de plus en plus le désappointement. Il examina le portefeuille, ouvrit les poches secrètes, chercha s'il n'y avait pas quelque ressort caché et finit par le déposer avec découragement sur le bureau.

—Rien ! rien ! dit-il.

—Que comptiez vous donc trouver ? demanda Giraud.

—Je ne sais pas, quelque chose qui eût trait à ce que nous craignons. Tu es bien sûr que tout est là, n'est-ce pas, Grand-Louis ?

—Dame ! Arthur me l'a assuré.

—Enfin, le journal dit que les poches étaient vides ; c'est déjà beaucoup, fit observer Giraud.

—Certainement. La seule chose à craindre, c'est que notre homme ait déposé en lieu sûr les armes qu'il pouvait avoir contre nous avec un ordre de s'en servir s'il lui arrivait un accident.

—Eh bien ! vous voyez, s'écria Giraud triomphant, si nous allons là-bas le faire reconnaître, nous nous jeterons dans la gueule du loup

—C'est peut-être vrai ; dans un sens, il vaut mieux qu'on reste dans l'incertitude.

—Et puis, il y a autre chose ; entre nous, n'est-ce pas, nous n'avons pas à faire du mystère ? Eh bien, il m'a semblé que votre sœur avait une certaine... affection.

—Parfaitement. C'est ce que nous appelons une toquade et c'est ce qui m'a décider tout à fait à me débarrasser de ce malotru, qui avait l'air de se faire prier pour accepter ma petite Nina. Ma Nina ! mais c'est pour elle pour son bonheur que je fais tout cela. A mon âge, de quoi a-t-on besoin ? Tandis qu'elle, a encore devant elle, de longues années de vie heureuse. Ah ! mon pauvre Giraud, si vous n'aviez pas été un imbécile !...

—C'est possible, mais ce n'est pas de cela que je veux parler. Croyez-vous que votre sœur accepterait bien tranquillement la nouvelle de la mort de Ralph ?

—Non, saperlotte elle serait capable d'en faire une maladie.

—Ou de nous attirer quelque désagrément

—Allons, voilà qui me décide. Nous laisserons barbotter la justice à son aise. Mais pour expliquer l'absence prolongée du capitaine ?

—Nous dirons qu'il est parti pour l'Amérique ; qu'il a été visiter à nouveau les mines. Nous pourrions même, au besoin, communiquer quelques uns des détails qu'il nous aura envoyés.

—Tenez, Giraud, voilà comme j'aime à vous voir. Quand vous n'avez pas peur, vous raisonnez à merveille, mais quand le trac s'y met, eh ! eh ! bernique !

—Alors, c'est décidé, nous ne nous occupons de rien ?

—Dé rien ; au petit bonheur !

—Et moi, dit Grand-Louis, qui avait assisté impassible à tout ce colloque, qu'est-ce que je fais dans tout cela ?

—Toi, mais tu n'as rien à faire qu'à retourner à ton cabaret, servir à boire à tes pratiques.

—Oui, mais je me suis dérangé ; j'ai perdu mon temps, j'ai fait un voyage, dit le cabaretier d'un ton pleurard.

—Allons, tiens, voilà cent francs et laisse-nous tranquille.

Grand-Louis serra précieusement le billet dans la poche de son paletot, fit tomber les cendres de sa pipe et prit son chapeau.

—Allons, bien le bonsoir, messieurs, dit-il en se levant pour prendre congé.

—Et souviens-toi que tu es aussi intéressé que nous à nous garder le secret. Un mot de trop peut nous mener tous à la guillotine.

Grand Louis eut un frisson.

—Vous pouvez être tranquilles, dit-il, si jamais les *curieux* savent quelque chose, ce ne sera fichtre pas par moi.

—Eh bien, êtes vous un peu rassuré ? demanda Dupac quand Grand-Louis fut sorti.

—Je ne sais ; il me semble que nous sommes embarqués là dans une vilaine affaire qui finira mal pour nous.

—Laissez donc, vous avez vos nerfs ; voyez-vous, en affaires, il ne faut jamais tourner la cuiller autour du pot. Eh ! eh ! Nous avons agi carrément avec le vieux comte, et cela nous a donné dix-huit années de bonne tranquillité. Que celui qui est là-bas, à la Morgue de Calais, nous en fournisse autant, c'est tout ce que je lui demande.

—Mais, s'il n'était pas seul ?

—C'est là toute la question. A mon avis, ce Ralph ne devait pas savoir grand'chose, et avec une jolie somme on lui aurait certainement fermé la bouche. Mais qui sait si, l'argent mangé, il ne serait pas revenu à la charge ? Tandis que comme cela, morte la bête, mort le venin : s'il y en a d'autres, cela les fera peut-être réfléchir, et puis, somme toute, nous les verrons. Pour le moment, tâchez de vous tranquilliser un peu. Avez-vous vu des spectres, cette nuit ?

—Non, dit Giraud, mais malgré cela j'ai eu bien peu de sommeil.

—Eh bien ! prenez du chloral, mon cher, et, surtout, dites-vous bien que je suis là et que tant que je veillerai au grain vous n'aurez rien à craindre. Allons, bonsoir, et attendez-moi demain matin de bonne heure, nous aurons encore quelque chose à faire ; j'ai une bonne idée que je veux mûrir.

## XXIX—LA PETITE CLEF.

Pendant que Dupac et Giraud s'entretenaient avec Grand-Louis de l'assassinat de Calais, une voiture s'arrêtait rue de la Chaussée d'Antin devant la porte de M. de Bonneville. Un homme en descendit et, sans rien demander à la concierge, monta tranquillement au second et sonna. Au coup de sonnette, un petit groom en gilet rouge vint ouvrir. Il fit une grimace à la vue du visiteur. Celui-ci, en effet, ne payait pas de mine et il portait sous le bras gauche un énorme portefeuille, ou plutôt une serviette d'avocat bourrée de papiers.

—M. de Bonneville ? demanda l'homme au portefeuille, en faisant un profond salut.

—Que lui voulez-vous ? riposta le groom d'un air insolent.

—Je viens, pour une affaire sérieuse, très sérieuse même. Veuillez donc faire passer ma carte.

Il tira de sa poche une carte en gros bristol, et à la suite du nom, écrivit au crayon ces deux mots : *Affaire confidentielle*. Il mit sous la carte une pièce de cent sous et glissa le tout dans la main du domestique un peu ébahi.

—Ah ! c'est différent, dit celui-ci. Alors, attendez une minute.

Il disparut. Un instant après, il revenait.

—Donnez-vous la peine d'entrer, dit-il en s'effaçant avec un respect ironique.

L'homme au portefeuille entra. M. de Bonneville était assis sur un divan, lançant autour de lui des nuages de fumée. Il toisa d'un air dédaigneux l'homme qui entra et ne jugea pas à propos de se lever pour un si mince personnage.

—Vous avez demandé à me parler ? dit-il.

—Oui, monsieur répondit le bonhomme en s'inclinant.

—Que me voulez-vous ?

—Comme j'ai eu l'honneur de vous l'écrire sur ma carte, c'est pour une affaire personnelle.

—Ah ! oui, dit le jeune homme, en reprenant la carte qu'il avait jetée à côté de lui sur le divan. JACQUES SYLVAIN LAURENT, *agent d'affaires*. Affaires personnelles. Eh bien, monsieur Jacques Sylvain Laurent, que me voulez-vous ?

L'agent d'affaires toussa, se moucha et regarda autour de lui. Puis, il alla tranquillement prendre une chaise, s'assit, plaça son chapeau entre ses jambes et sa serviette sur ses genoux. Ceci fait, il ouvrit cette serviette et en tira un tout petit carnet d'écaïlle qu'il montra à son interlocuteur.

—Connaissez-vous ceci ? demanda-t-il.

M. de Bonneville bondit sur son divan. Ce carnet, il le connaissait bien, en effet, c'était celui qu'il avait perdu le soir du dîner et que, le lendemain, le père Michelin, descendant avec sa petite malle de voyage, avait trouvé derrière la statue dans le vestibule. Ce carnet, tout petit qu'il était, avait une grande importance, car il contenait les lettres ou plutôt les billets écrits par la petite baronne Giraud à son cavalier servent.

—D'où vous vient cela ? Où l'avez-vous pris, s'écria Robert en étendant la main comme pour reprendre le calepin.

—Minute, dit l'agent d'affaires en replongeant l'objet dans les larges poches de sa serviette. Je l'ai et ça suffit. Comme nous disons, nous autres gens de loi, possession vaut titre.

—Vous allez me le rendre sur l'instant.

—Vous plaisantez, cher monsieur. Auparavant, nous avons une petite conversation à avoir ensemble.

—C'est juste, dit Bonneville en se mordant les lèvres. Vous ne voulez pas me le donner, vous voulez me le vendre.

—Justement.

—Eh bien, dites vite. Combien vous faut-il.

—Beaucoup et très peu. En lisant les lettres que contient ce carnet, car vous pensez bien que le premier soin de celui qui les a trouvées a été de les lire, on y a appris certaines choses curieuses, dont la principale est que vous possédez certaine clef qui vous permet d'entrer à toute heure dans les appartements privés d'un banquier que nous ne nommerons pas. C'est cette clef qu'il nous faut et en échange de laquelle on vous donnera le calepin.

—Misérable ! s'écria Bonneville indigné.

—Oh ! pas de gros mots, cher monsieur, ils sont inutiles. Vous m'avez demandé nos conditions, ou plutôt celles de mon client, c'est à prendre ou à laisser.

—Mais cette clef, qu'en voulez-vous faire ?

—Rien qui puisse vous gêner au contraire. D'ailleurs on vous la rendra ce soir. Nous ne la garderons que quelques heures. Allons, est-ce dit ? faisons-nous l'échange ?

Il avait repris le calepin d'écaïlle et le faisait miroiter aux yeux du jeune homme abasourdi. C'en était trop. Hors de lui, Robert bondit sur l'agent d'affaires pour le lui arracher des mains. Mais avant qu'il eût touché le carnet, Jacques-Sylvain Laurent l'avait saisi par les deux poignets avec une force telle qu'il ne put retenir un cri de douleur. Il retomba brisé sur son divan.

—Oh ! cher monsieur, dit l'agent d'affaires en refermant sa serviette, voilà qui n'est pas bien du tout. J'ai bien envie de rompre toute espèce de pourparlers.

Bonneville perdait la tête. Il était impossible qu'il laissât ces lettres entre les mains de ces gens-là, et il eût donné toute sa fortune pour les reprendre. Mais cette clef ! N'était-ce point aussi un danger ? Jacques-Sylvain Laurent avait repris son chapeau et son portefeuille, et faisant mine de vouloir s'en aller.

—Allons, soit, s'écria le jeune homme en tirant de sa poche une clef tréflée attachée à une petite chaîne d'or. Cette clef, la voici, mais malheur à vous si vous en abusez !

—Donnant donnant, répondit l'agent d'affaires en tendant le calepin. Dans deux heures, monsieur, votre clef vous sera rendue.

Il disparut pendant que Robert affolé ouvrait fiévreusement le calepin et examinait les lettres qui s'y trouvaient.

—Oh ! les misérables ! s'écria-t-il, il en manque une.

Il se précipita à son tour dans l'antichambre, puis dans l'escalier, mais la voiture,

traînée par un cheval vigoureux, avait depuis longtemps emporté l'agent d'affaires. M. de Bonneville rentra chez lui et retomba sur son divan à demi fou. Deux heures après, son domestique lui remettait un petit paquet que venait de lui apporter un commissionnaire. Ce paquet contenait la clef et un billet écrit au crayon, d'une écriture inconnue :

Robert lut :

« Nous tenons nos promesses, voici votre clef. Quant à la lettre qui manque dans le calepin, ne craignez rien, nous la gardons comme garantie. »

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria le jeune homme.

### XXX—LE FAUX.

Le lendemain matin, à dix heures sonnant, Dupac arrivait chez Giraud. Le banquier, selon son conseil, avait pris une potion calmante. Il avait dormi pendant plusieurs heures. Mais, depuis huit heures du matin, il était éveillé et travaillait dans son cabinet. Dupac avait l'air tout guilleret.

— Eh ! eh ! ricana-t-il, déjà à la besogne ! Allons ! cela va bien. Moi aussi, j'ai déjà travaillé depuis ce matin. Mais dites-moi, ne comptez-vous pas au nombre de vos employés un brave garçon nommé Berjoux ?

— Berjoux ! dit le banquier, je crois que oui. A moins qu'on ne l'ait renvoyé, car j'ai déjà reçu plusieurs plaintes à son égard.

— Bah ! Manquerait-il de zèle ?

— Non, ce n'est pas là la cause, mais plusieurs vols ont été commis dans les bureaux, des pupitres ont été forcés, et ses camarades l'accusent.

— Tiens ! tiens ! Eh bien, entre nous, ça ne m'étonne pas, parceque, lorsque je l'ai fait entrer ici... car c'est moi qui l'ai fait entrer...

— Je le sais ; c'est même pour cela que je ne l'ai pas chassé à la première plainte.

— Le pauvre garçon sortait de Melun, où on l'avait envoyé pour une peccadille. Vous savez, un réclusionnaire libéré est d'un placement difficile. On ne le voulait nulle part.

— Et vous m'en avez fait cadeau ! Eh bien, merci !

— Laissez donc, il n'y avait pas de danger. Je le tiens, voyez-vous, et je n'aurais qu'un mot à dire pour le faire retourner dans le chef-lieu de Seine-et-Marne. D'ailleurs, je n'étais pas fâché d'avoir un homme à moi dans vos bureaux.

— Ah ! vous me faisiez espionner ?

— Il ne faut rien négliger, dit sèchement le petit homme ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Ce Berjoux possède entre autres talents une facilité d'imitation calligraphique merveilleuse ; c'est même ce qui lui a occasionné de petites discussions avec la justice. Or, puisque nous sommes embarrassés pour justifier l'absence de notre Américain, j'ai songé à Berjoux pour nous tirer d'affaire.

— Je commence à comprendre.

— Eh ! eh ! c'est fort heureux. Mais ne perdons pas de temps. Appelez-moi Berjoux.

Le banquier sonna et donna un ordre au garçon de bureau.

Quelques minutes après, Berjoux faisait son apparition.

Ce n'était point un jeune homme. Il approchait de la cinquantaine et était déjà presque complètement chauve.

Il entra timidement et d'un air obséquieux. En apercevant Dupac et Giraud, il devint très pâle.

— Eh bien ! mon cher monsieur Berjoux, dit Dupac, il paraît qu'on n'est pas très content de vous ici.

— Comment cela ? monsieur.

— Oui, je viens de recevoir des reproches à votre égard.

— Pourtant...

— Il n'y a pas de pourtant. Vous êtes incorrigible, et, si je n'étais pas intervenu, il est très possible que d'ici quelques jours, vous eussiez été, non-seulement chassé, mais envoyé en cour d'assises.

— Monsieur ! murmura Berjoux, devenu tout pâle.



—Quelle vie menez-vous donc, à votre âge, pour que vos appointements ne vous suffisent pas et que vous soyez obligé de voler vos camarades ? Eh ! eh ! avec de fausses clés, encore. Ah ! vous allez bien, monsieur Berjoux.

—Mais je vous assure, monsieur...

—Je suis sûr que vous les avez dans vos poches, vos fausses clés. Imbécile ! Allons, allons, décidément vous avez une envie de changer de climat et d'aller faire un tour à la Nouvelle Calédonie.

—Grâce ! grâce ! s'écria l'employé en se jetant à genoux devant le banquier.

—Laissez donc votre patron tranquille. Après ce qu'on vient de lui dire, il ne peut pas faire autrement que de vous renvoyer de ses bureaux ; et moi, ma parole d'honneur, je ne sais plus ce que je pourrais faire de vous. Si encore vous pouviez m'être utile pour certains travaux que j'ai à faire.

—Des travaux ? Dites, que faut il que je fasse ?

—Moins que rien. Vous êtes habile calligraphe, n'est-ce pas ?

—Vous le savez bien, monsieur.

—Eh bien, j'ai besoin, ou plutôt c'est M. Giraud qui a besoin de faire copier très exactement quelques lignes d'écriture. Histoire d'avoir un double d'une pièce qui pourrait lui être utile.

—Un faux ! s'écria Berjoux en regardant avec effarement son patron.

—Mais non, mais non. Et puis, après, un faux, est-ce que cela vous épouvante, par hasard ? Tenez, c'est simple comme bonjour, reprit Dupac en tirant de sa poche le billet fantaisiste que Ralph avait signé à Nina trois jours auparavant. Examinez moi bien cette écriture et dites-moi si vous pouvez l'imiter.

Berjoux, de plus en plus perplexe, regardait alternativement ses deux interlocuteurs.

—Faites ce que vous dit M. Dupac, ordonna le baron.

L'employé s'assit, prit une plume, du papier et se mit à copier le billêt en suivant des yeux le modèle. Il écrivit :

“ Le vingt-cinq novembre prochain...”

—Parfait ! s'écria Dupac ; cependant, un tout petit peu tremblé. Remettez-vous, Berjoux, il s'agit de montrer à monsieur le baron combien vous êtes habile.

Berjoux continuait à écrire :

“ Je paierai à Mme Nina de Boresse...”

—Voilà qui est mieux, mais toujours un peu hésitant.

—C'est qu'en ce moment je ne fais qu'imiter, répondit Berjoux qui commençait à se rassurer et à comprendre que tous ces préliminaires n'étaient que de la comédie et qu'on avait besoin de lui pour quelque chose d'important.

—Et après, demanda Giraud, que ferez-vous ?

—Quand j'aurai imité une ou deux fois, M. le baron, je serai bien pénétré de l'écriture. Je pourrai la refaire sans regarder le modèle, et c'est alors seulement qu'elle aura toute la hardiesse désirable.

—Peste ! dit Giraud, vous êtes habile.

—Certainement, monsieur, et puisqu'il faut le dire franchement, je défie tous les experts en écriture, avec leurs principes calligraphiques, de reconnaître une imitation faite par moi. Une fois que je tiens bien mon sujet, je crois que celui dont je fais l'écriture aurait de la peine à la nier.

—Et pensez-vous réussir avec celle-là ?

—Oui, elle est assez facile. C'est de la grosse écriture anglaise ordinaire.

—Et la signature ?

Pour toute réponse, l'employé traça au beau milieu d'une page blanche la signature : “ Capitaine Ralph, ” deux ou trois fois répétée.

—C'est bien cela, s'écria Giraud.

—Magnifique ! appuya Dupac. Allons, Berjoux, vas y, mon garçon.

Il prit dans un carton cinq ou six feuilles de papier anglais et en plaça une devant Berjoux. Celui-ci, la plume en arrêt, se prépara à écrire.

Dupac dicta :

“ Mes chers associés,

“ Au moment où je me préparais à repartir pour Paris, une circonstance imprévue me retient ici pour quelques jours encore. Que cela ne vous empêche pas de vous occuper de notre affaire ; c'est, du reste, plutôt à vous que doit incomber cette besogne,

car je n'entends rien aux choses d'argent, et encore moins à celles de la banque. A mon retour, dans une quinzaine, j'espère trouver toutes les actions souscrites. Soyez assurés que, de mon côté, ici, je ne perds pas mon temps.

— Mes remerciements à l'avance.

— Attention ! maintenant, interrompit le petit homme, il s'agit de ne pas rater la signature. Répétez-la un peu sur l'autre feuille.

Le faussaire obéit. Cette fois l'imitation était parfaite. Il la répéta sur la lettre.

— Je vous laisse faire, dit à demi-voix Giraud.

— Et vous avez raison. Eh ! eh ! maintenant, ce n'est pas tout, vous devez bien avoir ici quelques feuilles de papier timbré, je suppose ? Nous allons lui faire faire une procuration afin de pouvoir, comme nous le dit la lettre, nous occuper de tout en l'absence de notre associé. L'affaire est bonne et il serait dommage de la perdre. Allons Berjoux, c'est le moment de se distinguer.

Berjoux se remit à l'œuvre l'acheva d'une manière acceptable et se retira sans mot dire.

— Eh bien ? demanda Dupac en se retournant vers son complice.

— Vous êtes merveilleux, mon cher ami. Plus je vous connais et plus je vous admire.

Le vieillard eut un petit ricanement de satisfaction.

— Restez-vous à déjeuner avec moi ? demanda Giraud.

— Non, pas aujourd'hui. J'ai besoin de me reposer un peu ; j'ai beaucoup travaillé depuis quelques jours et je ne suis plus jeune. Eh ! eh ! d'ailleurs, Nina doit être éveillée et je veux être là pour lui donner des nouvelles de notre cher voyageur.

— Mais je vous reverrai ce soir ?

— Probablement. En tous cas, tenez-vous tranquille ; je crois que la chance nous revient et, du reste, je veille.

Il sortit par les bureaux, suivi de Giraud, qui l'accompagna jusque dans le hall. A peine la porte du cabinet s'était-elle refermée sur eux, que la portière du fond se souleva. Un homme entra. C'était celui que nous avons vu la veille chez M. de Bonneville, l'agent d'affaires Jacques-Sylvain Laurent. Il se baissa, ramassa rapidement toutes les feuilles déchirées sur lesquelles Berjoux avait fait ses essais. Prenant ensuite le timbre à date qui se trouvait sur le bureau du banquier, il l'appliqua sur chacune des feuilles ; ceci fait il les plia soigneusement et les mit dans son portefeuille. On entendit le pas de Giraud qui revenait ; l'homme disparut par l'endroit où il était entré. Le banquier s'assit à sa table et serra le reste du papier timbré ; puis il songea, lui aussi, aux feuilles manquées par le faussaire. Il voulait les faire disparaître. Mais il eut beau regarder, il ne découvrit rien.

— Que je suis bête, se dit-il ; Dupac les aura sans doute ramassées sans que j'y fasse attention. Il est trop prudent pour laisser traîner des choses aussi compromettantes.

### XXXI.—OU M. JACQUES-SYLVAIN LAURENT CONTINUE SES OPÉRATIONS.

En sortant du cabinet du banquier, maître Jacques-Sylvain Laurent, puisque tel était le nom qu'il s'était donné, descendit chez le concierge.

— Pensez-vous que M. Michelin rentre dans la journée ? demanda le prétendu agent d'affaires. J'étais monté chez lui, et il paraît qu'il est déjà sorti.

— M. Michelin ! répliqua le concierge en haussant les épaules, si vous n'attendez que lui, mon cher monsieur, vous avez du temps devant vous. Il est en voyage pour un mois.

— Un mois ! sapristi ! et vous ne pourriez pas me donner son adresse ?

— Ma foi ! non, par l'excellente raison qu'il ne me l'a pas indiquée.

— C'est bien ennuyeux. Eh bien, je reviendrai dans un mois.

— A votre aise.

L'agent d'affaires salua et sortit. Au coin de la rue d'Antin stationnait la voiture avec laquelle il était venu la veille chez M. de Bonneville. Il fit un signe au cocher et remonta. Le cocher sans doute avait ses ordres d'avance, car il ne bougea pas, plongé en apparence dans la lecture de son journal. Malgré le haut collet qui lui montait jus-

qu'aux oreilles et lui masquait toute la figure, nos lecteurs eussent pu facilement reconnaître l'ami Félix.

— Mon Dieu ! Seigneur ! murmura-t-il, c'est y Dieu possible de faire des mascarades pareilles ! Si on voulait censément me laisser faire, moi, ce serait bien plus vite fini. Quand je tenais le vieux là-bas, sur la route de la Révolte, je me serais bien chargé de le faire parler. Enfin, c'est le capitaine qui est le maître, je n'ai censément qu'à obéir.

.....  
Seule dans son boudoir, Nina se plongeait avec délices dans des rêves sans fin. Alors Dupac qui venait de rentrer la fit prévenir qu'il désirait lui parler. Nina bondit.

— Qu'il entre, qu'il entre ! dit-elle.

— Eh bien, petite sœur, dit le vieillard en s'approchant de la comtesse et en déposant un baiser sur son front, Giraud vient de recevoir une lettre.

— D... Ralph ? murmura Nina haletante.

— Tu l'as deviné. Notre voyageur est en très bonne santé même, eh ! eh ! car il parle de rester encore quelques jours en Angleterre.

— Quelques jours ?

— Hélas ! oui. Il ne nous fixe même pas la date probable de son retour. Cela nous gêne bien pour nos affaires. Enfin, nous tâcherons de faire pour le mieux en son absence. Mais toi, ma pauvre Nina, cela va te contrarier. Je suis sûr que tu comptais sur lui pour le réveillon, n'est-ce pas ?

— Le capitaine est libre de ses actions, répliqua Nina avec une froideur affectée.

— Oui, oui ; enfin, n'importe, pour le moment nous savons qu'il faut attendre. Prenons donc patience et déjeunons. En montant, j'ai vu le maître d'hôtel qui terminait ses apprêts. Tu vas descendre, hein ?

— Déjeunez sans moi, j'ai la migraine.

— Tant pis, tant pis, Ninette ; enfin, cela te regarde. Moi, j'ai bien travaillé ce matin et j'ai une faim de loup.

.....  
Midi sonnait. Tranquillisé par les précautions prises le matin, et surtout par le calme imperturbable de Dupac, le baron Giraud venait de se mettre à table. Au dehors, le fiacre, après avoir fait deux ou trois fois le tour par la rue d'Antin, la rue du Port-Mahon, la rue du Quatre-Septembre et la rue Saint-Augustin, était revenu se poster en face de la banque Giraud. Félix, toujours caché par ses collets, causait avec son maître.

Tout à coup le capitaine imposa le silence à Félix, ajoutant à voix basse :

— Tiens-toi sur ton siège. Voilà les employés qui sortent.

Sur le perron de l'hôtel, à la porte du hall, apparaissaient en effet, quelques-uns des employés. C'était l'escouade qui allait déjeuner de midi à une heure. Elle sortait un peu en retard, ayant dû attendre le retour de celle qui déjeunait de onze heures à midi. Le capitaine, redevenu maître Jacques-Sylvain Laurent, descendit du fiacre et s'avança tout doucement vers l'hôtel. Isidore Berjoux sortait seul, réfléchissant à ce qui venait de lui arriver. Maître Jacques-Sylvain Laurent le regarda avec surprise.

— Eh ! mais, je ne me trompe pas, s'écria-t-il d'un ton joyeux, c'est vous, c'est toi mon brave Berjoux ? Quelle chance de te retrouver.

— Monsieur, commença l'employé, vous devez faire erreur.

— Comment, erreur ! N'es-tu pas Berjoux. Isidore Berjoux, mon vieux camarade de l'*Echo des feuilletons* et du bureau d'écritures ? Ah ! ce n'est pas bien ; j'espérais mieux de ta mémoire et de ton cœur.

Et maître Jacques-Sylvain Laurent, tirant un mouchoir à carreaux, fit mine d'essuyer une larme.

— Mon Dieu ! dit Berjoux, il est possible qu'autrefois nous nous soyons connus, mais vous comprenez, avec le temps.

— Ingrat ! Je suis donc bien changé ? Je t'ai bien reconnu tout de suite, moi. Voyons, regarde-moi, Sylvain, le grand Sylvain avec qui tu faisais des adresses, chez Bonnard Bidault ? Ça revient-il les souvenirs ?

— Il me semble, en effet, commença-t-il en hésitant.

— Faut-il t'en dire davantage, reprit l'agent d'affaires en se penchant à son oreille et en baissant la voix, faut-il te parler de l'époque fâcheuse où tu as été là-bas, en face de la gare de Lyon, à Mazas ?

— Silence ! malheureux, s'écria Berjoux tremblant et jetant un regard autour de lui.

—Sois tranquille. On est discret. Les amis sont les amis. Et voyons, qu'est-ce que tu fais, maintenant ? Je viens de te voir sortir de la banque Giraud. Est-ce que tu serais dans la maison ? Bonne affaire, mon cher. Gens honorables, tu as de la chance.

—Oui, grâce à la protection de quelqu'un, je suis entré comme employé.

—Veinard ! Ah ça, j'espère que tu te tiendras tranquille maintenant ? A notre âge, mon vieux, il ne faut plus se compromettre.

Berjoux eut un frissonnement en songeant à ce que, le matin même, il avait été obligé de faire.

—Moi, tu le sais, j'ai toujours aimé mon indépendance. Je dépends de tout le monde et de personne : je suis agent d'affaires. Ça boulotte. Il y a des hauts et des bas, mais enfin on gagne sa vie. Ah ça, dis donc, nous déjeunons ensemble, hein ?

—Mais c'est que...

—Il n'y a pas de mais ; il ne sera pas dit que je retrouve un vieux copain pour le lâcher comme ça. Allons, viens vite.

Il avait pris le bras de Berjoux et l'entraînait. Cinq minutes après, ils étaient attablés dans un cabinet au premier étage chez le marchand de vins de la rue Sainte-Anne. Maître Jacques-Sylvain Laurent était tellement heureux de retrouver son ancien camarade, qu'il ne regardait pas à la dépense. De plus, il versait rasade sur rasade. Bientôt, malgré sa méfiance instinctive et bien qu'il eût cherché à se ménager, Berjoux ne tarda pas à avoir le cerveau un peu troublé.

—Vois-tu, mon vieux, disait-il, car son ami Laurent avait exigé qu'il le tutoyât, vois tu, tu aurais tort d'envier ma position. Tout riches qu'ils sont, ces gens-là ne valent pas mieux que les autres. Ils font en grand ce que nous faisons en petit, seulement nous, on nous pinçait, mais eux...

—Eux, ils échappent, termina Jacques-Sylvain Laurent, comme l'a dit le poète :

Selon que vous serez puissant ou misérable,  
Les jugements de cour vous feront blanc ou noir.

—Ah ! ah ! farceur, s'écria Berjoux, voilà que tu chantes des chansons à présent !

—Tiens ! Quand on rencontre un ami, ce n'est pas pour être triste. Dis donc, que dirais-tu d'une tasse de café bien chaud ?

—Du moment que c'est toi qui régales...

—Avec un fin cigare ?

—Ça ne se refuse jamais.

—Et un petit verre de cognac ?

—Ah ! décidément, tu me combles.

—Le café et le cognac, c'est l'affaire de la maison, reprit Sylvain Laurent ; quant aux cigares, je vais t'en offrir un comme tu n'en fumes pas souvent.

Il fouilla dans la poche de sa redingote, en sortit un très joli porte-cigare en cuir de Russie, l'ouvrit, offrit à Berjoux un cigare, puis l'aida à l'allumer.

—Eh bien, qu'en dis-tu ? demanda-t-il.

—Parfait. Seulement, il a un drôle de goût.

—C'est sa qualité, mon cher. Tu ne trouverais jamais cela dans ceux de la régie. Attends une seconde, je vais voir si on presse le café.

Berjoux, resté seul un instant, continua à fumer son cigare. A mesure qu'il tirait des bouffées, ce goût qui lui avait paru étrange au premier abord, lui semblait maintenant agréable. Une délicieuse ivresse s'emparait de lui, il éprouvait le besoin de rire, et surtout de parler. Sylvain Laurent rentra, suivi du garçon, qui portait le café sur un plateau.

—Eh bien ! dit-il, comment trouves-tu mon cigare ?

—Délicieux ! parfait ! admirable ! s'écria Berjoux, je n'en veux plus fumer d'autres. Ecoute, tu viendras ce soir, tu viendras demain et nous déjeunerons ainsi tous les deux, toujours...

—Mais cela coûte cher, mon ami, et je ne pourrai pas tous les jours faire pareille dépense.

—Eh bien, et moi, crois-tu donc que je n'aie pas d'argent ? Ah ! tonnerre ! J'en aurai de l'argent ! Il faudra qu'on m'en donne. Je ne me laisserai pas exploiter. S'ils en savent sur mon compte, j'en sais aussi sur le leur. Et d'abord parce que j'ai fait ce matin...

—Qu'as-tu donc fait ?

—Chut ! ça ne peut pas se dire. C'est le secret du patron.

—Bah ! même à un ami ?

—Non, vrai, même à un ami. Il faut que ce soit grave, vois-tu, car toi, tu en es un vrai. Tu es mon frère, je t'aime et si ça se pouvait.

—Alors tais-toi.

—Comment, que je me taise ?

—Oui, ne me dis plus rien.

—D'abord, je parlerai si je veux.

—Non, non, il ne le faut pas. Ton patron te mettrait à la porte.

—Mon patron ! Je m'en moque pas mal de mon patron. Ah ! il ne veut pas que je parle ! Eh bien, je te dirai tout, à toi, comme quoi ils m'ont fait écrire des lettres au nom d'un homme qui est absent, comme quoi ils m'ont fait signer en me menaçant d'un chantage. D'un chantage ! Je n'en ai pas peur. Je le connais. J'en ai fait, et toi aussi.

Maître Sylvain Laurent se mit à rire bruyamment.

—Ah ! ah ! dit-il, j'ai eu de la chance de te rencontrer. Comment ces pièces qu'on m'a données ce matin.

—A toi, mon pauvre vieux ? Mais ils t'ont fichu dedans !

—Comment ! dit l'homme d'affaires en sortant de son portefeuille l'un des papiers timbrés qu'il avait ramassés dans le cabinet du banquier. Comment, cette procuration n'est pas vraie.

—Peuh ! c'est moi qui l'ai faite.

—Allons donc !

—Veux tu que j. te le jure ?

—J'aimerais mieux que tu me l'écrives.

—Ecrire ! Ça m'est égal. Tout ce que tu voudras. Demande une plume au garçon.

Maître Jacques-Sylvain Laurent était homme de précaution. Il avait dans son vaste portefeuille une plume et un petit encrier. Il tendit la plume toute mouillée à Berjoux.

—Dicte ! s'écria celui-ci.

—L'agent d'affaires mit la feuille de papier timbré devant lui et dicta :

“ Moi, Isidore Berjoux, certifie que ce matin, le ... décembre 18... j'ai, par ordre de mon patron, M. Giraud, et de M. Dupac, son associé, fait une fausse lettre et une fausse procuration au nom du capitaine Ralph.”

—Signe, maintenant.

—Tout ce que tu voudras, s'écria Berjoux en faisant un magnifique parafe.

Maître Jacques-Sylvain Laurent serra le papier dans son portefeuille et versa un grand verre d'eau de vie à Berjoux.

—A ta santé ! dit-il en choquant contre ce verre le sien, qu'il avait rempli d'eau.

—A ta santé ! ma vieille, répliqua Berjoux en avalant d'un trait le contenu du verre.

C'en était trop. L'employé sentit tout tourner autour de lui et il s'affaissa sous la table en murmurant :

—Un cigare, Sylvain ? Tu me donneras un cigare ?

—Vous ferez attention à mon ami, dit l'agent d'affaires au garçon en réglant la dépense. Il a un peu trop bu.

—Soyez tranquille, monsieur, dit le débitant avec un sourire. Nous connaissons cela.

Maître Jacques-Sylvain Laurent, regagna sa voiture. Deux heures après, Berjoux se réveillait la tête brisée, le corps endolori et ne se souvenant de rien.

### XXXII -LE COMMIS-GREFFIER

—Avons-nous eu tort ? Avons-nous eu raison de nous débarrasser de ce Ralph ? se demandait le baron Giraud, en revenant de la Bourse. Quoi qu'en dise Dupac, il me semble que cette affaire n'est pas finie. Terrible chose ! Un crime en appelle un autre. En tuant le comte de Bresse, nous avons causé la mort de son fils. Voici maintenant que ce capitaine vient se jeter dans nos jambes. Était-il réellement aussi dangereux que nous l'avons cru ? Je me suis laissé effrayer. Nous aurions eut-être pu l'acheter, mais Dupac est pour les moyens violents. Qui sait maintenant si c'est fini et si, celui-

là disparu, il ne va pas falloir se défendre contre un autre ! Ah ! j'ai eu tort de céder.

Comme sa voiture le déposait sous la voûte de l'hôtel le valet de pied lui dit :

— Il y a là-haut une personne qui demande monsieur.

— Une personne ? Quelle espèce de personne ?

— Un petit vieux, assez mal mis, avec un portefeuille sous le bras.

— Renvoyez-le, s'écria Giraud, pensant avoir affaire à quelque spéculateur malheureux. Je n'ai pas le temps de le recevoir.

Giraud gagna directement son cabinet. Un instant après, le domestique s'y présentait de nouveau.

— L'homme insiste pour voir M. le baron, dit-il, il prétend que sa visite est urgente.

— C'est insupportable, s'écria le *Chafouin* avec colère. Qu'est-ce que c'est que cet homme ? A-t-il donné son nom au moins ?

— Oui, monsieur le baron, dit le valet en présentant une carte.

Giraud eut un tressaillement.

— Jacques Sylvain, greffier d'instruction, lut-il à demi-voix, qu'est-ce que cela veut dire ? Saurait-on déjà ?...

Il se retourna, le domestique attendait.

— Qu'est-ce que vous faites-là, vous ! s'écria Giraud. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Monsieur le baron, c'est pour la réponse.

— C'est juste. Faites entrer.

Le domestique s'inclina. Une seconde après, le greffier faisait son entrée. C'était un petit homme, tout cassé, aux rares cheveux blancs, à la figure rasée, sauf des favoris blancs comme les cheveux. Il s'inclina profondément devant le baron. L'apparence timide et inoffensive de ce visiteur rendit un peu de courage à Giraud.

— Que désirez-vous de moi, monsieur, dit-il en lui désignant un siège.

— Je suis désolé de déranger M. le baron Giraud, dit le bonhomme en assurant sur son nez un bincle monumental. Mais il s'agit d'une affaire urgente. M. le baron a pu voir ma qualité : je suis greffier de M. Dauffin, juge d'instruction à Paris.

— Et qu'ai-je de commun avec M. Dauffin ? demanda Giraud avec hauteur.

— J'y arrive, monsieur le baron, j'y arrive. M. le juge d'instruction Dauffin a reçu aujourd'hui même une commission rogatoire de son collègue de Calais.

— Ah ! fit Giraud en pâlisant malgré lui.

— Oui, pour un crime mystérieux qui a été commis là-bas. C'est un homme inconnu, mais qui paraît appartenir à la classe riche. Dans ces cas-là les juges de province écrivent tout de suite à Paris.

— Eh bien, monsieur ?

— En lisant le signalement, M. le juge crut se souvenir que ce signalement correspondait à celui d'un homme dont on a beaucoup parlé ces jours derniers, le capitaine, attendez donc...

Le greffier fit mine de chercher dans son portefeuille.

— C'est inutile, monsieur, dit Giraud vous voulez sans doute parler du capitaine Ralph ?

— Le capitaine Ralph, justement. On a dit à M. le juge que vous le connaissiez.

— En effet, répondit Giraud, qui se demandait où cet homme voulait en venir. Il est venu me parler d'une affaire dont je m'occupe en ce moment. Mais le capitaine est en Angleterre, et je ne crois pas...

— Calais est justement sur la route de l'Angleterre. Du reste, si M. le baron veut prendre connaissance des détails.

Il ouvrit cette fois toute grande sa serviette et en tira un papier timbré d'abord, puis un exemplaire du *Calaisien*, semblable à celui que Grand-Louis avait apporté la veille.

— Le journal vous en dira plus que le procès-verbal, si vous voulez en prendre connaissance.

Giraud savait parfaitement ce qu'il y avait dans le journal. Mais il le prit et le parcourut pour la forme.

En effet, dit-il au bout d'un moment, il y a là certains points de ressemblance, beaucoup même. Cependant je ne saurais affirmer...

— Oh ! nous ne vous demandons pas une affirmation, mais simplement un indice, et c'est pour cela que M. le juge, sachant combien votre temps est précieux, n'a pas

voulu vous déranger. D'ordinaire nous mandons les gens au Palais, mais pour certaines personnes, nous avons d'autres procédés.

—Je vous en remercie.

—Je vous prierai donc simplement, M. le baron, de vouloir bien écrire à M. le juge une toute petite lettre, lui disant qu'à votre avis, il est très possible que l'homme assassiné à Calais soit votre ami le capitaine. Cette lettre restera au dossier, car pour les besoins de l'instruction, on tient à garder cette affaire aussi secrète que possible. C'est seulement au cas où l'on découvrirait les assassins qu'on serait alors obligé de vous demander au parquet.

—Et cette lettre est urgente ? demanda Giraud.

—Mon Dieu ! à la rigueur, je pourrais bien dire que je vous ai vu. Mais vous savez, je ne suis qu'un sous ordre, et il serait plus régulier, pour prouver que j'ai bien accompli ma mission...

—Bien, bien, interrompit Giraud en prenant sur son bureau une feuille de papier. Voyons, que faut-il que j'écrive ?

—Seulement qu'à votre avis le cadavre découvert à Calais sur la jetée vous paraît être celui du capitaine Ralph, de nationalité américaine, avec lequel vous étiez en relation d'affaires et qui vous a quitté pour aller à Calais.

—C'est tout ?

—C'est tout.

Giraud écrivit ce qu'on lui demandait.

—Alors cette lettre restera dans le dossier ? demanda-t-il lorsqu'il l'eut terminée.

—Oui, tant qu'on n'aura aucune donnée sur les assassins, et je crois, ajouta le greffier avec un léger haussement d'épaules, qu'on ne les découvrira pas de sitôt. La police en province, voyez-vous, est un peu faiblotte et il reste bien des crimes impunis.

Giraud ne répondit pas. Il en savait quelque chose.

—C'est une pure formalité, reprit le greffier en serrant dans son portefeuille la lettre que Giraud venait d'écrire ; uniquement pour montrer au juge de Calais qu'il ne nous faut pas longtemps pour obtenir un résultat. Mais à cela on ajoutera que vous n'avez aucun soupçon, aucune idée, et que, par conséquent, il ne faut pas compter sur vous pour retrouver les assassins, qui sont, de toute évidence, des rôdeurs ou des contrebandiers.

Il avait repris son chapeau ; il fit un salut profond et se retira. Il n'avait pas passé la porte, qu'une idée subite surgissait dans l'esprit de Giraud.

Il venait de signer une lettre attestant en quelque sorte la mort de Ralph et, le matin même, ils avaient avec Dupac fait fabriquer par Berjoux une procuration.

—Que j'ai été fou ! se dit-il. Mais bah ! puisque ma lettre va être enfouie dans un dossier... C'est égal, je n'en dirai rien à Dupac : il me ferait une scène.

### XXXIII—NINA CHEZ JEANNE.

Hector se trompait, ou plutôt il voulait rassurer Lucienne en lui disant que sa mère était beaucoup mieux et que la crise qu'elle avait subie, loin d'être nuisible, était favorable au retour à la santé. Ce titre de comtesse de Boresse, prononcé par sa fille, avait éveillé tout à coup dans l'esprit de Jeanne un monde de souvenirs douloureux. Et la secousse morale avait aggravé encore la situation physique de la malade ; Lucienne dut bientôt ne plus quitter son chevet. Cela ne fit qu'aggraver la situation financière des deux pauvres femmes.

Hector s'apercevant de leur gêne, sollicita un jour l'avance d'un peu d'argent à son bureau. Il n'obtint qu'un refus sec, et, comme il insistait on lui fit des reproches sur le peu de soins et la distraction avec lesquels il travaillait depuis quelques jours. Il entra chez lui la mort dans l'âme, se demandant quel subterfuge il allait employer pour cacher à Lucienne la situation réelle. A sa grande surprise, il vit, arrêtée devant la porte, une magnifique voiture attelée de deux chevaux et conduite par un cocher dont la livrée brillante faisait l'admiration de tous les gamins du quartier. La concierge elle-même ne songeait pas à les renvoyer. Debout sur sa porte, son balai au port d'arme, elle semblait en proie à un ahurissement complet.

—Arrivez donc ! monsieur Hector, s'écria-t-elle en apercevant le jeune homme. Devinez pour qui c'est cette belle voiture ? Pour votre voisine, Mlle Lucienne.

—Lucienne ! s'écria Hector en pâlisant.

—Ça vous ébouriffé, hein ? dit la grosse concierge. Eh bien, monsieur, j'ai été encore plus étonnée que vous. J'étais là bien tranquille, en train de balayer mon allée, lorsque tout à coup, pif ! paf ! pouf ! je vois arrêter cette calèche. Je me *perçipite* pour regarder et un larbin galonné sur toutes les coutures, avec une culotte courte et des bas blancs, s'avance vers moi. " Mme Lagrange " qu'il me dit.

—M'ame Lagrange, vous devez faire erreur ?

—Pas du tout, qu'il me dit, c'est bien madame Lagrange, la mère d'une jeune fille qui s'appelle Lucienne.

Je tombe de mon haut, mais néanmoins je lui donne les indications, il retourne à la voiture et fait descendre une dame, belle comme le jour.

—Une dame, s'écria Hector soulagé d'un poids immense.

—Eh oui, tenez, montez vite, vous la verrez ; elle est encore là-haut. Savez-vous ce que j'en crois, moi, monsieur Hector ? c'est que ça doit être une parente. J'ai toujours soupçonné madame Lagrange, quoique simple ouvrière, d'être née dans la richesse ; elle est si bien élevée !

Hector gravit l'escalier quatre à quatre, impatient de savoir ce qui se passait. Dans la rue, la grosse concierge guettait les voisins pour leur faire part de l'important événement.

Nos lecteurs l'ont déjà deviné, c'était Nina qui venait rendre visite à Mme Lagrange. Suivant à la lettre les indications que lui avait données la concierge, elle traversa les deux cours, monta l'escalier boueux et alla frapper à la porte de Mme Lagrange. Ce fut Lucienne qui vint ouvrir. Nina s'attendait à une explosion de joie, elle fut cruellement déçue en voyant l'attitude froide et embarrassée de la jeune fille.

—C'est moi, mon enfant, dit-elle avec une gaieté forcée. Je vous attendais ; ne vous voyant pas venir, c'est moi qui viens vers vous.

Lucienne, de plus en plus embarrassée, ne s'écartait point pour laisser entrer la visiteuse.

—Mon Dieu ! madame, murmura-t-elle, c'est que ma mère a été plus souffrante. Je ne pouvais la quitter et...

—Raison de plus pour m'appeler. Ne vous ai-je pas dit que je voulais vous aider de tout mon pouvoir ? J'aurais envoyé mon médecin. Mais où est-elle, votre mère ? Laissez-moi la voir, lui parler.

—Elle dort en ce moment, et je ne sais...

—Non, je ne dors pas, il ne faut jamais mentir, ma fille, prononça Mme Lagrange d'une voix ferme. Fais place à Mme de Boresse. Il vaut mieux que l'explication soit franche et fasse cesser toute erreur.

—Que voulez vous dire, madame ? s'écria Nina en s'avançant et de quelle explication parlez-vous ?

Elle s'arrêta douloureusement impressionnée à la vue de cette femme sur le visage de laquelle la maladie avait imprimé la marque terrible et qui s'agitait là, sur le grabat au milieu de cette chambre d'une effroyable pauvreté. Était-ce une hallucination ? Il lui semblait que cette femme aussi elle la connaissait. Où l'avait-elle vue ? Elle ne pouvait le dire, mais il était certain que ce n'était pas la première fois qu'elles se trouvaient face à face.

—Vous êtes bien, reprit la malade, Mme la comtesse Nina de Boresse ?

—Oui, madame, répondit Nina interdite, et votre fille a dû vous raconter dans quelles étranges circonstances je l'ai connue.

—Oui. On l'a ramassée sous les pieds de vos chevaux, et au lieu de vous contenter comme d'autres l'eussent fait peut-être, de faire constater qu'on ne l'avait pas écrasée, vous êtes accourue à elle, vous l'avez soignée, et, apprenant qu'elle était malheureuse, vous lui avez fait une aumône princière. Vous avez fait plus, vous lui avez promis de vous charger d'elle et de moi, sans nous connaître, sans savoir si nous étions dignes de votre bienveillance. De tous ces sentiments, je vous remercie sincèrement madame, mais je ne puis accepter ni votre aumône, ni vos offres.

—Et pourquoi donc ? s'écria Nina, donc la fierté se révolta en présence de ce refus injurieux sous sa forme polie. Qui êtes-vous donc, vous, madame, et quels rapports avons-nous donc eus déjà ensemble pour que vous me haïssiez à ce point.

—Que vous importe ? Mais, j'y songe, dit Mme Lagrange en fouillant sous son



oreiller et en prenant un petit paquet enveloppé de papier, tenez, madame, voici le billet de banque que vous avez donné à ma fille. Je vous le rends, c'est le même ; je n'ai pas voulu y toucher.

—Ce billet ne m'appartient plus, s'écria la comtesse en repoussant le papier du geste. Il est à Lucienne.

—Ma fille ne doit pas accepter plus que moi.

—Ah ! c'est trop fort, à la fin, je veux l'explication de cette insulte.

—A quoi bon ? Je vous le répète, nous ne vous avons rien demandé. Nous ne demandons rien à personne.

La malade s'était animée, un feu sombre brillait dans ses regards. Lucienne, épouvanée de cette scène, à laquelle elle non plus ne comprenait rien, se jeta entre elle et la comtesse.

—Mère ! Je t'en supplie, dit-elle en passant ses deux bras autour du cou de Mme Lagrange, calme-toi, et vous, madame, par pitié, ne prolongez pas cette scène qui peut la tuer !

Nina, silencieuse, réfléchissait ; maîtrisant la colère qui envahissait son cerveau elle cherchait à rassembler des souvenirs confus. Oui, elle était certaine de reconnaître cette femme, et la scène qui venait de se passer lui prouvait qu'elle ne se trompait pas. Mais elle ne pouvait se rappeler qui c'était et où elle l'avait connue. Tout à coup la lumière se fit dans son esprit.

—Ah ! s'écria-t-elle, je vous reconnais vous êtes Jeanne Messac !

—Eh bien ! oui, répliqua Mme Lagrange en la regardant en face ; oui, c'est moi cette Jeanne dont vous avez causé le malheur.

—Jeanne, murmura Nina avec accablement, Jeanne Messac, c'est vous que je retrouve ainsi la menace aux lèvres ! Vous que j'aimais, vous dont je voulais faire ma sœur !

—Votre sœur ! s'écria Jeanne avec un ricanement amer ; votre sœur ! moi, femme de Raoul que vous avez assassiné !

—Assassiné ?

—Et qui donc ! si ce n'est vous dont l'entrée en cette famille a été une malédiction ? N'est-ce pas à cause de vous que Raoul de Borese a été chassé par son père ? N'est-ce pas pour vous faire héritière de tous ses biens qu'on a assassiné le comte ? N'est-ce pas pour vous laisser seule maîtresse qu'on a accusé Raoul et qu'il est mort ?

—Malheureuse ! que dites-vous ?

—Ce n'est pas assez de tout le mal que vous m'avez fait autrefois ! Voilà que vous me forcez à dévoiler à cette enfant qui l'ignorait, le triste secret de sa naissance. Sœur d'assassin, misérable, laissez-moi !

—Qu'y a-t-il donc et que se passe-t-il ? demanda Hector en apparaissant sur le seuil.

D. puis un instant, comme nous l'avons dit, il était monté dans le couloir pour savoir quelle était la riche visiteuse que recevait Mme Lagrange. Par crainte que sa visite ne fût mal interprétée de cette visiteuse et n'entravât les bonnes dispositions qu'il lui supposait, il avait attendu discrètement sa sortie. Mais à travers la mince cloison, le bruit des voix était arrivé jusqu'à son oreille ; il ne comprenait rien à ce qui se passait : c'était Mme Lagrange qui menaçait et l'inconnu qui suppliait. Les mots d'assassinat, de fortune volée mirent le comble à sa stupéfaction. A la discussion se mêlaient les sanglots de Lucienne ; c'était plus qu'il n'en fallait pour lui donner envie d'intervenir. Enfin, aux derniers mots de Mme Lagrange, il n'y put plus tenir et poussant violemment la porte, il apparut aux yeux des trois femmes étonnées.

En le voyant, et sans chercher à savoir ni qui il était, ni de quel droit il venait ainsi intervenir dans cette scène, Nina comprit que ce qu'elle avait de mieux à faire était de se retirer. Sans dire un mot de plus, profitant de ce que la porte poussée par Hector était restée ouverte, elle se précipita dans le couloir, descendit rapidement l'escalier au risque de se briser les membres, passa en courant devant la concierge stupéfaite et se jeta dans sa voiture. Le valet de pied ferma la portière, attendant les ordres.

—A l'hôtel, dit la comtesse d'une voix étouffée.

Dès que la voiture se mit en marche, Nina fondit en larmes.

—Mon Dieu ! dit elle, qu'ai-je donc fait pour me voir repoussée ainsi, même lorsque je veux faire le bien ! Jeanne que je retrouve après l'avoir tant cherchée et qui me maudit et qui me chasse ! Jeanne qui m'accuse d'avoir assassiné Raoul, le fils de mon

mari. Mais alors, il a dû l'épouser secrètement, car tout le monde ignorait ce mariage. Y aurait-il donc dans ce drame terrible quelque mystère que j'ignore ? Et cette enfant, sa fille, la fille de Raoul, cette enfant qui, par un hasard bizarre, ressemble à Ralph. Mon Dieu ! Mais Ralph, Raoul, c'est presque le même nom. Et ce nom de Ventre Rouge qui rappelle le Saintonge, son pays natal ! Quelle révélation ! Si le capitaine Ralph était le même que Raoul de Bourses, sauvé miraculeusement alors que nous le croyons tous mort ! Si le capitaine Ralph était le père de Lucienne !

## XXXIV—LA JOIE FAIT PEUR.

Justement, ce matin-là, Dupac et Giraud avaient une grande réunion ; ils avaient rassemblé de nouveau tous les banquiers que nous avons vus réunis chez Giraud dans le grand dîner où Ralph avait raconté ses aventures et où, en écoutant la légende des Ventres Rouges, le pauvre baron avait failli s'évanouir. Tous connaissaient déjà l'affaire dont il est question et étaient disposés à lui donner, chacun suivant les moyens dont il disposait, le coup d'épaulé nécessaire pour un bon lançage. Ils n'attendaient pour cela que le signal. Ce signal, Giraud et Dupac allaient le leur donner.

—Messieurs et chers amis, prononça le baron en adressant un salut à la ronde, j'espérais dans cette seconde réunion avoir le plaisir d'être secondé par mon ami et associé le capitaine Ralph. Malheureusement, les soins mêmes de notre affaire, le zèle qu'il apporte afin que rien ne vienne l'entraver, l'ont forcé de quitter Paris pour aller surveiller là-bas des intérêts restés en souffrance et qu'une absence plus prolongée eût pu compromettre tout à fait.

—Il cause bien le baron, murmura le gros Müller à l'oreille de son voisin. Si la mine est aussi riche que son langage.

—Taisez-vous donc, Müller, ce n'est pas le moment de faire des calembours.

—Mais son absence ne doit pas entraver nos opérations, reprit Giraud. Dès le premier jour, il nous avait donné une procuration pleine et entière pour régler l'affaire au point de vue financier. Je compte donc, messieurs, que rien ne nous empêchera de discuter les conditions dans lesquelles nous allons nous en occuper.

—Rien absolument, appuya Dupac.

—Rien, répéta Terrasson, nous savons tous qu'elle est excellente.

—Pour le public comme pour nous, ce qui n'arrive pas toujours, dit Müller en partant d'un éclat de rire.

—Voyons, voyons, messieurs, parlons sérieusement, s'écrièrent plusieurs voix.

—Je regrette l'absence du capitaine, dit d'Ambarès, le journaliste. Il y a bien des petits détails que lui seul eût pu me fournir pour mes articles, mais enfin, puisqu'il n'est pas là...

—Nous ferons de notre mieux pour le suppléer, dit Dupac.

—D'ailleurs, dit à son tour Terrasson, il ne restera pas éternellement en Amérique, je suppose ?

—Eh ! répliqua Dupac, il ne paraît pas disposé à revenir tout de suite. La France ne lui plaît guère, et je ne serais pas surpris qu'il voulût attendre là-bas l'arrivée de l'ingénieur que, sitôt la société constituée, nous enverrons sur les lieux.

—Eh bien, passons-nous de lui, s'écria Müller.

—Passons-nous de lui, s'écrièrent les autres.

A ce moment, la porte s'ouvrit toute grande, et Germain, le valet de pied du baron Giraud, annonça d'une voix retentissante :

—Monsieur le capitaine Ralph !

La foudre tombant au milieu de la réunion, n'eût pas produit autant d'effet. Le capitaine dont on déplorait l'absence était là sur le seuil. Pour les commanditaires, ce n'était qu'une profonde surprise, mais pour Dupac et Giraud, ce fut une épouvantable terreur. Quoi ! l'homme qu'ils avaient fait assassiner, l'homme dont la mort était pour eux certaine, puisqu'ils en avaient lu tous les détails dans le *Calaisien*, il était là, debout, souriant ? Le capitaine avait posé son chapeau et sa valise, il s'avancait les mains tendues vers le groupe ébahi.

—Eh quoi ! messieurs, dit-il, quelle singulière réception ! On dirait que je produis-

sur vous l'effet de la tête de Méduse. Est-ce de la rancune parce que j'ai prolongé mon séjour un peu plus que je n'avai promis ? Mais j'arrive à temps, ce me semble, car vous êtes là tous réunis et nous pouvons causer d'affaires.

—Ah ça que disiez-vous donc, farceur, s'écria le premier le gros Müller, en se tournant vers Giraud, que le capitaine était en Amérique ? Il est donc venu par le téléphone, alors ?

Mais le rire s'arrêta sur ses lèvres. Giraud était livide. Il semblait prêt à défaillir. Dupac, plus maître de lui-même, bien qu'au dedans il fut en proie à un trouble profond, essaya de répondre.

—C'était une surprise, balbutia t-il, une joyeuse surprise que nous voulions vous faire. Nous savions, oui, nous savions bien que le capitaine était venu.

—Alors, quelle histoire nous contiez-vous ? s'écria Terrasson dans un ton de mauvaise humeur. Jouons-nous une comédie ici, ou parlons-nous d'affaires ?

—Le fait est, dit Marnignac, l'ancien marchand de charbons, que c'est une singulière façon de traiter des choses sérieuses.

—Ça donne peu envie de confier ses capitaux, ajouta un autre.

—Moi, pour ma part, je me retire.

—Moi aussi.

—Voyons, messieurs, voyons, s'écria d'Ambarès, qui dans tout cela tenait à ne pas perdre la série d'articles grassement payés pour laquelle on l'avait fait venir. Voyons, restez, tout cela va s'expliquer.

—Certainement, certainement, dit Dupac, qui cherchait à reprendre son aplomb. L'explication est bien simple.

—Oui, dit Ralph, mon retour inopiné.

—Nous avons été tellement surpris, balbutia Giraud, qui à son tour faisait son possible pour se maîtriser.

—Et heureux, interrompit Ralph avec un sourire ironique. C'est évidemment la joie qui a causé à ces messieurs un tel saisissement.

—Certainement, s'écria Giraud se raccrochant à cette idée.

—C'est comme dans la comédie de Mme de Girardin, la *joie fait peur*.

—Ah ! ah ! très drôle ! dit Terrasson. Müller, vous n'auriez pas trouvé celle-là.

—Mais oui, dit Dupac pensez donc, nous croyions ce cher capitaine loin, très loin.

—Et peut-être assassiné ! interrompit Ralph.

La parole se glaça sur les lèvres de Dupac, qui regarda Ralph avec effarement. Le capitaine riait.

—Avec tout cela, reprit-il, je m'aperçois que mon arrivée subite, au lieu d'être utile, a tout dérangé. Ayez donc de bonnes intentions ! Voyons, messieurs, il s'agit de réparer le temps perdu. Où en étions-nous ?

—Nous commençons à peine, dit Terrasson, et, ma foi ! je puis bien le dire tout de suite, mon intention était d'exprimer à ces messieurs mes regrets de ne pouvoir m'associer à cette affaire, quelque bonne qu'elle soit. Tous mes capitaux sont engagés en ce moment.

—Moi aussi, dit Montréjeau. On m'a parlé d'une concession de chemins de fer roumains dans lesquels il y a fortune à faire ; c'est ma spécialité et, vous comprenez...

—Moi, dit Müller, je me contenterai de faire comme le bon public : je prendrai une vingtaine d'actions ; c'est tout ce que je puis faire.

—A votre aise, messieurs, à votre aise, dit Dupac qui, à force d'énergie, était parvenu à recouvrer un sang-froid apparent. Nous vous avons offert, comme cela se pratique d'habitude, de constituer un syndicat pour une opération que vous-mêmes reconnaissiez bonne. Vous avez peur. N'en parlons plus. La maison Giraud a, Dieu merci ! les reins assez forts et une assez nombreuse clientèle pour n'avoir besoin d'aucune aide.

—J'en suis enchanté ! s'écria Marnignac, car j'ai une grosse partie de charbons anglais à acheter, et je ne vous cache pas que j'étais un peu embarrassé pour les payer comptant. Si donc cela ne vous gêne pas je retire une partie des fonds que vous avez à moi.

—Comment donc ! Mais retirez tout, monsieur. Ne vous gênez pas. Du moment que la maison Giraud n'a plus votre confiance.

—Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela ! mais vous comprenez, il y a des moments.

—C'est comme moi, dit Caussade, je lâche tout en ce moment pour l'Union Universelle, une affaire d'or sur laquelle vous feriez bien de vous mettre, Giraud, et, naturellement, tout ce que j'ai d'argent y passe.

—Cela veut dire aussi que vous n'êtes plus avec nous ?

—Dame ! pour le moment, vous comprenez.

Dupac avait une envie folle de sauter à la gorge de tous ces gens-là, mais il se maintint. Il se contenta de hausser les épaules. Les financiers partirent, suivis par d'Ambarès lui-même qui, les voyant se retirer, prit son chapeau et les suivit, ne fût ce que pour voir ce qu'ils se diraient une fois dans la rue. Ralph resta seul avec Dupac et Giraud. Il riait.

—C'est égal, dit-il, il y a bien des acteurs au théâtre qui envieraient un effet aussi réussi que celui-là. Mais voyons, vous deux, les seuls qui me restez fidèles, expliquez-moi donc un peu par quel mystère j'ai mis en fuite tous ces messieurs ? Est ce qu'ils me croyaient mort, par hasard ?

Giraud, livide, le visage marbré de plaques noires, les yeux injectés de sang, eut un sourd gémissement.

—N'ayant aucune lettre de vous, murmura Dupac en cherchant ses mots, nous croyions, nous craignons.

—Comment, aucune lettre ? Mais qu'est-ce donc que celles qui sont sur cette table, fit Ralph avec un sourire ironique. Il me semble pourtant apercevoir ma signature.

Dupac eut un mouvement pour s'emparer des lettres, mais il se contint. Le capitaine, du reste, ne chercha pas à les prendre.

—Vous avez peut-être craint qu'un accident ne fût arrivé et votre tendresse s'inquiétait ? Rassurez-vous, chers amis, j'avais ma ceinture rouge, et vous savez qu'elle est pour moi un palladium. Mais je vous vois mal à votre aise ; moi-même j'arrive de voyage et j'ai besoin de me reposer. A demain, et rassurez-vous, je ne quitterai pas Paris d'un certain temps. J'ai maintenant beaucoup de besogne à y faire.

#### XXXV—PERPLEXITÉS.

—Eh bien ! qu'en dites-vous ? demanda Dupac à Giraud, une fois que Ralph eut disparu.

—Ah ! murmura Giraud, cela va mieux. Mais, écoutez, lorsque j'ai vu entrer cet homme, j'ai reçu comme un coup de barre de fer sur la tête.

—Ça ne m'étonne pas, car moi qui me vante de ne pas m'émouvoir facilement, j'ai été tout abasourdi.

—Mais alors, qu'est-ce que cette histoire de cadavre retrouvé à Calais ?

—Je n'y comprends rien moi-même. Vous le savez, j'avais pourtant bien pris toutes mes mesures et, d'après le récit de Grand-Louis, d'après le récit de ce journal même qu'il nous a apporté, aucun doute n'était possible.

—Ah ! mon Dieu ! s'écria tout à coup Giraud en pâlisant.

—Quoi donc encore ?

—Une chose que j'oubliais, ou plutôt que je n'avais pas osé vous dire.

--Laquelle ?

—Le lendemain du jour où Grand-Louis est venu ici, j'ai reçu la visite d'un greffier, ou du moins d'un homme qui m'a dit être greffier du juge d'instruction.

—Eh bien ?

—Il m'a montré une commission rogatoire d'un juge de Calais avec le signalement du cadavre soi-disant trouvé sur la jetée. Il m'a demandé si ce n'était point le capitaine Ralph.

—Et qu'avez-vous répondu ?

—J'ai perdu la tête. J'ai dit que je le croyais.

—Maladroît !

—Et qui plus est, balbutia Giraud, je l'ai écrit et signé.

—Imbécile ! triple imbécile ! Mais vous voulez donc nous perdre tout à fait ? s'écria Dupac avec colère.

—Que voulez vous, je ne pouvais pas supposer que le capitaine ressusciterait. Je le croyais mort et bien mort, et je me disais qu'après tout autant valait que son décès fût constaté.

—Et vous avez coupé dans le pont ?

Giraud baissa la tête sans rien dire.

—Après tout, reprit Dupac, le mal n'est peut-être pas si grand que nous le croyons. Car du moment que l'Américain n'est pas mort, on ne peut pas nous accuser d'avoir voulu l'assassiner. Les crimes d'intention ne sont pas punis par la loi. Seulement, il faut encore savoir ce que c'est que cette nouvelle botte. Votre greffier est évidemment un faux greffier. Pourquoi voulait-il cette lettre ? Il y a là tous les réseaux d'une intrigue dans laquelle on veut nous envelopper et qu'il faut que je crève.

XXXVI—OU DUPAC REPREND COURAGE.

—Avez-vous donc encore de l'espoir ? demanda Giraud.

—Peut-être ! En tous cas, nous avons perdu une belle partie, mais je ne jette pas comme cela le manche après la cognée et je veux tenter une revanche.

—Que comptez vous faire ?

—Je n'en sais rien ; je cherche.

—Et pendant ce temps, il peut agir.

—Je le sais bien, mais que voulez-vous que j'y fasse ?

—Eh bien, alors ?

—Mille tonnerres ! nous ne pouvons pas pourtant tendre le cou comme des moutons ! Et tous ces imbéciles qui se sont sauvés comme une volée de moineaux effarouchés. On aurait dit qu'ils avaient compris ce qui se passait. Il est vrai que vous faisiez une telle tête.

—Mais vous, de votre côté, vous n'avez pas pu trouver un mot.

—Eh ! je le sais bien, c'est ce dont j'enrage ; mais ne nous disputons pas, cela prendrait du temps et nous n'en avons pas à perdre. Leur débandade a dû faire fort mauvais effet dans vos bureaux, il faudrait d'abord rétablir l'ordre.

—De quelle façon ?

—En passant tranquillement tous deux d'un air fort calme au milieu de vos commis. Nous verrons un peu ce qu'ils pensent.

—Soit, dit Giraud. Je suis maintenant assez fort pour cela. Allons.

Ils ouvrirent la porte. Dupac ne s'était pas trompé. A travers le couloir qui séparait le cabinet du baron des bureaux, on entendait le murmure confus de nombreuses conversations engagées. La brusque entrée des deux hommes fit subitement taire toutes ces conversations. Les employés, penchés sur leur bureau, prirent des airs affairés et firent mine de travailler furieusement.

—Voyez, dit Dupac tout bas à l'oreille du banquier, tout le personnel est sans dessus dessous. On dirait qu'ils flairent une débâcle.

—Monsieur, dit le chef de la comptabilité en s'inclinant devant le banquier, on nous demande d'apurer le compte Mérignac.

—Eh bien, répondit Giraud, faites-le.

—C'est qu'il lui voudrait ses fonds pour demain.

—Qu'on les lui donne.

—Il y a aussi M. Montréjeau qui demande un retrait assez considérable.

—C'est bien, c'est bien, monsieur. Faites un bordereau de tout cela et venez me l'apporter à l'heure de la signature.

—C'est que le caissier aurait peut-être besoin d'être prévenu plus tôt.

—Cela me regarde. Abstenez-vous de m'arrêter au passage pour me parler de tout cela. Nous en causerons ce soir dans mon cabinet.

Le chef de la comptabilité salua de nouveau et regagna sa place.

—Eh bien, dit Dupac en rentrant dans le cabinet du banquier, qu'en dites-vous ?

—C'est terrible.

—Somme toute, ils ne sont que deux.

—Oui, mais ceux-là vont en entraîner d'autres, et quand ces choses-là se produisent, il n'y a pas dans Paris une maison assez forte pour y tenir.

—Cela dépend ; si nous savons nous retourner, nous pouvons encore faire face à l'orage. Voyez Philippart, il rebondit et retombe toujours sur ses pattes, et chaque fois qu'il se trouve debout, il a à plat ventre devant lui plus de gogos encore que la dernière fois.

—Oui, mais aurons-nous la possibilité de faire face aux demandes ?

—Essayons. Tenez, jouons le tout pour le tout. On vous réclame parce qu'on a peur, offrez et l'on sera rassuré. Nous n'avons affaire pour le moment qu'à des gens vexés, ne donnons pas le temps aux gens craintifs d'arriver. Payez à caisse ouverte et rendez-vous à la Bourse pour montrer que vous n'êtes pas tout à fait démoli. Que tout le monde sache que la maison Giraud a un million tout prêt au service de ses clients et personne ne vous demandera plus rien. De l'audace, de l'audace et encore de l'audace !

—Ah ! vous me rendez confiance, et je sens que de ce côté nous arriverons à dominer la situation.

—Reste ce maudit capitaine. Je vais m'en occuper. Que veut-il faire ? Je l'ignore. Comment nous défendrons-nous ? Je l'ignore également, mais, sacrebleu ! il faudra bien qu'il démasque ses batteries, et alors, nous verrons. Eh ! eh ! le vieux Dupac a encore plus d'un tour dans son sac. En attendant, je vais toujours faire un tour chez ma sœur, voir si ce n'est pas de ce côté qu'il cherchera le point vulnérable. La pauvre petite se laisserait prendre facilement.

—Et moi, dit Giraud, je vous donne ma parole que la Bourse parlera de moi aujourd'hui.

Nina était rentrée à l'hôtel de Bresse dans un état d'esprit difficile à décrire. La réception de Mme Lagrange, la singulière découverte qu'elle venait de faire de l'identité de Jeanne d'abord, puis ses doutes sur le capitaine Ralph, tout cela lui paraissait si étrange qu'elle se demandait si c'était bien réel et si elle ne rêvait pas.

—Il faut, dit-elle, que je voie mon frère, que je lui raconte tout et que je lui demande la franche vérité. Il m'aime ; si je l'en prie bien, il ne me cachera rien et par lui je serai fixé, je saurai ce que je dois craindre et espérer. Mais Dupac ne rentrait pas. Nina s'impatientait ; si elle eût osé, elle eût couru jusque chez Giraud chercher son frère. Enfin, celui-ci parut. Nina, sans remarquer le bouleversement qui se peignait sur sa figure, l'appela, voulant une explication immédiate. Si Nina n'avait rien vu, Dupac, lui, fut frappé du premier coup, du trouble de sa sœur.

—Ah ! mon Dieu, se dit-il, est-ce que Ralph aurait déjà commencé sa campagne et viendrait-il me frapper, attaquer cette pauvre enfant ?

—Frère, dit Nina d'une voix émue, il m'est arrivé bien des choses depuis ce matin. Des choses étranges, des choses graves, dont il faut que je te parle sans retard.

Les angoisses de Dupac redoublèrent.

—De quoi s'agit-il donc ? dit-il en faisant de vains efforts pour dissimuler son anxiété.

—Il m'est arrivé aujourd'hui quelque chose de bien étrange. J'ai vu une personne que je croyais ne plus jamais rencontrer.

—Ralph ? s'écria Dupac tout à son idée.

—Ralph est-il donc de retour ? demanda Nina tout étonnée.

—Non, non, reprit vivement Dupac, comprenant qu'il faisait fausse route, pas à ma connaissance, du moins. Je te demandais, au contraire...

—La personne dont je vous parle était partie depuis bien plus longtemps. Nous avions fait bien des recherches infructueuses pour la retrouver, et c'est le hasard qui m'a fait rencontrer avec elle. Cette personne, c'est l'ancienne fiancée de M. Giraud, c'est Jeanne Messac.

—Jeanne Messac ! s'écria Dupac en bondissant. Tu l'as vue, tu sais où elle est ?

—J'ai causé près d'une heure avec elle.

—Jeanne ! Oh ! mais cela change tout ! nous sommes sauvés !

### XXXVII—OU M. DUPAC TRIOMPHE TOUT À FAIT.

Ce fut au tour de Nina d'être étonnée.

—Sauvés ! répéta-t-elle. Qu'est-ce que cela veut dire ?

—Rien, rien, dit Dupac en se mordant les lèvres. C'est une façon de parler. Je sais bien quelle peine a fait à ce pauvre Giraud la disparition de Jeanne. Je suis heureux pour lui de la voir reparaitre, voilà tout.

—Malheureusement, elle ne semble pas être dans les mêmes dispositions.

—Comment ?

—Elle m'a même fort mal reçue.

—Ce n'est donc pas elle qui t'a fait demander ?

—Non. C'est moi, au contraire, qui suis allée la trouver sans la connaître. Tu te rappelles bien cette jeune fille que la voiture a failli écraser le soir où nous sommes allés conduire Ralph !

—Oui. Eh bien ?

—Cette jeune fille, je lui avais donné mon adresse. Ne la voyant pas venir, je suis allée la trouver dans son taudis de la rue des Vinaigriers. Quelle n'a pas été ma surprise en me voyant accueillie comme une ennemie. Je voulus une explication : elle ne fut pas longue. Cette jeune fille était la fille de Jeanne Messac, et Jeanne Messac m'accuse d'avoir causé la mort de Raoul de Borese.

—C'est de la folie, dit le vieillard en hussant les épaules. Tout le monde sait que Raoul a étranglé son père dans un accès de fureur, à la suite d'une discussion d'argent, et qu'il est allé ensuite se noyer dans la Charente. Tu n'as pris aucune part à tout cela, puisque tu étais à Paris.

—Et cependant, c'est à moi qu'elle attribue la responsabilité de tout.

—Peuh ! Probablement parce que c'est un mariage, ce mariage que M. Raoul n'approuvait pas, qui a amené la zizanie entre le père et le fils, comme si les fils avaient à jouer leur père.

—Non, dit Nina en secouant la tête, il y a autre chose, et ce quelque chose-là, je veux que tu me le dises.

—Et que veux-tu qu'il y ait ?

—Je ne sais. Pourquoi Jeanne alors m'accuse-t-elle ?

—Demande-le lui. Probablement elle a gardé quelques traces de sa folie passée. Du reste, je la verrai, moi ; et je saurai bien ce qu'elle a dans l'esprit. Où demeure-t-elle ?

—Elle se fait appeler Mme Lagrange et demeure 12 bis, rue des Vinaigriers.

—Bon ! dit le vieillard en inscrivant le nom et l'adresse. Et après ?

—Il m'est venu encore une terrible idée, reprit Nina. J'ai songé que Lucienne, la fille de Raoul ressemble au capitaine Ralph. Que signifie cette ressemblance ? J'ai peur de le deviner !

—Ta ta ta ! dit le vieillard, voilà bien des rêveries de femme. Il n'y a que dix-huit ans que Raoul de Borese est mort et voici plus de vingt ans que l'autre court l'Amérique. Ne t'occupe plus de cela, ma chère enfant, et laisse-moi faire. S'il y a des erreurs, je vais les éclaircir avec Ralph.

—Ralph est donc ici ? s'écria Nina avec joie.

—Non, pas encore, mais il va probablement revenir, et aussitôt son arrivée, je causerai avec lui. Je suis sûr qu'il rira bien de ton petit roman. Eh ! eh !

Malgré la gaieté factice de son frère, Nina n'était pas convaincue ; mais elle ne jugea pas à propos de pousser plus loin les explications.

—Eh bien, es-tu un peu plus tranquille maintenant ? dit Dupac en se frottant les mains.

Nina ne répondit pas.

—Voyons, voyons, ma Ninette, est-ce que tu me boudes, maintenant, parce que je ne peux pas t'expliquer une chose inexplicable ? Viens m'embrasser.

Nina tendit son front au vieillard, qui lui prit la tête dans ses deux mains et déposa sur ses joues deux gros baisers retentissants.

C'était un étrange contraste ce celui de ces deux visages rapprochés : lui, vieux, jaune, parcheminé ; elle, rose, fraîche et veloutée comme une pêche. On eût dit un insecte venimeux sur un beau fruit.

—Et faisons risette, tout de suite !

Nina fit un effort. Un pâle sourire vint sur ses lèvres.

—Allons ! j'aime mieux cela, dit le vieillard. Bon courage, chérie ! et à bientôt. J'espère rapporter de bonnes nouvelles.

—Dieu le veuille ! répondit Nina.

.....  
—Ma foi ! se disait Dupac, à part lui, en se dirigeant vers l'hôtel du baron Giraud, ma foi ! on a bien raison de dire qu'il ne faut jamais désespérer. Il y a une heure, nous étions fichus, e. voici que tout d'un coup les atouts me reviennent plein la main pour recommencer la partie. Allons ! tout va bien. D'ailleurs, si Terrasson et les

autres imbéciles persistent dans leurs demandes, le coup sera paré avant d'être porté ; puisque je suis ici, je m'en vais rassurer un peu cet excellent Pierre. Il en a besoin.

En familier de la maison, il monta l'escalier qui conduisait au premier étage et demanda où se trouvait le baron Giraud.

—Monsieur déjeune, répondit un domestique.

—Ah ! le gaillard ! s'écria Dupac. Mais, au fait, il a raison, je trotte depuis ce matin comme un chat maigre, le ventre vide. Il est temps de reprendre des forces. Je vais profiter de l'occasion.

Il se fit annoncer ; Giraud et la petite baronne terminaient leur repas.

—J'arrive trop tard, dit le vieillard avec une gaieté un peu forcée. Je voulais vous demander à déjeuner.

Pour toute réponse, Giraud sonna et fit mettre un couvert pour Dupac. En voyant entrer le vieillard, la petite baronne avait fait la moue. Sa mauvaise humeur s'accroît quand elle le vit s'installer.

—Vous allez parler d'affaires, dit-elle, je vous gênerais ; je me retire.

Pour la forme, Dupac marmotta quelques paroles d'excuses.

—Eh bien, voyons, dit Giraud quand sa femme se fût retirée, quelles nouvelles m'apportez-vous ?

—Eh ! eh ! fit Dupac en suçant une aile de perdreau, une petite découverte que je viens de faire : je vous le donne en mille pour deviner.

—Ne me faites pas languir.

—Eh bien, versez-moi un verre de bordeaux et je commence. Que pensez-vous que soit en réalité ce fameux capitaine qui nous donne tant de fil à retordre.

—Le sais-je ?

—Raoul de Boursesse, tout simplement.

—C'est impossible !

—C'est impossible, mais c'est comme cela.

—Mais il est mort sous nos yeux !

—Peuh ! Nous l'avons cru, de même que nous avons cru nous en débarrasser à Calais, et aux deux fois, l'animal qui a la vie dure, nous a joué un tour de son métier.

—Mais alors, nous serions perdus ?

—Ah ! pardon, fit Dupac en sirotant son verre à petites gorgées, c'est que ce n'est pas fini ; j'ai fait encore une autre découverte.

—Laquelle ? Voyons, dites vite. Vous voyez bien que je suis sur des charbons ardents.

—Eh ! eh ! vous êtes toujours pressé, vous. Ecoutez donc ; dans quel but pensez-vous que Ralph, ou Raoul, comme vous voudrez, soit revenu en France et se soit attaché à vous sous le prétexte de cette fameuse mine ?

—Parbleu ! je ne le devine que trop. Pour accomplir le serment qu'il avait fait de se venger ?

—Oui, d'abord. Mais il avait ensuite une autre pensée : retrouver sa Jeanne, sa Jeanne qu'il aimait et qu'il croyait sans doute que nous lui avions gardée. Or, tant qu'il n'aura pas sa Jeanne, il ne tentera rien contre nous. Il s'agit donc de la lui faire attendre le plus longtemps possible.

—Mais comment faire pour cela ? Il faudrait savoir où se trouve Jeanne ?

—Je le sais.

—Comment ?

—Depuis une demi-heure seulement.

—Mais où l'avez-vous découverte ?

—C'est toute une histoire à vous raconter.

—Ah ! parlez, parlez vite !

—Turlututu ! Voilà que vous vous enflamez, vous aussi. C'est que vous aviez un fier *béguin* pour la petite. Vous seriez capable de tout déranger. Aussi ne vous donnerai-je pas son adresse. Qu'il vous suffise de savoir que, grâce au bon cœur de Nina, je sais où trouver la chérie du terrible capitaine, de façon à le mâter quand il deviendra trop dangereux.

Le maître d'hôtel entra apportant le café. Dupac en huma le quart d'une tasse avec la volupté d'un connaisseur, puis il s'offrit une larme de vrai cognac.



—Là, dit-il, voilà qui va bien. Nous sommes parés pour recommencer la campagne.

—Qu'allez-vous faire ? demanda Giraud.

—Je vous dirai cela plus tard. C'est tout un plan que j'ai mûri en déjeunant. A propos, avez-vous conservé toutes les pièces concernant Jeanne ?

—Oui ; pourquoi ?

—Allez me les chercher, j'en aurai besoin.

Le banquier étendit la main vers la sonnette.

—Non, dit Dupac. Ne demandez pas, allez-y vous-même. C'est le meilleur moyen de n'avoir à craindre ni les erreurs ni les indiscretions.

Giraud sortit. Dupac, en veine de gourmandise, se versa encore une goutte de cognac.

—Je fais peut être un excès, se dit-il, mais, ma foi ! tant pis. J'ai besoin de prendre des forces.

Giraud revenait, apportant un dossier qu'il posa sur la table.

—Voyons cela, dit Dupac.

Il feuilleta rapidement le dossier, hochant la tête de temps en temps avec une satisfaction très marquée.

—Parfaitement, parfaitement, dit-il. Avec cela, nous devons avoir tout ce qu'il nous faut.

Il mit les papiers dans sa poche, boutonna sa redingote et alla prendre son chapeau.

—Vous emportez tout cela ? demanda Giraud.

—Oui, il me le faut.

—Mais où allez-vous donc ?

—Ouais ! vous croyez déjà que je pars trouver votre princesse, et vous seriez capable de me suivre, s'écria le vieillard en haussant les épaules. Ah ! mon pauvre Pierre, à votre âge ! Vous savez bien que vous avez autre chose à faire. Il est l'heure de la Bourse ; il faut que vous y soyez à l'ouverture. Courez vite ; vous voilà rassuré maintenant. Que les espions de Ralph s'il en a là-bas, soient stupéfaits en vous voyant plus fort et plus tranquille que jamais. Quant à moi, je ne m'amuserai pas d'ici ce soir. Je vous garantis que j'ai de la besogne à abattre.

.....  
La maison de santé du docteur Poisson se trouve entre Courbevoie et Puteaux, sur le flanc de cette ligne de coteaux qui dominent la Seine. Cette maison, surtout consacrée aux aliénés, est entourée de hautes murailles. C'est là que Dupac se rendait en quittant Giraud. Il alla à la gare St-Lazare, prit au bureau un billet de deuxième classe et monta dans le train d'une heure et demie. Vingt minutes plus tard, il débarquait à Courbevoie et s'engageait dans la route des Gardes, qui conduit directement à la villa du docteur Poisson.

Un peu avant d'arriver, il s'arrêta et regarda autour de lui. Personne ne le suivait ; avec lui, du reste, deux voyageurs avaient débarqué à la station, et il les avait vus prendre une route directement opposée à la sienne. Il était donc tranquille. De même, il n'y avait personne devant la grille quand il y arriva. Il sonna. Au tintement de la grosse cloche qui avertissait de l'arrivée d'un visiteur, de formidables aboiements répondirent, et deux énormes chiens, un dogue colossal et un grand danois bleu, accoururent au galop vers la grille ; derrière eux, un jardinier en gros sabots et la bêche à la main, s'approcha de la porte d'entrée.

—M. le docteur Poisson ? demanda Dupac.

—C'est ici, monsieur ; donnez-vous la peine d'entrer ; qui faut-il annoncer ? demanda le jardinier, après avoir ouvert la porte qu'il referma vivement.

—Dites que je viens de la part du baron Giraud.

—Parfaitement. Si monsieur veut me suivre.

Dupac et le jardinier s'avancèrent vers la maison et en gravirent le perron. Là, le domestique fit entrer le vieillard dans un petit salon d'attente et se retira pour avertir son maître. Deux minutes après le docteur arrivait.

Il salua Dupac, l'invita à prendre un fauteuil, en prit un lui-même et, après avoir aspiré une énorme pincée de tabac, il demanda :

—A quoi dois-je, monsieur, l'honneur de votre votre visite ?

## XXXVIII.—COMMENT ON ÉCRIT L'HISTOIRE.

—C'est une douloureuse circonstance qui m'amène auprès de vous, commença Dupac en prenant un air triste, et cela demandera une explication peut-être un peu longue.

—Peu importe, dites toujours.

—M. le baron Giraud, dont vous avez sans doute entendu parler....

Le docteur s'inclina.

—Le baron Giraud, dont je suis le plus vieil ami, a une parente qu'il aime beaucoup et que dans sa jeunesse il a même voulu épouser. Malheureusement, un événement terrible est venu briser ses projets. Un jour dans la maison même où habitait Giraud et sa cousine Jeanne, un crime fut commis. Crime épouvantable, car ce fut un fils qui tua son père. Vous jugez quel émoi cela causa !

—En effet, dit le docteur, mais quel rapport ?

—Cet événement émut d'autant plus la jeune fille que l'assassin était un ami d'enfance pour lequel elle avait une amitié profonde.

—Rien que de l'amitié ? interrogea le docteur en souriant.

—Je le crois, car Jeanne devait sous peu de jours, épouser son cousin et elle était trop franche pour vouloir le tromper si elle eût eu dans le cœur un autre amour ; mais ce n'est là qu'une question secondaire, car le drame n'était que commencé.

—Mon Dieu ! qu'y avait-il donc encore ? dit le docteur en humant une nouvelle prise.

—La justice arriva. L'assassin fut arrêté. On le mena devant le cadavre de sa victime. Terrifié, pris de remords, il s'arracha des mains des gendarmes qui le conduisaient et alla se jeter à l'eau. Jeanne le vit périr sous ses yeux. C'en était trop. Une crise terrible s'empara d'elle et quand, à force de soins, nous pûmes la faire revenir elle avait perdu la raison.

—Cela arrive souvent pour beaucoup moins, fit observer le docteur. Mais y a-t-il longtemps de cela ?

—Dix-huit ans bientôt. Vous pensez bien que sur le moment tout fut mis en œuvre pour la guérir. Mais un jour, trompant la surveillance dont elle était l'objet, elle disparut.

—Pauvre petite !

—Malgré les recherches les plus actives nous fûmes longtemps sans avoir de ses nouvelles. Enfin, nous apprîmes qu'on l'avait vue dans les environs de Paris cherchant à s'engager comme fille de ferme. Elle, si délicate, prétendait être la fille d'un paysan et avoir passé sa jeunesse à soigner les bestiaux et à bêcher la terre. Nous y courûmes, mais elle avait déjà disparu. Deux autres fois elle nous glissa entre les mains dans des circonstances analogues ; enfin, ce matin, j'ai su qu'elle habitait 12 bis, rue des Vinaigriers, sous un faux nom, avec une jeune fille dont elle se croit la mère. Où l'a-t-elle rencontrée ? Comment leur liaison s'est-elle faite ? Je n'ai pu le savoir, car Jeanne a peur de moi et je n'ose l'interroger de crainte d'aggraver encore son état. Tout ce que je sais c'est qu'elles sont dans la plus affreuse misère, et quand ma sœur à qui Jeanne témoignait autrefois beaucoup d'affection s'est présentée pour essayer de l'arracher à cette situation affreuse, elle a été accueillie par des injures et des menaces devant lesquelles elle a dû s'enfuir au plus vite.

—C'est alors, dit le docteur, que vous êtes venu me trouver ?

—Oui ; il répugne à mon ami d'avoir recours à la préfecture de police, dont les procédés légaux sont toujours empreints d'une certaine brutalité. Il faudrait faire intervenir le commissaire, conduire la pauvre fille à l'infirmerie du Dépôt, où elle se trouverait en contact avec d'autres folles. Cela pourrait avoir une fatale influence, d'autant plus, m'a-t-on dit, qu'elle est en ce moment malade et affaiblie par les privations. Nous préférons la placer dans une maison comme la vôtre, où elle serait soignée à la fois pour le physique et pour le moral. Peut-être obtiendrons-nous quelque chose et, en tout cas, nous sortirions la pauvre enfant du milieu misérable et peut-être infâme dans lequel elle se trouve en ce moment.

—Eh bien ! dit le docteur Poisson, j'irai moi-même examiner votre malade avec un de mes confrères.

—Mon Dieu ! docteur, vous nous rendriez bien service en faisant cette visite le

plus promptement que vous pourrez. Je tremble qu'en ce moment, la pauvre fille mise en éveil par la visite que lui a faite ma sœur, ne cherche encore à nous échapper.

—Diable ! diable ! dit le docteur. Mais alors, il y a urgence. Voyons, quelle heure est-il donc ?

—Deux heures et demie, répondit Dupac en regardant la pendule.

—Le train vient de passer, mais il y en a un autre dans une heure, ou plutôt, j'en vais faire atteler. Comme cela j'irai encore plus vite, et je me rendrai directement chez Lacaussade. Sa consultation finit à quatre heures, je suis presque sûr de le trouver. S'il n'a rien de pressé, je le fais monter avec moi et je l'emmène. A cinq heures, nous serons fixés sur l'état mental de la personne à laquelle vous vous intéressez.

Le docteur sortit pour donner ses ordres. Dix minutes après, il revenait avec son pardessus et son chapeau.

—Eh bien ! cher monsieur, dit-il, vous voyez que je ne vous ai pas longtemps fait attendre.

—Vous êtes un homme charmant, répondit Dupac.

### XXXIX—LA CONFESSION D'UNE MARTYRE.

Pendant ce temps, rue des Vinaigriers, se passait une scène d'un tout autre genre. Près du lit de Jeanne, Lucienne et Hector étaient agenouillés.

—Pardonne-moi, mère, disait Lucienne, pardonne-moi tout le chagrin que je te cause inconsciemment.

—Et moi aussi, pardonnez-moi, disait Hector, d'être intervenu ainsi dans votre vie, d'avoir surpris malgré moi des secrets que je devais ignorer.

—Pauvres enfants, dit la malade. Puis-je vous en vouloir ? Non, au contraire. Je vous dois, je me dois à moi-même une sincère et complète confession. Lucienne, je t'ai toujours dit que ton père était mort peu de temps après ta naissance. Je t'ai menti, Lucienne. Quand tu es venue au monde, ton père n'était plus. Lucienne, ton père et moi, nous n'étions mariés que devant Dieu. Lucienne, je ne m'appelle pas Mme Lagrange. Comme te l'a dit cette femme, mon vrai nom est Jeanne Messac.

—Et moi, ma mère !

—Toi, ma pauvre enfant, c'est bien pis encore. Tu n'as pas de nom ; car pendant que j'étais mourante encore, ceux qui t'ont portée à la mairie t'ont fait inscrire comme fille de père et de mère inconnus. C'était la suite de tout un plan ourdi contre moi pour me forcer à épouser un homme que je haïssais, car c'était l'un des assassins de ton père.

—Madame ! madame, dit Hector tout troublé, vous oubliez que je suis là.

—Non, mon ami, car cette confession, je veux la faire aussi devant vous. N'êtes-vous pas notre seul ami ? N'êtes-vous pas presque aussi mon enfant ?

—Oui, s'écria le jeune homme avec enthousiasme, et puisque vous m'en donnez l'occasion, laissez-moi vous dire, madame, que mon plus vif désir est de devenir tout à fait votre fils. J'aime Lucienne. Eh ! que m'importe sa naissance ! que m'importe le passé ! Si elle n'a pas de nom, je lui en donnerai un, moi. Le mien, celui de mon père, un brave officier mort au service de la patrie. Dites un mot, consentez, et je vous jure que personne n'osera plus insulter la mère, ni la femme d'Hector Laborde.

—Quoi ! dit Mme Lagrange, vous voudriez.

—J'ai l'honneur, madame, de vous demander la main de Mlle Lucienne.

—Mais vous aime-t-elle ?

—Ah ! mère, mère, murmura Lucienne en se jetant toute confuse dans les bras de Jeanne.

—Pauvres enfants ! Dans quelles pénibles circonstances voulez-vous contracter cette union. Et moi, folle que je suis, qui n'ai pas songé qu'un jour ma fille pourrait avoir besoin de cette fortune que, par horreur des meurtriers de Raoul, je n'ai jamais voulu réclamer. Mauvaise mère que je suis !

—Non, ne parle pas ainsi, dit Lucienne, ne sommes-nous pas habituées au travail et à la misère ? Qu'importe !

—Et croyez-vous donc, madame, dit à son tour Hector, que j'oserais vous demander la main de Lucienne, si elle était riche ? Ce serait de ma part, à moi qui n'ai rien, un odieux calcul duquel je ne veux pas avoir même le soupçon.

Jeanne allait répondre, lorsque deux petits coups frappés à la porte vinrent interrompre cette scène. En même temps, la porte s'ouvrit et la grosse concierge apparut.

— Bonjour, ma chère madame Lagrange, dit-elle d'un ton doux. Eh bien, comment cela va-t-il ? Mieux, n'est-ce pas ? Vous avez des couleurs ; et mademoiselle Lucienne, pauvre cher ange, se donne-t-elle du mal, au moins !

— Que désirez-vous, madame ? demanda Jeanne sans répondre à toutes ces questions.

— J'étais montée pour vous dire un mot, balbutia la concierge, un mot personnel, ajouta-t-elle en regardant Hector.

— Vous pouvez parler devant monsieur ; nous n'avons pas de grands secrets, du reste.

— C'est que...

— Je me retire, dit Hector, qui songea tout à coup que, dans l'émotion de tout ce qui venait de se passer, il avait oublié la terrible réalité du présent : le manque absolu d'argent et les efforts infructueux qu'il venait de faire pour s'en procurer. Il faut d'ailleurs que je sorte, je néglige beaucoup mon bureau depuis quelque temps. Je finis par perdre ma place.

— Et ce n'est pas le moment, dit en souriant Mme Lagrange.

Hector regarda Lucienne, il hésita un instant et finit par prendre la main que lui tendait la jeune fille.

— Eh bien ! madame, que désirez-vous ? Parlez maintenant, dit Jeanne.

La grosse concierge sursauta, comme au sortir d'un rêve. Elle venait d'apercevoir le billet de banque que, pendant la visite de Nina, Jeanne avait froissé et jeté à terre. Ses yeux ne pouvaient se détacher de ce papier bleu et soyeux qui la fascinait. Elle se disait que pour qu'on jetât ainsi sous les pieds les billets de cent francs, il fallait que la visiteuse en eût apporté beaucoup, beaucoup. Certes, elle avait bien fait de monter ; elle allait être intégralement payée. Elle se prenait à regretter maintenant qu'on ne lui eût pas beaucoup de mois, toute une année.

— Ma chère madame Lagrange, dit-elle d'un ton doux, je venais vous voir, vous faire une petite visite, comme cela, pour savoir des nouvelles de votre chère santé. Je vois avec plaisir que cela va mieux. En même temps, je pensais...

— Je vous remercie, madame. Mais continuez.

— Je venais vous rappeler, oh ! vous rappeler tout simplement, que votre mois est échu depuis longtemps ; c'est même le second, et je pensais que si cela ne vous contrariait pas...

— Mon Dieu ! madame, nous vous avons toujours payée aussi exactement que possible...

— Je le sais, et c'est pour cela...

— Mais, en ce moment, par suite de maladie, nous sommes absolument sans ressources.

— Allons donc ! interrompit la concierge en lorgnant le billet de banque, vous avez bien au moins de quoi payer l'arriéré ?

— Ni l'arriéré, ni le présent. Mais soyez tranquille, d'ici peu je serai remise et comme le travail, je l'espère, ne nous manquera pas...

— Voyons, ma bonne madame Lagrange, dit la grosse femme, n'osant pas encore brusquer les choses, ne vous amusez pas de moi. Vous savez que, moi aussi j'ai bien du mal à me tirer d'affaire. Tous mes locataires sont plus ou moins gênés. Il faut que j'y mette beaucoup de complaisance, mais de leur côté, ils faut qu'ils aient de la bonne volonté. Donnez-moi un acompte, rien qu'un tout petit acompte.

— Je vous dis, madame, que c'est impossible. Nous sommes absolument sans argent.

— Et j'attends d'avoir terminé cet ouvrage pour acheter du pain, dit Lucienne en montrant son travail de couture.

— Ah ! c'est trop fort, à la fin ! s'écria la concierge, furieuse. Vous dites que vous n'avez pas d'argent ?

— Hélas ! non.

— Eh bien, et ça, qu'est-ce que c'est donc ? hurla-t-elle en se baissant vivement et en s'emparant du billet de banque qu'elle tendit jusque sous le nez de Jeanne.

— Laissez cela, s'écria celle-ci en voulant le lui reprendre.

—Ouiche ! plus souvent, vous me la baillez belle. Voyez vous ces princesses qui roulent sur l'or et qui veulent filouter une pauvre femme comme moi ! Ah ! malheur, continua-t-elle en fourrant le billet de banque dans sa poche, je prends toujours celui-là. Ça vous fera de l'avance pour compenser le retard.

—Misérable !

—Les misérables sont dans votre peau, entendez-vous ! Et les voleuses aussi ! Voyez-vous ces deux farceuses ! Et moi qui étais encore assez bête pour avoir pitié d'elles. Oh ! la ! la !

—Rendez cet argent, dit Lucienne en s'avançant les mains levées, rendez-le, je le veux !

—Bas les pattes, la petite ! ou je cogne, s'écria la concierge en faisant néanmoins un prudent mouvement de retraite vers la porte. Vous viendrez chercher votre quittance dans la loge, si vous le voulez.

Elle ouvrit la porte et disparut.

—Oh ! il faut quitter cette maison, il le faut absolument, s'écria Jeanne.

—Et où aller, mère, malade comme tu l'es ?

—Je veux me lever ; je serai forte. Dussé-je mourir dans la rue au coin d'une borne ; je ne veux plus rester ici.

—Attends au moins le retour d'Hector ; il nous aidera, hasarda timidement Lucienne.

—Soit ; mais aussitôt son retour, je veux partir.

#### XL—LES DEUX MÉDECINS.

Les chevaux du docteur Poisson étaient excellents. En moins d'une demi-heure, on arriva place de la Magdeleine. Dupac prit congé du docteur en lui recommandant d'être prudent et de ne pas trop effaroucher la malade.

—J'ai peur qu'elle nous glisse encore entre les mains, disait-il. Agissez par la persuasion, et si elle ne voulait pas se séparer de la jeune femme qui est avec elle et qui se prétend sa fille, il vaudrait mieux encore consentir à les emmener toutes deux pour laisser le calme à la pauvre folle et ne pas troubler son cerveau déjà si agité.

—Soyez tranquille, j'ai l'habitude de ces choses-là, répondit le docteur. Dans une heure, vous serez fixé.

Ils se serrèrent la main. Dupac s'en alla dans la direction de l'avenue de l'Opéra. Le docteur Poisson monta chez son ami Lacaussade. Il tomba chez lui comme un ouragan.

—Bonjour, confrère, s'écria-t-il, toujours au travail. C'est bien cela ; mais serrez vivement vos papiers, je viens vous cueillir. J'ai besoin de vos lumières.

—Une consultation ? demanda Lacaussade.

—Non, il s'agit d'examiner une folle, ou du moins une femme qu'on prétend telle. Dépêchez-vous, ce n'est pas près d'ici, rue des Vinaigriers.

—Ah ! fit Lacaussade avec une grimace.

—Oui, c'est la parente d'un gros banquier que vous connaissez peut-être, le baron Giraud.

—Le baron Giraud, je crois bien. Il y a longtemps que je désire faire sa connaissance. C'est un lanceur d'affaires et...

—Eh bien ! cette connaissance, la voilà. Prenez votre chapeau et filons vite. Ma voiture est en bas, je vous expliquerai en route ce dont il s'agit.

Lacaussade rajusta fébrilement ses lunettes, sauta sur son chapeau et sur son pardessus, et s'élança dans les escaliers.

Ils prirent place dans la voiture. Le long de la route, comme il l'avait promis, le directeur de la maison de santé de Puteaux expliqua à son ami ce dont il s'agissait. On arriva rue des Vinaigriers. La grosse concierge était encore sur sa porte. En voyant arriver encore une voiture de maître, elle leva les bras au ciel.

—C'est le jour, s'écria-t-elle, c'est le jour ! je parie que c'est encore pour les duchesses de là-haut.

Le docteur Poisson était descendu.

—Mme Lagrange ? demanda-t-il.

—Là, j'en étais sûre, dit la concierge

—Eh bien ! reprit le docteur. N'est-ce donc point ici qu'elle demeure ?

—Si fait, monsieur. Mais, voyez-vous, c'est si tellement drôle...

—Quoi donc ? Qu'est-ce qui est drôle ?

—De voir venir comme ça du monde comme il faut chez une femme comme elle.

—Bah ! dit le docteur Lacaussade, prenant la parole à son tour. Mais, ma brave femme, vous connaissez Mme Lagrange depuis longtemps, sans doute ? Vous pourrez peut-être nous donner quelques renseignements ?

—Certes, que je la connais. Depuis deux ans qu'elle est ici, c'est moi qui lui loue sa chambre et son lit. Quand je dis son lit, je devrais dire leur lit, car elles couchent toutes les deux ensemble, la mère et la fille.

—Et, demanda Lacaussade, savez-vous d'où elles venaient lorsqu'elles sont entrées chez vous ?

—Ma foi ! non. Vous savez, on n'est pas très difficile, on met "Paris" et ça fait le compte.

--Mais, leurs papiers ?

—Dites donc, dites donc, s'écria la grosse femme, qui êtes-vous pour m'interroger comme ça ? Vous ne seriez pas de la police, par hasard ?

—Non, dit le docteur Poisson, mais nous sommes médecins.

—Ah ! ben, vous arrivez à pic ; mais vous aurez du mal à la guérir de sa maladie.

—Ah ! elle est malade ?

—Parbleu ! Elle est toquée, archi-toquée.

—Ah ! ah ! fit Lacaussade en poussant le coude à son confrère. Eh bien ! montrons ; nous allons voir. Où demeure Mme Lagrange ?

—Au fond de la cour, mais vous vous perdriez, messieurs. Il vaut mieux que je vous conduise, s'écria avec empressement la grosse femme, espérant assister à la visite. Attendez que je ferme ma loge. Là, voilà qui est fait. Donnez-vous la peine de me suivre.

Elle se dirigea vers le fond de la maison ; en arrivant dans la seconde cour, toujours humide et boueuse, Lacaussade fit un geste de dégoût et se mit à marcher sur la pointe du pied pour préserver le plus possible ses beaux escarpins à boucles d'argent.

—Eh bien ! confrère, venez-vous ? lui cria Poisson en faisant craquer l'escalier sous son pas lourd.

—Voilà, voilà c'est qu'il fait si noir. C'est vraiment insensé de venir demeurer dans un pareil endroit.

On était arrivé à la porte de Mme Lagrange. La concierge l'ouvrit brusquement pour livrer passage aux deux visiteurs. Jeanne était dans son lit. Assise à son chevet, Lucienne cousait à la lueur d'une petite lampe à essence.

—Que demandez vous, messieurs ? dit-elle en se levant.

#### XLI.—OU LES DEUX DOCTEURS SE FONT UNE CONVICTION.

Le docteur Poisson allait répondre franchement. Son collègue Lacaussade lui coupa la parole :

—Nous sommes médecins inspecteurs du bureau de bienfaisance, dit-il, et comme nous avons appris que vous étiez malade et dans une position un peu difficile...

—Je ne demande l'aumône à personne, interrompit sèchement Mme Lagrange.

—Oh ! oh ! murmura le médecin, voilà un ton cassant qui ne me dit rien de bon. Mais, madame, reprit-il plus haut, le rôle de la véritable charité est de prévenir, de prendre les devants et non pas d'attendre qu'on demande, d'autant plus qu'avec certaines natures délicates, comme vous, madame, la prière se fait longtemps attendre. Nous venons donc, mon confrère et moi, vous visiter pour savoir quels sont vos besoins et tâcher de les satisfaire dans la mesure de nos ressources.

—Parfaitement ! parfaitement, appuya le docteur Poisson qui se demanda où son collègue voulait en venir.

—Et d'abord chère madame, puisque vous êtes alitée, il vous faut les soins d'un médecin.

—C'est inutile, répliqua Jeanne.

—Comment cela ?

—Ma seule maladie, c'est la fatigue physique et morale et, du reste, je suis mieux.

Oui, beaucoup mieux et je comptais même me lever aujourd'hui. Vous voyez bien, messieurs, que votre visite était inutile.

— Elle nie sa maladie, murmura Lacaussade à l'oreille de son collègue. Mauvais symptôme ?

— Oui. Tous les fous sont ainsi, répliqua Poisson sur le même ton.

— Mais, puisque nous sommes ici, laissez-nous du moins en profiter, dit encore Lacaussade en avançant la main pour saisir le poignet de Jeanne.

Celle-ci retira vivement son bras.

— Voyons, cher madame, voyons ; nous ne voulons pas vous manger, dit avec son bon sourire le docteur Poisson en cherchant à son tour à prendre la main de la malade.

— Mère, je t'en prie, laisse faire ces messieurs ! supplia Lucienne.

Jeanne tendit d'elle-même son poignet au docteur Poisson. Celui-ci appuya ses doigts sur l'artère et de la main gauche tira sa montre.

— Hum ! le pouls est très irrégulier, un peu de fièvre. Beaucoup de surexcitation nerveuse, prononça-t-il au bout d'une minute. Il faudrait des calmants. Le bromure de potassium me paraît tout indiqué. N'avez-vous pas eu tout récemment, chère dame, quelque vive émotion, quelque contrariété ?

— Que vous importe ? Etes-vous venus ici pour me faire subir un interrogatoire ?

— Inquiétude, défiance, répulsion instinctive contre les médecins, murmura le docteur Lacaussade à l'oreille de son confrère, voilà bien des symptômes caractéristiques.

— Oui, mais n'allons pas à la légère. Si je vous parle ainsi, madame, ce n'est point par simple curiosité, c'est parce que, pour vous guérir, j'ai besoin de tout savoir ; un médecin est presque un confesseur.

— Alors, faites au moins sortir cette femme.

Les médecins échangèrent un regard.

— C'est bon, je m'en vais, je m'en vais, dit la concierge en haussant les épaules. Quel malheur ! en voilà-t-y des histoires !

Elle se retira bruyamment, faisant retentir ses pas dans le corridor. Mais une fois à l'escalier, elle revint sur la pointe du pied et colla son oreille à la porte.

— Maintenant que nous voilà seuls, dit le docteur Poisson, répondez-nous franchement, madame. Je vous jure que nous n'avons point de mauvaises intentions. N'avez-vous point reçu ce matin une visite qui vous a troublée ?

— Ah ! j'en étais sûre, s'écria Jeanne avec violence. Vous avez menti ; vous n'êtes point des médecins, vous n'êtes point du bureau de bienfaisance, vous êtes envoyés par mes ennemis !

— Madame, madame, dit Lacaussade.

— Mère, calme-toi, implora Lucienne en s'approchant de Jeanne et en déposant un baiser sur son front brûlant.

— Mais vous avez donc tous juré de me rendre folle ! s'écria la malheureuse femme en proie à une violente crise de nerfs. Que voulez-vous de moi, à la fin ? Qu'ai-je à vous dire ? Si vous avez vu cette femme qui, sous des apparences de fausse bienveillance, est venue ce matin chercher à m'entraîner, vous devez savoir tout. Vous savez que pour les fuir, eux, ces misérables, ces bandits, j'ai tout quitté. Tout, jusqu'à mon nom ; jusqu'à cette fortune qui était mon patrimoine et que j'ai préféré leur abandonner plutôt que d'avoir avec eux le moindre rapport. Depuis dix-huit ans, je travaille et je lutte, passant les nuits pour donner du pain à ma fille, du pain qui ne soit pas taché de sang ! J'ai manqué de courage le premier jour. Oui, je devais le faire, je devais dire devant tous, devant la justice, devant mon père, dussé-je encourir sa malédiction, je devais dire que Raoul de Bourses était mon amant, et qu'à l'heure où s'était commis le crime dont on l'accusait, il était chez moi, dans ma chambre, me parlant de ses projets d'avenir. J'ai eu la lâcheté de ne pas le faire. Cette lâcheté, je l'expie par le travail et la souffrance ! Je ne leur demande rien, je ne veux rien, pas même leur pitié !

Elle se laissa retomber épuisée sur son lit.

— Ah ! mon Dieu ! ma mère se meurt, s'écria Lucienne en se précipitant vers elle.

— Non, non. Ce n'est rien, dit le docteur Poisson. Une crise, une simple crise. Il faudrait un calmant. Vous n'avez pas ici quelque chose, de la fleur d'oranger, quoi que ce soit ?

— Rien, dit Lucienne tristement.

—Attendez, attendez, s'empressa de dire Lacaussade en sortant un carnet sa poche, je vais vous faire une petite ordonnance.

Il griffonna rapidement quelques mots, déchira la page et la tendit à Lucienne.

—Allez chercher cela chez le pharmacien, dit-il, je crois qu'il y en a un pas trop loin.

—Mais, c'est que...

—Quoi donc ?

—C'est que je n'ai pas d'argent, dit la pauvre fille, tandis que deux grosses larmes coulaient sur ses joues.

—Bah ! bah ! cela ne fait rien. Tenez, mon enfant, voilà plus qu'il ne faut, dit le médecin en lui présentant une pièce de cinq francs. Allez ! allez vite.

Lucienne s'élança. Dans le couloir, elle se heurta contre quelqu'un. C'était la grosse concierge qui n'avait pu se retirer assez vivement pour lui livrer passage.

—Faites donc attention ! s'écria avec humeur celle-ci. Ah ! sacrebleu ! elles occupent toute la maison ces femmes-là, ce ne sera pas trop tôt quand elles auront débarassé le plancher !

Lucienne ne répliqua pas. Elle avait hâte d'être de retour. Restés seuls, les deux médecins se regardèrent.

—Je crois qu'il n'y a pas d'erreur, dit Lacaussade ; c'est la bonne folie de la persécution. Agitation, hallucination, incohérence d'idées, crises, tout y est.

—Heu ! je suis peu de votre avis. Pourtant, avec ces natures nerveuses, l'erreur est bien facile. Je crois qu'il serait utile de l'étudier plus longuement.

—Pas moi. Mon opinion est faite, et je suis prêt à signer le certificat des deux mains s'il le fallait.

—Eh ! bien, vous le rédigerez tout à l'heure. Au surplus, je crois que dans les conditions hygiéniques où elle se trouve, son état ne peut que s'aggraver. Folle ou non, elle sera beaucoup mieux chez moi. La question est de savoir comment on la transportera.

—Et mais, parbleu ! en voiture.

—Mais elle va se débattre ?

—On lui passera la camisole de force.

—Oh ! non, cela pourrait avoir des conséquences terribles. Vous savez bien, du reste, que je n'emploie la camisole que contre les fous furieux et lorsqu'il y a danger pour eux à laisser leurs mains libres. En thèse générale, je suis contre les moyens violents qui excitent le cerveau et retardent la guérison.

—C'est que celle là n'a pas l'air commode.

—Aussi, suis-je fort embarrassé.

—Attendez-donc, dit Lacaussade en donnant un coup de doigt à ses lunettes. Si nous mettons la petite dans nos intérêts ?

—Y songez-vous ?

—Parbleu ! de deux choses l'une, ou c'est comme le prétend le baron Giraud, une aventurière qui s'est attachée à elle et, dans ce cas, elle ne doit pas tenir énormément à la misère dans laquelle elles vivent.

—Mais cette misère est-elle bien sérieuse ?

—Dame ! voyez.

—Et cette histoire de billets de banque que nous a raconté la concierge ?

—S'ils existent, c'est probablement que la folle en se sauvant avait fait un petit magot qu'elle ménage et qu'elle cache. Ce serait le secret de l'affection que lui témoigne l'autre. Dans ce cas, soyez tranquille, elle nous laissera la femme pour garder l'argent.

—Probablement ce qu'elle comptait faire un jour ou l'autre.

—Evidemment. Si, au contraire, c'est réellement sa fille...

—Eh bien ?

—Elle comprendra qu'il est de son intérêt de bien faire soigner sa mère. Dans les deux cas nous devons donc réussir.

—Réussir à quoi ?

—A emmener la malade tout de suite.

—Mais comment ?



—Dans votre voiture. C'est une calèche à quatre places, elle y sera admirablement. Laissez-moi faire.

—Ah ! parbleu ! Je ne demande pas mieux.

Lucienne revenait tout essouffée, rapportant la potion. Lacaussade en versa une cuillerée et la présenta à la jeune fille, pensant que de sa main la malade l'accepterait mieux. Jeanne ne l'eut pas plutôt bue que ses traits se détendirent ; elle lutta un instant contre le sommeil, mais ses yeux se fermèrent et elle s'endormit.

—Bon ! dit Lacaussade en lui tâtant le pouls, la fièvre va se calmer. Et maintenant, mademoiselle, pendant que votre mère repose, voulez vous me permettre de vous dire un mot en particulier ?

—Que voulez vous de moi, monsieur ? demanda Lucienne.

—Vous allez le savoir. Ecoutez-moi.

## XLII—L'ENLÈVEMENT.

Le docteur Lacaussade releva ses lunettes et commença :

—Avant tout, ma chère enfant, il faut que vous vous persuadiez bien que nous ne sommes animés vis-à-vis de vous et de votre mère que d'excellentes intentions. Comme nous vous l'avons dit, nous sommes médecins, et je ne dois pas vous le cacher, notre avis commun est que la situation de votre mère est très sérieuse.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! interrompit la jeune fille effrayée.

—Calm.-z.-vous. Le danger n'est pas immédiat et il y a encore possibilité, certitude même, d'y apporter remède. Malheureusement, vous me paraissez dans une situation où il est difficile de donner à Mme Lagrange les soins dont elle a besoin. Sous l'influence des contrariétés, de la misère, des luttes de chaque jour, son caractère s'est aigri. Elle est devenue méchante, violente, au point de refuser même l'aide et les secours qui lui sont offerts par une main amie. Elle n'était pas ainsi autrefois, n'est-ce pas ?

—Ma mère a toujours été la plus douce et la meilleure des femmes.

—Eh bien, voyez, maintenant, pour un rien, elle s'irrite. C'est une maladie nerveuse qui s'accroît de plus en plus, bientôt surviendront des crises, des spasmes.

—Elle en a déjà eu ! s'écria Lucienne effrayée.

—Puis la paralysie et la mort ! termina imperturbablement le docteur Lacaussade.

—Oh ! c'est épouvantable ! dit la pauvre petite en sanglotant.

—Si elle pouvait être emmenée à la campagne, avec le grand air, la lumière, des soins assidus, soustraite enfin à tout ce qui l'irrite en ce moment, il est presque certain que la maladie pourrait être entravée. Elle n'est qu'à son début, et dans cette période les cas de guérison ne sont pas rares. Au contraire, si elle reste ici, elle est perdue sans ressource.

—Mais cette campagne, cet air pur.

—Nous venons vous l'offrir. Mon collègue et ami, M. le docteur Poisson, possède à deux pas de Paris, sur les bords de la Seine, une villa charmante, qu'il a consacrée exclusivement au traitement des malades. Là votre mère sera comme chez elle, mieux que chez elle, car elle aura pour la servir des gens intelligents, habitués à soigner les malades et prêts à accourir à son appel à toute heure du jour ou de la nuit.

—Je vous remercie, monsieur, mais je ne puis accepter cela. Car, cette chambre, ces soins dont vous parlez, qui les paiera ?

—Cette dame qui est venue ce matin et que votre mère a chassée. Vous savez de quels sentiments elle était animée envers vous. L'accueil qui lui a été fait ne l'a pas offensée : il n'a ému que sa pitié. L'asile qu'elle offrait à votre mère dans son hôtel, elle vous l'offre dans une maison tierce où Mme Lagrange ne la verra pas, et où elle s'abs-tiendra de paraître jusqu'à la complète guérison de la malade. Je vous l'assure, mademoiselle, cette guérison sera prompte si nous agissons tout de suite ; elle deviendra absolument impossible si, par un malencontreux retard, nous laissons la malade subir de nouvelles excitations.

—Mon Dieu ! que faire ? que résoudre ?

—Ayez confiance en nous, dit à son tour le docteur Poisson, venant en aide à son confrère. Voyons, regardez-nous bien, avons-nous l'air de brigands ?

Lucienne leva sur lui ses grands yeux interrogateurs ; la bonne figure du docteur la décida.

—Eh bien ! soit, dit elle, mais que Dieu vous punisse si vous me trompez !

Lacaussade n'attendait que ce mot. Il courut chercher le cocher, qui descendit la malade avec toutes les précautions possibles, de façon à ne pas la tirer du sommeil où elle était plongée. Pendant ce temps, Lucienne rassemblait les quelques objets qu'elle désirait emporter. Ils n'étaient pas nombreux, hélas ! D'ailleurs, Lacaussade lui affirmait que là-bas elles auraient tous les objets qui leur seraient nécessaires.

—Eh bien, venez-vous ? lui dit Lacaussade.

—Une minute encore, s'écria Lucienne.

Elle prit une plume et une feuille de papier ; rapidement, fièvreusement, elle traça quelques mots.

—Voilà, venez-vous une enveloppe ? demanda le docteur en tirant de son portefeuille l'objet qu'il offrait.

—Oui, oui, merci, monsieur !

Elle plaça dans l'enveloppe le papier sur lequel elle venait d'écrire, la ferma et mit cette simple adresse :

*Pour M. Hector Laborde.*

—Je suis prête maintenant, dit elle.

La nuit était tout à fait venue. Sous prétexte d'allumer son gaz, la concierge s'était postée dans l'escalier, surveillant tout ce qui se passait. Le transport de Mme Lagrange dans la calèche l'avait stupéfiée. Mais elle n'avait rien osé demander au médecin. Quand elle vit Lucienne, elle n'y put plus tenir.

—Vous partez ? demanda-t-elle.

—Oui, madame, s'empressa de répondre Lacaussade. Mademoiselle vient avec sa mère passer quelques jours à la campagne.

—Ah ! et où cela ?

—Vous n'avez pas besoin de le savoir.

—Mais ma chambre ?

—Vous pouvez dès à présent en disposer. Vous êtes payée, je crois ?

La concierge aurait bien voulu répondre que non, mais il n'était plus temps. N'avait-elle pas avoué elle-même que, sur le billet de banque qu'elle avait ramassé, il était resté de quoi payer au moins une quinzaine d'avance ? Elle se tut, un peu désappointée, Lucienne, à son tour, prit la parole.

—Je reviendrai voir vous dans quelques jours, madame, dit elle, dès que ma mère sera un peu mieux. En attendant, voulez-vous être assez aimable pour remettre cette lettre à...la personne dont le nom est sur l'adresse ?

La calèche du docteur Poisson n'était qu'à quatre places, mais elle était assez large pour y tenir davantage au besoin. On put donc installer Jeanne sur le coussin de devant tandis que Lucienne et les deux médecins s'asseyaient sur la banquette de derrière.

—Au pas, commanda le docteur. Vous ne trotterez que lorsque nous aurons quitté le pavé.

La concierge regarda la voiture s'éloigner.

—Elle en a de la veine, celle-là, murmura-t-elle ; c'est pas à moi qu'une pareille chose arriverait ! Elle n'est pourtant pas si jolie que ça, cette petite Lucienne. Lequel des deux qui peut être son amoureux ? Je parierais que c'est le vieux ! Après cela, je m'en fiche ! Mais, c'est l'autre... le petit, qui va faire une tête, quand il va apprendre que sa dulcinée est partie. Tiens, mais à propos, cette lettre. Elle dit peut-être l'endroit où on les emmène ? Sapristi ! si je pouvais voir...

Elle mira l'enveloppe à la lueur du gaz, espérant pouvoir lire à travers. Mais c'était du papier anglais très épais et à travers lequel on n'apercevait même pas l'écriture.

—Que le diable l'emporte ! s'écria la portière désappointée.

Tout à coup, une idée lui vint. Dans sa précipitation, Lucienne n'avait collé qu'une faible partie de l'enveloppe. Trempant le coin de son mouchoir dans un verre, la concierge mouilla la partie adhérente. Au bout de quelques secondes, elle essaya de soulever le papier et constata avec satisfaction que la gomme était délayée.

—Ah ! dit-elle en ouvrant tout à fait la lettre, nous allons voir ce qu'elle dit, cette belle princesse.

Et elle déplia vivement la lettre de Lucienne.

XLIII—OU M. DUPAC S'ACCORDE UNE RÉCOMPENSE.

Mais à ce cri de joie succéda un grognement de colère, la lettre ne contenait que ces simples mots :

“ Nous partons, pour quelques jours, dans une maison où l'on va soigner ma mère. Je ne puis vous dire où ; je ne le sais pas ; mais demain, j'espère vous écrire pour vous donner notre adresse où vous pourrez, je pense, venir nous voir.

“ Adieu, ami, espoir et courage.

“ LUCIENNE.”

—Ah ! la petite peste ! dit la concierge.

Des pas précipités retentissaient dans le couloir, c'était Hector qui rentrait.

—Bon ! bon ! mon garçon, va toujours, grommela la portière un peu consolée de sa déconvenue à l'idée de celle qu'allait avoir Hector. Dépêche-toi, mon petit. Tu vas trouver les oiseaux dénichés.

Un fou rire la prit.

—Je voudrais bien voir la tête qu'il fait, murmura-t-elle, quand son rire fut un peu calmé. Ah ! mais je vais avoir ce plaisir, y va redescendre. Fichtre ! faut que je lui recachette sa lettre.

Elle mouilla précipitamment l'enveloppe et la referma en la tamponnant d'un coup de poing. Il était temps, Hector, livide, fou, faisait irruption dans la loge.

—Madame Lagrange ! Lucienne ! s'écria-t-il d'une voix étranglée.

—Parties à la campagne chez des amis, répondit la grosse femme d'un ton goguenard.

—C'est impossible !

—Je ne vous dis pas le contraire, mais c'est comme ça. A preuve, c'est que voilà une lettre que la demoiselle m'a donnée pour vous ; même qu'elle pleurait et que la lettre en est toute mouillée, dit la concierge expliquant par ce moyen ingénieux l'état dans lequel elle venait de mettre l'enveloppe.

Hector lui arracha la lettre des mains et l'ouvrit fiévreusement. Mais un sentiment de découragement se peignit sur son visage, il froissa convulsivement le papier et s'enfuit sans dire un mot pour cacher les larmes qui coulaient sur ses deux joues.

—Et v'là ce que c'est, dit la concierge en ricanant. En voilà encore un qui n'est pas à la noce ! C'est égal, je voudrais bien savoir où on les a emmenées.

.....  
En quittant le docteur Poisson, place de la Madeleine, Dupac était retourné tranquillement avenue de l'Opéra. Giraud revenait de la Bourse. Ainsi que Dupac le lui avait conseillé, il avait audacieusement tenu tête à l'orage. Faisant appel à toutes ses ressources disponibles, il avait effectué les remboursements demandés. Puis, il s'était lancé à corps perdu dans une spéculation sur l'*Union universelle* dont la hausse quotidienne et constante étonnait alors tout le monde.

—Ah ! le malin ! disait-on autour de la corbeille. Il nous détournait de cette affaire pour l'accaparer à son profit !

La caisse de Giraud était donc vide, mais, en revanche, son crédit était raffermi. De son côté, tout allait donc bien.

—Et moi aussi, lui dit Dupac, j'ai fait de la bonne besogne.

Il lui raconta son entrevue avec le docteur Poisson. Comme il terminait, on apporta une lettre. Elle était de Lacaussade, qui annonçait que le résultat de leur visite avait été la constation pleine et entière de la folie, ainsi qu'en faisait foi un certificat joint à la lettre. De plus, les docteurs déclaraient l'urgence de faire soigner la malade dans une maison, spéciale.

—Parfait ! admirable ! s'écria Dupac après avoir lu. Avec cela, dès demain matin, nous allons enlever Mlle Jeanne.

—C'est déjà fait, dit Giraud.

—Comment ?

—Oui, à la fin de sa lettre, le docteur m'annonce qu'ils ont réussi à décider la jeune fille et que toutes deux sont en route pour Puteaux.

—Ah ! diable ! s'écria Dupac. Ce n'est pas tout à fait cela que je voulais ; ces médecins ont marché un peu vite en besogne. Je ne tenais pas à leur faire emmener la fille, moi.

—Bah ! qu'importe ? dit Giraud.

—Eh ! eh ! mon cher, Jeanne peut raconter ce qu'elle voudra, cela passera pour de la folie ; mais ils savent que la petite n'est pas folle et si le médecin s'amuse à l'écouter il en apprendra plus qu'il ne faut.

—Que faire, alors ?

—Pour aujourd'hui, il n'y a pas grand danger. Demain, ou après-demain, nous irons reprendre notre malade sous prétexte de la conduire en province, et alors, je me charge de la cacher dans un petit endroit où on ne la trouvera pas facilement.

—Dupac ! s'écria Giraud en pâlisant, je pense que vous n'avez pas l'intention...

—De quoi donc ? de la tuer ? Vous êtes fou. C'est notre seule garantie, notre ôtage.

—A la bonne heure ! c'est que vous aviez un air...

—Bah ! Eh bien, rassurez-vous, allez. On ne lui fera pas de mal à votre princesse. A moins que le Raoul ne se montre trop méchant.

—C'est que je n'oublie pas...

—Oui, oui, c'est entendu. Ah ! à propos, pour que je puisse la sortir au moment favorable, faites-moi donc une petite lettre m'autorisant à la réclamer en votre nom.

Giraud écrivit la lettre que Dupac lui dicta très nette et en même temps très explicite.

—Eh ! eh ! ricana-t-il en la mettant dans sa poche, il ne s'agit plus que de trouver un moyen d'avertir le terrible capitaine, un moyen adroit. Une fois qu'il saura que nous tenons Dulcinée en notre pouvoir, don Quichotte sera muselé et nous serons un peu tranquilles. Allons, bonsoir, mon cher Giraud, la chance est revenue ; nous tenons le bon bout. A demain.

.....

—J'ai bien travaillé, se disait Dupac en rentrant à l'hôtel de Bourses. Il n'y a pas à dire, je ne vieillis pas. Eh ! eh ! je vivrai cent ans, peut-être davantage ; je suis si solide ! Ah ! que de choses je puis encore accomplir.

Il arrivait à l'hôtel, il s'informa de Nina.

—Madame est chez elle, lui dit un domestique, elle a prié qu'on ne la dérangeât pas.

—Bien, bien. Pauvre chérie, se dit Dupac, elle pense encore à son capitaine. Ce sera dur, mais c'est pour son bonheur. Et puis il le fallait. Allons, j'ai bien travaillé, je mérite une récompense.

Il monta à sa chambre. Mais au lieu de se coucher, il se déchaussa, prit des pantouffles et, avec mille précautions, alla fermer les rideaux et écouter à toutes les issues. Puis il souleva la tenture et, tirant de sa poche une petite clef, il la plaça dans un trou microscopique, invisible, du mur. Une plaque de fer tourna, laissant voir un grand vide. C'était une cachette, une sorte de coffre en fer ménagé dans l'épaisseur du mur. Dupac reprit sa lampe qu'il avait posée sur une table et éclaira l'intérieur de la cachette. La lumière rejaillit comme si elle eût été rejetée par des milliers de miroirs. Le coffre était rempli de pièces d'or. Et de l'or ! rien que de l'or !

Dupac s'enivrant de ces fauves reflets y plongeait les bras jusqu'aux coudes, le brassait avec délices, se vautrait dessus, le couvrait de baisers fiévreux, comme un amant près d'une maîtresse adorée. Plus il allait, plus la fièvre s'accroissait. A la fin, énérvé, grisé, broyé par cette émotion, la plus puissante qu'il pût éprouver, Dupac tomba à terre, les yeux vitreux, inerte, comme en catalepsie.

A ce moment, le pan du mur qui faisait face à la cachette tourna tout à fait. Une bouffée d'air humide s'engouffra dans la chambre. Derrière, se trouvait un étroit escalier de pierre qui descendait, se perdant dans l'ombre. Un homme apparut, tenant à la main une lanterne sourde.

.....

—Mon frère me cache quelque chose, se disait Nina, restée seule. Malgré sa puissance sur lui-même, il s'est troublé lorsque je lui ai parlé des reproches que me fai-

sait Jeanne. Mon Dieu ! cette épouvantable accusation serait donc vraie ? Mon frère si bon pour moi ! mon frère que je respectais à l'égal d'un père, un assassin !

Elle sonna sa femme de chambre.

— Ecoute, lui dit-elle, tu m'es dévouée ?

— Oh ! madame.

— Eh bien, il faut que je sorte, mais que sous aucun prétexte, personne, pas même mon frère, ne sache que je suis dehors. Si l'on t'interroge, diras que je souffre et que j'ai défendu ma porte. Tu me le promets ?

— Je vous le jure !

— C'est bien. Tâche de me faire adroitement ouvrir la porte sans que la concierge me remarque.

Les choses se passèrent comme le voulait Nina. Les deux femmes descendirent par l'escalier de service et tandis que l'intelligente soubrette, sous prétexte d'un raconter quelconque occupait la concierge et masquait complètement la porte de la loge, Nina, enveloppée de son grand manteau de fourrure, put se glisser dehors sans être aperçue. Elle courut d'une traite jusqu'au pont de l'Archevêché. Un fiacre passait ; elle appela le cocher.

— Au Grand-Hôtel, ordonna-t-elle.

#### XLIV.—OU RALPH APPREND QU'IL EST PÈRE.

Dans la chambre que Ralph occupait au Grand Hôtel, Félix était seul. Il était étendu sans façon sur une causeuse, Mais il n'avait pas encore clos la paupière, qu'un formidable coup de sonnette retentit.

— Allons, bon, dit Félix en bondissant sur ses pieds, voilà le capitaine qui rentre.

Il recula stupéfait ; au lieu du capitaine qu'il attendait, une femme était sur le seuil.

— Le capitaine Ralph ? demanda-t-elle.

Félix la regarda d'un air ahuri.

— La sœur du vieux ! se dit-il en lui-même. Que diable vient-elle censément faire par ici ?

— Vous ne me reconnaissez pas ? fit Nina. Je vous en prie, menez-moi vite près de votre maître. Je sais qu'il est de retour, on me l'a dit en bas. Il faut absolument que je le voie.

— Mais, madame, c'est que le capitaine n'est pas là.

— Où est-il ?

— Je ne sais pas.

— Ecoutez, mon ami, vous êtes tout dévoué au capitaine, n'est-ce pas ?

— Depuis quinze ans et plus, censément comme le soleil et son ombre.

— Eh bien, il y va pour Ralph d'un intérêt puissant.

— Ma grand'foi ! madame, je vous l'assure, il n'est pas là et je ne sais pas où le trouver. Il ne me confie pas toutes ses affaires.

— Mais quand rentrera-t-il ?

— Je n'en sais rien.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Nina avec accablement en se laissant tomber sur un fauteuil.

— Elle est enragée, censément, se dit Félix en regardant la jeune femme. Faut que le capitaine l'ait ensorcelée.

— Voulez vous me permettre de l'attendre ! demanda encore Nina en essayant ses yeux où perlaient de grosses larmes.

— Si ça vous fait plaisir, répondit galemment Félix.

— Merci.

Félix retourna à sa causeuse ; au bout de cinq minutes, il dormait à poings fermés. Deux heures se passèrent ainsi. Tout à coup, une clef tourna dans la serrure et la porte s'ouvrit. C'était le capitaine qui rentrait. Félix sauta à bas de son canapé en se frottant les yeux. Raoul fit un pas en arrière en apercevant Nina qui s'était levée.

— Que désirez-vous, madame ? demanda-t-il ; mais en même temps il reconnut Nina. Vous ! vous ici ! s'écria-t-il.

— Moi, dit la comtesse, et vous pensez bien que, pour venir vous chercher jusque chez vous, j'ai de puissantes raisons de le faire. J'ai voulu vous voir, parce qu'il se

— passe des choses graves, parce qu'il y a entre nous deux un secret, un mystère terrible dont je ne sais qu'une partie et que, pour vous, pour moi, il faut que j'éclaircisse sur le champ.

— Un mystère ? Un secret ?

— Oui, car je sais déjà bien des choses. Et d'abord, vous n'êtes pas Américain ; vous ne vous nommez pas Ralph : vous êtes Français et vous vous appelez Raoul de Bourses.

— Quoi ! Qui vous a dit ?

— Je sais cela, et je sais aussi que le drame sanglant qui nous sépare a été faussement raconté. Je sais, ou plutôt je tremble de savoir comment et par qui mon mari, votre père, a été assassiné. Oh ! Raoul, je vous le jure. s'écria la malheureuse femme en se laissant glisser aux genoux du capitaine, Raoul, je ne savais rien, Raoul, je suis innocente de tout ce qui s'est passé, Raoul, on m'a trompée comme les autres !

— Relevez vous, madame, dit Raoul avec émotion. Je vous crois.

— Vous ne pouvez plus m'aimer, je le comprends, continuait Nina toujours à genoux ; mais ce que je veux, c'est que vous me pardonniez, c'est que vous ne me méprisiez pas.

— Je vous assure...

— Et pour cela je viens vous dire : Raoul, j'ai été innocemment la cause de la mort de votre père. C'est par moi que vous avez perdu votre nom, votre honneur, votre fortune, celle que vous aimiez. Votre père, je ne puis malheureusement vous le rendre. Mais tout le reste, je veux vous le faire recouvrer et, pour commencer, je vais vous conduire auprès de Jeanne, de Jeanne que j'ai retrouvée.

— Jeanne ! Est-ce possible ?

— Jeanne, qui vous est restée fidèle et qui vous pleure ! Jeanne, qui s'est vouée à la misère pour nous échapper et soustraire à notre influence abhorrée sa Lucienne, sa fille, votre enfant !

— Mon enfant ! s'écria Raoul hors de lui. Bonté divine ! J'ai une enfant ! Ah ! madame, vous me demandez de ne pas vous maudire, je fais plus : je vous bénis pour tout le bonheur que vous me donnez en ce moment !

— Partons ! partons ! dit Nina en se relevant. Venez, je vais vous conduire auprès d'elles.

Ils partirent. Le long de la route, Raoul accablait Nina de questions sur Jeanne, sur sa fille, et bien que chacune de ces questions, où se peignait l'amour de Raoul pour Jeanne, fût un coup de poignard qui lui perçait le cœur, Nina répondit avec la résignation d'une martyre, exaltant la beauté, le mérite de Lucienne, le courage stoïque de toutes les deux. La voiture arriva rue des Vinaigriers. Raoul bondit à terre. Craignant une émotion trop forte pour la malade, Nina voulait faire demander Lucienne par la grosse concierge, afin que la jeune fille préparât peu à peu sa mère à cette visite si inattendue. Malgré son impatience, Raoul avait consenti à ces pourparlers. Mais on n'en eut pas le temps ; de la rue, où il errait comme un fou, Hector avait reconnu Mme de Bourses. Il se précipita vers elle :

— Où sont-elles ? Qu'en avez-vous fait ? s'écria-t-il en saisissant Nina par le bras.

La comtesse poussa un cri d'épouvante. A ce cri, la grosse concierge sortit de sa loge et vint voir ce qui se passait. Ce fut une longue et difficile explication. Hector accusait Nina, et celle-ci, au milieu de toutes ses récriminations, avait beaucoup de peine à comprendre ce qui était arrivé. Enfin, la concierge le leur raconta. Deux messieurs étaient venus voir Mme Lagrange et, après une longue visite, ils l'avaient enveloppée dans une couverture et descendue.

— Ah ! s'écria Raoul, je crois comprendre. Ils ont profité de sa maladie pour l'emmener. Mais où ? Ah ! cette fois, il faut agir. A tout prix, et quoi qu'il arrive, il faudra bien que l'un ou l'autre me le dise.

— Si on m'avait laissé faire, grommela Félix à part lui, j'aurais censément "souqué" le vieux dans un coin et avec une bonne corde.

— Nous n'avons plus rien à faire ici ; nous en savons assez, il faut agir. Partons.

— Je ne vous quitte pas, s'écria Nina en se dirigeant vers la voiture.

— Et moi ? demanda Hector.

Raoul hésita.

— Monsieur, dit le jeune homme, j'aime mademoiselle Lucienne de toutes les forces

de mon âme. Sa mère me considérait comme son fiancé, je ne sais pas ce que vous voulez faire, mais s'il faut mourir pour la sauver, je suis prêt.

—Venez avec nous, dit Raoul en lui tendant la main.

Ils montèrent en voiture, Hector avec Raoul et Nina, Félix sur le siège, à côté du cocher.

—Rue Amelot, dit le capitaine.

#### XLV.—LES GALERIES DU COMTE JACQUES.

La petite maison de la rue Amelot était transformée en une sorte de camp où chaque jour Arthur et ses trois camarades venaient prendre les ordres de Ralph. L'un d'eux y restait toujours en permanence. Ce jour-là, c'était Rascal qui fumait sa pipe dans le jardin. Il ne manifesta aucune surprise en voyant arriver tout ce monde. De la part de Ventre-Rouge, il s'attendait à tout.

—Qui était de service à l'île Saint-Louis ? demanda Raoul.

—Colline.

—Est-il de retour ?

—Pas encore.

—Ah ! fit Raoul en serrant les poings, et Arthur ?

—Il a été à la Bourse avec Rivette faire ce que vous aviez commandé.

—Bien. Dès que Colline rentrera, tu me l'enverras.

Rascal fit le salut militaire. Raoul rentra dans la maison suivi d'Hector, de Félix et de la comtesse. Ils étaient à peine dans le petit salon, que le timbre retentit. Colline arrivait tout en nage.

—Eh bien ? demanda Ventre-Rouge.

—Ah ! le vieux brigand ! s'écria Colline, il est plus rusé qu'un renard. Il m'a promené depuis le matin ; puis il m'a conduit à la gare St-Lazare. Il a pris le train. Je n'ai malheureusement pas pu monter avec lui, parce qu'il n'y avait pas de place. Mais je ne le perdais pas de vue. En arrivant à Courbevoie, je le voyais encore. Tout d'un coup, il a disparu.

—Comment cela ?

—Je n'y comprends rien ; il faut qu'il ait sauté du train. A Puteaux, je suis descendu, je suis revenu sur mes pas, mais j'ai eu beau chercher, aucune trace !

—Alors, tu l'as perdu ? fit Raoul avec impatience.

—Pardon, maître, pardon !

—Ah ! j'aurais dû ne le confier qu'à Félix. Mais le pauvre garçon était si fatigué... Allons ! Il me reste encore une ressource !

—Ah ! censément, si on m'avait écouté, disait Félix en caressant dans sa poche une corde en pur fil de lin qu'il avait achetée le matin même à tout hasard.

—Où désirez vous aller, madame ? demanda Raoul à la comtesse !

—Quoi qu'il arrive, je ne rentrerai plus à l'hôtel de Bourse. Où vous irez, j'irai.

—Pour le moment, c'est impossible, fit Raoul avec embarras. Mais, provisoirement, restez ici. Cette maison est vôtre, vous y trouverez asile tant que bon vous semblera. Vous autres, ajouta-t-il en s'adressant à Hector et à Félix, venez avec moi.

.....  
Raoul, Hector et Félix se rendirent directement à l'île Saint-Louis. Une fois sur le quai de Bethune, Ventre-Rouge descendit l'escalier de pierre dont les dernières marches plongent dans la Seine. Plusieurs bateaux étaient là. A la lueur du réverbère qui domine du haut du quai, il examina la façon dont ils étaient amarrés. L'un d'eux ne tenait que par une corde.

—Voilà notre affaire, dit-il.

Et, se laissant pendre par les deux mains aux rebords de l'escalier, il sauta dans le bateau qu'il détacha rapidement.

—Oh ! oh ! dit Félix, il paraît que nous allons voyager sur l'eau.

Ventre-Rouge était dans le bateau. S'aidant des embarcations voisines, il le fit tonner et le conduisit jusqu'au bas de l'escalier.

—Montez, dit-il brièvement.

Félix et Hector obéirent.

—Asseyez-vous, commanda encore Raoul, et ne bougez pas.

Le courant était rapide et il y avait un certain danger à l'affronter avec une embarcation aussi frêle. Mais au lieu d'aller au large, Ventre Rouge, saisissant les aspérités du mur, y colla l'embarcation. Puis, il la fit filer tout doucement, jusqu'à ce qu'on fût arrivé en face de la troisième des bouches d'égoût qui s'ouvrent sur la Seine. Ces bouches n'appartiennent pas à l'administration ; elles ont été construites en même temps que les hôtels et pour leur service particulier ; elles sont solidement grillées. Ventre-Rouge passa la corde du bateau dans l'un des barreaux de la grille, puis, tirant une clé de sa poche, il l'essaya dans la serrure. La clé tourna ; la porte s'ouvrit. Ventre-Rouge entra le premier et fit signe à ses compagnons de le suivre.

— Ferme la grille, dit-il à Félix quand ils furent entrés. Et maintenant, marchez avec précaution ; le moindre faux-pas pourrait être dangereux.

Il tira de sa poche une petite lanterne sourde et se mit en marche. Il fallait en effet beaucoup de précaution, car, sur plusieurs points les pierres de l'égoût s'étaient effondrées, formant des trous profonds et pleins d'eau fangeuse dans lesquels un homme aurait facilement pu se casser la jambe. Au bout de quelques minutes, Ventre-Rouge s'arrêta. Dirigeant contre la muraille de l'égoût la fleur de sa lanterne, il se mit à examiner tous les interstices et prenant à son trousseau une toute petite clef triangulaire, il l'introduisit entre la fente de deux pierres. Un claquement sec se fit entendre, une des pierres tourna sur elle-même, laissant une ouverture suffisante pour livrer passage à un homme. Il y avait là un escalier montant à pic. Ventre-Rouge s'y engagea sans hésiter.

Diab!e me brûle ! c'est quasiment censé comme au théâtre, ne put s'empêcher de murmurer Félix.

— Silence ! commanda Raoul.

Au bout d'une trentaine de marches, une porte de fer barrait le passage. Ventre-Rouge s'arrêta et masqua sa lanterne sourde. Un mince filet de lumière apparut alors émergeant de la serrure.

— Regarde, dit Raoul à Félix en baissant la voix.

Félix ne put retenir un cri d'étonnement.

— Le vieux ! s'écria-t-il. Le vieux qui brasse de l'or ! Ah mon Dieu ! y en a-t-il ! y en a-t-il !

C'était, en effet, à l'hôtel de Bourses, en face de la chambre de Dupac, que Raoul avait amené les deux hommes. Le passage par lequel il les avait introduits avait été pratiqué sous la Régence par Jacques de Bourses, le compagnon de plaisir du duc d'Orléans. Raoul avait appris de son père l'existence de ce souterrain.

Par une coïncidence singulière, les trois hommes arrivaient juste au moment où Dupac s'accordait ce qu'il appelait sa récompense, c'est à-dire une visite à son or. Le bruit des pièces qu'il remuait arrivait jusqu'à leurs oreilles.

— Ah ! la vieille canaille ! disait Félix. Faut-il qu'il en ait volé !

Tout à coup, le bruit cessa.

— Tiens ! voilà censément qu'il se pâme, s'écria Félix.

— Entrons, dit Ventre-Rouge, en pressant un ressort qui fit ouvrir la porte.

Dupac était étendu de tout son long. Ventre-Rouge le poussa du pied ; il ne bougea pas.

— Fouillez-le, ordonna-t-il.

Hector et Félix obéirent. Il n'y avait pas beaucoup de papiers dans les poches de Dupac, car il serrait tout ce qui était important et brûlait tout ce qui pouvait compromettre. Mais nous savons qu'il venait de se faire remettre par Giraud un pouvoir pour retirer Jeanne. Hector passa le papier à Raoul qui le parcourut rapidement.

— Ah ! s'écria-t-il, voilà l'indication cherchée ! En route !

#### XLVI.—LA MAISON DE SANTÉ DU DOCTEUR POISSON.

En donnant à Jeanne la potion soporifique destinée à faciliter l'enlèvement, le docteur Lacaussade n'avait pas ménagé la dose. Il y avait plus d'une demi-heure qu'on était arrivé à la maison de santé lorsqu'elle se réveilla. Son premier regard fut pour sa fille, assise à son chevet ; puis elle regarda avec surprise la pièce dans laquelle elle se trouvait.

— Où suis-je donc ? Où m'a-t-on portée ? demanda-t-elle.



Lucienne allait répondre, lorsque, la malade s'écria tout-à-coup avec inquiétude :

— Ah ! cette femme, cette Nina ! aurait-elle réussi à m'emmener chez elle ?

— Non, chère mère, dit la jeune fille en couvrant la malade de baisers. Rassure-toi, nous sommes dans une maison amie, une maison où l'on recueille les pauvres gens qui souffrent et où on les soigne gratuitement. Vois, ajouta-t-elle en lui prenant les mains, la potion que t'a donné le bon docteur t'a bien soulagée.

— En effet, dit Jeanne, je n'ai plus cette fièvre qui me brûlait. Le repos m'a fait du bien.

— Dans quelques jours tu seras tout-à-fait guérie. Mais il faut que je prévienne le docteur de ton réveil.

Elle tira un cordon de sonnette. Un bruit de pas se fit entendre dans le couloir, une clef tourna dans la serrure et une femme entra dans la chambre. Cette femme était de haute taille, d'épaisse carrure, et sa face bourgeonnée lui donnait plutôt à première vue l'apparence d'un homme. Elle enveloppa Lucienne et sa mère d'un coup d'œil sournois et demanda d'une voix éraillée :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Le docteur m'a dit, madame, dit Lucienne, de le faire prévenir aussitôt que ma mère serait éveillée.

— Ah ! oui, parfait. Je vais le lui dire.

La femme tourna sur les talons. On entendit de nouveau le grincement de la clef dans la serrure.

— C'est étrange, dit Jeanne, pourquoi cette femme nous enferme-t-elle ?

— C'est sans doute l'habitude de la maison répondit Lucienne, qui, tout en partageant l'inquiétude de sa mère, cherchait à la rassurer.

Elle n'eut pas le temps d'en dire davantage ; le docteur Poisson apparaissait, toujours souriant, comme d'habitude.

— Eh bien ! eh bien ! chère madame, dit-il en aspirant une prise, vous trouvez-vous un peu mieux ? Voyons ce pouls. Oh ! oh ! Il y a une amélioration notable ; beaucoup plus calme. Bravo ! bravo !

— Je suis bien mieux, en effet, répondit Jeanne, tranquilisée par la bonne figure du docteur, je suis bien mieux et je le disais tout à l'heure à ma fille.

— Il faut être sage, bien sage. D'abord, ici, personne ne vous dérangera, et avec le grand air, car nous avons des jardins superbes où vous pourrez vous promener, vous serez vite rétablie. Allons, bonsoir, mes chères pensionnaires, et bonne nuit.

Il fit une légère inclination de tête, recula vers la porte qui s'ouvrit d'elle-même comme si quelqu'un eût attendu la fin de l'entretien, et disparut. De nouveau on entendit le bruit de la serrure qui se fermait à double tour.

— Mon Dieu ! maman, s'écria Lucienne, on nous enferme encore.

— C'est étrange.

— J'ai oublié, pendant que le docteur était là, de lui demander pourquoi on agissait ainsi.

— Qu'importe, mon enfant. Demain, il nous l'expliquera sans doute et nous lui demanderons de ne plus nous traiter ainsi.

— Il le fera certainement, car il a l'air bien bon, ce docteur.

— Mais tu dois avoir besoin de repos, ma pauvre Lucienne ; ton lit est là, couche-toi.

— Merci ; du reste, si tu te sentais souffrante, tu n'aurais qu'un mot à me dire, et, ne veux-tu pas dormir ?

— Non. J'ai à réfléchir à toutes ces choses étranges qui viennent de se passer. Dors, toi, Lucienne.

La jeune fille alla déposer un baiser sur le front de sa mère, puis se dévêtit rapidement et se mit au lit. Jeanne, de son côté, songea longuement à tout ce qui lui était arrivé depuis deux jours et qui lui paraissait comme un songe.

Et comme elle pensait à cela, un bruit lointain se fit entendre. On eût dit une plainte. Puis cette plainte grandit, devint plus aiguë, et se termina par des cris déchirants, entrecoupés d'éclats de rire saccadés. Au milieu de la nuit, dans le grand silence, ce rire était plus lugubre encore que la plainte qui l'interrompait.

— Mon Dieu ! que se passe-t-il ? dit Jeanne en se dressant sur son séant.

Des pas lourds firent craquer le plancher au-dessus de sa tête. Il y eut comme

une altercation ; bientôt, aux gémissements et aux rires, succédèrent des hurlements sauvages, un piétinement sourd et comme la chute d'un corps sur le plancher.

—Mais on bat, on tue quelqu'un ! s'écria Jeanne épouvantée. Lucienne ! Lucienne !

#### XLVII.—L'ÉVASION.

Lucienne se précipita vers le lit de sa mère. Le dernier bruit, celui de la chute, l'avait éveillée, elle aussi. Elles écoutèrent. On n'entendait plus, maintenant, qu'un murmure confus, entremêlé de frotements, comme si on eût traîné quelqu'un à terre. Une porte se referma, il y eut encore un grand cri, des jurons et tout rentra dans le silence.

—Maman, j'ai peur, murmura-t Lucienne, étroitement serrée contre la poitrine de Jeanne.

—On nous a trompées. Oh ! mon Dieu ! dans quel guet-apens nous a-t on attirées ? Quelle est cette maison ? répondit celle-ci.

Tout bruit avait cessé ; mais pour les deux femmes épouvantées, ce calme avait quelque chose de sinistre. Il leur semblait que bientôt une nouvelle scène allait se passer. Une demi heure s'écoula ainsi, Lucienne couchée près de sa mère, attendant, prête à la défendre ou tout au moins à la protéger, à la couvrir de son corps en cas de danger. Tout-à-coup, un nouveau bruit se fit entendre, bruit léger cette fois : c'était comme une série de petits coups frappés à la cloison.

—Voisine, voisine, dit une voix étouffée, êtes-vous là et voulez-vous causer avec moi ?

Jeanne ni Lucienne n'osaient répondre, la voix continua :

—Je sais que vous êtes une femme, je vous ai entendue parler. Moi aussi, je suis une femme, et je m'ennuie. Voulez vous causer, dites ?

C'était bien, en effet, la voix d'une femme. Lucienne se leva, se vêtit à la hâte et, sur la pointe du pied, alla jusqu'à la cloison d'où venait la voix.

—Vous êtes seule ? dit la mystérieuse interlocutrice.

—Oui, répondit Lucienne.

—Attendez. Allez donc voir à votre porte si personne n'écoute. C'est que, s'ils nous surprenaient, ils nous feraient comme à l'autre, là-haut.

—Quel autre ?

—Vous n'avez pas entendu comme il criait. Ils lui ont mis la camisole de force, et puis ils l'ont conduit sous la douche. Oh ! la douche ! c'est cela qui fait mal, voisine.

—Mais où sommes-nous donc ? demanda Lucienne en se rapprochant encore de la cloison. N'est-ce pas ici une maison de santé.

—Oui, une maison de santé où l'on met des fous.

—Mère, dit Lucienne en se rapprochant du lit, tu entends ? Tu sais maintenant où l'on nous a conduites. C'est une maison de fous.

—Ah s'écria Jeanne, je comprends tout maintenant. On m'a tendu un piège et j'y suis tombée. Lucienne, nous sommes perdues.

—Perdues ? Non.

—Qu'espère-tu donc ?

—Fuir.

—Fuir ! Mais par où ? Ma pauvre Lucienne, nos ennemis sont puissants et habiles. Entre eux et nous, la police n'hésiterait pas. Mais qu'importe, nous n'en sommes pas encore là. Il faudrait d'abord sortir de cette chambre, et je crains que ce ne soit impossible.

—Essayons toujours, dit Lucienne en s'approchant de la fenêtre.

L'espagnolette s'ouvrit sans difficulté, mais un treillage en fil de fer garnissait au dehors toute la baie. Lucienne essaya de l'ébranler ; le fil de fer était solide et elle ne réussit qu'à meurtrir ses mains délicates.

—Oh ! s'écria-t-elle, si j'avais quelque chose pour trouver ce grillage !

Heureusement, Lucienne pensa à une chose ; en l'amenant à la maison de santé, on ne l'avait pas fouillée. Le docteur Poisson, ne voulant pas exciter sa défiance, avait remis au lendemain cette formalité. Il s'était fié au calme momentané de Jeanne. Lucienne avait donc conservé dans sa poche ses ciseaux de couturière.

Allant placer la lampe dans un angle pour que la lumière ne la signalât pas à

quelque veilleur de nuit, elle attaqua résolument le grillage. Le fil de fer était gros et les ciseaux petits ; il fallut plus de cinq minutes de travail pour couper la première maille. Enfin, Lucienne y arriva. Elle quitta ses ciseaux, prit avec les doigts le bout de fer qu'elle venait de couper et se mit à le détordre. Au bout de quelques minutes, cinq ou six mailles étaient défaits et formaient un trou assez grand pour qu'on pût y passer le poing. Jeanne s'était habillée. Puisant dans son désir d'échapper à ses persécuteurs la force nécessaire, elle vint aider sa fille. Le trou s'agrandissait de plus en plus. Au bout d'une heure, il y avait assez de place pour livrer passage à une personne. Il s'agissait de chercher un point d'appui pour attacher les draps du lit. Lucienne tâta en dehors de la fenêtre pour voir si elle ne trouverait pas quelque clou. Elle comprima une exclamation de joie.

—Qu'y a-t-il ? demanda Jeanne.

—Nous n'aurons pas besoin d'attacher les draps, dont la couleur eût pu nous trahir. Nous sommes au dessus d'un jardin et il y a sous la fenêtre un espalier qui nous fournira une échelle naturelle. Nous descendrons plus sûrement et sans risquer d'être vues.

—Allons ! cette fois, Dieu nous protège, dit Jeanne.

Enjambant l'appui de la fenêtre, Lucienne passa la première. Elle posa le pied tout doucement sur la latte de l'espalier. Cette latte résista.

—L'échelle est solide, même, dit gaiement la jeune fille.

Elle continua sa descente, et sauta légèrement sur la terre du jardin. C'était une platebande fraîchement bêchée dans laquelle ses pieds pénétrèrent sans faire aucun bruit.

—Allons ! à toi, fit-elle en encourageant sa mère du geste.

Jeanne se risqua à son tour et réussit à opérer sa descente avec autant de bonheur.

—Ce n'est pas tout, il s'agit de sortir d'ici, maintenant.

—Oui, dit Lucienne en regardant autour d'elle, nous sommes dans un jardin. Les murs paraissent hauts, mais si nous avons la chance de trouver pour sortir les mêmes facilités que pour descendre, nous serons vite hors d'ici.

Marchant avec précaution, Jeanne et Lucienne se dirigèrent vers le mur le plus proche. Comme elles l'avaient espérée, le mur se trouvait garni d'espaliers.

—Décidément, le sort nous favorise, s'écria Lucienne. Allons ! cette fois encore, je vais te montrer le chemin.

Elle grimpa avec précaution en s'aidant des branches de l'arbre ; bientôt elle fut sur la crête du mur.

—C'est trop facile, dit-elle.

Jeanne était déjà à moitié de l'espalier. Tout à coup, des aboiements furieux se firent entendre. Deux animaux de taille colossale bondirent vers Jeanne comme pour la dévorer. Sous le mouvement instinctif qu'elle fit pour les éviter, l'espalier se brisa et la malheureuse femme retomba à terre. Jeanne était perdue.

Mais à ce moment deux coups de feu retentirent ; l'un des chiens qui s'élançait sur Jeanne roula à terre, tandis que l'autre s'enfuyait en poussant des cris de douleur. Raoul, Hector et Félix sautèrent dans le jardin. Depuis un instant déjà, ils étaient, eux aussi, sur la crête du mur, cherchant un endroit favorable pour descendre sans éveiller l'attention des gardiens, et su tout s'occupant de s'orienter. L'apparition des deux femmes, au milieu de la nuit noire, les avaient surpris. Ils attendaient qu'elles se fussent retirées pour descendre. Mais en voyant l'une d'elles sur le point d'être dévorée par les molosses, Hector et Félix n'avaient pu se maîtriser et avaient fait feu de leurs revolvers. Ils sautèrent dans le jardin et se penchèrent pour porter secours à Jeanne, qui avait perdu connaissance. Hector poussa un cri de surprise.

—C'est elle ! dit-il. Mme Lagrange !

Du haut du mur, Lucienne, elle aussi, reconnut sa voix.

—Ah ! dit Ventre-Rouge, Dieu nous a conduits sûrement.

Mais les aboiements des chiens, ainsi que les deux détonations qui les avaient suivies, avaient mis en mouvement tout le personnel de la maison. Les gardiens arrivaient avec des lanternes. On allait être surpris.

—Remontez sur le mur, ordonna Raoul à ses compagnons.

—Mais vous ? demanda Hector.

—Ne vous occupez pas de moi. Cela me regarde.

Félix était déjà en haut. Déroulant rapidement sa large ceinture de soie rouge, Raoul jeta l'un des bouts à Hector, qui se trouvait à mi-hauteur du treillage et qui le tendit à Félix. De l'autre bout, Raoul attacha solidement Jeanne. Puis il la souleva avec précaution.

—Allez, dit-il.

Les deux hommes tirèrent Jeanne à eux et la redescendirent de la même façon de l'autre côté du mur. Raoul avait remonté près d'eux.

—Sautez, dit-il à Félix et à Hector.

Félix seul obéit, Raoul prenant Lucienne par la taille, la souleva.

—Attrape ! dit-il simplement.

Félix tendit les bras et reçut, presque sans secousse, la jeune fille à demi-morte.

Le jardin était maintenant plein de monde. Gardiens et surveillants accoururent. Deux ou trois coups de feu retentirent, Hector poussa un cri de douleur.

—Vous êtes blessé ? s'écria Raoul.

—Ce n'est rien, une éraffure au bras seulement, dit le jeune homme en se laissant glisser à terre.

—Pourquoi n'avoir pas sauté quand je vous le disais ? demanda Raoul en descendant à son tour.

—Pouvais-je vous laisser seul ?

—Allons donc ! dit Raoul en remettant sa ceinture. Est-ce que Ventre-Rouge se laisserait tuer juste au moment où le bonheur lui revient ?

Au dedans, on entendit des cris confus. Quelques-uns des gardiens escaladaient le mur eux aussi, tandis que d'autres faisaient le tour par la grille.

—Allons, dit Ventre-Rouge, il n'y a pas de temps à perdre. Félix et moi, nous allons porter Jeanne ; vous jeune homme, qui êtes blessé, aidez Lucienne à marcher jusqu'à la voiture. Là, nous verrons.

#### XLVIII—UN !...

Dupac avait raison de ne pas aller visiter souvent son trésor. Quand il revint à lui, il était brisé de fatigue.

—Il ne me faudrait pas beaucoup d'émotions comme cela, se dit-il. Et puis quelle imprudence ! Si quelqu'un était venu !...

Mais le trésor était intact. Personne, par conséquent ne pouvait avoir surpris son secret. Il referma soigneusement la porte de son cher trésor, replaça la tenture et se déshabilla.

—C'est drôle, songeait-il, il m'avait semblé entendre parler. Vais-je avoir des hallucinations comme Giraud, maintenant ?

Il se coucha et s'endormit d'un profond sommeil. Il faisait grand jour quand il se réveilla.

—Onze heures, dit-il, en regardant la pendule. Eh ! eh ! je vais bien quand je m'y mets. Je parie que Nina doit être inquiète.

Il s'habilla et alla, comme chaque matin, prendre des nouvelles de sa sœur. Nina, nous le savons, n'était pas rentrée. Fort inquiète et fort embarrassée, la femme de chambre de la comtesse ne voulait pas cependant trahir la consigne qui lui avait été donnée.

—Madame est sortie, dit-elle à Dupac ; elle a dit qu'elle ne rentrerait que pour dîner.

—Pauvre chérie ! dit le vieillard, elle s'ennuie, elle a raison de se distraire. Mais, j'y songe. saperlipopette ! si elle allait rencontrer Ralph ! Voilà encore une chose à laquelle il faut parer.

Il descendait.

—Il y a là un individu qui vous attend depuis une bonne heure, lui dit un domestique. C'est un homme qui est venu quelquefois, un ancien domestique...

—Grand-Louis ! s'écria Dupac. Qu'il entre. Ma foi ! je ne serai pas fâché de lui savonner la tête.

C'était Grand-Louis, en effet. Il avait l'air cauteleux et embarrassé, comme chaque fois qu'il venait faire une demande. Depuis quelque temps, ses affaires allaient assez

mal. Aussitôt leur argent touché, Arthur et ses camarades avaient filé comme une volée de moineaux.

— Ah ! tu tombes bien, toi ! s'écria Dupac en l'apercevant.

— Mon bon monsieur Dupac, commença Grand-Louis.

— Il n'y a pas de mon bon monsieur Dupac. Tu es une affreuse canaille, menteur et voleur.

— Comment ! comment !

— Oui, je t'avais chargé d'une affaire grave, un cas de vie ou de mort !

— L'homme de Calais ? Eh bien, je pense qu'on a fait assez proprement l'affaire.

— Ah ! tu penses ! Eh bien, il est de retour ici.

— Allons donc ! je l'ai vu mort.

— Tu l'as vu, toi ?

— Ecoutez, monsieur Dupac, faut pas mentir, dit Grand-Louis, quand je dis que je l'ai vu, c'est à-dire...

— C'est-à-dire que tu mentais : l'homme de Calais n'est pas mort, il se porte comme toi et moi, mieux même, car sa tête est solide sur ses épaules, tandis que la nôtre...

— Ah ! taisez vous donc, monsieur Dupac, vous avez des plaisanteries...

— Ce ne sont pas des plaisanteries, et si tu veux la preuve...

Il commença à lui raconter comment et dans quelles circonstances, au moment où on y pensait le moins, le capitaine avait reparu. Il exagérait à plaisir le danger que pouvait leur faire courir cette réapparition subite. Grand-Louis était terrifié.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! disait-il. Mais c'est à devenir fou ! Il n'y a donc pas moyen d'être tranquille dans sa pauvre vie ? Et c'est juste au moment où je suis tourmenté par les contributions. Car enfin, je venais pour vous demander si vous ne pourriez pas...

— Quoi ?...

— M'avancer...

— Rien, rien ! s'écria Dupac. Tu n'auras plus jamais un sou de moi.

— Un pauvre petit billet de cent francs !

— Rien, te dis-je. Va-t-en !

— Monsieur Dupac !...

— Va-t-en !

Grand-Louis s'en alla la tête perdue. Tout le long de la route, il ruminait des projets de vengeance contre Arthur et les autres. Quand il arriva chez lui, il était littéralement fou de colère. Il but un grand verre d'eau-de-vie pour se calmer et, naturellement son exaltation ne fit qu'augmenter.

— Ah ! si je les tenais, les brigands, les canailles ! s'écriait-il en donnant de grands coups de poing sur la table.

Comme pour exaucer son souhait, la porte s'ouvrit et Arthur, tout de neuf vêtu, le lorgnon dans l'œil et le cigare à la bouche, fit son apparition.

— Bonjour, ma vieille branche, dit-il gaiement.

— Ah ! sacrebleu ! tu tombes à pic, toi, s'écria Grand-Louis l'œil enflammé, en se précipitant vers lui.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Arthur en lançant tranquillement une bouffée de fumée.

— Qu'y a-t-il donc ? répétèrent Rascal, Colline et Rivette, qui entraient derrière lui.

— Il y a que vous m'avez trompé ! que vous êtes des voleurs, des menteurs, des faux frères, et qu'il faut que je vous éventre ! s'écria Grand-Louis, qui avait tiré son couteau.

Il allait s'élançer pour choisir un adversaire. Les quatre hommes s'écartèrent. Grand-Louis recula de stupéfaction. A son tour, Ralph venait d'apparaître sur le seuil.

— Tenez, tas de lâches ! hurla Grand-Louis les yeux injectés de sang ; tenez, dites donc encore que vous ne m'avez pas volé mon argent ! Mais, cette fois, ce sera fini ! Je vais faire à moi seul la besogne qu'à vous tous vous n'avez pas su faire !

Il s'élança le couteau levé. Ventre-Rouge ne fit pas un mouvement. Mais, se jetant vivement devant lui, Arthur frappa Grand-Louis d'un coup de couteau en pleine poitrine. Le colosse s'abattit lourdement.

— J'ai mon compte, murmura-t-il. Allons ! ça devait finir comme ça !

— Grand-Louis, dit Ventre-Rouge, en s'approchant et en se penchant sur le blessé. me reconnais-tu ?

—Oui, vous êtes le capitaine Ralph, celui que nous devons assassiner à Calais.

—Mais avant ?

—Avant ? Je ne vous connaissais pas.

—Regarde moi bien, bien en face ?

—Ah ! s'écria Grand Louis. Attendez donc. Est-ce possible ? Oui, je vous reconnais à présent. C'est vous, vous, monsieur Raoul !..

Il fit un mouvement pour se soulever. Un jet de sang jaillit de sa blessure ; il retomba lourdement.

—Ecoutez, dit-il, je suis un homme mort, je le sens. Mais, ne me laissez pas crever comme un chien. Je suis de race chrétienne, voyez vous, tout bandit que j'ai été. Je vous en supplie, allez me chercher un prêtre.

Arthur regarda Ralph. Celui ci fit un signe.

—Grand Louis, demanda-t-il encore, es tu prêt à faire l'aveu de tes crimes ?

—J'avouerai tout, dit le moribond. Giraud et Dupac sont deux canailles. C'est le vieux qui m'a fait boire. Sans lui, je serais resté honnête homme. Puisque je vais mourir, je veux que la justice sache tout et qu'ils soient guillotines.

—Va, ordonna Ventre-Rouge à Arthur.

Arthur partit au galop. Quelques instants après, il revenait, ramenant un des vicaires de Clichy-la-Garenne et un médecin, le docteur Knops. Le docteur Knops a constamment à visiter les victimes des rixes qui ont lieu presque chaque jour sur la route de la Révolte. Il a, par conséquent, une grande habitude des coups de couteau. En voyant Grand Louis, il hocha la tête.

—Comment avez vous été blessé ? demanda-t-il.

—Dans une rixe avec un inconnu, répondit le moribond en lançant un coup d'œil d'intelligence à Raoul, et puisque vous êtes là, docteur, je ne vous demanderai qu'une chose : c'est un cordial qui me donne la force de parler encore quelques instants, car j'ai une longue confession à faire.

Le docteur tira ses tablettes pour écrire une ordonnance, mais Grand-Louis l'arrêta.

—Non, dit-il, ce serait trop long. Un verre d'eau-de-vie.

Et comme le docteur hésitait, il reprit doucement :

—Puisque je suis perdu.

—Soit, dit le docteur, donnez-lui ce qu'il demande.

Grand Louis but avidement. Un peu de rouge remonta à ses joues. Il fit signe au vicaire d'approcher.

—Je vous écoute, mon frère, dit le vicaire en se penchant vers lui.

—Oui, dit le moribond, je n'ai pas de temps à perdre. Et vous, docteur, écoutez aussi et écrivez, c'est une révélation qu'il faut que tout le monde connaisse.

Il se mit à parler lentement, mais sans hésitation, racontant dans tous ses détails le crime des Essards et la part que chacun des trois assassins y avaient prise ; puis le complot de Calais et la colère de Dupac quand il lui avait appris le matin même l'échec subi.

—C'est la justice de Dieu qui me frappe, dit-il en terminant, et, maintenant, mon père, en faveur de ma confession et de mon repentir, croyez-vous qu'il me pardonne ?

—La miséricorde divine est infinie, mon fils, prononça le prêtre.

—Ah ! merci ! votre main, mon père.

L'homme de Dieu se pencha sur lui pour prononcer la formule de l'absolution. Mais avant qu'il eût terminé, Grand-Louis se souleva convulsivement dans un spasme et retomba à terre. Il était mort.

—Un ! dit Ventre-Rouge.

#### XLIX.—DEUX !

Giraud, comme la veille, et selon sa promesse à Dupac, s'était rendu tranquillement à la Bourse. Il se préparait à reprendre les opérations au moyen desquelles il avait, le jour précédent, à peu près raffermi son crédit, lorsque le gros Müller, qui sortait d'un air assez agité, vint lui frapper sur l'épaule.

—Vous savez la nouvelle ? lui dit-il.

—Quoi donc ?

—L'Union universelle...

—Eh bien ?

—Eh bien, elle est en baisse de dix francs.

—Allons donc ! fit Giraud qui pâlit, c'est une plaisanterie ?

—Pas du tout, pas du tout. Je viens de voir ce pauvre Caussade, il boit un bouillon carabiné.

—C'est impossible, s'écria Giraud, ou plutôt ce n'est qu'une fluctuation momentanée. L'*Union* a les reins solides : elle se relèvera.

—Comme les ballons, fit Müller en riant, mais pour retomber plus tard. Défiiez-vous, mon cher, défiiez-vous.

—Au contraire, dit Giraud, je vais profiter de cette baisse pour acheter le plus possible.

—A votre aise, dit Müller en s'éloignant. Ma foi ! ajouta-t-il, ça m'est égal, je n'ai plus d'argent chez lui.

Giraud fit comme il le disait ; mais malgré ses efforts, l'*Union universelle*, au lieu de se relever, tombait de plus en plus. De minute en minute arrivaient des ordres de vente, et la baisse s'accroissait d'une effrayante façon. A deux heures, c'était une panique ; à deux heures et demie, une déroute ; à trois heures, un effondrement complet. Tout le monde se rappelle, du reste, ce désastre, ce *krach*, dont les effets rejaillirent sur la France entière. Non seulement Giraud était ruiné de fond en comble, mais il se trouvait à découvert de près de deux millions. Comme il se retirait brisé par la lutte, affolé par ce nouveau coup qui venait après les émotions de l'avant veille, il se trouva en face de Caussade qui lui barra le passage.

—Eh bien ! mon pauvre Giraud, dit le boursier, en voilà un coup terrible ! Nous en avons dans l'aile, hein ? Dites donc, vous savez que je n'ai pas encore touché chez vous et j'ai besoin de tous mes fonds pour faire face.

—Parbleu ! moi aussi, dit Marignac en survenant. Je suis même fort étonné qu'après les ordres que vous aviez donnés hier, votre caissier m'ait ajourné à aujourd'hui.

—Qu'est ce que cela veut dire ? dit Terrasson.

Ce que cela voulait dire. Giraud le savait parfaitement ; c'est que la caisse était vide.

—Mon Dieu ! messieurs, ce n'est pas en un pareil moment...

—Allons donc ! c'est le vrai moment, au contraire.

Giraud s'enfuit épouvanté. Mais la nouvelle de sa ruine s'était déjà répandue et à la porte de ses bureaux, dans le hall, se massait une foule consternée à laquelle les employés avaient peine à tenir tête. C'étaient tous les employés, tous les petits rentiers, tous les domestiques, tous les gens qui avaient confié à Giraud leurs épargnes et qui pris de peur, venaient les réclamer. Le baron n'osa pas traverser cette foule. Il avait peur. Il ne se sentait pas de force à tenir tête à l'orage. Il voulait fuir. Il lui restait encore une épreuve terrible : informer la baronne de la catastrophe et la décider à partir avec lui. Il cherchait encore comment il entamerait l'entretien, lorsque Germain, son valet de chambre, lui remit une lettre. Giraud tressaillit ; c'était l'écriture de sa femme.

“ Monsieur, lui disait-elle, quand je vous ai épousé, c'était pour avoir un titre, de la fortune, une existence heureuse. Par vos folles spéculations, vous avez perdu jusqu'à ma dot et vous n'avez plus à m'offrir qu'un nom terni et une triste vie. Je vous quitte donc pour chercher ailleurs ce que vous n'avez pas su me donner. Seul, vous lutterez bien mieux contre la mauvaise fortune et, comme vous ne m'aimez guère plus que je ne vous aimais, vous serez vite consolé. Adieu. ”

—Ah ! s'écria Giraud, c'est le dernier coup.

—Pas encore ! dit une voix.

Giraud se retourna. Ventre-Rouge, soulevant la tenture, venait d'apparaître sur le seuil de la porte qui communiquait avec les appartements.

—Vous ! encore vous ! s'écria Giraud, abasourdi

—Moi, qui ai aidé à te pousser à cette spéculation folle qui te ruine ; moi qui, après avoir soutenu la hausse, ai provoqué la débâcle ; moi, qui, entrant tous les jours et à toute heure chez toi, suis accouru informer ta femme de ta ruine et l'encourager à partir. A l'heure qu'il est un train rapide l'emporte vers l'étranger ; moi, enfin, qui a ameuté à ta porte tous ces pauvres gens que tu as dépouillés, et sur les plaintes de qui un com-

missaire de police va venir bientôt t'arrêter, non comme spéculateur malheureux, mais comme banqueroutier.

On entendait, en effet, des pas dans l'escalier.

— Il te prendra aussi ! s'écria Giraud, car, tu auras beau dire, pour la justice, c'est toi qui es toujours le meurtrier de ton père...

— Non, car Grand-Louis est mort, et, en mourant, il a tout avoué.

— Eh ! bien, toi aussi, tu vas mourir ! hurla Giraud en se dressant, un revolver à la main.

Il n'eut pas le temps de presser la gachette. Portant subitement la main à la gorge, il tomba en arrière, foudroyé.

— Au nom de la loi !... dit une voix derrière la porte.

En même temps, on frappait furieusement. Ralph disparut derrière la portière. Sous la poussée, la porte céda ; plusieurs personnes entrèrent. A leur tête était un commissaire de police ceint de son écharpe. Il se heurta contre le cadavre de Giraud.

— Ah ! s'écria-t-il, le misérable a su que nous venions pour l'arrêter, il s'est probablement fait justice lui-même !

— Deux ! dit Ventre-Rouge en s'éloignant.

### L--TROIS !

Dupac avait attendu vainement le retour de Nina pour déjeuner. A la fin, n'y tenant plus, il se décida à manger sans elle ; puis, il alla faire un tour à la Bourse, mais Giraud était déjà parti. En revanche, sous la colonnade, on ne parlait que du désastre de l'*Union universelle*.

— Saperlipopette ! se dit-il. Ce pauvre Pierre doit être dans un fichu état ! Allons vite voir ce qui se passe.

Il arriva avenue de l'Opéra. A sa grande stupéfaction, une foule énorme stationnait devant la *Caisse de participation populaire*.

— Que se passe-t-il donc ? demanda Dupac à l'un des assistants.

— Peuh ! dit l'autre. Un banquier qui a volé et qu'on va arrêter. Oh ! ce n'est que le commencement de la danse. Nous en verrons bien d'autres.

Dupac avait envie d'entrer, mais la peur le retint. Il préféra attendre pour se renseigner. Bientôt un mouvement se fit dans la foule, c'était le commissaire qui arrivait. Dupac se faisait tout petit ; il s'attendait à voir passer Giraud entre deux sergents de ville, et il avait peur d'être reconnu. Mais au lieu de cela, le secrétaire du commissaire apparut tout effaré.

— Un médecin ! disait-il. Le prisonnier s'est suicidé !

— Le prisonnier s'est suicidé ! répéta-t-on dans la foule.

— Bah ! pour des différences de Bourse ?

— Oh ! il y a bien autre chose. Il paraît qu'il a fait des faux.

— Allons donc !

— Et il y avait là un monsieur qui disait tout à l'heure qu'on avait aussi découvert un assassinat !

— Ah ! le misérable !

— En attendant, nous perdrons notre argent !

— Nos pauvres économies !

— La dot de ma fille ! disait une pauvre vieille toute cassée.

— Le pain de mes vieux jours ! s'écriait un retraité.

Dupac ne voulut pas en entendre davantage. Il comprit qu'une catastrophe était arrivée et que Ralph et ses agents, mêlés à la foule, en profitaient pour lancer des insinuations. Il y avait péril à rester là ; il pouvait être aperçu par eux et signalé comme le complice de Giraud. C'est sur lui que se vengerait la foule irritée.

— Allons ! se dit-il. Décidément, la corde casse. Pauvre Giraud ! c'était un brave garçon, mais un peu timide en affaires. Pour la seule fois qu'il se lance, il n'a pas réussi. Moi, c'est différent. J'ai du sang-froid. Je prends mes mesures. Puis, qu'est-ce qu'il pourrait faire contre moi ?

Il souriait. Mais une terrible réflexion lui vint : Ce que Ralph pouvait faire ?... Et Nina... et le trésor...

Dupac, repris de peur tout à coup, hâta le pas. Il courut tout effaré à l'hôtel de



Boresse, s'attendant à y trouver quelque chose d'extraordinaire. L'hôtel avait son aspect accoutumé ; pas de foule, rien. Devant sa loge, le suisse fumait sa pipe tranquillement.

—Ma sœur est-elle de retour ? demanda Dupac.

—Pas encore, monsieur.

Dupac gravit le perron en courant. Evidemment, il était arrivé quelque chose à Nina, mais auparavant il fallait voir le trésor. Il monta à sa chambre, courut à l'armoire secrète et souleva la tenture. Mais au moment où il introduisait la clef dans la serrure, un doigt pesa sur son épaule. Il se retourna et aperçut Ventre-Rouge. Il poussa un cri d'effroi et retira vivement la clef. Ventre Rouge le regardait les bras croisés, sans mot dire. Dupac reprit son aplomb.

—Ah ! dit-il, c'est encore vous ? Quelle nouvelle comédie venez-vous jouer ici ?

—La dernière : François Dupac, me reconnais-tu ?

—Parbleu ! fit Dupac en haussant les épaules. Il y a belle lurette que je sais qui vous êtes, et qu'en l'Américain Ralph, j'ai retrouvé Raoul le parricide, que la justice a eu le tort grave de laisser échapper.

—Soit, dit Ventre-Rouge, puisque tu m'as reconnu, les préliminaires sont inutiles. Oui, je suis Raoul de Boresse. Raoul, que tu as cru mort et qui vient te dire aujourd'hui : " François Dupac, te souviens-tu du serment que je fis il y a dix-huit ans, en face du cadavre de mon père ? "

Pour toute réponse, Dupac haussa ironiquement les épaules.

—Dupac, reprit Ventre-Rouge, recommande ton âme à Dieu, si tu crois encore à quelque chose, car l'heure de la justice va sonner.

—Ah ! ricana le vieillard, vous allez m'assassiner, moi aussi ?

—Non, mais te juger.

—Bah ! et devant quel tribunal ?

Raoul fit un pas en arrière et toucha le mur du doigt. A la grande stupéfaction de Dupac, la muraille tourna sur elle-même, livrant passage à Félix. Derrière lui venait Hector, Arthur, Rascal, Collin et Rivette. Hector avait le bras en écharpe.

—Parfait ! ricana Dupac. Joli le tribunal ! Des aventuriers, des voleurs et des vagabonds !

Sans lui répondre, Raoul s'assit, ayant à ses côtés Hector et Félix.

—J'accuse cet homme, dit Ventre-Rouge, d'avoir, il y a dix-huit ans, assassiné mon père de complicité avec Pierre Giraud et Grand-Louis. Dupac, reconnais-tu ton crime ?

—Si cela peut vous faire plaisir, je reconnâtrai tout ce que vous voudrez, riposta Dupac d'un ton moqueur ; car, malheureusement, il y a prescription. Sans cela, soyez-en sûr, il y a longtemps que je vous aurais confié à un bon sergent de ville.

—Soit. Mais ce n'est pas là ton seul crime. Je t'accuse, en outre, d'avoir voulu me faire assassiner, il y a un mois à peine, à Calais.

—Bah ! dit Dupac. Et les preuves ?

—J'en suis témoin, dit Arthur.

—Nous aussi, ajoutèrent Rascal, Colline et Rivette.

—Les beaux témoins, ma foi ! Tous repris de justice !

—Je t'accuse encore d'avoir fait contrefaire mon écriture. Et cette fois, j'apporte des preuves : les essais timbrés du cachet de ton complice et de la déclaration du faussaire, l'employé Berjoux.

—Ah ! la canaille ! dit Dupac.

—Je t'accuse, enfin d'avoir fait enlever deux femmes pour les séquestrer.

—J'en suis témoin, dit Hector.

—Eh ! bien, reprit Ventre-Rouge, confesse le crime des Essards pour lequel tu ne risques rien, puisque tu l'as dit toi-même, la prescription existe. Rends-nous les deux femmes que tu as séquestrées et sur ma parole, malgré tes crimes, Dupac, je te laisserai aller.

—Ah ! ah ! voilà donc où le bât vous blesse, s'écria le vieillard avec une expression de joie haineuse. Eh ! bien, non, je ne te justifierai pas. Eh ! bien, non, je ne te dirai pas où elles sont. Et tu ne feras rien, et tu m'ouvriras les deux portes pour sortir. Car tu le sais bien, Raoul de Boresse, je ne suis pas homme à me compromettre à la

légère. Jeanne et sa fille sont mes otages et toute violence commise sur moi retomberait sur elles.

—Ah ! vieille canaille ! murmura Félix, en caressant sa corde toute neuve. Si tant seulement M. Raoul voulait me laisser faire.

—Eh ! bien, qu'attendez-vous ? dit Dupac en croisant les bras. Vous avez donc peur !

—Dupac, prononça Ventre-Rouge, j'ai voulu tenter d'éveiller en toi un bon mouvement. J'ai échoué. Je n'ai pas besoin de tes aveux. Grand-Louis est mort en reconnaissant son crime ; quant à tes otages, comme tu dis, regarde.

La porte s'ouvrit, et Nina apparut tenant Lucienne et Jeanne par la main.

—Nina ! ma sœur ! toi avec eux ! cria Dupac en s'affaissant.

—Moi, dont vous avez fait le malheur en croyant me rendre heureuse, mais qui vous pardonne et qui viens incéder pour vous.

Nina s'était agenouillée devant Raoul.

—Faites ce que je vous ai dit, ordonna Ventre-Rouge à Arthur et à Rivette.

Dupac crut sa dernière heure venue. Mais à sa grande surprise, au lieu de le poignarder, les deux hommes sortirent par le passage secret.

—François Dupac, dit Ventre-Rouge, Pierre Giraud et Grand-Louis, tes deux complices sont morts. C'étaient les moins coupables. Tu mériterais le même sort. Mais, en faveur de cette pauvre femme, je te fais grâce de la vie. Oh ! fit-il sur un mouvement de Dupac, ne te réjouis pas encore, car ta punition sera terrible. Tu n'aimes qu'une chose au monde, l'or. Eh ! bien, ouvre la porte de ta cachette.

—Que voulez-vous dire ? Quelle cachette ? demanda Dupac saisi d'une nouvelle frayeur.

—Si tu n'oses l'ouvrir toi-même, je le ferai pour toi, dit Raoul en avançant vers l'armoire.

Mais Dupac le prévint et ouvrit fébrilement. L'armoire était vide !

—Tu cherches ton or ? Regarde, dit Ventre-Rouge en ouvrant la fenêtre.

En face de l'hôtel, sur la Seine, une barque était arrêtée. Dans cette barque, deux hommes prenaient des sacs et en versaient le contenu dans le fleuve. L'un d'eux, s'interrompant, dirigea la lueur de sa lanterne sur le contenu des sacs.

Dupac vit étinceler les fauves rayons de l'or, c'était son trésor qu'on jetait ainsi dans la Seine.

—Ah ! hurla-t-il d'une voix rauque. Misérables ! misérables !

Emporté par la folie, il se pencha hors de la fenêtre comme pour ressaisir son trésor. Ce mouvement lui fit perdre l'équilibre et il vint se broyer sur le pavé. Lucienne et Jeanne soutenaient Nina évanouie.

—Trois ! dit Ventre-Rouge. Le sort l'a voulu.

.....

Le lendemain matin, les journaux racontaient diversement, mais sans y voir aucune connexité, les trois morts de la veille. Ils consacraient quelques lignes seulement au meurtre de Grand Louis, tué, disaient ils, dans une rixe d'ivrognes. Ils racontaient un peu plus longuement l'accident arrivé au vénérable M. Dupac, tombé d'une fenêtre. Enfin, ils s'étendaient longuement sur le suicide du baron Giraud, première victime de la grande crise financière. Le lendemain au si, Nina avant de quitter Raoul et Jeanne, leur faisait devant un notaire l'abandon de tous ses biens. Le même jour, enfin, Arthur, Rascal, Colline et Rivette recevaient chacun vingt-cinq mille francs prélevés sur le trésor de Dupac et jurait à Ventre-Rouge d'employer cet argent à vivre honnêtement.

—A moins que vous n'ayez encore besoin de nous, dit Arthur, auquel cas, maître, nos bras et nos existences sont toujours à votre disposition.

—Nous verrons plus tard, répondit Raoul.

## ÉPILOGUE.

Huit jours s'étaient écoulés. A la campagne, au fond des villages surtout, les événements ont bien peu d'écho. Aux Essards, on n'avait pas encore appris la mort de Giraud ni celle de Dupac. On faisait tranquillement la veillée. Nous retrouverons le logis à peu près comme nous l'avons laissé.

La vieille Française était toujours là, filant machinalement sa quenouille de chanvre.

Elle ne parlait presque plus. Souvent, elle restait pensive, laissant tomber de ses mains ridées le fuseau que ses voisins ramassaient en silence pour le lui rendre. On la respectait, mais on disait tout bas, qu'elle n'avait plus sa raison. De temps en temps, elle murmurait dans ses rêveries :

—Le maître reviendra. Je le sais. Je veux le voir avant de mourir.

Le maître pour elle, ce n'était point le baron Giraud. Non, jamais elle n'avait voulu le reconnaître pour tel. Le maître, pour Françoise, c'était Raoul, Raoul qu'elle voyait en songe et qui était vivant, elle l'affirmait.

Cependant la veillée venait de commencer et on demandait à la fille de Duban, qui avait une jolie voix, de chanter quelque chose. Après s'être fait prier, elle commença la vieille ballade saintongeaise : le *Retour du marin*, qui termine ainsi :

—On m'a écrit de ses nouvelles,

    Tout doux..

Qu'il était mort et enterré,

Et je me suis remariée,

    Tout doux !

Brave marin vida son verre,

    Tout doux..

Sans remercier, tout en pleurant,

S'en retourna au régiment.

    Tout doux !

À l'avant-dernière strophe, au vers qu'il était mort et enterré, la vieille Françoise leva la tête.

—Mort, dit elle, non, non, il n'est pas mort, il revient ; je vais le voir.

—Bon, dit le fils Duban, qui était un peu sceptique, voilà la vieille qui divague.

La voix de la chanteuse qui disait le dernier couplet, couvrit cette exclamation irrespectueuse. Mais dès que la Duban eût fini, Françoise reprit :

— Ce sera jour de fête, de grande fête, que celui du retour ; mais que de morts, que de sang, avant !

—Ecoutez !

Le bruit d'une voiture retentissait sur la terre gelée. Une voiture à pareille heure ! Qui pouvait venir au Logis ? Tout le monde se précipita vers la cour, où venait d'entrer l'omnibus du chemin de fer. Deux messieurs en descendirent, puis deux dames. Sur le siège, à côté du cocher, un cinquième voyageur s'occupait déjà des bagages. Toute la veillée était là, regardant, les bras ballants.

—Que demandez-vous, messieurs et dames ? demanda le fils Simon qui, en sa qualité de jardinier, était en quelque sorte le gardien du Logis.

L'un des hommes, le plus grand, fit deux pas en avant et mit son visage en pleine lumière.

—Ne me reconnaissez-vous pas ? dit-il.

—Jésus-Dieu ! s'écria Bernard, le charretier, si M. Raoul n'était pas mort...

—Raoul n'est pas mort, mes braves. Et, Dieu merci ! il peut revenir parmi vous la tête haute. Ta main, Bernard ; ta main, Duban. Approchez-vous, vous verrez bien que je ne suis pas un fantôme.

Les paysans hésitaient. Plus brave fut la Simonne. S'élançant vers Raoul, elle l'embrassa sur les deux joues.

—Je ne reviens pas seul, reprit Raoul en répondant à l'effusion de la brave femme et en désignant une de ses compagnes.

—Mademoi-elle Jeanne ! s'écria la Simonne en levant les bras au ciel.

—Dites Mme de Boresse, car Jeanne est ma femme. Mais n'avez vous point de chambres à nous donner ? Nous sommes fatigués par le voyage et nous voudrions nous reposer.

—Si fait, oui, s'écria la Duban avec empressement. Tout est encore presque dans l'état où vous l'avez quitté. Car les nouveaux propriétaires ne venaient pas souvent, Dieu merci !

—Mais, à propos, dit Simon, qu'est ce qu'ils vont dire, les nouveaux propriétaires ?

—Laisse donc ! s'écria la femme, ils diront ce qu'ils voudront

—Ils ne diront rien, reprit Raoul. C'est moi qui vais redevenir maître des Essards.

Ce fut de tous côtés un cri de joie.

—Ah ça ! que je suis donc censément comme l'as de pique ! s'écria l'homme qui était resté sur le siège, en sautant en bas.

—Filisque ! s'écrièrent tous les paysans avec surprise. Eh ! d'où sors-tu ?

—De tout l'univers où j'ai suivi mon maître. Ah ! j'en aurai censément à vous raconter.

—Bresse est revenu ! prononça de sa voix chevrotante la vieille Françoise debout sur le seuil, maintenant je puis mourir.

Un mois après, dans la petite église du Douhet, d'où dépendent les Essards, on célébrait le mariage d'Hector et de Lucienne.

Comme Raoul, donnant le bras à sa femme, sortait de l'église, le facteur lui remit une lettre. Elle était de Nina.

“ A l'heure où vous recevrez cette lettre, les portes du couvent se refermeront sur moi. Adieu, Raoul, adieu, Jeanne, puissiez vous être heureux de tout le bonheur que Dieu me refuse.”

—Pauvre femme ! dit Raoul.

—J'en suis pour mon dire, murmura Félix, c'est pas censément possible qu'elle soit la vraie sœur du vieux grigou.

FIN.

---

LA COMPAGNIE DES VINS DE BORDEAUX (Bordeaux claret Co.) établie à Montréal en vue du traité Français, offre les meilleurs vins à \$3.00 et \$4.00 par caisse de 12 grandes bouteilles, aussi bons que n'importe quels vins à \$6.00 et \$8.00 vendus sur leurs étiquettes, adressez la Compagnie des vins de Bordeaux (Bordeaux claret Co.) 30 Rue Hospital, Montréal.

---

Le roman principal et complet sous presse pour paraître dans le prochain numéro (Octobre) de LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE a pour titre

# LA MÉCHE D'OR

Par PIERRE SALES.

Ce romancier célèbre est surtout connu du public par le splendide roman intitulé LE FILS DE L'OUVRIER qui a récemment paru sur la PRESSE de Montréal. Dans des lignes passionnées l'auteur montre comme il est aisé pour la justice de se fourvoyer et condamner un innocent, victime de ce que les Américains nomment “ témoignages circonstanciés.” Seulement, dans ce roman l'innocent réussit à se prouver tel par l'aide de sa fiancée et d'amis dévoués. La coupable est dévoilée et punie, et tous les autres acteurs du drame sont réunis dans un bonheur général.

Les traits intéressants de “ LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE ” seront continués.

On enverra le numéro d'Octobre séparément, franco à toute adresse sur réception de DIX (10) CENTINS en argent ou timbres-poste canadiens ou américains.

Adressez :

LEPROHON & LEPROHON,

Editeurs,

25, Rue St-Gabriel, Montréal, Can.

N. B.—L'abonnement à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE est seulement de \$1.00 par année. Voyez le coupon d'abonnement à la fin de ce numéro. Si vous désirez des ouvrages Français à prix réduits demandez notre catalogue de romans, musique et pièces de théâtre. Envoyé gratis sur demande.

# OUVRAGES A PRIX REDUITS DES MEILLEURS ECRIVAINS DE NOS JOURS

*Volumes de \$1.00 à \$2.50 réduits aux prix suivants dans un nouveau format :*

" La Malédiction d'un père," par Emile Richebourg .....	35c. valant \$1.50
" Maudite," par Emile Richebourg, nouvelle édition illustrée.....	50c. " 2.50
" Le Médecin des Pauvres," par X. de Montepin .....	50c. " 1.50
" La Mayeux," par X. de Montepin .....	40c. " 3.00
" L'Homme de la Nuit," par Jules de Gastyne, grand roman dramatique .....	25c. " 1.75
" Les Batailles de la Vie ou le Docteur Rameau," par Geo Ohnet.....	15c. " 1.00
" Le Drame de Bicêtre " ou Amour et Haine.....	25c. " 2.50
" Fleur des Neiges," grand roman à sensation, par Paul d'Aigremont.....	50c. " 3.00
" L'enfant perdu et retrouvé ou Pierre Cholet," par l'Abbé Proulx .....	35
" Corinne ou l'Italie," par Madame de Staël.....	70
" François de Bienville," scène de la vie canadienne au 17 <sup>e</sup> siècle, par Joseph Marmette, 1 fort vol. in-12.....	50
" Le Pèlerin de Ste-Anne," par P. Lemay.....	50
" Albert ou l'Orphelin catholique," par G. Thomas auteur de " Gustave " .....	50
" Le Manoir de Villeraï," roman canadien par Mme Le rotton, 1 vol. in-12.....	30
" Armand Durand ou La Promesse Accomplie," par Mme Lep ohou .....	30
" Le Chemin des Larmes," .....	25c., par poste 30
" La Forêt de Bondy," Magnifique volume illustré.....	25
" Le Siège de la Rochelle," par Madame Genlis .....	25
" Echappe de la Potence," Mémoires de Félix Pontré, prisonnier d'état en 1838.....	25
" Nouvelle Cuisinière Canadienne," contenant tout ce qui est nécessaire de savoir dans un ménage.....	50c., par poste... 55
" Gabrielle," par Emile Richebourg.....	25c., par poste 30
" Le Serment du Corsaire," par R. de Navery.....	15
" Une Erreur Fatale," par R. de Navery.....	15
" Un mariage pour l'autre Monde," par M. Maryan.....	15
" Prima Vera," par M. Maryan.....	10
" Les Diables Rouges," par Chs des Lys.....	10
" Le Chien d'Or," par P. Lemay, 2 vols .....	50
" Charge d'Âme," par Jeanne Mairet, auteur d'une Folie, un beau vol. de 168 p.....	15
" Mille et une Nuits," .....	50
" Secrétaire Universel," .....	25
" Vies brisées," par J. Mary, auteur de " Cœur de Femme," " Blessée au cœur," " La fée printemps," etc.....	35c., par poste... 40
" Vengeance Fatale," roman canadien par L. C. W. Dorion ..	25
" L'enfant Mystérieux," 2 vols, par Eug. Dick.....	50
" La Maçonnerie canadienne-française dans la Province de Québec en 1883 par Jean d'Erbrée	10
" Le Secrétaire Canadien," Lettres pour toutes les circonstances de la vie; lettres d'amour, de félicitations, de condoléances, du jour de l'an, d'invitations, etc.....	25
" La seule et vraie Clef des Songes " .....	6
" La Clef des Songes " .....	15
LE VÉRITABLE GUIDE DES JEUNES AMOUREUX, nouveau recueil de lettres, décla- rations d'amour compliments, aveux, reproches, ruptures, raccommodements, demande en mariage, etc.....	10
MIGNON, libretto de l'Opéra Comique en 3 actes, par Michel Carré et Jules Barbier.....	15
LE CHATEAU DE BEAUMANOIR, roman canadien par Edmond Roussau.....	50
" L'Enfant du Ferrou," par Louis Lefang, Grand drame de la vie réelle en trois parties, con- tenant 24 530 lignes de matière à lire.....	50
LE CATACLYSME DE LA RIVIERE SAINTE-ANNE, brochure ornée de cinq grandes gravures explicatives et contient la substance du rapport de Mgr Laflamme au gouver- nement.....	10
ORIGNAUX ET DETRAQUES.—Douze types Québécois, par Louis Frechette.....	50
L'USURPATEUR, grand roman de la vie réelle en trois volumes, contenant 49,149 lignes de matière à lire, .....	50

### SOMMAIRE DE " L'USURPATEUR " :

1<sup>ÈRE</sup> PARTIE.—Un naufrage.—La belle affaire.—M. Stott.—L'oubliette.—Heur et malheur.—L'histoire d'une trahison.

2<sup>ÈME</sup> PARTIE.—L'officier bleu.—L'histoire d'une trahison.—Des espérants souverains.—Le coup de revolver.—Victimes d'amour.—Une fête de fous.—Un sauvetage improvisé.—Une chasse en battue.—Une double intrigue.—Bataille perdue.

3<sup>ÈME</sup> PARTIE.—Mea.—La malédiction.—Vengeance à froid.—Haut les cœurs.—Morte et vivante.—La vengeance de Kurick.

Tous ces ouvrages seront expédiés *Fr.anco*, sur réception du prix en timbres-poste ou en argent.

Adressez : **LEPROHON & LEPROHON,**

ÉDITEURS

25 Rue St-Gabriel, Montreal, Can.

N. B.—Nous acceptons l'argent et les timbres américains.

# La Fille du Révolutionnaire

---

## PREMIERE PARTIE

93

---

### CHAPITRE PREMIER

#### LE TRAITRE

Au milieu des marronniers, des platanes et des trembles, au milieu des verts crus et cendrés, une masse rouge apparaît.

C'est Kermarc.

Tel il était il y a cent ans, tel il se montre aujourd'hui encore. La Révolution, qui a la prétention de tout détruire, l'a laissé debout, l'oubliant, ou n'ayant pas le temps de le démolir. Kermarc est donc demeuré un beau logis, un riche domaine ; son toit abrite aujourd'hui des espérances et des joies. Malgré tout et malgré tous, après l'orage revient le soleil. Mais si cette retraite est à cette heure paisible, il n'en fut pas toujours ainsi. A l'époque où commence cette histoire, — écho exact de souvenirs fidèles et précis, — Kermarc fut le théâtre de drames lugubres et sanglants, comme on en rencontre à chaque page du livre rouge de la Révolution française.

Un soir d'été du mois d'août de l'année 1793, — de messidor an II, comme allaient dire quelques mois plus tard les égorgeurs qui s'affublaient du titre de patriotes, — Kermarc semblait plongé dans une léthargie profonde. Toutes les fenêtres de la façade demeuraient sombres. Une seule lueur filtrait entre deux rideaux du rez-de-chaussée, tirés avec soin. Malgré une chaleur étouffante, cette lueur disait que le château, triste et lugubre en ce moment, était cependant encore habité. Par contre, de l'autre côté du bâtiment, les lampes flambaient, la livrée veillait. Pauvre livrée, à cette heure elle était bien modeste. Dans ces sombres jours, nombre de laquais avaient été remerciés depuis longtemps. Il ne restait plus guère que les gens qui faisaient partie de la famille, les désintéressés, les fidèles, ceux qui avaient élevé leurs seigneurs, ou avaient grandi avec eux.

Dans la vaste cuisine de Kermarc, autour d'une table encombrée par la desserte, des domestiques étaient encore assis. C'était la cuisinière d'abord, Françoise, une de Savenay, qui frisait la soixantaine et gardait toujours bon œil et bon pied. Aimant ses maîtres, dévouée, honnête, Françoise avait la tête près de la coiffe et ne se laissait pas intimider par le récit des horreurs révolutionnaires que, depuis bien des mois, elle entendait chaque jour. Venaient ensuite des filles de chambre, des laveuses de vaisselle,

un vieux piqueur, nommé Noël, qui n'avait plus rien à faire à Kermarc, et y prenait ses invalides ; en France, à cette heure, il n'y avait plus qu'une chasse, la chasse à l'homme. Et enfin, Jean le cocher, vieux également, auquel Françoise reprochait souvent son intempérance.

Tous ces serviteurs, à part un jeune garde-chasse, qui, couché sur une chaise, s'était endormi au coin de la cheminée, son chien à ses pieds, étaient groupés autour de la table, et là, tête tendue, bouche béante, écoutaient un jeune paysan qui, tout effaré, venait de pénétrer dans la cuisine.

Il avait fourni une longue course, le pauvre ! Ses traits fatigués, l'avidité avec laquelle il dévorait les aliments que Françoise avait mis devant lui, le prouvaient surabondamment. Les longues mèches de ses cheveux bruns restaient collées à son front ; il les relevait et les essayait parfois du revers de sa manche, et, tout en mangeant reprenait le fil de son discours.

— Voyons, mon gars, finit par lui dire Françoise, ne te presse pas. soupe à ta faim, bois un coup, sans cela tu vas étouffer ; puis doucement, tu nous expliqueras ce que tu as vu ; car je veux que le loup me croque si j'ai rien compris à ce que tu nous racontes depuis un instant.

— Oui, m'ame Françoise, répliqua l'affamé, en broyant entre ses dents une aile de poulet, après avoir vidé d'un trait une moccque de cidre, j'ai eu une rude peur, allez, et je vous prie de croire que je ne suis point revenu de Nantes par la grande route. Il y avait des hommes sur la chaussée ! il y en avait ! il y en avait ! avec des piques, des fusils, et leur affreux bonnet rouge, plus fait pour effrayer les taureaux et les vaches que pour couvrir la tête des chrétiens, pour le sûr. Quand j'ai vu ça, qu'ils avaient l'air d'être dans un vilain état, rouges et perdus, chantant la Carmagnole, jurant comme des païens et des Juifs, et surtout après ce qui s'était passé déjà, j'ai tiré sur ma droite. Ah ! j'ai fait un rude tour, allez ! j'ai pris par Orvault, j'ai traversé le bois Morin, et je suis arrivé ici, il était temps. J'étais fini.

— Pauvre p'tiot, dirent les chambrières, il s'a allongé de plus de trois heures.

— Et, dis, Yvon, interrompit Noël le piqueur, tu ne sais pas où ils allaient, les hommes à piques ?

— Je ne leur ai point demandé, m'sieur Noël. Faut croire qu'ils vont encore brûler quelque château, quelque domaine, puisque depuis six mois on ne fait plus que cela dans les entours.

— Bonté de Dieu ! s'écria Françoise, quand le pays sera-t-il délivré de tous ces bandits ?

Les filles de chambre et de cuisine firent un grand signe de croix et le piqueur, ainsi que le cocher, hochèrent tristement la tête.

Cependant, le jeune gars, après avoir dévoré un à un les membres du poulet, après être revenu aux crêpes, tout en vidant un fort pichet de cidre, s'était arrêté pour respirer un peu. Françoise jugea le moment venu de lui faire reprendre sa narration.

Parti de Kermarc le matin même, pour aller commander des provisions à Nantes, il en était revenu beaucoup plus tard qu'il n'eût dû le faire. Il lui était donc arrivé quelque chose d'extraordinaire, car Yvon-Louïc, serviteur zélé et modèle, était incapable de muser en route ou de s'enivrer.

— Enfin, continua-t-il après avoir respiré longuement, voilà la chose : Je suis parti ce matin pour faire toutes les commissions, vous vous en souvenez bien, m'ame Françoise. Sur les dix heures, j'étais à Nantes. Je me suis d'abord rendu chez Coltar, à la Gerbe-d'Or, pour la provision de cassonade, pour l'huile, pour le poisson sec. Puis, je suis allé à l'Héronnière pour la poudre et les b...

— Tais-toi, fit Françoise d'une voix sourde, en jetant un regard soupçonneux du côté de la cheminée.

— Tranquillisez vous, m'ame Françoise, reprit Yvon en clignant de l'œil. Je n'ai rien oublié. Suffit. J'ai été chez Nicolet, le charpentier, et je suis arrivé chez Briffot pour le vin. V'là qu'une fois chez M. Briffot, qui, comme vous le savez, demeure sur la Fosse, je vois dans la pièce une grande galiote, peinte en noir, et sur laquelle on hissait de tous les côtés des pavillons rouges. Une foule énorme regardait ça sans souffler. On eût dit d'un grand enterrement, tant tout le monde était triste. Voilà que, dame, vous savez bien, m'ame Françoise, je suis un peu curieux, je m'approche d'un gros Monsieur bien mis qui, appuyé contre une des bornes du quai, sifflait un petit air

guilleret, et je lui demande poliment ce que l'on va faire là. Le Monsieur regarde mon costume, mon chapeau, mon bragou et...

—C'est la Thérèse, qui me répond, en roulant des yeux furibonds, une gabarre ; on en fait une prison ! Une prison tu entends, espèce de Chouan, pour tes gredins de prêtres et tes brigands de nobles, et on t'enverra les rejoindre si tu ne travailles pas pour la République une et indivisible.

—Le misérable, s'écria Françoise en devenant toute rouge.

—Ma foi, je n'ai pas demandé mon reste et j'ai pris ma course en me recommandant à la bonne Madame Sainte-Anne. D'autant que le monsieur venait de me montrer du doigt à deux soldats. Mais ce n'était que le commencement de mes aventures. Je remonte à toutes jambes du côté de la place Graslin, là où ils ont établi leur machine pour couper les têtes. Je voulais gagner la route de Gigant. Me voilà tout à coup arrêté par la foule qui barrait la place. Impossible de passer. Bientôt on crie autour de moi :

“ Les voilà ! les voilà ! ” J'entends des tambours qui roulent ; je vois les fusils des soldats et des dragons à cheval. Me dressant alors sur la pointe des pieds, qu'est-ce que j'aperçois au milieu ! Ah ! m'ame Françoise, votre cœur eût saigné pour le certain ! Plus de cent messieurs prêtres ! des petits et des grands, des jeunes et des vieux. Il y en avait en manteau blanc, en robe brune, des frères quêteurs ! Ils étaient enchaînés trois par trois, et les vieux qui ne pouvait pas marcher, les soldats les bourraient à coups de crosse. J'en ai vu un, un pauvre bonhomme tout blanc ! Il est tombé ! Avec la pointe de leurs sabres, les bêtes féroces l'ont obligé de se relever. Quand il a été debout, malgré la poussière et le sang qui couvraient son visage, je l'ai reconnu... vous le connaissez aussi, vous autres ! Pour chacun de vous il a été bon et charitable. C'était l'abbé Sauret

—Le recteur de Savenay ! C'est-y Dieu possible ! s'écria Françoise en se levant en sursaut, bonté du ciel ! Un saint entre les saints ! et qui n'a jamais eu que sa soutane...

Les autres serviteurs poussaient des exclamations d'horreur et de douloureuse surprise. L'abbé Sauret, un saint, comme le disait Françoise ! Ce bruit réveilla sans doute le jeune garde-chasse, qui s'était assoupi auprès du foyer sans feu, car il se leva nonchalamment et s'étra les bras en bâillant.

C'était un grand garçon d'environ vingt cinq ans, bien découplé et d'une taille un peu au-dessus de la moyenne. Les membres grêles, mais nerveux, étaient proportionnés. Quant à la tête, bien que d'un dessin régulier, ses traits affectaient une ressemblance vague avec ceux d'un carnassier quelconque. Des yeux fuyants voilés, dénonçaient la ruse et l'astuce ; et la bouche, avec ses lèvres minces, accusait une froide cupidité.

L'indifférence du garde fit bouillonner davantage encore l'indignation de Françoise, qui, prenant directement le dormeur à partie, lui dit toute pâle de colère :

—Ça ne te fait rien, ce que tu viens d'entendre, Nicolas Goujon ? Tu trouvais le moyen de dormir, tandis qu'Yvon nous racontait ces horreurs !

—Oui, je dormais, et après, répliqua le garde en haussant les épaules. Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse, tout ça ? Il y a la guerre entre les nobles et le peuple. Y s'égorgent, y se coupent la tête, y s'fusillent ! Et après, que ce soit la noblesse, que ce soit le peuple qui devienne le maître, qu'est-ce que j'y gagnerai, moi ? Faudra-t-il pas encore que je cherche ma vie ? que je peine ? Allez ! ceux qui sont condamnés au travail, c'est pour toujours.

—Tu as été bien heureux d'en trouver chez les nobles, du travail, et le couvert et les vivres, sur les terres de madame, répliqua la cuisinière, en regardant Nicolas avec mépris ; sans cela, où serais tu à cette heure ?

Cependant Yvon continuait son récit.

—C'est le général des dragons rouges, Beysser, qui commandait les soldats. Il avait à côté de lui Bâco ! Vous savez bien, le *Roi Bâco*, comme ils l'appellent à Nantes. Celui-là porte encore le bras en écharpe de la balle qu'il a reçue le 18 juin. Il y en avait aussi deux autres avec des écharpes rouges, je ne les connais pas. Mais au milieu d'eux, et comme eux à cheval, j'ai vu ce vilain homme, que l'on dit comme ça qu'il est venu de Paris pour arrêter les suspects, défanatiser et terroriser les campagnes.

—Guermeur ! s'écrièrent à la fois tous les serviteurs.



—Lui-même ! ce gredin que l'on voit rôder autour du château, toujours accompagné de son escorte de dragons rouges. Je le rencontre pour ma part dans tous les chemins creux ! Ah ! si j'avais eu un fusil !...

Au nom de Guermeur. Nicolas Goujon avait fait un mouvement, en lançant un regard en dessous à Yvon. Il prit son fusil accroché avec d'autres armes au-dessus de la cheminée, et, sans plus faire attention à ce qui se disait dans la cuisine, il siffla son chien et sortit.

Il se dirigea lentement vers la grande allée de marronniers, et, longeant la façade du château, s'arrêta un instant devant la fenêtre entre les rideaux de laquelle peçait toujours la timide lueur.

—Elles veillent, murmura-t-il, et ses traits prirent une expression haineuse.

—Elles relisent certainement encore cette damnée lettre.

Reprenant sa marche, il franchit l'enceinte du parc, ouvrant une petite porte dont il avait la clé. Alors, il pressa le pas, tendant l'oreille et sondant du regard l'obscurité profonde qui l'entourait.

Tout-à-coup, son chien, qui jusqu'alors s'était tenu derrière ses talons, le devança de quelques pas, puis tombant en arrêt, fit entendre un sourd grognement.

Le garde eut un mouvement de recul et arma prudemment son fusil. A cette époque, toutes les précautions étaient à prendre ; chaque buisson, chaque brosseaille pouvait recéler un ennemi.

Le bruit des batteries résonna dans la nuit sombre, tandis que le chien assurait son arrêt en continuant de grogner.

—Pas de bêtises, citoyen, fit une voix sourde et grasse à quelques pas de là ; ne t'avise pas de tirer ; pour peu surtout que tu tiennes à ta peau, n'envoie pas de balles à un ami.

En même temps les branches du taillis qui bordait l'allée s'écartèrent, en donnant passage à un homme de haute taille. Il marcha droit au garde.

Ses traits étaient cachés par un large chapeau de feutre sur le côté duquel était piquée une cocarde tricolore ; vêtu d'une carmagnole, des pommeaux brillants de pistolets luisaient à sa ceinture, un lourd sabre pendait à son côté, il portait des hautes bottes dont les éperons sonnaient sur le sable de l'allée.

—Tu es en retard, citoyen, dit-il, lorsqu'il fut arrivé auprès du garde. Voici plus d'une grande demi-heure que j'attends. La place n'est pas sûre dans ton sacré pays de chovans, on a toujours la chance de recevoir un coup de feu. Les brigands sont partout. On a tué du monde ce tantôt encore aux Burons.

—Oui, répliqua Nicolas, j'étais dans le bois, j'ai entendu la fusillade.

—La paix ! reprit l'homme d'un ton d'autorité, je te demande ce qui a pu te retenir ?

—Je ne pouvais pas quitter la cuisine, on parlait de vous. Un petit drôle, qui est revenu de Nantes tout à l'heure, racontait en tremblant ce qui s'est passé. Il vous a vu.

—Tutoie moi. Tu ne pourras donc jamais te défaire de tes exécrables façons d'aristocrate. Tu pueras donc toujours le valet.

—Il t'a vu, reprit docilement le garde courbant la tête, tu étais avec deux autres hommes à écharpes rouges, occupés à faire conduire les prêtres et les moines en prison.

—Oui, Merlin de Douai et Gillet. Nous avons mené toute cette prétraille à bord d'une gabarre, puisque, pendant les journées de juin, des maisons de patriotes ont été démolies par les canons de Carhelineau et de Charette. Il faut évacuer les prisons pour donner un abri aux républicains. Aujourd'hui on a vidé les Célestins, demain ce sera le tour des Carmélites. Mais qu'est-ce qu'il a dit ton petit brigand ?

—Il a dit, fit Nicolas avec un sourire, se courbant pour essayer de voir malgré la nuit l'effet que produisaient ses paroles sur son interlocuteur, il a dit que, s'il avait un fusil, lorsqu'il te rencontre rôdant autour de Kermarc comme tu le fais depuis trois mois, tu n'irais pas loin.

L'homme réprima un frisson et serra les poings avec violence.

—Oui, je sais bien, gromme-t-il, s'ils pouvaient m'assassiner ils ne manqueraient pas leur coup. Nous avons l'œil ouvert, heureusement. Enfin, quoi de nouveau au château ?

Nicolas Goujon parut hésiter un instant.

—Il y a eu une lettre, finit-il par dire, cherchant les mots et dissimulant son embarras.

—Eh bien ! où est elle, répliqua l'homme avec impatience, donne vite.

—Ah ! voilà ! reprit le garde de plus en plus gêné, c'est que je ne l'ai pas.

—Tonnerre ! fit l'homme en tapant du pied, tu trahis donc ! Tu ne l'as pas ? et qui l'a prise ? Tu sais cependant ce qu'il en coûte de me... c'est-à-dire de trahir la république !...

—Il n'y a pas de trahison là-dedans. J'ai fait ce que j'ai pu, et je jure Dieu !—pardon—que ce n'est pas de ma faute. Ecoute plutôt, citoyen, et tu verras. Ce midi j'étais dans le bois, je veillais, j'avais vu Madame inquiète ; Mlle Andrée et elle étaient allées plusieurs fois dans le parc comme lorsqu'elles attendent des nouvelles. Je me dis : faut ouvrir l'œil, puisque tu m'en as donné l'ordre ; donc je veillais. Voilà que, tout d'un coup, je vois un chapeau débusquer de loin dans la taille. J'en vois un autre, et encore un autre. Ils étaient trois. Ah ! les gueux, ils glissaient entre les branches comme des couleuvres. Ils ne cherchaient pas leur route. Ils filaient, ils filaient ! Je me disais bien que c'étaient des messagers ; mais sur lequel tirer, me suis-je demandé, lorsqu'ils sont arrivés à distance ? Quel est celui qui a la lettre ?

L'homme frappa du pied avec impatience. Il comprenait que le garde avait raison, et qu'il n'avait pu lutter contre toutes les précautions si bien prises.

—Alors, continua Nicolas, je me suis montré. Les gueux m'ont couché en joue ; ah ! mais ! ils avaient des petits fusils courts qu'ils portaient cachés sous le bras. L'un d'eux, le plus petit, qui paraissait commander aux deux autres, s'est adressé à moi.

—Vous êtes à la marquise de Kermarc ? m'a-t-il dit.

—Oui, je suis son garde.

—Eh bien ! nous voulons lui parler tout de suite.

—Si c'est quelque chose que vous avez à lui remettre, ai-je repris, vous pouvez me le donner.

Le gars me lança un mauvais œil : “ Je ne t'ai pas dit que j'avais quelque chose à remettre à la marquise, m'a-t-il fait. Je t'ai dit que nous voulions lui parler. Conduis-nous et leste, nous sommes pressés.” Il n'y avait pas à barguiner, il fallait en passer par là. Alors je les ai conduits à Madame. Les dames attendaient à la fenêtre du petit salon. Elles sont arrivées en courant. Comme j'essayais d'engager conversation, Madame a dit : “ Bien, bien, je sais ! ” et j'ai dû me retirer. Quant à Mademoiselle, elle n'a pu s'empêcher de s'écrier comme je refermais la porte : “ Enfin ! des nouvelles de Louis ! ” Louis, vous savez, c'est le frère de Mademoiselle qui est aux émigrés. Pour les hommes, ils sont repartis sur l'heure, sans vouloir même prendre un verre de vin.

—D'où venaient-ils ?

—De la côte sûr, ils avaient franchi la grand'route du Temple. La lettre a passé par l'Angleterre. La marquise a dû être prévenue qu'on allait la lui apporter par ce petit brigand de Jacques Diéras. Vous le connaissez bien, je vous en ai déjà dit deux mots ; Jacques Diéras, du château de la Chaulaye, celui qui appartient aux Pennors.

Un sourire sinistre erra sur les lèvres de l'homme.

—Oui, je sais, fit-il ; eh bien, tranquillise-toi, Nicolas, ce Diéras ne fera plus de commissions.

—Que voulez-vous dire, demanda le garde ?

—Bien ! bien ! continue. Il n'est venu personne autre au château ?

—Rien.

—A-t-on parlé de moi ?

—A la cuisine, oui, beaucoup et souvent ; mais ailleurs je ne saurais vous dire. Je ne cause pas avec les dames. Elles ne me parlent pas. Les nobles, ça ne converse pas avec les domestiques.

Ce fut au tour du questionneur de chercher ses paroles. Il reprit, après avoir hésité durant quelques secondes.

—Et la jeune fille ? que dit-elle ? que fait-elle ?

—Elle ne dit rien. Elle ne fait rien. M. René n'est pas venu depuis que je vous ai vu. Les dames de Kermarc ne sortent jamais. Comme vous pensez, dans ces temps, on ne reste pas à flâner le long des routes. Mais tu sais, citoyen, ce que disent les mauvaises langues dans le pays ; c'est que si on te rencontre si souvent par ces chemins-ci, avec ta colonne de dragons, c'est que tu t'es entiché d'une fille d'aristocrate, et que Mlle de Kermarc te tient fort au cœur.

L'homme porta la main à sa ceinture. Un grondement de colère s'échappa de sa poitrine.

—Sur ta tête, dit-il d'une voix sourde, tais-toi ! Tu entends, misérable drôle. Permetts-toi encore un semblable propos, et je te fais sauter la cervelle.

—C'est bon, c'est bon, répliqua le garde en baissant la tête, tout en jouissant d'avoir pris sa revanche en montrant à celui qui le menaçait qu'il avait percé à jour, c'est bon, oh se tait. Je ne pensais pas qu'une plaisanterie pût produire autant d'effet.

L'homme fit semblant de dédaigner ces derniers mots et continua de s'enquérir de ce qui se passait à Kermarc.

A ce moment un hennissement se fit entendre à quelque distance. Le renâcement de plusieurs chevaux lui répondit.

—Allons, dit l'homme, je vais partir. Il avait sorti cinq pièces d'or de sa poche et les mit dans la main du garde. Puisque tu aimes tant l'or, tu en auras d'autre, beaucoup d'autre. Veille et tu seras content de moi. Ouvre l'œil en ce moment surtout, il va y avoir du nouveau. Dans cinq jours, à cette même place, à la même heure, si toutefois tu ne m'as pas aperçu plus tôt.

Cela dit, il s'éloigna. La garde demeura quelques instants immobile. Bientôt il entendit le galop d'une troupe de chevaux qui rapidement se perdit dans la nuit. Il prêta encore l'oreille. Tout dormait dans le bois, il reprit alors le chemin du château.

—De l'or, de l'or, murmurait-il en s'en allant, c'est très bien, mais il y a autre chose dans la vie. S'il croit, celui-là, que c'est seulement pour son or que je le sers, il se trompe joliment. Être riche d'abord. Ensuite être quelque chose, être l'égal de ces nobles si froids, si dédaigneux dans leur politesse. Jamais un mot plus haut que l'autre. On dirait qu'on n'existe pas pour eux. Ils sont bons. Ils ont été bons pour moi. Eh bien ! tout en eux m'exaspère. Tout ! jusqu'à leurs bienfaits que j'exècre.

Tout en faisant ces réflexions, le misérable qui trahissait ses maîtres, dont il mangeait le pain de chaque jour, avait de nouveau franchi la petite porte du parc.

Ce qu'il ne disait pas, ce qu'il ne se répétait pas, c'est qu'il devait tout à la marquise. Un jour, il y avait de cela trois ans, la maréchaulsée avait fait une battue dans les environs. Le chef du détachement était entré au château pré enant Mme de Kermarc qu'un dangereux mal'fateur devait s'être réfugié dans ses bois. Lui et ses hommes étaient à la poursuite d'un contrebandier qui, depuis le bord de la mer, leur avait échappé. Il avait même blessé un garde-côte. On croyait qu'il s'était réfugié dans le parc.

—Fouillez, messieurs, cherchez, je ne crois pas que celui que vous poursuivez ait pu pénétrer dans cette tranquille demeure.

La troupe, après des recherches minutieuses et inutiles, avait fait buisson creux.

En rentrant dans le salon, la marquise ne put retenir un cri de frayeur. Un homme venait de se précipiter à ses genoux.

—Sauvez-moi, madame, lui dit-il à voix basse, sauvez moi, je vous en supplie. Je ne suis qu'un contrebandier. Je ne suis ni un assassin ni un voleur. Je n'ai pas frappé, je me suis défendu. J'ai franchi votre seuil, ne me livrez pas.

Mme de Kermarc ne put se résoudre à rappeler la maréchaulsée. Nicolas Goujon était sauvé. Bien plus, le vieux garde étant mort sur les entrefaites, elle lui donna la survivance de la place et Nicolas, bien à l'abri désormais, devint un serviteur attiré du château.

Laissons aller le garde-chasse jusqu'au pavillon qui lui sert de logis, et pénétrons dans le château, en franchissant la porte du petit salon du rez-de-chaussée dont il a été parlé au commencement de ce chapitre.

Auprès d'une petite table en marqueterie sur laquelle reposait une lampe protégée par un abat-jour, deux femmes étaient assises, l'une tout à côté de l'autre, la plus jeune tenant les mains de l'aînée.

C'était la marquise de Kermarc et sa fille Andrée.

La marquise était encore remarquablement belle, malgré ses cinquante ans passés. Grande, à allures souveraines, elle portait sur ses traits un air d'exquise bonté. Une moue un peu railleuse ourlait sa lèvre inférieure, indiquant, en outre d'un certain penchant à la moquerie, un caractère rieur et léger. Pauvre femme ! depuis longtemps elle n'était plus ni rieuse, ni légère, elle ne se moquait plus surtout. La bouche s'arquait maintenant sous un pli douloureux et triste, le sourire avait disparu. La bonté seule

était restée, et Mme de Kermarc se demandait comment, à elle qui n'avait jamais fait que du bien, on pouvait causer tant de mal.

Andrée était l'image rajeunie de sa mère. On retrouvait sur son chaste visage les mêmes traits fins et délicats, mais avec une expression poignante d'oiseau effarouché et tremblant. Ses grands yeux, démesurément ouverts, révélaient une terreur constante. Mince et frêle, elle avait seize ans ; elle était adorablement et merveilleusement jolie, gardant avec elle quelque chose de vaporeux, de céleste, qui, à première vue, produisait sur tous ceux qui l'approchaient un indicible étonnement. On ne pouvait oublier Andrée.

Les deux femmes étaient simplement mises, en robe noire ; le grand deuil n'était-il pas commencé depuis longtemps déjà ! Les cheveux relevés sur la tête avec un œil de poudre, elles portaient ce fichu blanc, devenu légendaire, qui encadrait encore à ce moment les royales épaules de la reine martyre.

Sur la petite table se trouvait une lettre, la lettre de Louis de Kermarc. Maculée, souillée, l'enveloppe témoignait de ses longues et périlleuses pérégrinations. La mère et la fille reprenaient tour à tour ce papier, en relisant jusqu'aux moindres passages, toujours avec un *nouvel* attendrissement et de nouvelles larmes.

Mais la main d'Andrée abandonna tout à coup celle de sa mère. La jeune fille, les yeux fixés sur la porte, se leva brusquement, en réprimant une exclamation de terreur.

Des pas précipités se firent entendre ; on gravissait les degrés du perron ; on poussait des exclamations de colère. Il y eut un bruit de lutte auquel succéda un cri de douleur.

La porte s'ouvrit violemment et un jeune paysan breton, à la figure énergique, s'élança dans le salon.

— Jacques, s'écria Mme de Kermarc.

— M'ame la marquise, s'écria celui-ci, votre brigand de garde voulait m'empêcher de passer. J'ai été obligé de le jeter, d'un coup de tête, en bas du perron. Ah ! si vous saviez, m'ame la marquise, continua le jeune homme en joignant les mains. Si vous saviez ! On brûle tout à la Chaulaye.

## CHAPITRE II — BLANCS ET ROUGES.

Avant d'aller plus loin, il nous faut revenir en arrière, afin de mettre le lecteur à même de suivre les événements qui vont se dérouler devant lui.

La marquise de Kermarc était devenue veuve au moment où se faisaient sentir les premières secousses de la révolution. Esprit léger, plus léger même que celui de sa femme, le marquis avait été l'un des beaux esprits et des viveurs de la fin du règne de Louis XV. Ce raffiné sceptique et gouaillieur, n'avait-il pas donné, lui aussi, dans les idées nouvelles qui furent le ferment de la grande convulsion ? Ne croyant à rien, admirateur de Diderot et de Rousseau, il s'était passionné pour ces systèmes égalitaires qui devaient conduire à l'inégalité la plus criante, en mettant la nation à la merci de quelques-uns.

Ayant mené vie joyeuse, le marquis mourut, laissant une femme jeune encore, toujours jolie, à la tête d'une fortune assez ébréchée.

La marquise avait eu deux enfants. L'aîné, Louis de Kermarc, servait à cette heure à l'armée de Condé. C'était une lettre de lui, qui, traversant l'Angleterre, et portée ensuite par les gars, était parvenue à la marquise, trompant la surveillance de Nicolas Goujon. Les tendances libérales du marquis n'avaient point trouvé d'écho dans le cœur de son fils. Comme tête de la nation française, il ne voyait que le roi de France. Aussi, au premier signal, émigrerait-il en 92, avec Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé, à la personne duquel il était attaché en qualité d'aide-de-camp.

La marquise demeurait donc seule, avec sa fille Andrée. Elle eût bien voulu, après la mort de son mari, mener encore à Paris et à Versailles le train élégant auquel elle était habituée. Mais le désarroi de sa fortune l'avait impérieusement rappelée en Bretagne. Elle résolut d'y passer quelque temps, jusqu'à ce que, sagement régie, remise au pair par des économies sévères, cette fortune lui permit de reprendre son ancien rang. Elle comptait sans la crise. Avant que ce projet pût être réalisé, la révolution se déchaîna et Mme de Kermarc et sa fille se trouvèrent heureuses d'être loin de Paris, bien à l'abri. Elles se flattaient que la Bretagne ne serait point atteinte, que le torrent

passerait à côté de la vieille province sans la troubler. Vain espoir ! tout auprès d'elles, Nantes devint, comme toutes les grandes villes, un centre de terreur, et dans les alentours, le territoire fut le théâtre d'une épouvantable et interminable guerre.

Dans les premiers temps, elles croyaient n'avoir rien à craindre. Deux femmes seules, pensaient-elles, ne pouvaient éveiller aucune défiance, ni porter aucun ombrage. Mais à ce moment tout le monde était suspect. Ceux qui possédaient surtout ; car il s'agissait de donner la curée à la meute insatiable que l'on avait déchaînée.

Elles ne pouvaient non plus prévoir qu'elles avaient éveillé d'autres convoitises, plus terribles encore que celles que leur fortune avait fait naître.

Les hommes de la révolution n'en voulaient pas qu'aux fortunes des aristocrates. Quand les femmes étaient jeunes et belles, ils osaient convoiter aussi leurs personnes et jusqu'à leur cœur, escomptant, pour vaincre l'insurmontable dégoût que les bourreaux soulèvent, la terreur qu'inspire leur pouvoir. Souvent même dans des supplications, dans des larmes, dans des prières affolées, ils croyaient voir de l'affection.

Pétion n'a-t-il pas osé écrire, en longues pages, l'ignoble passion qu'il éprouva pour Mme Elisabeth. A Varennes, dans les regards désolés, dans les mains suppliantes, même dans les sanglots de la jeune et pieuse princesse, ce monstre, qui devait être plus tard dévoré par d'autres monstres, ne voyait-il pas " les marques d'un amour subit pour sa hideuse personne. " — (Edgard Quinet. *La Révolution.*)

Le marquis de Kermarc avait un ami, le comte de Pennors, plus jeune que lui de quelques années. Malgré cette différence d'âge, MM. de Kermarc et de Pennors avaient été élevés ensemble, vivant et chassant jusqu'au jour où, fatigué de la vie de province, M. de Kermarc se mit à séjourner beaucoup plus à Paris qu'en Bretagne, négligeant l'amitié pour ne plus songer qu'au plaisir.

A son lit de mort il se souvint de son ami, il pensa qu'il allait laisser bien seules, sans gardien, sans appui, sa femme et sa fille. Peut-être pressentait-il aussi que la tourmente n'épargnerait personne. Le comte de Pennors accourut aussitôt, au premier appel, amenant avec lui son fils René, un grand garçon de seize ans, mince, frêle, qui se mit tout de suite à regarder Andrée, qui en avait douze, avec de grands yeux étonnés. Dans cette enfant grandie avant l'âge, déjà sérieuse et réfléchie, il ne pouvait reconnaître sa petite compagne des premiers jours.

Dans une circonstance aussi grave, un désir exprimé par son ami mourant ne devait point soulever d'objections auprès du comte de Pennors. Les deux enfants furent fiancés. Peu après, Andrée retournait en Bretagne avec sa mère et retrouvait René, qui, avec le comte et la comtesse de Pennors, habitait le petit château de la Chaulaye, situé à quatre lieues de celui de Kermarc, au bord de la Loire, un peu au dessus de Couëron.

Grisé, lézardée, perdue dans les saules, la Chaulaye n'est qu'une simple et petite gentilhommière, aux pieds de laquelle serpente la Loire. L'eau est tantôt claire, tantôt jaune, selon qu'elle coule limpide ou torrentueuse, toujours rapide, car en cet endroit le courant se partage en deux. Devant la Chaulaye est un îlot encombré de peupliers et de hêtres que les plus violentes inondations n'ont pu parvenir à déraciner. A cette époque, ce bosquet, entouré de forts remous, se nommait, je crois, l'île Gueric. Aujourd'hui, sans doute à cause des innombrables victimes qui ont longé ses rives, il se nomme l'île de la Liberté.

C'est dans ce petit manoir oublié que René vécut, durant quelques années, entre son père et sa mère. C'est là qu'il se mit à aimer sa petite fiancée de tout son cœur, sachant qu'elle serait un jour sa femme et que ce jour lui serait bientôt. On se mariait jeune à cette époque, comme si l'on eût prévu que l'on n'aurait pas le temps de s'aimer. Les quatre lieues qui séparaient les deux domaines étaient rapidement franchies. Les deux enfants, montés sur ces petits poneys barbus qui filent comme le diable et gravisent tous les obstacles comme de grandes chèvres, passaient ensemble de longues heures, galopant à travers les landes ou marchant lentement dans les hautes bruyères et les sapins. La petite fille était devenue femme de bonne heure, mais avec un air grave et sérieux, qui lui donnait ce charme saisissant et étrange dont il a été parlé plus haut. On eût dit que, dans ses grands yeux bleus profonds, se lisait le vague effroi d'un prochain péril.

Pour René, malgré les ans, il paraissait être plus jeune qu'il ne l'était réellement. Des traits fins, réguliers, un peu trop efféminés peut-être, étaient corrigés par des yeux étincelants et un teint bruni par le soleil et l'air vif des landes. On eût dit d'un enfant en le voyant, et depuis longtemps déjà il était un homme.

Il ressemblait à sa mère, femme noble et belle entre toutes, rigide, calme, courageuse, femme bien faite pour supporter les grandes douleurs de ces temps héroïques et cruels. Elle adorait ce fils unique auquel elle aurait tout sacrifié avec joie, hormis l'honneur, hormis le devoir.

C'est au nom de l'honneur et du devoir qu'elle n'avait point essayé de retenir le comte de Pennors, lorsque celui-ci, l'année précédente, était parti, émigrant en même temps que son jeune voisin, l'ami de son fils, Louis de Kermarc, plus âgé que René de deux années.

Le comte de Pennors ne ressemblait en rien au marquis de Kermarc. Preux et fidèle, celui-là, il n'avait point donné dans les utopies nouvelles. Il avait élevé son fils dans cette idée fondamentale que les gentilshommes devaient être avant tout les sujets fidèles, les premiers soldats de la royauté, incarnation vivante de la patrie.

Laisant à la Chaulaye sa femme et son fils, malgré les supplications de celui-ci, qui voulait à toute force le suivre, il était parti des premiers.

—Tu es trop jeune, avait-il dit à René, puis ne faut-il pas que quelqu'un reste auprès de ta mère.

Une des premières balles fut pour lui. Il tomba en criant : "Vive le Roi !" La nouvelle parvint à La Chaulaye. La comtesse ne pleura point, bien que la douleur lui déchirât le cœur. Elle prit le deuil ; comme toutes ses pareilles de France, le noir ne devait plus la quitter. Pauvre femme, elle venait de perdre celui qu'elle aimait ; elle sentait qu'elle allait supporter encore bien d'autres angoisses ; René ne devait-il pas, lui aussi, faire son devoir et venger la mort de son père ?

A ce moment, quelle était la situation de la France, en général, et de la Bretagne, en particulier ?

La mort de Louis XVI avait rendu les partis irréconciliables et augmenté le nombre des ennemis de la Révolution. L'Europe entière répondit à la nouvelle de l'assassinat du roi par un cri d'indignation. Le premier mouvement de stupeur passé, la Bretagne répondit par un autre cri de vengeance et de fureur.

Tout croulait en France. C'était le déchaînement de la terreur. A l'intérieur, Marat décrétait le pillage ; à l'extérieur, les succès militaires de Dumouriez et surtout le crime du 21 janvier faisait entrer dans la coalition la plupart des gouvernements, encore indécis ou neutres.

Toutefois les frontières de la France devaient être attaquées cette fois par les puissances de l'Europe.

De plus, la coalition avait une âme ; l'Angleterre qui, jusqu'alors, avait conservé des dehors pacifiques et qui, prenant la tête du mouvement, choisissait cette occasion pour paraître sur le théâtre des hostilités. Elle réunissait dans la main de Pitt tous les fils de cette ligue. Le ministre, en quelques mois, passait sept traités d'alliance et allait conduire toutes les opérations.

A l'intérieur, la Bretagne, la Vendée et l'Anjou se soulevaient à la fois.

C'est le dimanche 10 mars 1793 que se sont ébranlées, partout en Bretagne les grandes masses agricoles pour se jeter sur les villes. Cela eut lieu à la sortie de la grand'messe. La cloche de la bénédiction fut le signal, le tocsin, de la grande guerre de Bretagne et de Vendée. L'explosion de Saint Florent eut lieu le 11 ; celles de Pontivy, la Roche-Bernard et autres villes bretonnes se firent le 12 et le 13. Le 13 aussi, le "Héros populaire de l'insurrection vendéenne", le voiturier Cathelineau, prit les armes et commença le mouvement de l'Anjou.

Toujours à cette même date, le 19, date fatale, la révolution s'établit à Nantes pour faire face au soulèvement général. Nantes s'organisa un gouvernement, leva des armées, lança ses colonnes infernales par toute la Loire-Inférieure, souvent au delà. Ce jour-là, tous les corps constitués de la ville de Nantes s'unirent en un seul, formant un corps souverain. Ils mirent les caisses publiques au château de Nantes, créèrent des cours martiales pour suivre les colonnes et condamner et exécuter sur les lieux les Bretons pris les armes à la main. Ils organisèrent un tribunal extraordinaire et sans appel, et, pour avertir les royalistes que le moindre mouvement dans les villes serait puni de mort, ils ordonnèrent que d'avance on dressât la guillotine.

Les conventionnels se déchiraient déjà. Pour un moment, ils se réconcilièrent. Ils donnèrent huit jours aux nobles et aux prêtres pour sortir du territoire : après quoi, ceux que l'on prendrait seraient mis à mort dans les vingt-quatre heures.

LA SUITE AU PROCHAIN NUMÉRO

# CE QUE J'AIME

## ROMANCE

PAROLES DE  
Mlle Julie Maquet.

MUSIQUE DE  
Elise Alexandre.

*Allegro moderato.*

J'ai - me dans la val - lée om -  
breu - se, plei - ne de champs dé - li - ci - eux, al -  
ler so - li - taire et rê - veu - se, suivre un ruis - seau ca - pri - ci -  
eux. J'aime en - ten - dre gronder l'o - ra - ge au  
sein des airs, au pied des monts, la foudre é - cla - ter a - vec  
ra - ge fai - sant trembler rocs et val - lons. D. C.

2

J'aime encore le doux mystère  
Qui règne au bois silencieux ;  
De Philomèle la prière  
Que le Zéphir emporte aux cieux ;  
J'aime la nuit noire, effrayante ,  
J'aime entendre le triste oiseau,  
Pleurer de sa voix gémissante  
Qui semble sortir d'un tombeau.

3

J'aime l'aurore blanchissante,  
L'hymne joyeux à mon réveil ;  
J'aime que tout sourie et chante  
Sous les rayons d'un gai soleil.  
J'aime l'hiver, la neige blanche  
Recouvrant la nature, en deuil ;  
J'aime le givre sur la branche  
Scintillant doucement à l'œil.

4

J'aime le printemps qui ramène  
Avec lui les petits oiseaux ;  
J'aime l'été couvrant la plaine  
De moissons et de fruits nouveaux.  
J'aime le ciel, j'aime la terre,  
La colline et le frais vallon.  
Mais, plus que la nature entière  
J'aime son Dieu puissant et bon !





# MUSIQUE CHOISIE

LEPROHON & LEPROHON, - - 25 Rue St-GABRIEL, MONTREAL.

*NOTA.*—Nous attirons tout spécialement l'attention de nos lectrices et de nos lecteurs sur le catalogue de musique que nous publions ci-après. Notre musique est envoyée "franco" sur réception du prix indiqué. Nous acceptons les timbres-postes canadiens ou américains. Nous prions nos nombreux clients de nous indiquer bien lisiblement le genre de musique et le nom de l'auteur.

## CHOIX DE MAGNIFIQUES ROMANCES MELODIES avec accompagnement de piano.

M. de Nevers, Aubade française.....	50 cts.
Chaminade, Colette.....	40
I. Thomé, Simple aveu.....	40
L. Gregh, Dis-Moi.....	50
Bzeit, Vieille chanson.....	50
G. Ferrari, A une fiancée.....	50
Eva d'eli' Acqua Villanelle.....	50
Idalia Scalia, Te souviens-tu?.....	50
Chesneau, La Zingara.....	60
A. Worsmer, Nuit l'elè.....	60
C. W. Widor, Le doux appel.....	60
Lacome, Le pays des rêves.....	60
Mme Ferronnet, Morbleu! j'ai cru qu'ils étaient deux.....	35
P. Lacome, Le prince au long nez ..	10
Ascher J., Alice, (romance).....	35
Bach, N. G., J'ai perdu celle.....	35
Bernigani, Pour qui ton cœur?.....	50
Bizet, Chanson d'avril.....	50
Chopin Fr., Aime moi, (pr. soprano).....	50
" Plainte d'amour.....	50
A. Choudens, La Bergeronnette (valse).....	50
Leo Delibes, Les Filles de Cadix.....	65
Faure, Allegria d'Amour.....	60
" Crucifix (chant religieux).....	35
" Dans les fleurs.....	50
" Les Myrtes sont fleuries.....	50
" Parmi les fleurs.....	50
" Pourquoi? (mélodie).....	40
" Les Rameaux.....	50
" Sancta Maria.....	60
" Soleil de Printemps.....	50
Chs. Gounod, L'ange gardien.....	50
" Au Printemps.....	50
" Le calvaire.....	60
" Le ciel a visite la terre.....	50
" Temple ouvre-toi.....	50
Godard Benjamin, Embarquez-nous.....	35
Gustave de Suede, Plus d'amour et plus de roses.....	35

\*Pour les romances de cette série, veuillez indiquer par quelle voix elles doivent être chantées.

Flégier, Stances (très jolie).....	65 cts.
Kowalski, Dieu sauve la France.....	30
Sabatier, O Carillon.....	25
Lasablonnière, La Canadienne.....	25
Labelle, O Canada mon pays mes amours.....	30
Lavigne, Vive la France.....	30

## CHANSONS D'OPERA

Adam, J'ignore son nom (Si j'étais Roi).....	35
Auber, Le premier jour de bonheur.....	35
Georges Bizet, L'amour est un oiseau rebelle.....	50
Georges Bizet, Torreador.....	60
L. Clapissou, Allons, saisissez (La promise).....	50
Léo Delibes, Où va la jeune indoue (Lakmé).....	75
Flotow Fr., Martha.....	35
Chs. Gounod, Couplets de Vulcain (Philoemen et Baccis).....	50
Chs. Gounod, Plus grand dans son obscurité.....	50
Halévy, Quand de la nuit (L'éclair).....	35
Lecocq, Ch., Pere adoré (Giroflé-Gi- fla.....	50
Lecocq, Ch., Les concours (La Marjo- laine).....	50
V. Massé, Couplet de la coupe (Gaia- the).....	60
" Ah! Pauvre nègre (Paul et Virginie).....	50
" Berceuse " Dans le bois " (Paul et Virginie).....	35
" Chanson Creole (Paul et Vir- ginie).....	35
Massenet J., Plus de tourments (Le Cid).....	50
Massenet J., Promesse de mon avenir (Roi de Lahore).....	50
Meyerbeer, Robert, toi que j'aime (Robert le Diable).....	60
Offenbach, Y a des bergers (Barbe- Bleue).....	35
Offenbach, C'est l'Espagne (Les Ba- wards).....	50

## CATALOGUE DE MUSIQUE

Offenbach, Un mari sage (La Belle Héliène) .....	35 cts.
Offenbach, Une poule sur un mur, (Geneviève de Brabant) .....	35
Offenbach, Grâce à vous, Mesdemoiselles (Geneviève de Brabant) .....	35
Offenbach, O ! mon cher amant (La Périchole) .....	35
Offenbach, Les femmes (La Périchole) .....	55
Saint-Saëns, Amour viens à terre .....	50
“ Mon cœur s'ouvre à ta voix (Samson et Dalila) .....	60
Saint-Saëns, Printemps qui commence (Samson et Dalila) .....	50
A. Thomas, Connais-tu le pays (Mignon) .....	50
“ Je connais un pauvre enfant (Mignon) .....	50
“ Elle ne croyait pas .....	50

## MUSIQUE NOUVELLE CHOISIE

(Éditée en Mars, Avril et Mai)

## PIANO.

J. C. Welsh, Trantrammar waltze .....	75
J. T. Gilder, La Belle caprice (valse de ballet) .....	60
Ed. Holst, Polonaise facile .....	35
T. E. Sawyer, minuet l'antique .....	35
Launce Knight, The minstrels delight (piano) .....	60
A. C. Knight, Barcelona Waltz .....	50
Francis Low, Two steps .....	50
Macy, Enterprise cadets March .....	35
Whitney, The century Run .....	40
Rollinson, Salute to Boston .....	35
Paine, A Brownie frolic (characteristic dance) .....	35
E. Clark, Nellie and I, (waltz) .....	50
Keiser, Sorosis (waltz) .....	60
Holst, Heart's sigh (nocturne) .....	40
Brundett, Ye olden times (danse gracieuse) .....	50
Sommers, La Zingarella .....	50

## CHANT

## Paroles anglaises.

Harry Moore, Pretty Phyllis Gray (song and chorus) .....	40
D. M. Gray, Look for the Star (song and chorus) .....	35
Will. Blythe, Loves sun has set for me (song) .....	35
Chs. S. Hill, Norah McCarty (song) .....	35
A. Lang, Scythe song (contralto or bass) .....	35
W. Perry, Rise ! O Buried Lord ! (sacred song) .....	40
F. Smith, My darlings, (song) .....	50
Van Pleet, Mamie with the golden curls .....	40

Menard, Seven miles from athlone (song) .....	25 cts.
D. Arnold, One summer day (song) .....	40
Cox Dear, Night night Daidie (song) .....	40
A. Keiser, Nearest in the world to me (song) .....	40
B. Nevin, If thou were true .....	40
D. Gray, Look for the star .....	35

Nous recommandons spécialement les morceaux suivants, le numéro 10 centins.

## CHANT

No.	
1	Auprès de ma mie .....
	C. Chaminade
2	L'utilité d'un éventail, chansonnette .....
	Mme Emilie Perronet.
3	Le rossignol n'a pas encore chanté, sérénade .....
	Lucien Colin
4	La fille du pêcheur .....
	Ludolf Waldmen
5	Quand je l'ai vue, mélodie .....
	G. Bremner
6	Sonnet de la voiture .....
	J. Duprats
7	La dernière feuille .....
	Antony Choudens
8	Une âme au ciel, mélodie .....
	Emile Durand
9	Dis-moi de ton cœur la pensée, de l'opéra comique, " L'amour medecin," .....
	F. Poise
10	Cœur de femme .....
	P. de Suppé
11	Viens les gazons sont verts .....
	Charles Gounod
12	Nuits d'Espagne .....
	J. Massenet
13	Chanson de " Vertiguette " du " Serment d'Amour" .....
	Audran
14	Loin du bal .....
	E. Gillet
15	Le pays des rêves, valse chantée .....
	E. Lavigne
16	Mélancolie du soir .....
	Geo. Weller
17	Polyeucte, Invitation à Vesta .....
	Charles Gounod
18	Le sais-tu ? .....
	J. Massenet
19	Pluie d'été .....
	Lorenzo Prince
20	La Gitana .....
	A. d'Huch
21	Dors ami .....
	J. Massenet
22	Sous l'ombrage, valse chantée .....
	C. Godfrey
23	Toute la vie, valse chantée .....
	J. B. Vekedlin
24	Remember, paroles françaises de Ch. Bayer .....
	H. P. Danks
25	Si j'étais oiseau .....
	Frek. Hiller
26	Charité ( hymne ) .....
	J. Faure
27	La Toussaint ( légende alsacienne ) .....
	P. Lacomme
28	Vieille Chanson, tirée de Bocace .....
	F. von Suppé
26	Aimons-nous, sérénade .....
	Jules Uzès
30	Chanson de Nanon .....
	Richard Génès
31	Le prince au long nez, chansonnette .....
32	Morbleu ! j'ai cru qu'ils étaient deux, chansonnette .....
33	Venise Dort ( Barcarolle ) .....
	Af. d'Hack
34	Abandon .....
	Fred. Gumbert

CATALOGUE DE MUSIQUE .

PIANO

35 Menuet (piano).....	G. Jacobi
36 La pluie de roses, impromptu.....	C. Kolling
37 Mignonnette, chanson gavotte.....	G. Bachman
38 Belles de nuit, valse.....	Frank Hitz
39 Jeu d'Esprit, polka.....	Emile Walteufel
40 Tout ou rien, polka.....	Emile Walteufel
41 Rêve après le bal.....	E. Brousted
42 Simple aveu, romance sans paroles.....	Thomé
43 Petite Valse.....	A. Luigini-Bosqui
44 Rocco, gavotte.....	Ernest Jonas
45 Loin du pays, polka.....	Theophile Mahy
46 Secret de jeune fille, madrigal.....	A. d'Haens
47 Invitation à la gavotte.....	E. Walteufel
48 Pavane.....	L. Grandjean
49 Pastorale.....	G. Bachmann
50 Sur le lac.....	Otto Hegner
51 Pas des matelots.....	G. Pr Ritter
52 2e valse de concert.....	Benjamin Godard
53 Les plus beaux yeux, polka.....	G. Michiels
54 Ivresse du bal, valse.....	Emile Favre
55 La Zamacueca, danse nationale du Chili.....	Th. Ritter
56 La Zingana, danse hongroise.....	G. Bohm
57 Un rêve de bonheur, idylle pour piano.....	H. Alberti
58 Minuetto.....	Gaston Lemaire
59 La rose sauvage.....	Edm. Abesser
60 Les dominos bleus, polka carnavalesque.....	E. P.
61 Hébé, (piano).....	Emile Walteufel
62 A toi mon cœur.....	Albert Jungman

CHANSONNETTES POUR JEUNES GENS,  
SANS ACCOMPAGNEMENT

LE No 10 CENTIMS.

La Noce d'Enée.....	
La Gobinois.....	
La Marche des Commis-Voyageurs.....	
Sa Famille.....	
Un Gaillard.....	
La Fête des Rats.....	
Prêtez-moi donc une allumette.....	
La Valse du Cliquot.....	
Il Pleut des Baisers.....	
Pif Paf Pouf.....	
Restez-y.....	
Le Jugement Dernier.....	
Fianelle et Coton.....	

CHANSONNIERS.

" Répertoire Ls. Verande," chansonnier comique noté contenant toutes les chansons comiques les plus en vogue	25
" Le Plaisir au Salon," jolies mélodies, romances, etc.....	35
" Succès du Salon," romances nouvelles à grand succès, avec musique.....	35
" Album du Chanteur," les plus jolies romances modernes, avec musique.....	35
" 20 Chansons populaires du Canada," par Octave Fortier.....	1.00
" La Muse Populaire," Recueil de romances, chansonnettes et chansons comiques avec musique. 1 fort volume.....	50

P. S.—Les Editeurs de "La Bonne Littérature Française" sont en mesure de procurer à leurs nombreux clients toutes les commandes de musique qui leur seront confiées et aux prix les plus réduits.



SEPT. 1895

CE COUPON EST TOUJOURS BON

—|AVIS|—

**LISEZ CECI ATTENTIVEMENT !**

Comme Prime exceptionnelle à tous ceux qui ne sont pas encore abonnés à "LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE," ou à ceux qui, étant abonnés, désirent continuer leur abonnement pour une autre année, nous faisons l'offre qui suit :

L'abonnement à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, Magazine Littéraire publié mensuellement, est de \$1.00 par an. Donc à tous ceux qui nous retourneront ce Coupon accompagné d'une piastre (\$1), nous adresserons "LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE" pour un an (12 numéros, c'est-à-dire un numéro par mois), tous frais payés.

Toute personne qui s'abonnera comme il est dit ci-dessus, recevra comme prime un des livres suivants :

"**La Majeux**," par X. DE MONTEPIN, grand roman dramatique de 436 pages, grand format, double colonne, contenant 20,800 lignes de matière à lire.

"**La Malédiction d'un Père**," par EMILE RICHEBOURG, 400 pages, grand format, simple colonne contenant 20,800 lignes de matière à lire.

"**Amour et Haine**," ou le "**Drame de Bicêtre**," grand roman à sensation, paru en volume pour la première fois en 1894 ; grand format, simple colonne, contenant 21,360 lignes de matière à lire.

"**L'Enfant Mystérieux**," (2 magnifiques volumes,) roman canadien émouvant, par Dr V. EUGÈNE DICK.

"**Vies Brisées**," par JULES MARY, grand roman émouvant, double colonne, 266 pages, 28,196 lignes de matière à lire.

## COUPON

MM. LÉPROHON & LÉPROHON, *Éditeurs*,  
25, rue St-Gabriel, Montréal.

*Messieurs,*

Je soussigné, déclare m'abonner à "LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE" pour un an, à dater du numéro du mois de \_\_\_\_\_ 189 . Je vous envoie ci-inclus la somme d'une piastre. Comme prime veuillez m'envoyer \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_ comme il est offert ci-dessus.

Nom \_\_\_\_\_

Rue et numéro \_\_\_\_\_

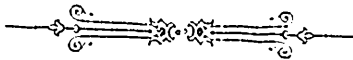
Ville \_\_\_\_\_

N. B.—Ecrivez votre nom et adresse aussi lisiblement que possible.

# PHARMACIE BERNARD

## MONTREAL

1882 Rue STE-CATHERINE



*On peut se procurer à cette Pharmacie les meilleurs remèdes inventés par les spécialistes de ce pays et de l'Étranger.*

*Parmi ces remèdes nous citerons :*

La Peptone de viande stérilisée Denayer, la meilleure des nourritures, véritable trésor pour les personnes faibles.

Le Vin tonique Ferrugineux, et le Vin Antisudorifique, préparés par L. A. Bernard.

Les célèbres Poudres Orientales qui, en quelques semaines, donnent aux personnes les plus maigres l'embonpoint et les forces.

Le fameux Luby, pour les cheveux, dont l'efficacité a été reconnue par des milliers de personnes.

Le "Cough Specific" de Devins, supérieur à tous les remèdes contre la toux, l'asthme, les bronchites, etc.

Huile de foie de morue, garantie complètement pure.

Dentifrices, Savons, Parfums, etc., etc.

Les ordonnances des médecins sont préparées avec le plus grand soin **Par des pharmaciens diplômés**, ce qui donne aux clients une sécurité parfaite. Notre maison est connue pour donner satisfaction complète aux médecins et aux communautés religieuses qui s'adressent à elle pour toutes sortes de drogues et de remèdes.

# PHARMACIE BERNARD

1882 Ste-CATHERINE



MONTREAL

Mentionnez la BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE chaque fois que vous écrirez à cette adresse.

# La SOCIÉTÉ NATIONALE de SCULPTURE

Fondée dans le but de répandre et de développer l'art de la Sculpture

(Incorporée par lettres Patentes, le 18 Juin 1895).

---



---

**Capital Actions - - \$50,000**

---



---

## DISTRIBUTION DES PRIX

1 Lot valant	- - - - -	\$1,500	\$1,500
1 "	- - - - -	400	400
8 "	- - - - -	25	200
10 "	- - - - -	10	100
40 "	- - - - -	5	200
100 "	- - - - -	2	200
300 "	- - - - -	1	300

## LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots valant	- - - - -	1	100
100 "	- - - - -	1	100
999 "	- - - - -	1	999
999 "	- - - - -	1	999
<hr/> 2658			<hr/> \$5098

Une liste des numéros gagnants sera donnée à tout souscripteur qui en fera la demande. La distribution se fait par un comité de citoyens connus et dignes de confiance. Nous rachetons les prix à 5 pour cent d'escompte.

---

**Prix du Billet - 10 cts**

---

## TIRAGE TOUS LES MERCREDIS

Dans le Bureau de la Société, Rue St-Laurent

---



---

G. CODERRE, *Gérant-Général.*

J. E. CLEMENT, *Secrétaire-Correspondant.*

Bureau Principal : 104 St-Laurent, Montreal.

On demande des agents responsables pour la compagnie.

Mentionnez LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE chaque fois que vous écrirez à la Compagnie.

## VOLUMES a 15 Cents

- |  |  |
|--|--|
| Jean de Kerdren, par Jeanne Schultz.                   | Disparu, par Albert Delpit.                              |
| La Neuvaine de Colette " "                             | Aurette, par Henry Greville.                             |
| La Chambre des Ombres, par Marin de Livonnière.        | Vaillante, par Jacques Vincent.                          |
| Un Crime Mystérieux, par Léon Bochet.                  | Monsieur Barnes de New-York, par A. C. Gunther, trad.    |
| Le Roman d'un jeune homme pauvre, par Octave Feuillet. | Mademoiselle Marsan, par Mary Fioran.                    |
| Bérangère, par Edouard Delpit.                         | Ma Belle Mère.   |
| Une Rencontre, par Louis Fréchette, trad. Richebourg.  | La Femme de mon Fils, par Danielle d'Arthez.             |
| Le Million du Père Raclot, par Emile Sandeau.          | Procès Mercier, par I. Tarte.                            |
| Mademoiselle de la Seiglière, par Jules Sandeau.       | Les Batailles de la Vie ou le Dr Rameau, par Geo. Ohnet. |
| L'Ombra, par A. Gennevraye.                            | Une Folie, par Jeanne Mairet.                            |
| Le Secret de l'abbé Césaire, par Léon de Tinseau.      | Le Péché de Madeleine, par Mme Caro.                     |
| La peau du Lion, par Chs. de Bernard.                  | Le chant du Cygne de G. Ohnet.                           |
| Le Roman d'un Médecin de Campagne, par M. Maryan.      | Mon Oncle et Mon Curé, par Jean de LaBrète.              |
| L'Assassin, par J. Lerminas.                           | La Femme du Fusillé, roman émouvant.                     |
|  | Le Torpilleur 29, par Pierre Maël.                       |

## VOLUMES a 10 Cents

### ŒUVRES DU CHANOINE SCHMID.

- |  |   |
|--|---|
| -Le Jeune Henri.                                       | Marie, ou la Corbeille de Fleurs.             |
| Agnès ou la Petite Joueuse de Luth.                    | Fernando, histoire d'un Espagnol.             |
| Itha, ou la Vertu Persécutée.                          | L'Amoureux de la Préfète, par André Theuriot. |
| Geneviève.   | Les Amours de Thérèse, par Chs Barbara        |
| Eustache. Episode des premiers temps du christianisme. |   |

## ROMANS CHOISIS A 10 CTS

- |   |   |
|---|---|
| Follement Aimée ou le Torpilleur 29, par Pierre Maël, (épuisé). | Souffrance et Bonheur, par Pierre Maël.           |
| Les Mystères de Montréal, par Auguste Fortier, (épuisé).        | Le Roman d'une Jeune Fille Pauvre, par Elisa Gay. |
| Le Martyr de l'Amour, par Pierre Zaccone.                       | Le Roman d'un Crime, par Etienne Marcel.          |
| La Roche qui Pleure, par Chs. Valois.                           | Trahison Vaincue par l'Amour, par Jules Mary.     |
| Le Remords d'un Faussaire, par M. Du Campfranc.                 | Vengeance du Fiancé, par " "                      |
| Rêves Dorés, par M. Maryan.                                     | L'enlèvement Mystérieux, par X. de Montépin.      |
| Le Drame de l'Hôtel Woronzoff, par Marie Maréchal.              | Les Deux Jeanne, par Pierre Maël.                 |
| Les Fiançailles de Lorette, par Ph. St. Hilaire.                | Un Misérable Faussaire, par P. Saunière.          |
| Le Sacrifice d'un Fils, par Ern. Daudet.                        | Le Martyre d'une Mère, par Georges Pradel.        |
| Le Coureur de Dot, par M. DuCampfranc                           | La Charmeuse, par Jean Raynal.                    |

# LE MONDE ILLUSTRE

JOURNAL LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Le seul qui publie chaque semaine des portraits de nos contemporains et des choses du pays et de l'étranger. En outre de ses attraits journalistiques, il offre à ses lecteurs comme avantages exceptionnels des primes mensuelles dont voici la liste attrayante :

1ère Prime.....	\$50
2ème do .....	25
3ème do .....	15
4ème do .....	10
5ème do .....	5
6ème do .....	4
7ème do .....	3
8ème do .....	2
86 primes à \$1.00 .....	86
<hr/>	
94 primes .....	\$200

Le tirage se fait chaque mois dans une salle publique par trois personnes choisies dans l'assemblée. ABONNEMENT : Un an \$3 ; Six mois, \$1.50 ; Quatre mois, \$1.

**BERTHAUME & SABOURIN**

PROPRIÉTAIRES

PLACE JACQUES-CARTIER,

MONTREAL.

---

## AVIS

---

ON se charge, à la librairie LEPROHON & LEPROHON de l'importation sur demande de tous les bons ouvrages publiés en France, et à l'étranger, soit en librairie ou musique vocale et instrumentale. Le délai nécessaire pour l'importation des ordres d'Europe, est en moyenne de deux mois à deux mois et demi quand les volumes viennent dans nos caissés.

Nous pouvons aussi lorsqu'on le désire, faire venir les commandes par la poste, ce qui prend environ un mois ; les frais de port, dans ce cas, sont ajoutés au prix ordinaire du livre.

Nos prix, sauf quelques exceptions, sont à 30 cents le franc sur ceux des catalogues des éditeurs français. On répond, par retour de la malle, à toute demande de renseignements.

**LEPROHON & LEPROHON,**

Editeurs :

De la Bonne Littérature Française

25 RUE ST-GABRIEL. MONTREAL.



**Dr J. G. A. GENDREAU,**  
 CHIRURGIEN-DENTISTE  
 20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.  
 Extraction de dents sans douleur par l'électricité et par  
 anesthésie. Dents posées avec ou sans palais  
 d'après les procédés les plus nouveaux.  
 Heures de bureau de 9 a. m. à 6 p. m. Téléphone 2818.

**DOMINION TOILET SUPPLY CO'Y**  
 AGENCE PRINCIPALE:  
 Dominion Steam Laundry: 623 rue St-Laurent  
 TELEPHONE BELL 4352

Abonnez-vous à cette maison de confiance. Néces-  
 saire de toilette avec horloge. Service 2<sup>e</sup> par semaine.  
 Faites enregistrer votre abonnement sans retard.

DEMANDEZ

**MON ONCLE ET MON CURÉ**

EN VENTE CHEZ

**LEPROHON & LEPROHON**

25 Rue St-Gabriel

MONTREAL - Canada

**PRIX - - 15 Cts.**

**EDMOND HARDY**  
 Editeur et Importateur de

Musique et d'instruments. Fournisseur  
 des pensionnats et maisons d'éducation  
 catholiques. Agent pour la célèbre mai-  
 son d'instruments, de fanfares et d'har-  
 monie de C. Mahillon, de BRUXELLES.  
 Violons, Mandolines, Guitares, etc.  
 Cordes pour tous les instruments.

**No. 210 RUE ST-LAURENT,**  
 Tel. Bell 2466. **MONTREAL.**

**BURNETT'S CITY EXPRESS.**—For the removal of  
 Furniture, Pianos, Baggage, etc, Safes Hoisted and  
 Lowered to and from all parts of the City. Large  
 Vehicles constantly on hand for Pleasure Parties.  
 Terms Moderate.

Office 339 St James Street  
 Telephone 2636. **Montreal.**

**( DENTISTE )**

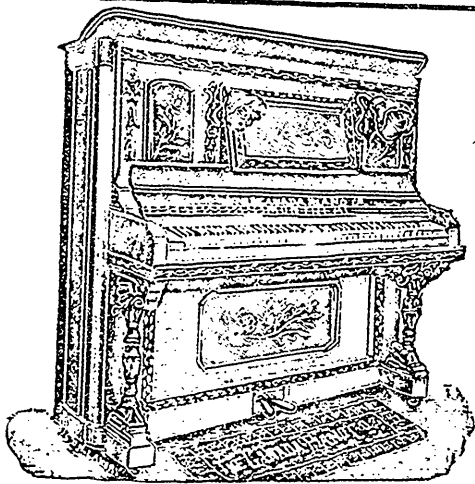
M. HORACE PEPIN, Dentiste, No. 162 rue Saint-  
 Laurent. Satisfaction complète pour tout ce qui con-  
 cerne l'art dentaire, tels que dents posées sur racines  
 avec ou sans palais. Obturation en or, argent, dentine  
 etc. Administration du gaz. Extraction sans douleur.

**N. LEVEILLEE, MARGHAND**  
**TAILLEUR**

Employé pendant 18 ans à la maison L. C. DeTonnancourt

**No. 138 1/2 Rue St-Laurent, Montréal.**

Toujours en magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds  
 de première qualité et de Patrons les plus nouveaux.



**La Canada Piano Co.,**

Marchands de Pianos, Orgues et Machines  
 à Coudre des meilleures manufactures  
 Canadiennes et Américaines

Vendus pour du comptant ou avec des condi-  
 tions les plus faciles.  
 Venez examiner notre assortiment avant  
 d'acheter ailleurs.

Seuls agents des célèbres Pianos  
**GOLDSMITH, New-York,**  
**THE WAGNER PIANO, Ontario,**  
**FOISY, Montréal**

Chaque piano est garanti pour dix ans.  
 Nos prix sont les plus bas.

**A. HURTEAU & THOS. L. G. FOISY, Jr.**  
 REÇU LE PROPRIETAIRES  
 626 RUE STE CATHERINE, MONTRÉAL

P. S. — Une visite est sollicitée.  
**BIBLIOTHÈQUE NATIONALE**  
**DU QUÉBEC**